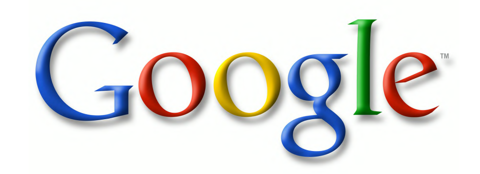


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

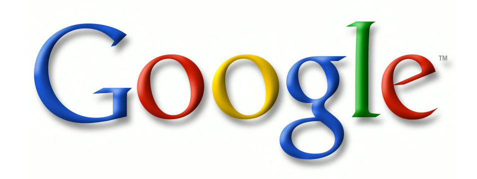
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

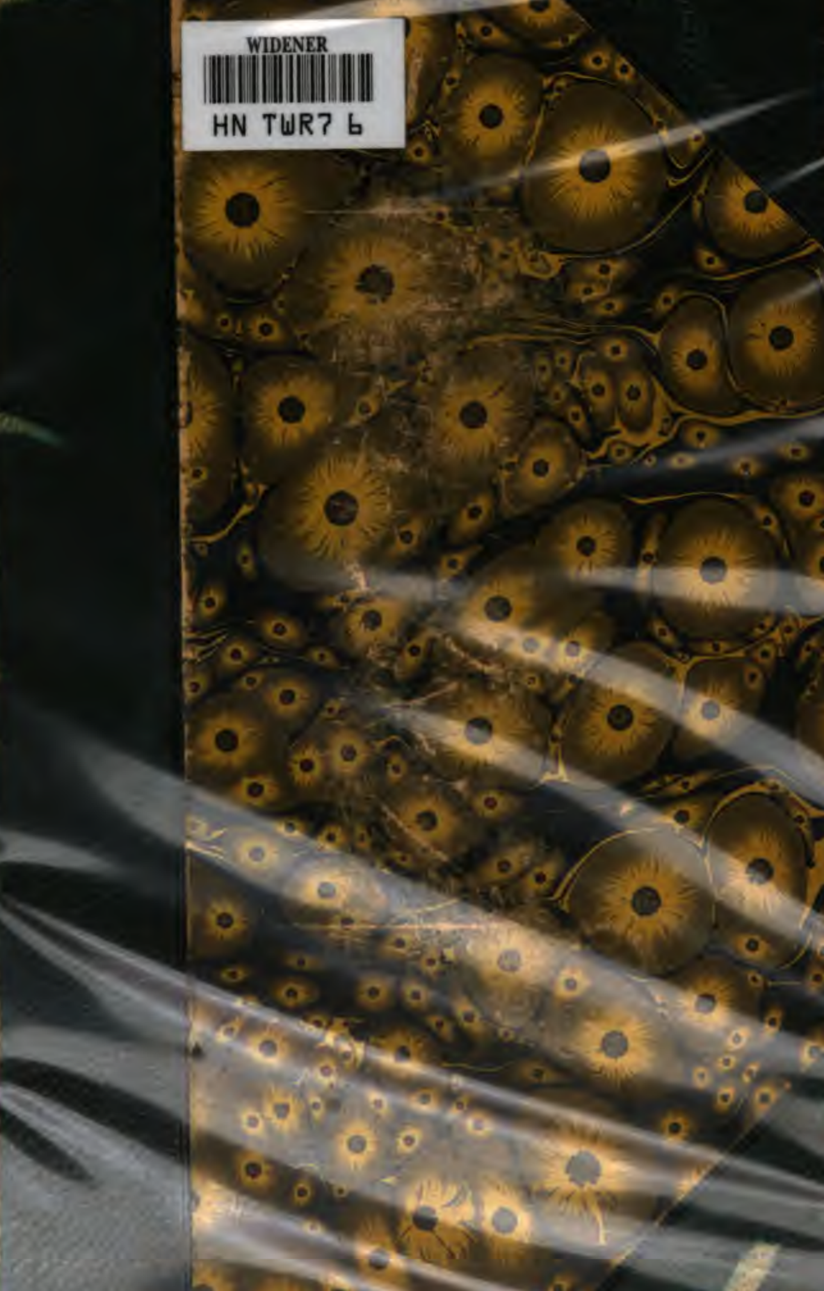
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


WIDENER
HN TWR7 b

Ch 188.66



Harvard College Library

FROM THE GIFT OF

Harold Jefferson Coolidge

(Class of 1892)

OF BOSTON

For the purchase of Books relating to China

Received 5 Sept. 1903.

VOYAGE
EN CHINE
ET EN MONGOLIE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

T 2442

VOYAGE
EN CHINE
ET EN MONGOLIE

DE M. DE BOURBOULON
MINISTRE DE FRANCE
ET DE MADAME DE BOURBOULON

1860-1861

PAR

M. ACHILLE POUSSIELGUE

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1866

Droit de traduction réservé

Ch 188.66

1903

H. J. Coolidge

11

AVANT-PROPOS.

Vers le milieu de l'année 1860, époque où commence ce récit, l'intérieur de la Chine était encore peu connu des Européens.

Sauf les ports du littoral, où le commerce avait pris une libre extension depuis quelques années, cette immense contrée, qui occupe tout le centre et tout l'est du continent asiatique, était encore enveloppée d'une mystérieuse obscurité.

Quelques missionnaires, quelques ministres protestants avaient pu pénétrer récemment sous divers déguisements dans les provinces du sud et du centre, et en avaient donné des relations assez fidèles.

Quant au nord de la Chine, on n'en savait que ce qu'avaient publié les Jésuites au temps de Louis XIV,

et lord Macartney, qui y parut plutôt en prisonnier qu'en ambassadeur. L'expédition franco-anglaise de 1860, suivie de la paix signée par les envoyés extraordinaires des deux puissances, n'a donné qu'une connaissance topographique de cette riche province du *Pe-tche-li*, où est située la capitale. Quand on vient en ennemi et les armes à la main, on ne peut se rendre compte ici du jeu régulier des institutions, ni des habitudes, ni des mœurs d'une population effrayée par l'invasion.

Dès que la paix fut signée, les généraux alliés, ayant complétement réalisé le but que poursuivaient les deux puissances, craignant d'ailleurs, et sentant l'*impossibilité* d'occuper sérieusement une immense ville avec quelques milliers d'hommes, se rembarquèrent pour l'Europe, après avoir laissé hiverner quelques troupes à Tien-Tsin pour assurer l'exécution des traités.

Après le départ des généraux et des ambassadeurs, ce fut aux ministres français et anglais chargés spécialement des affaires de Chine, que revint le soin d'aller établir pacifiquement leurs légations au sein de cette mystérieuse capitale.

M. de Bourboulon, après un séjour de dix ans en Chine, put enfin pénétrer officiellement dans l'intérieur du pays, et Mme de Bourboulon est la première Européenne qui soit entrée à Pékin, et l'ait habitée.

Le grand intérêt que présentait leur séjour dans le nord de la Chine, est venu s'augmenter encore de la curiosité que devait exciter l'immense voyage qu'ils ont accompli par terre, en revenant en Europe à travers les déserts inconnus de la Mongolie et du grand plateau de l'Asie centrale.

Je dois à leur bienveillance la communication de tous les renseignements qu'ils ont pu recueillir pendant leur long séjour en Chine et pendant leur voyage de retour : dessins, albums, photographies, notes manuscrites recueillies sur les lieux par Mme de Bourboulon, et empreintes de tout le charme et de toute la finesse de son esprit d'observation, tout a été mis à ma disposition, et, à vrai dire, cet ouvrage est autant leur œuvre que la mienne, car ils m'en ont fourni en grande partie la substance.

Je dois beaucoup aussi à M. Trèves, lieutenant de vaisseau, consul provisoire à *Tien-Tsin*, chargé pendant quelque temps des fonctions de secrétaire de légation à Pékin, et à M. le capitaine de génie Bouvier, attaché militaire à la légation, qui a accompagné dans leur grand voyage à travers l'Asie le ministre de France et Mme de Bourboulon. Ces messieurs ont bien voulu me communiquer, outre leurs remarques personnelles, des croquis, des plans et des cartes avec une bienveillance dont je ne saurais trop les remercier.

Aucun livre n'a donc, jusqu'ici, été publié sur la Chine avec des éléments aussi complets de notoriété et de véracité.

Qu'il me soit permis, en terminant cette courte notice, de faire remarquer que l'intérêt scientifique et pittoresque qu'on pourra rencontrer dans cet ouvrage n'est que secondaire : tout livre qui vulgarise la Chine en France, qui fait connaître ses mœurs, ses habitudes, ses lois, son commerce, peut rendre de plus grands services.

Cet immense pays est appelé par sa population, son industrie et sa richesse, à jouer dans un avenir peu éloigné un grand rôle dans les destinées du monde. Pourquoi la France, qui a tant contribué à ouvrir la Chine aux Européens par la bravoure de ses soldats, ne profiterait-elle pas des immenses avantages commerciaux que procure aux autres nations le trafic de l'extrême Orient?

Il n'y a pas à se le dissimuler : notre essor commercial y est encore à peu près nul, ainsi que le prouve une lettre écrite il y a quelques mois de Shang-Haï, et que j'ai sous les yeux :

« Il y a déjà, dit cette lettre, plus de cinquante bâtiments à vapeur sur le *Yang-Tse-Kiang*[1] qui remon-

1. Le Yang-Tse-Kiang ou fleuve Bleu, un des plus grands fleuves du monde, est navigable pour les plus gros bâtiments jusqu'au centre

tent par cette grande artère de la Chine les produits de l'industrie européenne jusqu'à *Han-Keou*, la grande cité centrale, agglomération de trois villes qui comptent sept millions d'habitants! J'y ai vu tous les pavillons, celui du Portugal, du Danemark, de Hambourg même, de toute l'Europe marchande enfin, sauf celui de la France! La population de *Shang-Haï*[1] a décuplé depuis deux ans; les Chinois montrent un goût croissant pour les produits de nos fabriques : bijouterie, mécanique, bimbeloterie...; les Anglo-Américains, qui importent les marchandises françaises, y gagnent cent pour cent; l'exportation de la soie, du coton, du thé, n'y prend pas un moindre développement; mais tout cela en dehors de la France. »

Il ne m'appartient pas d'étudier ici la cause de cette fatale indifférence du commerce français; mais il ne faut pas oublier qu'un jour viendra, où la guerre étant devenue une impossibilité en Europe, et les opérations financières, ces improductives et stériles agitations de l'argent, étant frappées de nullité par leur multiplicité même, toutes les nations européennes se retourneront vers le commerce lointain et la colonisation de l'univers.

de la Chine, et arrose des provinces fertiles et industrieuses, où on compte plus de cent millions d'habitants.

1. Sang-Haï est située non loin de l'embouchure du Whampoü, affluent du Yan-Tse-Kiang ou fleuve Bleu.

Alors peut-être, il sera trop tard pour que la France puisse prendre pied dans cet immense empire, et il en sera de la Chine, au dix-neuvième siècle, comme de l'Inde au siècle précédent, dont la race anglo-saxonne s'est approprié à notre détriment le commerce et les richesses !

ACHILLE POUSSIELGUE.



NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

MADAME DE BOURBOULON.

Il y a un mois à peine, au moment de l'impression de cet ouvrage, qui, illustré par nos meilleurs artistes a déjà paru dans le recueil du *Tour du Monde*, Mme de Bourboulon, dont la santé avait été ébranlée par suite de ses longs voyages, et d'un séjour presque continu de dix ans dans des climats excessifs et malsains, mourait à la fleur de l'âge au château de Claireau dans l'Orléanais.

Qu'il nous soit permis de donner ici quelques détails biographiques sur cette femme aimable et spirituelle dont tous ceux qui l'ont connue regrettent amèrement la perte, et dont les notes manuscrites re-

produites dans cet ouvrage feront apprécier au lecteur l'imagination brillante, l'esprit supérieur, et l'instruction aussi profonde que variée.

Issue d'une des plus anciennes et des plus aristocratiques familles du nord de l'Écosse, Catherine Fanny Mac-Leod, devenue depuis Mme de Bourboulon, fut, par suite d'un grand revers de fortune, qui atteignit sa famille, emmenée à l'âge de cinq ans par sa mère aux États-Unis. Celle-ci n'entreprit pas seule cette courageuse émigration : elle était accompagnée de sa mère, de trois sœurs dont elle était l'aînée, d'un frère à peine adolescent, et de quatre filles dont Catherine ou Kate était la plus jeune. Mme Mac Leod ainsi secondée par tout ce qui constituait sa famille maternelle, parvint avec l'aide de la généreuse sympathie et de l'appui libéral, que rencontre toujours chez les Américains une courageuse initiative, à établir à Boston d'abord et ensuite à Baltimore une maison d'éducation, d'où sont sorties pendant douze ou quinze ans les jeunes filles et les femmes les plus accomplies de ce noble pays.

Kate Mac-Leod avait treize ans, lorsque, par suite du mariage d'une de ses tantes avec un diplomate espagnol bien connu, M. Calderon de la Barca, alors ministre d'Espagne près du gouvernement mexicain, elle accompagna cette tante, le spirituel auteur de *Life in Mexico*, dans ce pays nouveau. Ce fut là qu'elle débuta,

et que du même coup, on peut dire, elle prit rang dans le monde. Initiée dès lors à la langue et aux habitudes espagnoles, elle apporta aux États-Unis dans la maison maternelle et dans les salons de sa tante, dont le mari avait été appelé au poste de Washington, les grâces de l'esprit espagnol jointes aux talents et aux qualités plus solides qui distinguent en général les femmes des races du Nord; ce fut là que ses dons naturels, et les fruits de sa brillante éducation se développèrent de plus en plus au contact de la société la plus cultivée d'Amérique, et du corps diplomatique étranger.

Mais sa destinée particulière l'avait consacrée aux voyages : il semble que la nature l'avait formée pour recueillir dans chaque pays ce qu'il y avait d'aimable, de bon et de beau pour se l'approprier, et le refléter pour ainsi dire dans sa flexible et énergique personnalité. C'est ainsi qu'elle visita à plusieurs reprises la Havane, et qu'en 1845 et 1846 elle accompagna sa tante Mme Calderon de la Barca dans un voyage en Europe, qui lui fit connaître l'Angleterre et l'Écosse, le pays de sa naissance, puis l'Espagne, et la France qui devait un jour devenir sa patrie. Ce voyage d'un an, dans lequel elle entrevit en passant toutes les grandes et exquises choses de la vieille Europe, à l'âge où les impressions sont les plus vives et les plus fécondes, mit pour ainsi dire le sceau aux qualités de son esprit :

elle en revint la femme charmante et accomplie que de nombreux amis de tous les pays ont connue et appréciée depuis.

Ce fut dans ces circonstances, au milieu des hommages dont elle était justement entourée, qu'elle devint l'objet des attentions de M. de Bourboulon, alors sécrétaire de la légation de France aux États-Unis, et que, celui-ci ayant été nommé au commencement de 1851 ministre de France en Chine, elle consentit à devenir sa femme pour l'accompagner dans cette lointaine mission.

Elle partit courageusement, accompagnée des profonds regrets de sa famille dont elle était l'idole, n'ignorant pas que sa destinée l'appellerait à passer les plus belles années de sa vie dans une contrée peu connue et barbare pour ainsi dire, loin de ce pays où s'étaient passées son enfance et son heureuse jeunesse.

Mme de Bourboulon est restée dix ans en Chine, s'associant aux travaux et aux voyages qu'exigeait la mission de son mari, se faisant un devoir de le suivre, surtout lorsqu'ils présentaient un caractère aventureux, ou qu'ils pouvaient offrir quelque danger.

En décembre 1853 elle s'embarqua avec lui sur la corvette à vapeur *le Cassini* pour faire une reconnaissance à Nankin, principal repaire des insurgés encore peu connus. Le premier accueil que reçut la mission

française, ce fut un coup de canon à boulet. Les hostilités s'arrêtèrent là, mais la position n'en resta pas moins périlleuse pendant une semaine que *le Cassini* fut à l'ancre devant la ville ; car les insurgés faisaient mine de vouloir retenir prisonnier un missionnaire, à la suite d'une longue entrevue que leurs chefs avaient eue avec le ministre de France.

Trois semaines après la prise de Canton, en 1858, Mme de Bourboulon, revêtant un costume d'homme pour moins attirer l'attention, alla rendre visite avec son mari à l'amiral Rigault de Genouilly, qui, leur faisant les honneurs de sa conquête, les fit promener à cheval dans tous les dédales de cette ville immense, escortés et entourés de marins et de soldats qui tenaient à distance la foule plus hostile que curieuse.

Enfin, lorsque Shang-haï fut attaquée par les Taïpings en 1860, pendant que les forces alliées marchaient sur Pékin, cette courageuse femme, enfermée dans l'hôtel de la légation que défendaient une garde de vingt marins, montra dans cette situation critique, devant les horreurs menaçantes d'une prise d'assaut, une fermeté et une présence d'esprit inébranlables.

C'est à cette époque que commence le récit que nous publions : qu'on se figure ce qu'il fallut à Mme de Bourboulon de force de volonté pour aller s'établir dans cette ville mystérieuse qui s'appelle Pékin, au milieu de ces multitudes un moment conquises, mais

non soumises, qui pouvaient se venger cruellement après le départ des armées alliées de l'humiliation que leur avait fait subir les barbares ; qu'on se figure aussi ce qu'une femme, habituée au confort et au luxe de la vie européenne, dut déployer d'énergie morale et physique pour braver sans faiblir les privations, les fatigues et les périls d'un voyage de trois mille lieues à travers des pays inconnus, au milieu de vastes déserts, de steppes glacées, habités cà et là par des hordes à demi sauvages.

Hélas chez elle l'âme avait épuisé le corps, et la Providence qui avait permis qu'elle affrontât impunément les épreuves de sa carrière aventureuse, l'a enlevée à trente-huit ans à l'affection de sa famille et de ses nombreux amis qui lui ont voué des regrets impérissables.

Paris, ce 15 décembre 1865.


Emile Bayard
Jonnard

PREMIÈRE PARTIE

LA CHINE

CHAPITRE PREMIER.

SHANG-HAI.

La mer Jaune. — Le fleuve Bleu. — Description de Shang-Haï. — Les rebelles Taï-Pings. — Massacre d'un missionnaire jésuite. — Siége et défense de la ville. — Les réfugiés chinois. — Famine. — L'armée des rebelles s'éloigne. — Excursion dans les environs. — Détails sur la vie des Européens à Shang-Haï. — Le champ de courses. — Réceptions.

Lorsqu'on arrive d'Europe dans les mers de Chine, vers le trentième parallèle, on est frappé du changement subit de la couleur des eaux, qui, perdant leur limpide transparence, deviennent limoneuses et si épaisses qu'on croirait naviguer dans de la boue.

C'est la fameuse *Mer Jaune* formée par les trois plus grands fleuves de la Chine qui viennent y déverser leurs eaux entre le 30e et le 37e degré de latitude.

Le plus considérable de ces fleuves est le Yang-Tse-Kiang, ou *fleuve Bleu,* ainsi nommé sans doute par antithèse, et qui donne accès au port de Shang-Haï situé près de son embouchure sur un de ses affluents, la rivière de Whang-Pou.

M. de Bourboulon, ministre de France en Chine, avait quitté Macao vers la fin de mai 1859, et s'était fixé à Shang-Haï pour se trouver plus à portée du théâtre de la

guerre, et des événements diplomatiques qui pourraient en résulter.

L'absence de tout édifice convenable pour l'établissement de la légation dans la *Concession française* l'avait décidé à louer une maison dans la *Concession américaine*, près du port de débarquement.

En remontant le Whang-Pou, large de six cents mètres au moins, on passe d'abord devant le village de Wou-Soung qui est devenu l'entrepôt du commerce de l'opium; de là on peut apercevoir la ville européenne de Shang-Haï, avec ses hautes maisons en pierre, ses magasins, et les mâts nombreux des bâtiments qui ont jeté l'ancre devant ses docks.

La ville européenne se divise en trois parties : la *Concession américaine*, d'abord séparée par la petite rivière de Sou-Tcheou de la *Concession anglaise*, qui se trouve dans le coude formé par le Whang-Pou; puis, plus en amont, la *Concession française*, dont la limite s'arrête aux hautes murailles de la ville chinoise qu'on entrevoit à l'horizon.

Tout ce pays est d'une platitude extrême; aussi loin que l'œil peut s'étendre on n'aperçoit pas le moindre mouvement de terrain; le sol, élastique comme tous ceux qui reposent sur l'eau, est un relai du fleuve Bleu formé par les sédiments amoncelés par ses eaux bourbeuses.

D'immenses rivières, des canaux pleins d'une eau fétide qui n'est jamais renouvelée, des chaussées étroites où l'on peut à peine passer, quelques champs de coton et des jardins de maraîchers, enfin un soleil torride qui, dardant ses rayons sur ces marécages délétères, en fait sortir la fièvre, le choléra et la dyssenterie, telle est la description peu flatteuse, mais vraie du pays où s'élève la ville de Shang-Haï.

Pourtant, malgré ces fâcheuses dispositions de la nature, la nouvelle ville européenne fondée en 1846, est en train de devenir une des plus grandes cités de l'Orient! La

population s'y augmente dans des proportions inconcevables; les églises, les maisons, les magasins s'y élèvent comme par enchantement! C'est aujourd'hui le centre d'un commerce immense!

Les résidents européens y vivent dans l'aisance et même le luxe; il s'y est fait des fortunes inouies, grâce à la plus value toujours croissante des terrains; les Chinois riches étant venus eux-mêmes s'établir dans les concessions étrangères pour échapper aux rebelles Taï-Pings, les maisons, malgré la rapidité des constructions nouvelles, s'y louent de vingt à cinquante mille francs! C'est que Shang-Haï, à part la magnificence de son port, est placée dans une position unique à l'entrée du *grand Fleuve* et du *Canal Impérial*, par lesquels s'alimente tout le commerce de la Chine intérieure.

La ville chinoise, qui compte, dit-on, une population de trois cent mille âmes, est laide et sale, et ne contient d'autres monuments remarquables que ses murailles qui ont vingt-quatre pieds de haut et une circonférence de six à sept kilomètres.

M. et Mme de Bourboulon se trouvaient à Shang-Haï dans un moment où le séjour de cette triste ville était rendu plus triste encore par la présence des rebelles qui la tenaient presque assiégée. Formés en quatre bandes distinctes, sous les ordres de deux chefs qui s'intitulaient les lieutenants de Taï-Ping-Houang, le prétendu empereur de la dynastie des Mings, ils pillaient et dévastaient le pays environnant.

L'organisation du pillage et du meurtre par les Taï-Pings, qui ne forment plus aujourd'hui qu'une vaste jacquerie, était vraiment remarquable : les quatre bandes, représentées par quatre bannières, noires, rouges, jaunes et blanches, ont chacune une mission à remplir :

La *bannière noire* est chargée de tuer!

La *bannière rouge* d'incendier!

La *bannière jaune* de piller, et d'arracher par des supplices l'argent des victimes !

La *bannière blanche* d'approvisionner les autres de vivres !

Déjà ils s'étaient emparés de la grande ville de Soutcheou et de Kia-Hing, située à vingt kilomètres de Shang-Haï ! Leurs partis venaient battre la campagne jusqu'auprès de la ville.

Mais nous laisserons parler Mme de Bourboulon, qui a consigné fidèlement les violentes impressions qu'éprouvaient alors tous les résidents européens.

« Sang-Haï, ce 15 août 1860[1].

« Nous vivons dans un état d'alarme perpétuelle ! Chaque jour, de mes fenêtres je vois passer sur le fleuve les cadavres des malheureux massacrés par les Taï-Pings. Ces affreuses épaves annoncent leur approche.

« On s'attend d'un moment à l'autre à ce que la ville soit attaquée.

« Les rebelles s'imaginent que les concessions européennes contiennent des richesses immenses !

« Il faut convenir que le moment serait bien choisi pour tenter un coup de main : la grande expédition du Nord[2] nous a enlevé les troupes qui assuraient la sécurité de la ville, et, tous les bâtiments de guerre ayant été mis en réquisition pour les transports, il ne nous reste plus que les stationnaires qui font la police du port.

« La concession française a pour garnison des marins débarqués et des malades du corps expéditionnaire ; la concession anglaise est également défendue par quelques

1. Les astérisques indiquent les notes écrites sur les lieux mêmes par Mme de Bourboulon.

2. Au moment où ces lignes étaient écrites, les généraux de Montauban et Grant attaquaient les forts de Pei-Ho à la tête de l'armée anglo-française, soutenue par les flottes combinées.

troupes; mais ici, dans la concession américaine, nous sommes moins bien gardés; cependant, on a fait ce qu'on pouvait : les résidants européens se sont armés et ont formé une milice de cent cinquante hommes, enfin on a élevé des barricades qui ferment l'abord des chaussées et des rues principales.

« La terreur n'en est pas moins générale !

« A chaque instant on apprend des sinistres nouvelles de ces féroces pillards; la population des villages environnants, surprise la nuit par des bandes de quinze à vingt hommes et réveillée par la lueur des incendies qu'ils allument, se laisse égorger comme des troupeaux de moutons! Ils tuent tout sans pitié! les enfants, les femmes et les vieillards!

« Un de nos pères Jésuites, surpris dans son église au milieu de ses néophytes, a été massacré par ces misérables avec une férocité inouïe, parce qu'il n'avait pu leur donner de l'argent pour se racheter.

« Ils martyrisent leurs victimes en détail à coup de couteaux et de lances, afin de leur extorquer leurs richesses, puis quand on a tout livré dans l'espoir de conserver la vie sauve, ils vous achèvent!

« Les négociants ont fait revenir dans le port les bâtiments d'opium qui stationnent ordinairement à Wou-Soung; de grands bateaux chinois, des sampans sont amarrés devant les quais et devant chaque maison pour transporter en cas de besoin la population européenne sur le fleuve, sous la protection des canons des navires de guerre. Ceux-ci ont en dépôt à leur bord l'argent des banques, la vaisselle et les bijoux des particuliers.

Toute cette agitation, ces préparatifs de défense ou de fuite donnent un aspect singulier à la ville : l'accoutrement militaire de quelques-uns de nos résidents donnerait à rire, si on pouvait en avoir envie dans un semblable moment!

« Peut-être cependant en sera-t-on quitte pour une pa-

nique de quelques jours ; on n'a encore signalé que de faibles partis de rebelles dans nos environs; leur principale armée est restée campée à Kia-Hing depuis quelques semaines sans faire de mouvements offensifs; je ne puis croire que les Taï-Pings aient l'audace de s'attaquer aux Européens, et quand ils n'auront plus de vivres, il faudra bien qu'ils aillent dévaster une autre province! »

« Ce 18 août. Midi.

« Une grande rumeur entrecoupée de cris aigus et lugubres est venue nous surprendre ce matin au lever du jour!

« Ce sont les populations de la campagne qui fuient devant les rebelles dont l'armée s'est enfin ébranlée et marche sur Shang-Haï.

« Rien ne peut donner une idée de ce bruit sourd et sinistre qu'on entend sans cesse : ces malheureux fermiers chinois viennent ici chercher un asile qu'ils savent bien qu'on ne leur refusera pas.

« La ville en est remplie, ils campent partout, dans les rues, devant les portes, au bord des fossés, sous les arbres du champ de course!

« Quel spectacle navrant que celui de ces pauvres gens forcés d'abandonner à la hâte leurs maisons et leurs récoltes, qu'ils savent bien qu'un ennemi impitoyable va réduire en cendres! Et comment nourrir toutes ces bouches puisque nous allons être assiégés!

« Mon mari a demandé vingt marins pour défendre la légation qu'il est décidé à ne pas abandonner à ces pillards; au besoin, un bateau me transportera dans la concession anglaise mieux fortifiée et plus régulièrement défendue. »

« Ce 18 au soir.

« Enfin l'attaque a eu lieu, et les émouvantes péripéties de la journée ont eu leur dénouement!

« C'est à la ville chinoise seulement que les rebelles ont osé s'attaquer! Ils ont d'abord tenté d'escalader ses murailles par le côté opposé au fleuve; les milices chinoises, soutenues par quelques-uns de nos hommes, les ont repoussés : une canonnière anglaise leur envoyait des obus par dessus la ville avec une précision de tir qui a contribué à leur faire renoncer à l'attaque; ils l'ont renouvelée sur le soir du côté de la concession française, mais ils n'ont pu s'établir dans les faubourgs qu'on avait pris soin de détruire, et ils ont été chassés avec de grandes pertes.

« Quelle journée j'ai passée! Et quelle guerre que celle qu'il faut soutenir contre des sauvages ennemis dont la victoire serait suivie d'excès devant lesquels l'imagination recule d'effroi! »

« Sang-Haï, le 30 août.

« L'armée des rebelles paraît enfin avoir renoncé à l'attaque de Shang-Haï; elle s'est retirée dans la direction de Sou-Tcheou, mais ses partis continuent à battre la campagne.

« Personne n'ose encore sortir de la ville, et nous sommes toujours sur le qui-vive avec nos factionnaires et nos barricades, en état de siége enfin!

« Qu'allons-nous faire des cinquante mille réfugiés chinois qui encombrent nos rues! Les vivres sont hors de prix, ou plutôt on ne peut s'en procurer à aucun prix! Nous sommes menacés de la famine avec toutes ses horreurs....

« .... On a fait une souscription permanente pour venir en aide à ces malheureux; elle produit 20000 taels par mois, 160000 francs environ, ce qui permet de donner à chacun quelques grains de riz par jour, juste ce qu'il faut pour les empêcher de mourir de faim! On dit pourtant qu'il y en a beaucoup qui ne sont pas secourus. Que deviennent-ils, alors?

« La terreur inexprimable que cause aux paysans chi-

nois le voisinage des rebelles prouve, mieux que tous les raisonnements, les atrocités dont ceux-ci se rendent coupables; car ce peuple est depuis des siècles habitué à une pesante oppression, et il courbe la tête, sans résistance, sous toutes les tyrannies.

« Cela condamne les apologistes des Tai-Pings qui ont cru trouver dans ces bandes de brigands les futurs rénovateurs de la Chine et les puissants initiateurs du Christianisme....

« .... Ce que je viens de voir m'a bouleversée!

« Je me suis décidée à sortir pour aller à la messe; en revenant, j'ai traversé à pied le bund[1] qui longe la rivière : il était plein de fugitifs; des lambeaux de toile cousus sur des ridelles de chariots cassés abritaient les plus heureux, le plus grand nombre était couché pêle-mêle sur le sol; les uns furetaient avec avidité dans tous les coins pour y trouver quelque débris sans nom; d'autres dormaient immobiles comme des morts, d'autres enfin riaient solitairement de ce rire morne et convulsif du désespoir!

« Dans un coin, appuyée contre un arbre, une mère pâle et hagarde, la femme de quelque honnête fermier, car elle était proprement vêtue, semblait être la statue du désespoir; ses six petits enfants agonisaient autour d'elle! Je me suis approchée, j'ai essayé de lui parler; pas un des muscles de son visage n'a bougé; ses yeux semblaient regarder autre part, sans doute quelque scène d'horreur à laquelle elle avait échappé, mais où elle avait perdu une partie des siens.

« Je n'ai rien pu en tirer, et après avoir vidé mes poches devant elle, je me suis enfuie en mettant la main devant mes yeux pour ne rien voir!...

« .... Je viens d'envoyer un domestique avec du bouillon, du riz et du pain à cette malheureuse mère : elle

1. *Bund* est le nom donné, à Sang-Haï, aux chaussées empierrées qui servent de rues.

était morte avec son plus jeune enfant mort dans ses bras! On n'a pu retrouver les autres dans la foule! »

« Sang-Haï, 22 octobre 1860.

« Nous respirons enfin! Les rebelles ont été chassés de Kia-Hing; il nous est arrivé des troupes d'Europe, et la ville a repris son aspect accoutumé!

« Hier, j'ai été faire une promenade à pied à deux ou trois kilomètres de Shang-Haï; on n'en peut sortir ni à cheval ni en voiture, à cause de l'étroitesse des chaussées pierrées, où deux personnes peuvent à peine marcher de front; autour sont d'immenses marécages où on cultive le riz; ce pays-ci est bien triste, quoiqu'il dût être excessivement peuplé, avant la récente invasion des rebelles.

« Nous sommes arrivés à un village situé sur la rivière de Sou-Tcheou; il y a là un très-beau pont chinois en pierre de taille et en bois; il est construit de façon à ce que les bateaux puissent passer dessous, car il se fait un commerce considérable par la rivière entre Sou-Tcheou et Shang-Haï.

« Près de ce pont était un mât de supplices, où une douzaine de cages en osier contenaient un même nombre de têtes coupées! C'était des pillards de l'arrière-garde des Tai-Pings dont les paysans avaient fait prompte justice; un autre soupçonné d'avoir été enrôlé parmi eux était à la cangue, les pieds et les mains enchaînés, et exposé à la foule, afin d'être reconnu par ses victimes.

« Ce rebelle était horriblement déguenillé! Il ne rappelait en rien les gardes-du-corps en habit brodé du roi Tai-Ping, que M. Scarth[1] avait dessinés quelques années auparavant, ni ceux que j'eus occasion d'apercevoir en 1853, lorsque nous remontions en bateau à vapeur le fleuve

1. M. Scarth, Écossais, avait été au service de l'empereur des rebelles; son garçon d'écurie Chinois est devenu depuis, raconte-t-il, un des principaux chefs de l'insurrection.

Bleu. C'était après la prise d'assaut et le pillage de Nankin : les pillards s'étaient affublés de tous les costumes de satin des couleurs les plus éclatantes, rouge, orange, pourpre, bleu, qu'ils avaient trouvés dans cette riche cité; leurs détachements qui passaient le fleuve dans des bateaux plats, me faisaient de loin l'effet d'une plate-bande de tulipes!

« En 1860, le pillage n'allant plus aussi bien, ils étaient aussi déguenillés que les troupes impériales!

« .... Il doit y avoir des courses ces jours-ci; on a fait venir de Calcutta, et même d'Angleterre, des chevaux et des jockeys en renom.

« Il se gagne beaucoup d'argent à Shang-Haï, mais il est plus facile à gagner qu'à dépenser; tout le monde s'ennuie, et, quoiqu'il y ait plus de dames Européennes qu'il y a quelques années, où on n'en comptait que huit, les bals et les réceptions sont très-monotones.

« On se bat les flancs pour s'amuser, et on croit se rattraper en luttant d'élégance et de luxe.

« Heureusement que, d'après les dernières nouvelles, la guerre cessera bientôt, et que les marins et les militaires reviendront donner à Shang-Haï une animation dont la ville a bien besoin. Les officiers ne le regretteront pas non plus, car ici l'hospitalité est aussi cordiale que magnifique. »

CHAPITRE II.

DE SHANG-HAI A TIEN-TSIN.

Traité de paix conclu à Pékin le 25 octobre 1860. — Départ de Sang-Haï sur la corvette de guerre *le Forbin*. — La flotte à l'ancre dans le golfe de Pe-tche-li. — Épisode de guerre à Peh-tang. — Brouettes chinoises à voiles. — La rivière Pei-Ho. — Aspect de ses rives. — Jonques de guerre et de douane. — Sampans et Keo-Tchouen. — Bateaux de commerce et de pêche. — Ponts de bateaux et trains de bois.

La paix venait d'être conclue à Pékin le 25 octobre 1860; un article des traités portait que la ville et le port de Tien-Tsin seraient ouverts aux étrangers. Par une autre convention, lord Elgin, ambassadeur d'Angleterre, avait stipulé que: *le représentant de Sa Majesté Britannique résiderait désormais d'une manière permanente ou par intervalles à Pékin, suivant qu'il plairait à Sa Majesté Britannique de le décider*. La France ayant obtenu de son côté *le traitement de la nation la plus favorisée*, monsieur de Bourboulon jugea qu'il fallait partir de suite pour Tien-Tsin qu'occupait encore une partie de nos troupes, afin de surveiller le payement des indemnités de guerre, et de s'entendre avec le ministre d'Angleterre sur le moment où les deux légations iraient s'établir à Pékin.

L'établissement des ministres de France et d'Angleterre à Pékin d'une manière permanente, c'était l'accomplissement de ce vœu de toutes les nations européennes. *La Chine ouverte aux commerçants, aux industriels, aux savants et aux missionnaires !*

Jusque-là la diplomatie avait été réduite à traiter misérablement avec des vice-rois de provinces éloignées ou leurs délégués, sans qu'il fût possible de connaître la pensée du gouvernement central : être en rapport direct et de tous les jours avec lui, c'était le plus grand et le plus sérieux résultat conquis par notre armée unie à celle de l'Angleterre dans la brillante campagne qu'elles venaient d'accomplir.

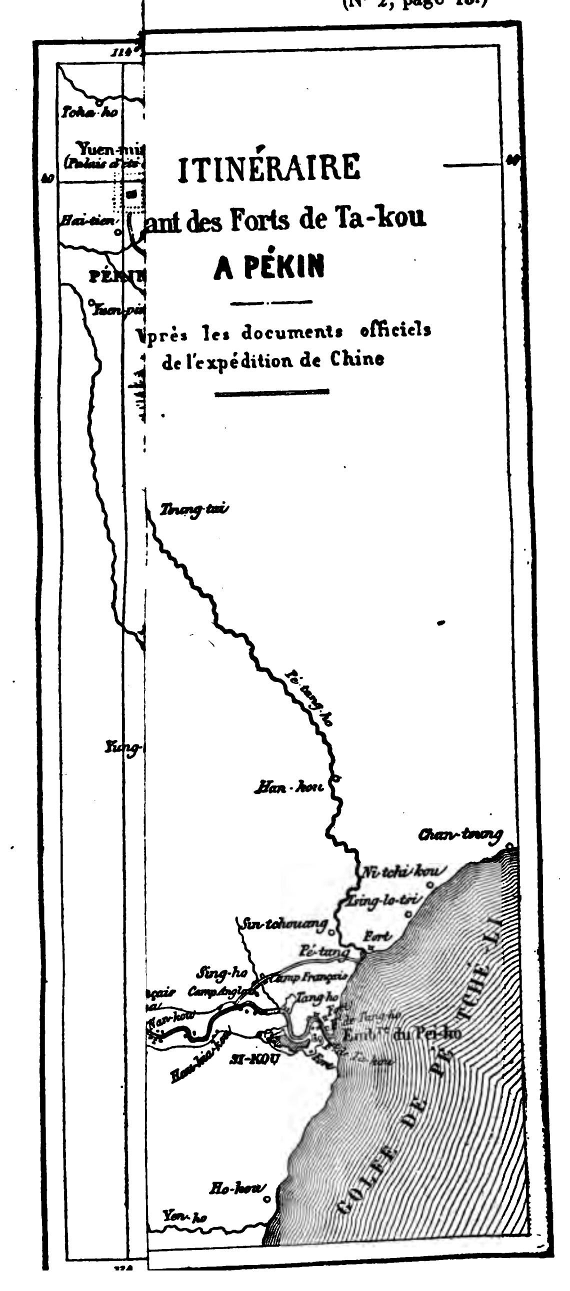
Le 4 novembre le ministre de France s'embarqua avec le personnel de la légation à bord de la corvette à vapeur *le Forbin,* mise à sa disposition par le contre-amiral Page.

Quoique madame de Bourboulon se ressentit déjà à cette époque d'une fatale maladie dont elle avait pris les germes à Shang-Haï, et qui devait soumettre sa santé à de douloureuses épreuves dans la suite de son séjour en Chine, elle voulut aussi partir, espérant que le climat du nord où on allait résider apporterait une amélioration à son état.

Il y a environ deux cents lieues de Shang-Haï au golfe de Pe-tche-li, au fond duquel le fleuve Pei-Ho a son embouchure.

La traversée du *Forbin* fut rapide et heureuse, par une mer calme et un ciel pur.

« Rien de plus beau que le spectacle qui a frappé nos yeux à notre entrée dans le golfe : dans le lointain on voyait se dessiner au milieu de la brume du matin les terres plates et noyées de la province impériale ; l'entrée du fleuve paraissait un lac tranquille parmi les vagues agitées par la brise ; les flottes anglaise et française, à l'ancre près de la côte et pavoisées, présentaient une masse


ITINÉRAIRE
ant des Forts de Ta-kou
A PÉKIN
près les documents officiels
de l'expédition de Chine
Toha-ho
Hai-tien
Pé-tang-ho
Han-kou
Ni-tchi-kou
Sin-tchouang
Pé-tang
Fort
Sing-ho
Camp Français
Camp Anglais
Tang-ho
SI-KOU
Ho-kou
Yen-ho
GOLFE DE PÉ

imposante de mâts et de voiles qui resplendissaient sous les premiers rayons du soleil.

Quoi de plus saisissant que l'ordre admirable de ces grandes flottes de guerre, dont la présence fait comprendre la domination que l'homme a su conquérir sur l'Océan !

De petits bateaux à vapeur, des canonnières parcouraient en tout sens la surface de la mer, allant porter les ordres, distribuant les munitions et les vivres ; leurs cheminées lançaient des panaches de fumée noire qui montaient en légers flocons vers le ciel. »

Le Forbin était d'un trop fort tonnage pour pouvoir remonter le Pei-Ho.

Il fallut s'embarquer à bord d'un aviso à vapeur de commerce, *le Fi-Loung*, nolisé pour le service de l'escadre : le Fi-Loung fut escorté par une canonnière de guerre.

Les grèves du Pei-Ho sont plates et sablonneuses ; dès qu'on a franchi la barre, on aperçoit sur la côte sud la ville assez importante de Ta-Kou, avec ses forts célèbres qui dominent chaque côté du fleuve, et qui étaient alors occupés par des garnisons de l'armée alliée.

C'est sur la côte septentrionale que se trouve la ville de Peh-Tang, où avait débarqué trois mois avant l'armée anglo-française, afin de tourner par terre ces redoutables fortifications qui avaient fait subir à la flotte un sanglant échec l'année précédente.

Je rapporterai à ce sujet une épisode dramatique que je dois à M. le capitaine du génie Bouvier :

« Lorsque les premiers détachements entrèrent dans la place, je trouvai, dit-il, la ville complétement abandonnée par la population.

« Des pillards sikes[1] furetaient déjà dans les maisons : j'entendis des cris affreux poussés dans un assez vaste

1. Cavalerie auxiliaire de l'Inde anglaise.

édifice qui semblait être la demeure d'un mandarin : j'y pénétrai, et voici le spectacle qui vint frapper mes yeux :

« Une bande de vieilles femmes poussait des hurlements à l'aspect des cavaliers qui avaient brisé les portes, et défendaient en grimaçant l'approche de grandes jarres en terre cuite qui servent ordinairement à contenir de l'eau : dans ces jarres étaient plongés la tête la première et les jambes en l'air les cadavres de malheureuses jeunes femmes ! Dans chaque jarre, il y avait un cadavre !.La jalousie de ceux des chinois qui n'avaient pu emmener avec eux ces infortunées créatures, avait trouvé ce moyen épouvantable de les dérober aux vainqueurs !

« Quelles n'avaient pas dû être leurs souffrances ! être plongées toutes vivantes et lentement suffoquées dans un vase étroit où leurs corps n'avaient pu passer que par force !

« Je fis briser ces instruments d'un supplice affreux et donner la sépulture à ces malheureuses. »

Ce fait peut donner une idée de la terreur que le gouvernement chinois avait su inspirer aux populations pour les *barbares occidentaux* ; non-seulement il avait mis à prix la tête des ambassadeurs, des généraux, de chaque soldat même, mais encore il nous avait représentés comme des monstres épouvantables, capables de tous les excès et qui se nourrissaient de *chair humaine*.

Cette indicible terreur fit bientôt place à la confiance.

« Après la prise du camp retranché de Sin-Ho, lorsque l'armée à cheval sur le fleuve eut occupé les forts de Ta-Kou, j'eus occasion de revenir à Peh-Tang.

Dès que les paysans virent que nous respections leurs vignes, leurs cultures et leurs habitations, que même nous payions scrupuleusement les vivres, ils revinrent en foule.

Rien de plus singulier que le système de locomotion en usage dans le nord de la Chine !

Qu'on se figure une immense brouette en forme de

civière, c'est-à-dire ayant deux bras à chaque bout; la roue tourne au milieu d'une cage en bois, soutenue par des barres de fer. Quand il y a bon vent, l'industrieux chinois y ajoute un mât avec une voile carrée.

Sur la cage sont pendus des ustensiles de toute espèce: marmites, pots, paquets de vieux habits, instruments agricoles.

A un bout du brancard, la femme de ce navigateur d'un nouveau genre est assise les jambes repliées avec ses plus jeunes enfants sur les bras, et quelquefois des volatiles, canards ou poulets entassés dans des cages d'osier. A l'arrière de la brouette un ou deux autres enfants se cramponnent aux sacs de grains et aux bidons de vin de riz, tandis que l'aîné, s'il est assez fort pour travailler, aide le père, en courant à l'avant, les reins entourés d'une courroie qui est attachée aux brancards.

Le défilé de ces brouettes sur la route de Sin-Ho à Peh-Tang, accompagné des vociférations habituelles et des cris de joie de ces pauvres gens, du bêlement des troupeaux de moutons et du gloussement des volailles, formait, au milieu du bruit et de la poussière, un spectacle pittoresque plein de joie et de mouvement. »

Le Peï-Ho est fort étroit au-dessus de la barre; il n'a pas plus de deux ou trois cents mètres de large, c'est-à-dire à peu près la largeur de la Seine dans Paris; mais comme il est canalisé, il peut porter des bâtiments d'un tonnage assez fort.

Entre l'embouchure et Ta-Kou, il n'y a que de vastes salines; près de Ta-Kou, le paysage change d'aspect : les terres sont plus élevées et les coteaux chargés de vignes, viennent baigner leurs pieds dans le fleuve. On aperçoit sur les deux rives des champs entourés d'arbres et des villages nombreux; près des maisons, construites en terre et en torchis, sont des meules de joncs et de paille, et de petits tertres gazonnés qui indiquent des sépultures.

Cependant la navigation devient de plus en plus dif-

ficile : la rivière présente d'innombrables sinuosités, et il faut une grande précision de manœuvres pour que le *Fi-Loung*, forcé de virer constamment au plus près, ne vienne pas s'échouer sur les berges cachées par de longs roseaux.

Dès qu'on approche de Tien-Tsin, des plaines immenses couvertes de champs de sorgho, de maïs et de millet occupent l'horizon à perte de vue; il n'y a plus de haies, ni de petites cultures; un arbre isolé apparaît seul de temps en temps.

Le terrain devient aride et de mauvaise qualité. On voit alors sur le bord du fleuve des appareils d'irrigation de toute espèce. Ce sont de grandes roues d'une extrême légèreté, qui, entourées de seaux en bambou, vont tour à tour puiser l'eau qu'elles déversent dans des réservoirs en bois, d'où elle se répand par des rigoles dans les champs voisins; ailleurs, dans des coupures pratiquées dans les berges, sont appliquées de puissantes pompes à chaîne ou à chapelet qu'on fait fonctionner avec des mulets.

Malgré les efforts patients des agriculteurs chinois, on rencontre de place en place de grandes plaines sablonneuses et incultes, où leur industrie a été impuissante contre l'extrême aridité du sol.

Il faisait déjà froid au commencement de novembre de l'année 1860, et comme le Pei-Ho gèle tous les ans, la navigation y avait presque cessé : des bateaux plats, des sampans, des jonques étaient remisés dans des anses artificielles creusées le long de la rive et séparées du fleuve par une digue en terre qu'on abat au printemps, dès que la débacle des glaces est passée.

La navigation de cette rivière est très-considérable dans la belle saison, parce que Tien-Tsin sert de port à Pékin et aux autres grandes villes de la province de Pe-tche-li; en Chine, grâce aux admirables cours d'eau et aux canalisations gigantesques faites de main d'homme, presque tous les transports se font par la voie maritime.

Les mœurs et les habitudes de la population maritime

du Peï-Ho, la construction et la forme des bateaux dont il est couvert présentent des détails intéressants que je crois devoir rapporter ici.

On y rencontre des jonques de guerre et de douane, des sampans et autres bateaux de commerce, des jonques ou coches d'eau pour le transport des voyageurs, des barques de pêche, des trains de bois, enfin des petits bateaux de plaisance appelés *Keo-tchouen.*

Les jonques de guerre ne tirent pas plus de trois ou quatre pieds d'eau; elles ont des canons en batterie barbette avec des sabords; dès qu'il fait mauvais temps au large, elles rentrent au port; leur forme est variée, quoique généralement très-élevée à la poupe et à la proue, et elles rappellent dans leur ensemble les anciennes galères de la Méditerranée. D'immenses avirons leur servent pour les calmes et les vents contraires; ces jonques ont souvent une double et triple rangée de rames; d'autres ont un gouvernail à l'avant et à l'arrière, et marchent dans les deux sens au moyen de quatre roues semblables à celles de nos bateaux à vapeur, mais le moteur n'est pas le même, et la manivelle qui donne l'impulsion est mise en mouvement par les matelots : ainsi les Chinois ont appliqué les premiers les roues à la navigation.

Les jonques de douane appartiennent aussi à la marine impériale; elles sont moins grandes et affectent les formes les plus bizarres : elles représentent tantôt des oiseaux, tantôt des dragons et des poissons avec leurs nageoires, leurs écailles et des têtes grimaçantes; le gouvernail a la forme de la queue de l'animal; ces bâtiments qui ont deux mâts avec des voiles carrées, des antennes en bambou, et deux couleuvrines en batterie sur le pont, sont généralement peints des couleurs les plus éclatantes.

Les marins de l'État sont revêtus d'un costume uniforme en cotonnade bleue, et ne portent pas d'armes apparentes.

Les grandes jonques de commerce pontées partent

quelquefois avec les moussons favorables pour trafiquer jusqu'aux Philippines et dans les îles de la Sonde. Un de ces bâtiments frêté par une maison de Canton et commandé par un capitaine américain vint en Californie à San-Francisco, en 1850, avec une cargaison de thés, de porcelaines et de parfumeries; le capitaine s'était risqué à faire ainsi l'immense traversée de l'océan Pacifique, et, dans le fait, ces bâtiments, quoique très-lents et difficiles à manœuvrer, tiennent bien la mer à cause de leur forme ventrue qui rappelle celle des anciennes galiotes hollandaises. Les Chinois sont bons matelots, et composent souvent la plus grande partie des équipages des navires européens qui trafiquent dans ces mers; malheureusement ils sont indisciplinés, voleurs, et enclins à la piraterie!

Les sampans et les autres bateaux, qui servent au commerce sur les rivières et les canaux, sont grands, carrés des deux bouts, quelquefois avec quatre ou cinq mâts; il y en a de toute espèce et d'appropriés à tous les transports; les voiles sont en nattes de jonc, les ancres en bois de fer; les manœuvres se font sans sifflet et sans commandement, au moyen d'un chant nasillard et cadencé d'une intonation toute particulière.

Les jonques pour le transport des voyageurs ou coches d'eau ressemblent à de véritables maisons flottantes : la masse de constructions qui les couvre rendant la manœuvre de la voile difficile, elles descendent le courant, guidées, comme nos trains de bois, par deux rameurs placés à l'avant et à l'arrière avec de longs avirons. Au lieu d'être assis et de couper l'eau d'avant en arrière, les Chinois rament debout et d'arrière en avant; quand il faut remonter les cours d'eau, les mariniers halent à la corde; et comme dans ce singulier pays il semble que tout soit opposé à nos habitudes européennes, dès qu'ils ont trop chaud, ils se mettent nus jusqu'à la ceinture, non pas par le haut, mais par le bas; c'est-à-dire qu'ils ôtent leurs

culottes et gardent leurs vestes; ils prétendent ainsi avoir plus frais et se mieux garantir des coups de soleil!

C'est un spectacle pittoresque que de voir passer ces jonques pleines de voyageurs accroupis dans toutes les postures, jouant aux cartes et aux dés, prenant le thé et fumant de l'opium; de vigoureux coups de tamtam qui résonnent au loin sur l'eau annoncent les arrivées et les départs.

Les barques de pêche se reconnaissent à leurs voiles en jonc, plissées comme des éventails, et à leurs grands filets noirs soigneusement tannés et étendus à l'extrémité des mâts.

Il y a aussi de petites jonques de mandarins, qui font l'office de yachts de plaisance; elles sont fort élégantes : on y trouve salle à manger, chambre à coucher, salon, le tout peint, doré et verni; l'arrière est réservé au maître, à l'avant se tiennent les domestiques. Pour ne pas être dérangé par le bruit, ni gêné par les manœuvres, l'heureux propriétaire se fait remorquer par un canot dans lequel six vigoureux rameurs traînent doucement sur la surface des eaux la pesante embarcation.

Enfin, on voit sur le fleuve une multitude de petits bateaux plats qu'un seul homme dirige à la pagaie; dans quelques-uns appelés *keo-tchouen*, le rameur couché à l'arrière, grâce à un mécanisme ingénieux qui lui permet cette posture, pagaie avec ses pieds, et le léger bateau, où de loin on ne voit personne, semble de lui-même glisser avec rapidité.

Ce qu'il y a de plus ingénieux dans la marine chinoise, c'est la division de la câle en plusieurs compartiments séparés, ce qui empêche une voie d'eau de faire couler le bâtiment.

Dans le Pei-Ho, le chenal est dans quelques endroits indiqué par des balises fixes; seulement il ne faut pas trop s'y fier, parce que le lit de la rivière est changeant.

A Tien-Tsin, on voit encore des bateaux-moulins avec

roues de chaque côté, et un pont de bateaux construit dans un système tout particulier. Enfin, on rencontre sur le Pei-Ho de grands trains de bois, semblables aux nôtres, sinon qu'ils ont des mâts et des voiles; ces trains, allant par le canal impérial jusque dans le centre de la Chine, et mettant fort longtemps à accomplir ce voyage, portent des maisons ou plutôt des huttes, autour desquelles les mariniers ont amassé de la terre végétale en assez grande quantité pour cultiver des légumes; ce sont des potagers flottants, et les radeaux eux-mêmes forment des colonies où vivent des familles entières.



CHAPITRE III.

TIEN-TSIN.

Yamoun occupé par la légation. — Description d'un boudoir chinois. — Jeune fille abandonnée. — Palais impérial concédé aux missions françaises. — Pagode des supplices. — Productions naturelles. — Culture de la vigne. — Conservation des denrées alimentaires. — Commerce de la glace. — Gibier. — Chasse au faucon. — Les femmes de Tien-Tsin. — Le cuisinier chinois du consulat. — Aveugle musicien. — Débacle du Pei-Ho.

Ce fut le 12 novembre 1860 que les voyageurs arrivèrent à Tien-Tsin; grâce aux sinuosités du Pei-Ho, il avait fallu deux jours pour franchir les soixante-douze kilomètres qui séparent cette ville de l'embouchure du fleuve.

La légation de France fut installée dans un *yamoun*[1], cédé par un riche chinois, qui avait déjà voulu précédemment loger chez lui les généraux et les ambassadeurs. Ce rusé négociant, qui avait beaucoup gagné dans les fournitures de vivres faites aux armées alliées, pensait se faire bien voir, et son zèle pour les Européens était cer-

1. *Yamoun* est le nom donné en chinois à la réunion de kiosques, de pavillons, de cours et de jardins entourés d'un grand mur, qui servent d'habitation aux mandarins; ce mot est l'équivalent d'hôtel ou plutôt de palais.

tainement entaché de ménagement pour ses intérêts particuliers.

Le *yamoun* de la légation, situé dans une position charmante près des bords du Pei-Ho, contenait un parc planté de beaux arbres; les pavillons, séparés par des cours et des jardins, étaient dans un bon état d'entretien.

« L'intérieur [1] de notre nouvelle habitation, quoique aussi chinois que possible, est très-élégant et réjouit l'œil par la bizarrerie de son aménagement, et l'éclat de ses peintures fraîchement vernies.

« J'ai jeté mon dévolu sur deux pièces, dont j'ai fait un salon et un boudoir!

« On y voit toutes les couleurs de l'arc-en-ciel : des paysages avec la mer, des lacs et des forêts; une scène représente une chasse impériale dans la forêt de *Ge-Holl*[2]; antilopes et chevreuils fuient de tous côtés perçés de flèches et poursuivis par des chiens avec la queue en trompette; il y a aussi des scènes de mœurs plaisantes et plus que plaisantes!

« Voilà pour le salon!

« Je préfère le boudoir avec son merveilleux encadrement de bois sculpté, fouillis inimitable de feuilles, de fleurs et d'animaux découpés dans le bois de fer! Les Chinois sont d'étonnants ornemanistes! Je n'ai rien vu de plus beau en Europe, de plus réellement artistique que ces boiseries sculptées à jour!

« Au fond du boudoir et du salon, près des fenêtres, sont les inévitables *kangs*, qui servent à la fois dans le nord de la Chine de lits et de cheminées. Qu'on se figure une estrade élevée de deux pieds et de six de large, qui tient tout un côté de la pièce, sur laquelle on place des

1. Note de Mme de Bourboulon.

2. *Ge-Holl*, résidence impériale, au nord de Pékin, est le Versailles des empereurs chinois; nous aurons occasion d'en parler plus tard.

paillasses et des couvertures en feutre et où on peut coucher à l'aise quatre personnes; l'intérieur de cette boîte est maçonné avec de la brique, et par une bouche de four pratiquée au dehors et en contrebas de la maison, on allume un grand feu de charbons dans ce poêle d'une nouvelle espèce; dans les maisons riches, on a un domestique spécial pour ce service: voilà ce qu'est un *kang!* Les miens servent seulement de cheminées, et le dessus en est couvert de belles porcelaines et des chinoiseries que nous récoltons.

« Quelques chaises, un confortable, une table en laque, et un tapis de fabrique anglaise complètent l'ameublement de mon boudoir.

« Je suis fort bien installée; n'étaient les cancrelas[1], qui dévorent le linge et rongent les boiseries; il paraît que ces détestables animaux sont aussi communs ici que dans le sud de la Chine.

« La vie est monotone à Tien-Tsin; l'état de ma santé, s'améliore lentement, et je ne puis guère sortir. Mon mari fait de longues courses à cheval : elles sont faciles dans les grandes plaines qui entourent la ville; grâce aux gelées de chaque matin, on peut quitter la route et se lancer en pleine campagne.

« J'ai recueilli ici, il y a quelque temps, une jeune Chinoise de onze à douze ans, qu'on a trouvée, après la prise de Peh-tang, dans une maison où ses parents avaient été massacrés : elle devait appartenir à une bonne famille; j'essaie de faire son éducation, mais elle n'est sensible à rien; une fille de cet âge est déjà formée : son enfantillage excessif n'est-il pas le résultat de l'absence de toute éducation chez les femmes de ce pays, où on les tient dans une telle infériorité que ce sont plutôt des choses, que

1. Insectes de la famille des blattes, très-communs dans les pays chauds du monde entier, où ils habitent en parasites l'intérieur des maisons.

des êtres raisonnables. Elle dort et mange bien, est fort gaie, et semble ne se souvenir ni se soucier en aucune façon de l'affreux malheur qui l'a séparée de tous les siens. Peut-être même aime-t-elle mieux la douceur avec laquelle on la traite ici, que la servitude qui l'attendait au sein de sa famille. J'exige qu'elle cesse de se martyriser les pieds, mais elle est moins docile sur ce sujet que sur les autres ; une mode bizarre et cruelle est la seule chose où elle ait manifesté clairement sa volonté. Ses pieds ne sont pas encore tout à fait déformés et ils reprendront leur forme naturelle ; cependant, quand on défait les bandelettes qui les compriment, elle a bien soin de les replacer la nuit !

« .... Ma jeune Chinoise se civilise tout à fait ; j'en ai fait une Chrétienne, et j'ai été sa marraine ; désormais elle s'appellera Catherine, et c'est sous ce nom que je l'envoie à l'évêque de Shang-Haï qui fera continuer son éducation dans la maison catholique placée sous sa haute surveillance. »

La ville de Tien-Tsin est naturellement divisée en trois parties par le Pei-Ho et le canal impérial.

Sur la rive sud du fleuve est située la ville murée qui est bordée à l'est par le canal ; au delà du canal et sur le même côté du Pei-Ho est un grand faubourg très-commerçant, qui est relié à la ville par un pont de bateaux : c'est le centre des affaires et l'entrepôt de toutes les marchandises de transit.

Au nord du Pei-Ho se trouve un autre faubourg planté de vastes jardins, qu'on peut appeler la ville officielle : c'est là que sont situés les *yamouns* des légations de France et d'Angleterre, du préfet et des mandarins supérieurs, et enfin le palais impérial où a été signé le premier traité conclu à Tien-Tsin en 1858 ; il a été cédé, le 21 décembre 1861, sur la demande du ministre de France, aux lazaristes et aux sœurs de charité qui y ont établi une mission.

Le Pei-Ho qui coule dans la direction du sud-est fait un coude au centre de la ville, où vient déboucher le canal impérial alimenté par ses eaux ; leur réunion forme un vaste port couvert de bâtiments et de bateaux de toute grandeur qui y arrivent des provinces du centre de la Chine, par le Hoang-Ho et le Yang-Tse-Kiang. Cet admirable ouvrage d'art traverse une grande partie de l'empire du milieu ; il commence à Hang-Tcheou, capitale de la province de Tche-Kiang, au sud de Shang-Haï, passe dans tous les centres populeux du Kiang-Sou, du Chan-Toung et du Pe-tche-li, et vient aboutir au Pei-Ho à Tien-Tsin ; de Tien-Tsin, un autre canal transporte les marchandises à Pékin.

Le canal impérial est fortement encaissé, et endigué dans des quais en pierre de taille ; il est large de cent mètres au moins, et assez profond pour permettre la navigation à des bâtiments d'un fort tonnage. Les travaux gigantesques de canalisation accomplis par les Chinois excitent à juste titre l'admiration des voyageurs.

La belle position commerciale de Tien-Tsin en a fait le port de Pékin.

Cette ville est triste et peu animée, quoiqu'elle contienne une population de cent mille âmes ; les rues en sont plus larges et mieux percées que celles des villes du sud, mais les maisons sont basses, d'un aspect misérable, et construites pour la plupart en terre et en torchis. Elle ne contient aucun monument remarquable, sauf quelques beaux *yamouns* situés sur le bord de la rivière, et une pagode très-ancienne, dite *pagode des supplices*, qui mérite par la bizarrerie de son ornementation une description particulière.

On y voit une suite de statues en bois peint et doré, presque de grandeur naturelle, qui figurent tous les genres de supplices infligés en enfer en punition des crimes commis ici-bas.

Le premier groupe représente un paysage : c'est un

énorme rocher hérissé de pointes de fer, du haut duquel sont précipitées de petites figurines ; dans leur chute, elles tombent sur les pointes qui les mettent en pièces. C'est le châtiment *des ambitieux et des orgueilleux.*

Dans le second groupe, on voit un homme tout nu, pressé entre deux planches : des bourreaux sont occupés à le scier méthodiquement de bout en bout. C'est le supplice *du parricide.*

Dans le troisième est une femme également nue et attachée à un poteau : on lui arrache les entrailles, on les lui remplace par des charbons ardents ; après quoi on lui recoud le ventre. C'est une femme *adultère.*

Puis viennent : un homme auquel on perce la langue, *mensonge et abus de la parole ;* un autre écorché vif, *trahison ;* une femme plongée dans l'huile bouillante, *empoisonnement ;* enfin un mandarin broyé par une roue en fer, tandis que les chiens avides se pressent au bas de l'instrument du supplice pour lécher le sang et dévorer les morceaux pantelants de la victime ; *incendie volontaire.*

Le dernier groupe présente un mécanisme ingénieux. Sur une planche qui a un mouvement horizontal, est couché un supplicié débité en morceaux par un grand couteau qui le tranche régulièrement en s'abattant sur lui de haut en bas. C'est la punition *des voleurs de grand chemin.* Toutes ces horribles marionnettes sont montées avec art, et ne laissent pas que d'être effrayantes, malgré un côté grotesque.

Les supplices inventés par les Chinois sont épouvantables, et l'artiste qui les a figurés n'a fait que les interpréter au point de vue des bonzes[1].

Autour des groupes sont placées les statues des dieux vengeurs de l'enfer qui président à ces tourments avec d'affreuses grimaces.

Enfin on trouve aussi dans cette pagode un grand

1. Prêtres de Bouddha.

paysage en bois sculpté couvert de figurines qui représente *le chemin de la vie future :* une foule nombreuse monte la route qui conduit au paradis ; devant ses portes, le gardien du ciel, orné d'une barbe formidable, fait entrer les uns, repousse les autres, qui, désespérés, se jettent au fond d'un précipice, dans l'ombre duquel les tourmenteurs infernaux guettent leurs victimes.

Les prêtres de Bouddha cherchent, comme on le voit, à frapper d'effroi l'imagination des pénitents, mais le chinois est peu crédule de son naturel, et aime encore moins à délier les cordons de sa bourse ; aussi le bonze assis à la porte a-t-il beau frapper avec fureur sur son tam-tam, l'aumône qui doit racheter les pécheurs n'en remplit pas plus vite l'escarcelle de la communauté.

Le dialecte qu'on parle à Tien-Tsin est si différent de celui du sud, que les coolies[1] de Shang-Haï qui avaient suivi la légation ne parvenaient que difficilement à se faire comprendre des gens du pays. Il ne faut pas oublier qu'en Chine, au-dessous de la langue des mandarins, de la langue savante parlée en tous lieux par la classe instruite, il y a des idiomes populaires qui varient suivant les provinces.

Tien-Tsin ne ressemble en rien aux villes que des voyageurs ont visitées dans le Kouang-Toung, dans le Fo-Kien, et dans le Kouang-Sou.

Productions naturelles, costumes, usages, tout est différent.

Je dois à M. le lieutenant de vaisseau Trèves, qui a rempli pendant un an les fonctions de consul provisoire de France dans cette ville, des détails intéressants, que je m'empresse de transcrire ici.

« Les campagnes qui environnent Tien-Tsin sont fertiles et fournissent largement à l'alimentation publique :

1. *Coolies* est le nom donné aux gens de service et aux hommes de peine.

les céréales, maïs, sorgho et orge, les plantes qui donnent de l'huile, ricin et sésame, et surtout la vigne, y sont cultivées sur une grande échelle.

« Les raisins, qui sont blancs ou noirs et excellents au goût, sont considérés plutôt comme fruits que comme éléments d'une boisson alcoolique ; les chinois ne savent pas faire le vin, mais ils conservent admirablement les fruits, et c'est de Tien-Tsin que sont exportés ceux qui sont servis en tout temps sur les tables des riches mandarins.

« Voici comment on s'y prend :

« Le Pei-Ho gèle ordinairement pendant les trois mois d'hiver; on voit alors la surface du fleuve se couvrir de travailleurs qui taillent la glace à une profondeur de 40 à 50 centimètres, et en forment des cubes égaux comme des pierres de taille. Ces cubes sont transportés dans un endroit à l'exposition du nord, et entassés les uns sur les autres, de manière à former de longues et hautes galeries; entre ces galeries, on laisse un passage suffisant pour un homme, et c'est dans les intervalles des piliers de glaces qu'on suspend les grappes de raisin à des cordes.

« Il y a des conservatoires de ce genre qui ont plusieurs centaines de mètres de longueur ; on en rencontre un grand nombre dans les environs de Tien-Tsin. Ces maisons de glace résistent aux plus fortes chaleurs de l'été, et conservent si merveilleusement les fruits qu'il m'a été servi sur la même table des raisins de l'année précédente confondus avec ceux qu'on venait de cueillir à la vigne, sans qu'il me fût possible d'en faire la différence.

« Le commerce de la glace a une très-grande importance entre le nord et le sud de la Chine, non pas pour rafraîchir les boissons, on sait que les Chinois boivent toujours chaud, mais pour la conservation des denrées alimentaires.

« Voici comment on construit les glacières dans le nord : on fait un trou carré, on y met un bloc de glace taillé à la même dimension, et on recouvre le tout de la terre du

déblai et d'un paillasson. Il y avait une immense glacière de ce genre dans la cour intérieure des forts de Ta-Kou.

« Dans le sud, au contraire, on les place dans des endroits élevés, au sommet des collines.

Dans le courant de cette année[1], les navires européens ont fait de grands bénéfices en faisant le transport des glaces entre les ports de la Chine.

« L'usage en est si répandu que j'ai vu ici, exposés chez des marchands de comestibles, des poissons et des volailles conservés tout entiers dans la glace, c'est-à-dire qu'on les a trempés dans l'eau par les belles gelées de l'hiver dernier, et que, quand la couche qui les entourait a été assez épaisse, on les a déposés dans le conservatoire pour reparaître en plein été; il n'y a pas de si pauvres guinguettes, où la pastèque qu'on débite à la tranche ne soit placée dans la glace.

L'abondance extrême des vignes dans la province de Pe-tche-li, le prix très-modique du raisin dont on a un panier pour quelques sapèques[1], enfin l'ignorance absolue des Chinois à l'égard de la fabrication du vin, me font penser que des vignerons français, qui viendraient faire le vin sur les lieux, réaliseraient en peu de temps de grands bénéfices, à cause de l'excessive cherté de cette liqueur dans tout l'extrême Orient.

« On cultive aussi dans les environs de Tien-Tsin des pêches, des poires et des pommes, mais ces fruits sont de qualité inférieure; enfin on y trouve des légumes de toute sorte : carottes, choux, haricots blancs et verts, pois, lentilles, laitues, oignons et autres alliacés; une plante de la famille des raiponces fournit l'hiver une salade de racines blanches et roses de la grosseur du doigt et très-délicates.

« Le marché de Tien-Tsin est abondamment fourni de

1. 1861.
2. Les sapèques équivalent environ à nos centimes.

poissons de mer et de rivière d'espèces analogues aux nôtres.

« Le lièvre, la perdrix, la caille et le canard sauvage abondent dans les vastes plaines et les marais des environs; le lièvre y est un gibier si commun, que j'ai vu vendre pour une piastre vingt-trois de ces animaux! Les Chinois estiment peu sa chair, et nos soldats en sont si fatigués qu'ils n'en veulent même plus pour faire la soupe!

« Les habitants du pays prennent le gibier au collet, au trébuchet et à d'autres piéges dont je ne saurais donner la description, mais qui m'ont paru très-ingénieux, puisqu'ils manquent rarement leur coup. Ils chassent peu au fusil, à cause de l'imperfection de leurs armes à feu, mais en revanche ils sont très-bons fauconniers. Dans le nord de la Chine, la chasse au faucon n'est pas le privilége des hauts personnages; il y a des gens du peuple qui vivent uniquement de cette industrie.

« Le lièvre se chasse avec le faucon lanier ou avec le gerfaut; la perdrix et la caille avec le hobereau et l'émérillon.

« J'ai assisté, il y a quelques jours à une de ces chasses: le principal acteur était Pou-tao, un marchand de gibier, et braconnier de profession; par un beau temps sec et froid, nous nous sommes lancés en pleine campagne, lui courant pieds nus sur la terre durcie par la gelée, moi suivant à cheval.

« Les lièvres se blottissent alors dans les guérets, et se chauffent aux rayons du soleil de midi.

« Pou-tao, son faucon au poing, commença à se livrer à un exercice violent qui consistait à parcourir au pas gymnastique de grands cercles qu'il raccourcissait symétriquement à chaque tour; son œil exercé avait aperçu quelque lièvre au gîte : soudain l'animal part dans les jambes du chasseur, qui, décapuchonnant son faucon, le lance en l'air, et se renverse en arrière en poussant des exclamations pour l'animer! *aï*, *aï*, *poung-hio*, courage

camarade ! De l'index de la main gauche, il lui désigne le lièvre, qui ne paraît déjà plus que comme un point noir dans la vaste plaine, tandis que le faucon monte en tournoyant dans les airs.

« Mais le drame est bientôt terminé, l'oiseau de proie fond comme une flèche sur sa victime qu'il déchire avec ses serres puissantes; Pou-tao court à toutes jambes, en poussant des cris de joie, et un temps de galop m'amène près du faucon vainqueur; le chasseur jette un morceau de viande à l'oiseau pour le récompenser, l'enchaperonne et le replace sur son poing, tandis que le gibier s'engouffre dans la vaste sacoche qu'il porte derrière le dos.

« J'ai vu prendre ainsi trois lièvres en une heure, et je suis rentré à Tien-Tsin émerveillé de cette chasse amusante, si aimée de nos aïeux, et qu'on a abandonnée depuis deux siècles en Europe, je ne sais trop pourquoi !

« En revenant, j'ai rencontré dans un village le préfet de la ville Tse-chen; il était à cheval, suivi de gardes armés d'arcs, d'arbalètes et de fusils ; toute la population se mettait à genoux sur son passage, et le gros homme, satisfait de la servilité de ses administrés, passait fièrement en témoignant par quelques inclinations de tête qu'il était content.

« Le peuple de cette province est bien plus doux, bien plus facile à gouverner que celui de Canton et d'Amoy. Il commence à s'apprivoiser avec nos figures européennes, et quand la musique militaire passe dans les rues, toutes les jeunes femmes qui l'aiment passionnément accourent sur le seuil des portes et entr'ouvrent les fenêtres; il y en a réellement de fort jolies.

« J'ai vu dernièrement une marchande de légumes qui anrait passé pour belle dans tous les pays du monde : mon vieux cuisinier Ky-tsin discutait brutalement avec elle ; je lui ai demandé pourquoi il la maltraitait; il m'a répondu que c'était une femme ! C'est un argument sans

réplique en Chine : Ky-tsin est un Chinois de vieille roche, et ne transige pas avec ses convictions.

« Il y a un an, quand les troupes alliées occupèrent Tien-Tsin, on le trouva seul dans une maison que ses propriétaires avaient abandonnée : des officiers européens vinrent y loger, et Ky-tsin se fit de lui-même le domestique du cuisinier français chargé de l'ordinaire. En quelques mois il devint plus habile que son professeur qu'il remplaça.

« J'en ai hérité avec la maison, et j'y tiens beaucoup parce qu'il est propre et honnête, deux qualités rares chez un Chinois.

« Il m'a appris depuis peu qu'il avait ses femmes et ses enfants à Toung-Cheou : je lui ai donné congé pour aller les voir, et comme je lui demandais à son retour s'il avait été content de son voyage, il se mit à pleurer, en me parlant de ses fils qu'il avait trouvés grandis et bien portants et pour lesquels, disait-il, il voulait travailler jusqu'à son dernier souffle. Et tes femmes, lui demandai-je? Les femmes, me répondit-il dans son français barbare, et avec un air de mépris souverain *: pas bon, pas bon, bambou, bambou!*

« Ainsi le bâton! voilà le seul argument que les Chinois connaissent à l'usage du sexe faible!

« Ne faut-il pas voir dans ce mépris pour les femmes, et dans les goûts contre nature malheureusement si répandus, la cause dominante de la démoralisation et de la dégénérescence de ce grand Empire Chinois!

« Nous avons beaucoup de mendiants ici : ils sont d'une audace et d'une persistance insupportables; surtout un vieil aveugle qui se tient obstinément à la porte du consulat, et qui, chaque fois que je sors ou que je rentre, me joue avec fureur *la Reine Hortense* ou *la Marseillaise*, qu'il a apprises, je ne sais comment, de nos troupiers : sa flûte a des sons nazillards qui me mettent hors de moi!

« Il est vrai, pour ma consolation, que le Consul anglais n a un autre attaché à sa personne qui lui joue *le God save the queen* avec le même acharnement.

« Si je ne craignais de lui faire donner des coups de bâton, vu la brutalité de la police locale, je demanderais au ti-pao[1] de m'en débarrasser. »

M. et Mme de Bourboulon passèrent tranquillement à Tien-Tsin l'hiver de 1860 à 1861 qui fut très-froid.

Dans l'état de santé de Mme de Bourboulon, et par un temps aussi rigoureux, on ne pouvait songer à faire le voyage de Pékin; d'ailleurs des négociations avaient été commencées avec le prince Kong[2], afin de fixer une résidence définitive, dans la capitale, aux ministres de France et d'Angleterre.

Le mois de mars 1861 fut signalé par la débâcle des glaces sur le Pei-Ho : une crue subite, amenée par la brusque élévation de la température, désagrégea les masses de glaces amoncelées par les gelées de l'hiver, et dans la nuit des craquements terribles annoncèrent la débâcle!

C'était un spectacle grandiose et plein de mouvement!

On voyait s'agiter de tout côté des torches et de grosses lanternes, suspendues à de longues perches de bambou, éclairant les efforts des mariniers et de la population pour garer les bateaux et les trains de bois; le sinistre tam-tam, qui est le tocsin du pays, résonnait dans les rues pour demander le secours de tous les hommes valides; des cris sinistres, des appels réitérés se faisaient entendre, dominés par le sourd gémissement du fleuve qui montait toujours, et le crépitement des bancs de glace que le courant jetait les uns sur les autres! Enfin le jour éclaira cette scène de désolation! Quelques bateaux avaient été brisés, et beaucoup de personnes avaient péri! Mais,

1. *Ti-pao*, garde de police dans les villes.
2. Régent de l'empire en l'absence de l'empereur.

dans cette fourmilière d'êtres humains qui s'appelle la Chine, la vie est comptée pour peu de chose, et les pertes matérielles ont seules le privilége d'affecter la gaîté ordinaire des Chinois.

Cependant le printemps revenait avec toute sa splendeur : il fallut songer au prochain départ et à l'installation à Pékin, l'immense capitale presque inconnue, où allait résider dorénavant le ministre de l'Empereur en Chine.



CHAPITRE IV.

TIEN-TSIN A PÉKIN.

Négociations politiques. — Départ de Tien-Tsin le 22 mars 1861. — Cortége et escorte du ministre de France. — Maladie de Mme de Bourboulon. — Villes de Yang-Tchouen et de Hos-Si-Mou. — Plaines de Tchang-Kia-Ouang. — Description de Toung-Tcheou. — Le pont de Pa-li-Kiao le soir après la bataille. — Le canal de Pékin. — Les faubourgs de la capitale. — Immense curiosité. — Trompettes sonnant la marche. — Entrée par la porte de Toung-Pien-Men. — Arrivée au palais de la légation, Tsing-Kong-Fou.

Des négociations avaient eu lieu dans le courant de l'hiver avec le prince de Kong, régent de l'Empire : elles avaient amené la cession de deux anciens *Fou*, ou palais impériaux à Pékin, aux ministres de France et d'Angleterre pour l'installation permanente de leurs légations.

Les premiers secrétaires y étaient allés s'établir à l'avance, et M. Bouvier, capitaine du génie, s'était chargé de diriger les réparations nécessaires pour rendre habitable le nouveau palais de la légation de France, depuis longtemps abandonné par le gouvernement chinois.

Le 21 mars, Tchoung-Heou, préfet de Tien-Tsin, se présenta chez le ministre de France, sans l'avoir fait prévenir de sa visite, comme il est d'usage, et lui fit connaître que le prince de Kong redoutait beaucoup que son arrivée et celle de son collègue d'Angleterre ne coïncidassent

avec le retour de l'Empereur, formellement annoncé pour le 29 ou le 30 mars; il proposait, en conséquence, à M. de Bourboulon de partir de suite, ou de retarder son entrée dans la capitale jusqu'aux premiers jours d'avril.

Il était très-important, vu le peu d'empressement du gouvernement chinois à admettre les ministres étrangers à Pékin, de ne pas retarder l'installation; la santé de Mme de Bourboulon s'était un peu améliorée, et le départ fut fixé, suivant un des vœux exprimés par le prince de Kong, au lendemain 22 mars.

Tchoung-Heou, satisfait de la réponse qui lui fut faite, annonça qu'il avait reçu des ordres pour veiller à ce que le voyage fût entouré de toutes les commodités et de tous les égards possibles, et qu'il espérait avoir pris toutes les mesures nécessaires.

Ces mesures étaient déjà en voie d'exécution : le gros des bagages avait été acheminé par eau vers Toung-Tcheou, sous la garde d'un petit mandarin, et, dès le 20 au matin, M. de Méritens, secrétaire interprète, était parti en avant, accompagné d'un mandarin du rang de sous-préfet chargé de l'aider à préparer les logements aux diverses étapes indiquées pour passer la nuit.

Le 22 mars, à midi, toute la maison du ministre de France, tant française que chinoise, se mit en route : elle formait un train considérable; deux chaises à porteurs, une litière et un britchka envoyé de Pékin par le ministre de Russie, qui l'avait mis obligeamment à la disposition de Mme de Bourboulon, enfin un grand nombre de charrettes pour les gens de la suite et le transport des vivres et des objets nécessaires au voyage, exigeaient la présence de trente-six portefaix chinois, et d'une foule de coolies et d'hommes de peine.

Une escorte de vingt cavaliers du train d'artillerie, commandée par un officier, et de huit gendarmes destinés à composer la garde permanente de la légation à Pékin, formait au ministre de l'Empereur un cortége respectable.

Lui-même, à cheval ainsi que le personnel de la légation, était suivi de chevaux tenus en main par des palefreniers.

Enfin, le préfet de Tien-Tsin, pour ne manquer à aucun des égards de politesse, suivit dans sa chaise jusqu'à une lieue de la ville, tandis que par ses ordres des officiers de rang inférieur précédaient à cheval, à une distance d'une heure ou deux, pour annoncer l'arrivée et veiller à ce que rien ne manquât aux honneurs de la réception.

Sir Frédérick Bruce, ministre d'Angleterre, partit en même temps que M. de Bourboulon, avec qui il avait décidé de faire le voyage jusqu'à Toung-Tcheou, la dernière étape qui précédait Pékin.

Afin que la population ne pût pas croire que les étrangers étaient gardés à vue, on avait refusé toute escorte militaire chinoise.

Mme de Bourboulon était si souffrante qu'on dut l'emporter dans une litière, où elle fit tout le trajet couchée, sans avoir même la force de changer de côté : elle était suivie de son médecin, et on avait emporté une tente pour l'abriter, s'il devenait nécessaire qu'elle s'arrêtât; heureusement le changement d'air et le mouvement lui redonnèrent un peu de force.

Il y a environ trente lieues de Tien-Tsin à Pékin, et le voyage fut divisé en quatre étapes d'égale durée pour rendre le trajet moins fatigant.

En sortant de Tien-Tsin, on suit une chaussée empierrée, élevée de plusieurs mètres au-dessus des plaines environnantes; des ponts en pierre de taille laissent de distance en distance passer les canaux d'irrigation qui vont rejoindre le Pei-Ho. Cette rivière devenue beaucoup moins large, trace des sinuosités sans nombre dans la vallée verdoyante où coulent ses eaux paisibles.

De temps en temps on voit près de la route des groupes de maisons formant des hameaux agricoles.

A dix-sept kilomètres de Tien-Tsin, se trouve le vil-

lage de Pou-Kao, où on s'arrêta une heure environ ; sa population s'élève à 12 000 habitants ; ces bourgs populeux sont très-fréquents en Chine ; mais, comme ils ne sont pas murés, ils ne portent pas même le nom de villes.

On arriva le soir à six heures à Yang-Tchouen, cité ancienne, très-délabrée, où on ne remarque que deux portes monumentales élevées aux deux extrémités de la route qui forme une grande rue traversant la ville d'un bout à l'autre ; des pans de muraille épars çà et là, des postes de guetteurs avec des meurtrières, un antique *yamoun* dans un état de ruine et d'abandon complet, où on fut forcé de coucher, tel est l'aspect de Yang-Tchouen.

Le lendemain soir on passa la nuit plus confortablement au gros bourg de Hos-si-mou, dans un beau monastère bouddhiste, préparé à l'avance par les soins des mandarins d'avant-garde.

Jusque-là, la chaussée qu'on suivait s'était déroulée au milieu d'une plaine nue dont la monotonie n'était interrompue que par le cours du Pei-Ho ; le troisième jour, le paysage devint plus accidenté. Un peu en avant Ma-tao, on voit de grandes dunes sablonneuses, plantées de taillis d'arbres verts : Ma-tao, petite ville murée, se présente dans une position pittoresque au sommet d'une colline élevée, au pied de laquelle passe la route ; le pays est boisé, plein de haies et de vergers.

On s'éloigne ensuite de la rivière, et on traverse une grande plaine bordée par le canal qui part de Tchang-Kia-Ouang.

Ce fut là qu'à la suite de l'odieuse trahison qui avait coûté la liberté ou la vie aux parlementaires français et anglais, l'armée alliée livra un premier combat victorieux aux milices tartares. Tchang-Kia-Ouang conserve les traces récentes du passage des armées ; beaucoup de maisons y sont détruites, et la population dispersée n'a pas encore, au bout de six mois, osé regagner ses foyers.

Après un pénible trajet de cinquante kilomètres sur

une route mal entretenue, les voyageurs aperçurent à la tombée de la nuit la grande ville de Toung-Tcheou.

Le cortége dut s'arrêter dans les faubourgs, parce qu'on ne savait pas dans quel endroit était le yamoun préparé pour la nuit : une population immense, attirée par la curiosité, entourait les voitures, mais elle ne manifestait aucun sentiment de répulsion, ni d'antipathie, et s'écartait avec la plus grande docilité au moindre geste des soldats de l'escorte, auxquels il était d'ailleurs recommandé de ne point la rudoyer, et d'éviter toute apparence de menace.

Enfin arriva le mandarin qui devait servir de guide! Il fit éviter le centre de la ville, l'étroitesse des rues, et le mauvais état des dalles de pierre qui les pavent, rendant presque impossible le passage des voitures; puis on s'engagea dans un faubourg très-populeux qui longe le grand canal de Pékin, et on arriva à la nuit noire au palais militaire désigné pour l'habitation des ministres de France et d'Angleterre.

A Toung-Tcheou, comme dans les autres étapes, les autorités locales s'empressèrent de venir présenter leurs respects, et offrir leur services aux *Grands Mandarins de l'Occident;* mais les interprètes avaient reçu l'ordre de tout refuser, sauf le combustible et le fourrage pour les chevaux. Il est vrai que les nombreux Chinois qui étaient accourus sous différents prétextes se mettre à la disposition des étrangers présentaient un contraste complet, par leur avidité et leurs demandes incessantes, avec la généreuse hospitalité offerte par les mandarins d'un rang supérieur.

Toung-Tcheou est une grande ville de 400 000 âmes, reliée à Pékin par une voie de douze kilomètres. Elle est assise sur un bras du Pei-Ho canalisé, et sur un vaste canal qui permet aux marchandises de la capitale de descendre jusqu'au fleuve. L'origine de Toung-Tcheou se perd dans la nuit des temps : c'est une des plus antiques cités du nord de la Chine; ses hautes murailles, l'étroitesse

de ses rues, le mouvement de sa population, la quantité de temples et de pagodes, les sculptures grotesques, les peintures aux couleurs éclatantes rappellent un peu l'aspect de Canton. Cette ville n'est, à vraiment parler, qu'un faubourg de Pékin, auquel elle est jointe par une série de maisons et de constructions.

M. de Bourboulon trouva à Toung-Tcheou M. de Méritens, qui revenait de Pékin où il était allé la veille pour annoncer la prochaine arrivée de la légation. Il y fut décidé qu'il était plus convenable que les deux ministres se séparassent, afin de faire isolément leur entrée dans la capitale; le ministre d'Angleterre attendit un jour de plus à Toung-Tcheou, et dès le lendemain 22 mars M. de Bourboulon se mit en route pour Pékin.

Au sortir de la ville, on suit pendant quelque temps une voix dallée qui longe le canal et va le franchir sur le pont de Pa-li-Kiao, devenu célèbre par la bataille qui y avait été livrée le 21 septembre de l'année précédente.

La plaine de Pa-li-Kiao est couverte de bosquets : des groupes de maisons de campagne, de petites pagodes sont reliées entre elles par des massifs épais d'arbres verts, à l'abri desquels s'élèvent de nombreux tombeaux.

C'était là que le *Sen-Wang* San-Ko-lit-zin, oncle de l'empereur, et le général le plus renommé de l'empire avait résolu d'anéantir la petite armée qui marchait audacieusement sur Pékin. Vingt-cinq mille hommes de cavalerie tartare, regardés à juste titre comme les soldats les plus intrépides de la Chine, et soutenus par de nombreuses milices indigènes, vinrent se briser contre une poignée d'Européens, que ne purent ébranler ni leurs cris sauvages, ni leurs charges impétueuses et réitérées. Malgré leur nombre et leur bravoure, ces hordes indisciplinées ne purent entamer nos faibles bataillons, et le canon eut bien vite raison de leurs flèches, de leurs lances et de leurs sabres émoussés.

Ce fut une déroute effroyable ! Les chefs militaires, et

tous les braves du Tcha-Kar de Mongolie[1] vinrent se rallier sur le pont de Pa-li-Kiao, où San-Ko-lit-zin avait arboré sa bannière : alors, malgré le feu croisé de l'artillerie alliée, qui les prenait en enfilade, et dont chaque coup venait décimer ces masses d'hommes entassées sur un seul point, on les vit, la poitrine découverte, au milieu des balles et des boulets qui pleuvaient de toute part, agiter des drapeaux en signe de défi, et rester pendant une heure sous ce feu écrasant, jusqu'à ce que le dernier boulet eût enlevé le dernier de ces combattants inhabiles, mais héroïques !

On ne peut se faire une idée, me disait un témoin oculaire, du terrible spectacle que présentait le pont de Pa-li-Kiao le soir de la bataille :

« La nuit était rendue plus sombre encore par les nuages de fumée qui montaient lentement à l'horizon ; un faible croissant de lune éclairait à gauche d'une lueur blafarde les lions gigantesques et les balustrades de marbre blanc, monuments bizarres d'une civilisation vieillie, tandis que la droite de la chaussée était plongée dans une obscurité profonde.

« Cependant l'incendie y couvait sourdement !

« Les fantassins chinois portent en bandoulière des étriers en bois, comme les Circassiens, où sont des cartouches avec les charges préparées d'avance ; une mèche en nitre enroulée autour de leur bras et toujours allumée sert à enflammer la poudre du bassinet : le feu s'était communiqué aux vêtements dont étaient recouverts les cadavres de ces malheureux !

« Il flambait par intervalles, laissant apercevoir des boucliers en osier avec des têtes grimaçantes, des fusils de rempart encore appuyés sur leurs fourches, des plateformes d'artillerie, des affûts démontés, des sacs à pou-

1. Le Tcha-Kar est une institution militaire composée de nobles mongols attachés immédiatement au service de l'empereur.

dre rangés dans des paniers, des flèches, des arcs, des arquebuses, des étendards troués par la mitraille, puis des cadavres horriblement mutilés, des fantassins avec leurs vestes brunes à bordure rouge portant sur le dos et sur la poitrine le numéro de leurs bataillons gravé dans de grands ronds blancs, des tigres de la garde dont le maillot est rayé de noir et de jaune, et dont la tête est recouverte d'un masque représentant le diable avec des bouches et un nez rouge, enfin des cavaliers de la bannière mongole couchés sous leurs chevaux éventrés par les boulets, et revêtus des plus riches costumes de satin !

« Il me semble voir encore, au milieu de tous ces cadavres, celui d'un mandarin militaire renversé sur la balustrade du pont ; il tenait suspendu à la main gauche son bâton de commandement en jade blanc, tandis que la droite, enroulée dans les plis de la bannière verte qu'il agitait fièrement au moment où la mitraille l'avait frappé, pendait inanimée le long de sa belle robe jaune brodée : sa figure contractée, sa bouche encore ouverte pour proférer des imprécations ressortaient avec une expression terrible !

« Un autre incendie plus vaste, et alimenté par des matières plus inflammables, avait été allumé dans les maisons de la rive opposée par les obus qui étaient allés y débusquer leurs derniers défenseurs : il jetait sur les campagnes environnantes des lueurs rouges réfléchies par les eaux paisibles du grand canal.

« Mais déjà on voyait se mouvoir dans la plaine et sur la chaussée des ombres silencieuses ! C'étaient les vivants qui venaient piller les morts !

« Les maraudeurs chinois qui suivaient à distance l'armée européenne, comme les chacals suivent le lion, se glissaient dans les tentes abandonnées, défaisaient les sacs d'effets, et coupaient les bourses suspendues aux ceintures de soie. La récolte dut être bonne pour les pillards ; car l'armée impériale avait reçu sa paie la veille du combat,

et il y avait une immense quantité de sapèques[1] dans les tentes et sur les cadavres. »

Le pont de Pa-li-Kiao rappelait tous ces souvenirs aux voyageurs, par ses statues et ses balustrades entamées par la mitraille; la tête d'un des lions de marbre, enlevée par un boulet, gisait sur le socle ; des branches d'arbres brisées et mortes pendaient au-dessus de l'eau, enfin les maisons de la rive, effondrées et dévastées par le feu, n'avaient pas encore été relevées.

Ce pont, qui est une œuvre d'art intéressante, mesure cent cinquante mètres de long, sur une largeur de trente environ ; il n'a que deux grandes arches très-cintrées qui forment la largeur du canal, et deux autres plus petites qui relient le pont à la chaussée surélevée au-dessus du niveau de la plaine.

Les balustrades en marbre sont ciselées avec art ; les lions portent le caractère étrange de la sculpture chinoise ; l'ensemble de l'architecture est en harmonie avec le paysage, et la construction doit être d'une solidité à toute épreuve.

Les rives du canal, bordées de grands roseaux, sont plantées d'arbres de toute essence, au milieu desquels ressortent les toits pointus des maisonnettes habitées par des pêcheurs et des mariniers. Quelques belles maisons de campagne se font remarquer sur la droite.

La grande chaussée qui passe sur le pont de Pa-li-Kiao, conduit directement à Pékin, qui n'en est éloigné que de huit kilomètres; mais il importait beaucoup au ministre de France de ne pas traverser pour la première fois cette ville immense dans toute son étendue du nord au sud-est, et il désirait, avec raison, y faire son entrée par la porte la plus rapprochée de la nouvelle résidence de la légation.

Aussi dut-on prendre à gauche un chemin de traverse qui contournait la ville ; les voitures avançaient si len-

[1] Sapèque est une monnaie de cuivre.

tement sur cette route sablonneuse et sillonnée de profondes ornières, qu'il fallut les laisser en arrière.

Cependant l'heure s'avançait, et ce fut seulement à la tombée du jour, qu'on vit émerger dans la brume du soir les toits étincelants des pagodes de la grande cité impériale que doraient les derniers rayons du soleil couchant.

On touchait aux faubourgs qui débordent chaque aile de la *ville chinoise*; de grands nuages de poussière roulaient sous les pieds des chevaux de l'escorte, et des curieux qui se pressaient le long de la chaussée.

Enfin, à sept heures du soir, on arriva en vue des murs de Pékin : à mesure que les voyageurs en approchaient, l'aspect de ces grandes murailles, se dressant comme un immense paravent en une longue et sombre ligne uniforme qui se détachait sur le ciel déjà pâli, avait quelque chose de saisissant et de majestueux !

Cela annonçait bien la capitale du plus ancien et d'un des plus grands empires du monde !

Aux approches de la petite porte de l'Est, Toung-Pien-Men, par laquelle on devait entrer, l'escorte se rangea militairement en avant et en arrière du groupe formé par le ministre de l'Empereur, le personnel de la légation et les chaises à porteurs dans l'une desquelles se trouvait Mme de Bourboulon.

Les clairons, précédés de deux gendarmes, ouvraient la marche et sonnaient de distance en distance ; il fallait bien faire un bruit européen quelconque pour prouver aux Chinois qu'on entrait librement, et sans se soumettre à leur cérémonial !

L'arrivée du ministre ayant été annoncée plusieurs jours à l'avance, une foule curieuse, composée de centaines de mille âmes, était rassemblée aux abords de la porte de l'Est, et dans les rues où devait passer le cortége. Ici, l'autorité des mandarins reparaissait sous sa forme la plus expressive, dans la personne de sbires armés de fouets de

chasse, dont ils ne ménageaient pas l'usage pour écarter les curieux.

Dès qu'on eut franchi la petite porte de l'Est, on s'engagea dans une grande voie qui sépare la ville tartare de la ville chinoise; du côté de la première se dressent de hautes murailles, l'autre est bordée par un profond canal.

On défila ainsi au pas de course des porteurs de chaise et presque au trot des chevaux jusqu'à la porte de la Paix, *Hai-Ting-Men*, qui donne accès dans la ville tartare, et de là, par une grande rue droite et régulière, jusqu'au *Tsing-Kong-Fou*[1], le nouveau palais de la légation française.

Il était sept heures et demie du soir; la nuit était entièrement tombée, le vent du nord soufflait une bise glaciale, et ce fut avec un sensible plaisir qu'après cette fatigante journée, les voyageurs trouvèrent de grands feux allumés dans les cheminées à l'européenne des appartements particuliers qu'on avait préparés pour leur usage.

1. Littéralement : palais des princes de Tsing.



CHAPITRE V.

LE PALAIS DE LA LÉGATION A PÉKIN.

Description du palais de la légation. — La grande porte. — Le drapeau français à Pékin. — La cour d'honneur. — Appartements particuliers. — Casernement de la gendarmerie. — La chapelle. — Le kiosque aux sentences. — Le *yamoun* du premier secrétaire. — L'enclos des antilopes. — Les arbres et les fleurs du parc. — Les légations d'Angleterre et de Russie.

Le Tsing-Kong-Fou, palais de la légation de France, est un ancien domaine impérial, venant de la famille *Tsing*, et ayant fait retour à la couronne; il était inhabité depuis vingt-cinq ans. M. le capitaine Bouvier, envoyé à Pékin, cinq à six semaines à l'avance, pour y faire les réparations nécessaires, y avait complétement réussi, grâce au concours des ouvriers chinois, de l'intelligence et de l'industrie desquels il avait su tirer un excellent parti.

Le palais est situé dans la ville tartare, à l'encoignure de deux grandes rues; le *Taï-ti-tchang*, ou *Chemin de droite*[1], et le *Toun-thian-mi-thian* ou *Grande voie de devant le palais;* l'une de ces rues correspond à la *Porte du Soleil, Tchoi-ong-Men*, l'autre à la *Porte de Tchoung Men*.

1. A Pékin, toutes les rues portent des noms en rapport avec l'orientation de la ville.

Page 48 du volume.

Plan chinois du Palais de la Légation de France a Pékin.

L'entrée du palais, qui est à l'angle des deux rues, est monumentale. Un large perron avec un escalier en pierre de taille, est entouré de bornes reliées par des chaînes de fonte; de chaque côté, sur des piédestaux, deux statues de lions plus grands que nature indiquent le *Fou*, ou résidence princière ; au centre de cet escalier dont les marches sont divisées en deux, une rampe en pente douce donne accès aux chaises à porteurs.

Après bien des difficultés, on a obtenu du gouvernement chinois l'autorisation d'arborer le drapeau tricolore au-dessus du vestibule, et d'y placer au fronton une grande tablette sur laquelle des caractères dorés annoncent le séjour de la légation de France à Pékin.

C'est la constatation officielle de la présence de la diplomatie française au sein même de la capitale!

(I)[1] Le pavillon qui forme le vestibule, et qui sert seulement à remiser les palanquins et les chaises à porteurs, a été percé par les ordres de M. Bouvier, de grandes fenêtres européennes défendues par des barreaux de fer à flèches dorées; de chaque côté (XXIII) sont les logements des concierges de la *Grande Porte*.

Le portail qui conduit du vestibule à la cour d'honneur est un chef-d'œuvre d'ornementation; il est rouge et or, avec un toit en porcelaines, et des chambranles peints de fresques de nuances délicates et habilement fondues.

La cour d'honneur (II), entièrement dallée de marbre, est entourée de bâtiments.

Celui de face (III), auquel on arrive par un perron monumental, forme les salles de réception composées de deux grands salons, et, au milieu d'une vaste antichambre; une vérandah, avec des colonnades rouge et or, et des toits en tuiles vernies, en décore l'entrée.

1. Les chiffres romains placés dans le texte correspondent aux numéros qui désignent sur la gravure du palais de la légation française chacun des bâtiments qui y sont décrits.

Le bâtiment de droite (IV) et celui de gauche (V), ornés dans le même goût, mais moins richement, servent de résidence aux élèves interprètes, et au chancelier; les deux petits corps de logis formant les ailes sont occupés, l'un (VI) par le secrétaire interprète, l'autre (VII) par la salle à manger des élèves, qui ont la jouissance du petit jardin contigu.

Cette première cour, dont les ornements et les couleurs sont analogues sur ses quatre faces, porte le nom de *cour rouge;* la seconde, où sont situés les appartements particuliers du ministre et de sa famille, a reçu, à non moins juste titre, le nom de *cour verte* (XV) : les tuiles vernies, les peintures des balustres et des colonnades sont du plus bel émeraude rehaussé de filets d'or ; on arrive par un portail du même style, mais moins grandiose que le premier, dans la *cour verte,* plantée d'arbustes et de gazons.

La résidence particulière du ministre occupe les bâtiments de face (VIII) : un vestibule, que garnissent à la mode chinoise quatre immenses jardinières pleines de fleurs, et dont le plafond et le parquet sont encadrés de boiseries délicieusement sculptées à jour, y donne accès dans les salons, chambres à coucher, boudoir et salle à manger, meublés à l'européenne ; les deux ailes (IX) sont occupées par les cuisines, office, salles de bains et logements de femmes de chambre.

Les bâtiments de gauche (X) forment l'appartement spécial et les bureaux du ministre, ceux de droite (XI) sont réservés aux visiteurs.

On concevra facilement, par cette description, comment la forme quadrilatérale strictement adoptée, le peu d'élévation des bâtiments, la distribution parfaite des pièces et la régularité des vestibules, communiquant tous les uns aux autres, font des maisons chinoises les habitations les plus commodes et les plus agréables ; il est vrai qu'elles occupent un terrain considérable, eu égard à la population qu'elles peuvent contenir.

La *cour rouge* et la *cour verte*, avec les constructions qui les entourent, composent ce qu'on peut appeler le *Palais proprement dit ;* dans le parc sont disséminés une foule d'autres pavillons.

Derrière les appartements particuliers est un long corps de logis (XII), séparé par un jardin planté de bosquets de lilas, de camélias, d'hydrangées et de groupes de grands arbres; une vérandah règne sur toute la façade. C'est là que sont les logements des domestiques spécialement attachés au service de la maison du ministre : c'est-à-dire le maître d'hôtel français, le boulanger, le lampiste, le tailleur et le blanchisseur chinois avec tout leur attirail; puis la lingerie et le magasin aux provisions contenant le vin, les conserves alimentaires et l'épicerie apportés de Shang-Haï.

En Chine, il faut un domestique spécial pour chaque service, et le palais de la légation en loge toute une armée.

A droite du *jardin des lilas* est une porte qui donne sur une avenue dépendante du Tsing-Kong-Fou, et contenue dans ses murs; d'un côté s'y trouve l'habitation des gendarmes (XIII), de l'autre, les écuries (XIV).

Le numéro XVI est le pavillon qui sert de logement au médecin.

XVII est une petite chapelle construite par M. Bouvier, mais non encore consacrée, lors du départ de M. de Bourboulon.

XVIII. Kiosque élevé sur un piédestal en briques avec escalier en pierre : autour de la corniche est un enroulement de parchemins à lettres d'or admirablement imité par l'artiste, qui s'est plu à y inscrire les maximes les plus piquantes de la philosophie chinoise, telles que celle-ci : *L'homme est un enfant né à minuit; quand il voit lever le soleil, il croit qu'il n'a jamais existé ;* ce qui raille sagement l'incrédulité dogmatique résultant de l'inexpérience ; ou bien encore celle-là : *la langue des femmes s'allonge de tout ce qu'elles ôtent à leurs pieds.* Ce qui prouve que le même

proverbe sur la loquacité des femmes règne dans tous les pays du monde. De jolies colonnades de bois, peintes en vert et rouge, soutiennent le toit de ce kiosque, qui est entouré de balustrades en pierre : sur le haut du toit est couché un dragon à deux têtes qui semble en défendre l'approche avec ses gueules menaçantes ; cet animal qu'on retrouve dans toutes les maisons chinoises, en est constitué le gardien et doit en écarter les maléfices ; c'est une ancienne superstition qui n'a plus créance, mais qu'on a conservée comme tout ce qui vient des âges passés. Enfin, à chaque bout des poutrelles qui correspondent aux colonnades, on voit un œil grand ouvert. En l'honneur de l'Europe, l'artiste chinois a fait ces yeux d'un beau bleu d'azur, couleur complétement inconnue dans l'empire du milieu.

Le numéro XIX est un pavillon entouré d'escaliers et de perrons en pierre avec un péristyle ; c'est la salle de billard et la bibliothèque.

Le *yamoun* du premier secrétaire de la légation (XX), qui se trouve à l'extrémité gauche du parc, complétement en dehors des autres bâtiments, est en petit la répétition du palais du ministre.

Il contient une porte ovale très-curieuse, et un beau jardin planté de volcamerias, de camélias et d'hortensias poussés en pleine terre dans leur pays natal, avec une vigueur et à une hauteur inconnues des jardiniers européens.

A gauche du *yamoun*, qui a une entrée particulière sur la rue de Toun-thian-mi-thian, sont deux pavillons où habite le second secrétaire (XXI).

Tous les corps de logis ont des portes vitrées avec des galeries en bois qui les font communiquer au beau et vaste parc du Tsing-Kong-Fou.

Ce parc, qui est entouré de murailles épaisses et de six mètres de haut, a une contenance d'environ un hectare ; une avenue de robiniers lui fait une ceinture sur les deux

faces où il n'y a pas de constructions ; des pins gigantesques, des thuyas, des cèdres noirs, des acacias et des saules au feuillage transparent, y forment une futaie élevée ; on y rencontre de distance en distance des rochers artificiels et des bassins en rocaille qu'on passe sur des ponts de bois rustique merveilleusement enchevêtrés, mais il n'y a pas d'eau ni de conduits pour en amener.

Les fleurs annuelles de pleine terre sont presque inconnues à Pékin : c'est en pots ou dans de vastes caisses placées dans les vestibules des appartements, que les Chinois du nord cultivent toutes ces merveilles du règne végétal si appréciées de nos horticulteurs. Le vent du nord-ouest souffle souvent avec violence dans les plaines de la province impériale, et il apporte avec lui de la Mongolie des tourbillons d'une poussière jaune, contenant des parcelles minéralogiquos qui la font s'attacher aux fleurs trop délicates pour supporter leur contact brûlant. La poussière de Mongolie est un véritable fléau à Pékin, et, quand les rafales soufflent pendant des semaines entières et ne sont pas entremêlées de pluies bienfaisantes, les habitants, les habitations et les végétaux semblent avoir été roulés dans la farine.

Aussi le potager du Tsing-Kong-Fou, situé derrière les communs, ne contient-il que des légumes grossiers et rustiques, les plus délicats demandant à être abrités sous des toits de paille ou des cloches de verre.

Notons enfin la merveille du parc de la légation de France, l'enclos des antolipes *Houan-yang !* (XXII). Le paysage en est très-tourmenté ; il contient des rochers, des vallons, des coteaux, des précipices, des forêts habilement ménagés par le décorateur chinois ; c'est un monde en miniature qui rappelle un peu les boîtes de joujoux de Nuremberg !

Un grand aigle noir, bien vivant malgré la perte de sa liberté, est attaché par la patte à une chaîne de fer sur le sommet du rocher le plus abrupte : autour de lui bon-

dissent une douzaine de ces charmantes antilopes *Houan-yang*[1] au pelage fauve clair et dont les petites cornes se retournent élégamment en spirales derrière la tête. Ainsi le roi des oiseaux est condamné à assister enchaîné aux ébats de ces timides animaux dont il fait sa proie la plus ordinaire dans les steppes de Mandchourie ! Il est vrai, que tout roi qu'il soit, celui-ci à un air très-débonnaire, et paraît avoir pris en philosophe son parti de ce nouveau supplice de Tantale.

Cette description du palais de la légation de France à Pékin donnera aux lecteurs une idée exacte des *Fou* chinois, qui sont tous construits sur un modèle analogue.

Les légations de Russie, d'Angleterre et de France, sont situées dans le même quartier de la *ville tartare*, à peu de distance les unes des autres[2].

En suivant à gauche la rue de *Toûn-thian-mi-thian*, on passe un canal près duquel est la légation russe. En remontant ce canal, et du même côté, on rencontre la légation anglaise dont les bâtiments sont plus grandioses, l'architecture plus soignée qu'au Tsing-kong-fou, mais où il n'y a pas de parc, ni de place pour en créer un.

Ainsi l'installation de la diplomatie étrangère dans la capitale du Céleste Empire était devenue un fait accompli, et malgré les sourdes résistances du gouvernement chinois, les représentants des trois plus grandes puissances de l'Europe résidaient définitivement à Pékin.

Les négociations politiques s'en ressentirent par la facilité et la promptitude avec lesquelles les plus graves

1. *Houan-yang* veut dire *mouton jaune*. Cette espèce d'antilope, encore inconnue en Europe, est de la taille d'une chèvre; elle est complétement domestique dans le nord de la Chine, et sa chair très-estimée se vend dans tous les marchés; son acclimatation serait facile à cause de l'analogie des climats.

2. Voir le plan de Pékin.

décisions furent prises. Auparavant il fallait des années pour que les ministres européens habitant à l'autre extrémité de l'Empire obtinssent des réponses dénaturées le plus souvent par la mauvaise volonté des vice-rois de Canton et de Nankin. Dès lors on pût s'adresser directement et sans intermédiaire au pouvoir impérial.



CHAPITRE VI.

RÉVOLUTIONS DE PALAIS ET NÉGOCIATIONS POLITIQUES (MARS 1861 — MAI 1862).

Mort de l'empereur *Hien-Foung*. — Révolution de palais. — Régence des deux impératrices. — Le prince de *Kong*, premier ministre. — Les princes de *Y* et de *Tchun* s'étranglent dans la prison honorable. Exécution publique du grand mandarin Sou-Chouen. — Négociations en faveur des chrétiens. — Les missions catholiques en Chine. — Immenses concessions obtenues. — Décret impérial en faveur de la liberté de conscience. — Adresse des néophytes chinois au ministre de France.

L'empereur *Hien-Foung* n'était pas revenu ainsi qu'on l'avait annoncé : effrayé de la rapide victoire des Européens et de leur établissement dans sa capitale, il s'était enfermé dans son palais de *Ge-Holl* à la frontière de Mandchourie, et y achevait, au milieu de son harem et de quelques favoris opposés à l'influence étrangère, une vie consumée par de précoces excès.

Le prince de Kong, un de ses frères cadets, qui seul avait eu le courage d'entrer en relations avec les armées alliées lors de l'invasion, était resté à Pékin, et, sous le titre de ministre des relations étrangères, y dirigeait réellement les affaires de l'empire.

Ce fut à lui que le ministre de France alla rendre une visite officielle quelques jours après son arrivée à Pékin.

M. de Bourboulon fut reçu courtoisement à la pagode de *Kia-hing-tse*, où sont les bureaux du ministère : le prince était entouré de ses quatre assistants, les grands mandarins Wen-Siang, Hen-Ki, Tchoung-Heun, et Kweiliang. La conversation, qui eut lieu par l'entremise du secrétaire-interprète, après l'échange de mutuels compliments, roula sur des sujets peu sérieux, et n'ayant aucun trait aux affaires. Les Chinois sont excessivement curieux des choses de l'Europe, et s'en informent chaque fois qu'ils en trouvent occasion.

Cependant, sauf l'exécution des charges financières acceptées par le gouvernement chinois en indemnités des frais de guerre, il était difficile à la diplomatie européenne d'obtenir des concessions sérieuses du prince de *Kong*; ce dernier trouvait dans l'éloignement de l'empereur son frère un motif de non-recevoir perpétuel, et d'un autre côté, il eût été maladroit, tout en exigeant la complète exécution des traités, de ne pas ménager la position du prince de *Kong*, véritable appui des Européens contre la camarilla hostile qui régnait à *Ge-Holl*.

Cette fausse situation se prolongea pendant six mois, jusqu'à la mort de l'empereur *Hien-Foung*, qui eut lieu le 22 août 1861 : *Hien-Foung*, qui n'avait encore que trente-trois ans, usé et vieilli par la débauche, avait succombé aux suites d'une rapide consomption.

Le 25 août, le prince de *Kong* donnait avis par dépêche à M. de Bourboulon que l'*empereur était parti dans la journée du* 22, *monté sur le dragon, pour rejoindre les pays d'en haut, et qu'en conséquence les relations diplomatiques devaient être interrompues pendant le temps convenable.*

L'étiquette du deuil est très-sévère en Chine, et comme nous aurons occasion de le dire plus tard, elle est particulièrement rigoureuse, lors du décès du souverain régnant.

La mort prématurée de Hien-Foung, qui ne laissait

d'autre héritier qu'un faible enfant de six ans, allait mettre aux prises les deux partis qui se disputaient l'empire.

Le premier, composé des princes de *Y-tsin-Houang* et de *Tchun*, alliés à la famille impériale, et du grand mandarin *Sou-Chouen*, avait formé dès l'époque de la retraite de l'empereur à Ge-Holl, un triumvirat destiné à exploiter sa faiblesse. S'enveloppant dans les mystères d'un éloignement dont la durée n'était pas calculable, et repoussant nettement les faits accomplis, il dictait, au nom du nouveau souverain qu'il gardait à vue, des arrêts de nature à détruire l'influence acquise par le parti opposé. Le triumvirat appuyait d'ailleurs son autorité sur un décret impérial qui l'avait constitué en conseil de régence. Le prince de *Kong* et le prince de *Tching*, oncles du jeune empereur, soutenus par les grands mandarins *Wen-Siang* et *Kwei-liang*, n'acceptèrent pas ce prétendu décret produit après coup, et non enregistré dans les formes voulues.

Une lutte devenait inévitable; il s'agissait de savoir qui l'emporterait du parti favorable aux idées nouvelles, ou de ses adversaires déclarés.

On comprendra avec quelle anxiété le ministre de France en attendait les résultats : il songeait aux conséquences possibles de la chute du prince de *Kong* pour les quelques Européens établis dans cette grande ville, loin de tout secours, et à la merci d'une population qui pouvait devenir hostile. L'odieux attentat de Toung-Cheou avait prouvé le peu de respect des Chinois pour les parlementaires, et leur facilité à violer cruellement le droit des gens.

Le prince de *Kong* se rendit à Ge-Holl vers la fin d'octobre, gagna à sa cause les deux impératrices, veuves de Hien-Foung, dont la seconde était la mère du jeune empereur, et, malgré l'opposition du conseil de régence, fit décider le retour de la cour à Pékin , pour le 1er novembre.

La gazette officielle, en annonçant cet heureux événe-

ment, défendait à la population de se porter sur le passage du cortége impérial, qui devait rentrer par la Porte du Nord, et les ministres européens avaient été également priés de s'abstenir de diriger leurs promenades vers cette partie de la ville.

Le prince de *Kong*, accompagné des dignitaires de son entourage, ainsi que de tous les hauts fonctionnaires, partit le 30 octobre pour se rendre au devant de la cour, qui fit son entrée au jour indiqué.

Le lendemain matin, les princes de *Y* èt de *Tchun*, qui croyaient leur position au-dessus de toute attaque, furent arrêtés chez eux, et conduits en prison, sans tenter aucune résistance.

Il n'en fut pas de même de *Sou-Chouen*, le plus défiant et le plus audacieux des membres du conseil de régence : il s'était improvisé une garde, et suivait le cortége impérial à une journée de marche en arrière ; le jeune prince de *Tching* qui s'était chargé personnellement de l'arrêter, le rejoignit à quelques lieues de Pékin dans un yamoun où il avait passé la nuit, traversa les rangs de ses gardes du corps, qui n'osèrent porter la main sur la personne sacrée de l'oncle du jeune empereur, lui signifia qu'il était porteur d'un édit d'arrestation, et qu'il eût immédiatement à ouvrir la porte de la chambre qu'il tenait hermétiquement fermée, sans quoi il allait la faire enfoncer, ne répondant plus alors des conséquences que pourrait avoir sa résistance.

Sou-Chouen entr'ouvrit sa porte : « M'arrêter, dit-il, en vertu de quel ordre, et qui a le droit de faire des édits, si ce n'est le conseil de régence ?

— Si vous ne reconnaissez pas la légalité de l'édit, répondit le prince de Tching, c'est en mon nom personnel que je vous donne l'ordre de vous rendre prisonnier ! » et, en même temps, le prince qui est jeune et vigoureux, poussa la porte et mit la main sur le vieux mandarin, que ses partisans avaient abandonné et qui ne put se défendre plus longtemps.

Le même jour parut dans la *Gazette* de Pékin, un décret impérial, annonçant la dissolution du conseil de régence et la mise en jugement des tout-puissants favoris du dernier empereur. Un autre décret proclamait le prince de *Kong*, *Y-tchen-Wouang*, c'est-à-dire, *prince chargé de la direction suprême*, ou autrement premier ministre ; le titre de régente de l'empire était décerné à la première impératrice.

Cependant le *Tsing-Pou* ou *haute cour de justice* fit son rapport sur les accusés dans les vingt-quatre heures, et ils furent condamnés en dernier ressort par le grand conseil composé des ministres et de tous les membres de la famille impériale.

Cet acte d'accusation est d'autant plus remarquable que le principal point en est l'attentat de Toung-Cheou dirigé par le prince de *Y*, et qu'ainsi le manque de foi vis-à-vis des gouvernements européens est imputé comme un crime aux plus puissants personnages de l'empire.

Un tel langage mis dans la bouche du jeune souverain qui venait de monter sur le trône, les termes dans lesquels il est parlé dans ce document solennellement adressé à tout l'empire, de ces nations étrangères si méprisées jusqu'alors, dénotaient un changement complet dans l'esprit de ce gouvernement réputé si longtemps et à juste titre comme l'ennemi irréconciliable de toute civilisation nouvelle.

Voici le résumé de l'acte d'accusation :

« 1° Avoir amené la destruction de l'armée mongole, et avoir fait mettre en doute par les étrangers la bonne foi du souverain.

2° Au lieu de chercher un dénouement pacifique, n'avoir su imaginer qu'un guet-apens, dont le résultat a été de déshonorer l'empire aux yeux des Européens, et de justifier de terribles représailles, entre autres l'incendie du Palais d'Été.

3° Avoir manqué de respect à l'autorité de l'empereur,

en se servant de choses à son usage, en *buvant dans sa coupe*, etc., etc.

4° Avoir commis le crime de lèse-majesté, en s'arrogeant des prérogatives réservées à la personne sacrée du Fils du ciel. »

Le 7 novembre au soir, la sentence de condamnation fut prononcée; les trois chefs de l'ancien conseil de régence devaient subir la *mort lente*, c'est-à-dire être coupés en morceaux, membre par membre !

C'était la pénalité appliquée par la loi chinoise, dont le *Tsing-Pou* est le dépositaire, aux crimes dont ces malheureux avaient été convaincus.

Cependant la peine fut commuée, et un des princes de la famille impériale porta aux princes de *Y* et de *Tchun* dans la *prison honorable*[1] où ils étaient détenus depuis leur arrestation, le décret de *clémence* qui leur *permettait* de se donner la mort eux-mêmes avec la ceinture de soie destinée à cet usage.

A la même heure (9 novembre 1861), *Sou-Chouen*, qui n'avait pas obtenu cette faveur réservée aux membres de la famille impériale, avait la tête tranchée sur une des places de la *ville chinoise*, lieu habituel des exécutions des plus vulgaires criminels ! Ce vieux mandarin resta impassible devant la mort : assis stoïquement dans la charrette attelée d'une mule qui le conduisait au supplice à travers les rangs pressés d'une immense multitude, il se contentait de secouër de temps en temps sa belle robe de soie que couvrait la poussière des rues, comme s'il eût été faire une visite officielle à quelque grand personnage. Comme tous les Orientaux, les Chinois sont doués au plus haut point du courage passif qui les rend indifférents à la mort. Ainsi se termina, sans secousses populaires, cette révolution du palais qui a eu pour résultat d'installer définitivement

1. La *prison honorable* est une geôle particulière, réservée aux membres de la famille impériale.

aux affaires le parti favorable aux idées nouvelles. Désormais les négociations allaient devenir faciles : le prince de *Kong* était maître du gouvernement !

La position faite aux missionnaires catholiques par les derniers traités n'était rien moins qu'assurée. Or, pour la France, la question des missions absorbe toute l'importance politique.

On a dit avec raison que le gouvernement français agissait avec discernement en Chine en s'y plaçant sur le terrain religieux, et qu'il y avait acquis en influence ce qu'il n'avait pu encore gagner sur le terrain commercial et industriel.

Malgré les traités, les autorités provinciales s'autorisant d'un article du code des anciennes lois chinoises, prescrivaient dans leurs édits les rigoureuses pénalités portées depuis un siècle contre les chrétiens.

Il fallait à tout prix les soustraire aux vexations et aux injustices dont ils étaient l'objet, et arrêter les persécutions qui se renouvelaient déjà dans l'intérieur de l'empire.

Le ministre de France comprit qu'un décret impérial témoignant hautement de la liberté de conscience, et ordonnant la destruction des tablettes du code pénal où étaient inscrites les lois persécutrices, était le seul moyen pratique de mettre fin à ce fâcheux état de choses.

L'obtention de ce décret fut le sujet de négociations diplomatiques qui durèrent plus de deux mois.

Rien de plus curieux que le récit des entrevues qui eurent lieu entre *Wen-Siang*, un des acolytes du prince de *Kong*, et Monsieur Trèves, chargé des fonctions de secrétaire de la légation française.

Le négociateur chinois avait à sa disposition toute une série d'arguments aussi spécieux qu'habiles :

« Vous nous avez dit vous-même, répondait-il à Monsieur Trèves, que vos missionnaires ne venaient dans notre pays que pour prêcher le bien et pratiquer la vertu ; ce ne

sont donc pas des hommes politiques dont vous inondez la Chine pour arriver à son absorption ?

Pourquoi alors ne respectent-ils pas mieux le caractère officiel de nos fonctionnaires, pourquoi leur adressent-ils des lettres inconvenantes, pourquoi enfin agissent-ils sur le peuple pour le détacher de la soumission qu'il doit aux autorités?

J'accorde, pour vous être agréable, qu'ils prêchent le bien et pratiquent la vertu, mais vous ne sauriez croire quels embarras ils nous suscitent dans les provinces, et ce qu'il faut de patience à nos mandarins pour les y supporter !

Il fut un temps où notre grand empereur *Khang-hi* accorda à vos missionnaires une protection spéciale, les combla d'honneurs, les logea même dans son propre palais[1] ! Je le comprends, parce qu'alors ils nous rendaient de grands services; ils nous enseignaient le cours des astres, nous apprenaient à fondre des canons, nous accompagnaient à la guerre, et nous aidaient à rédiger les traités.

C'étaient des hommes utiles, et vous n'ignorez pas qu'ils ne durent leur perte qu'à eux-mêmes; si vous avez étudié notre histoire et la leur, vous savez qu'ils eurent entre eux de très-vives querelles; les différents ordres n'étaient pas d'accord sur les pratiques de leur religion, les uns voulaient conserver les formes du culte que nous rendons à nos ancêtres, les autres les repoussaient comme entachées de ce qu'ils appelaient *superstition*.

Que sais-je? Quelle idée pouvons-nous avoir d'une doctrine sur laquelle ceux qui l'enseignent ne sont pas eux-mêmes d'accord?

Toutes ces discussions vont-elles revenir?

1. Wen-Siang fait allusion ici à la position conquise en Chine par les jésuites à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle.

Vont-ils prêcher la doctrine chacun à leur guise ? Vont-ils faire naître des discussions dans le peuple qui les écoute ?

Je prévois bien des difficultés ! . . . . »

Monsieur Trèves répondit victorieusement à ces arguments subtils du mandarin chinois, et quand enfin il vint à parler de la parfaite liberté des cultes qui régnait en France, comme Wen-Siang l'interrompait pour lui demander si les bouddhistes pourraient bâtir une pagode à Paris, « très-certainement, Excellence, » répondit-il. Wen-Liang et ses deux acolytes parurent fort étonnés, et ne trouvèrent rien à répondre.

On se sépara, *chacun ayant prouvé sa bonne foi*, ce qui est un terme convenu dans la diplomatie chinoise; la nation qui en manque le plus met toujours la sienne en avant.

Cependant le gouvernement chinois ne se pressait pas d'accomplir ses promesses; le ministre de France dut témoigner son mécontentement en s'abstenant au nouvel an de faire ni de recevoir aucune visite des hauts fonctionnaires de Pékin.

Enfin le 7 avril 1862, parut dans la *Gazette officielle*, le décret impérial si longtemps attendu !

Ce décret, qui restera justement célèbre, ordonnait :

1° Que les missionnaires soient reçus avec honneur par les mandarins, chaque fois qu'ils désireront les voir.

2° Que les chrétiens chinois soient exemptés de toutes contributions pour les cérémonies religieuses en dehors de leur culte.

3° Que les anciennes planches, ayant servi à la réimpression des codes[1] où étaient inscrites des peines et des mesures restrictives contre la religion catholique, soient entièrement détruites et anéanties.

4° Qu'enfin, les établissements religieux, églises et

1. Le Code chinois se réimprime tous les sept ans.

autres lieux, ayant appartenu aux missions catholiques, avant leur expulsion au dix-huitième siècle par l'empereur Kia-hing, leur soient rendus ou tout au moins compensés par la cession de propriétés équivalentes.

Nos missionnaires accueillirent avec grande joie ces restitutions, au sujet desquelles monseigneur Languillat, de la Cie de Jésus, l'un des évêques les plus distingués de Chine, disait que ce décret semblait avoir été promulgué par un empereur très-chrétien.

« A mon avis, monsieur le ministre, écrivait-il à M. de Bourboulon, l'obtention de cet édit impérial assurera à la légation de France une page immortelle dans les annales de nos missions ! Le 22 mars 1692 et le 7 avril 1862, voilà deux dates que nous n'oublierons jamais !

« Daignez achever votre belle œuvre, monsieur le ministre, en obtenant du gouvernement que le décret soit imprimé sur papier jaune portant la figure du dragon [1], et tel que le grand empereur *Kang-hi* en donnait autrefois à chaque missionnaire. »

Les vœux de Mgr Languillat furent exaucés, et depuis ce temps nos missionnaires peuvent voyager partout avec ce document protecteur, qu'ils considèrent comme leur meilleur sauf-conduit.

Ainsi, non-seulement l'exercice de la religion chrétienne dégagée de toute restriction, est complétement libre, mais encore dans toutes les capitales des dix-huit provinces de l'empire chinois, dans un grand nombre de villes importantes, et même jusqu'en Mongolie et en Mandchourie, les missions ont été mises en possession de biens fonciers représentant une valeur financière considérable !

Mais, nous n'entrerons pas dans de plus longs détails sur ce sujet qui appartiendrait plutôt à une histoire des missions catholiques qu'à une relation de voyage.

1. Le jaune et le dragon sont les attributs du pouvoir impérial.

Qu'il nous suffise seulement de dire que le 13 mai 1862, cinq jours avant le départ de M. et de Mme de Bourboulon qui retournaient en Europe par la Mongolie et la Sibérie, une députation des chrétiens chinois de toutes les provinces vint présenter au ministre de France l'adresse suivante :

« Accoutumés depuis de longues années aux pratiques de la vertu, nous envisagions sans crainte l'avenir, car nous étions loin d'espérer que de contrées aussi lointaines Votre Excellence viendrait résider au milieu de nous, et qu'après mille efforts répétés pour améliorer le sort des chrétiens, elle serait enfin parvenue à obtenir la tolérance qui règne aujourd'hui partout.

« En effet, la voie est large et sans encombre : la suit qui veut ! Chaque jour le sort des chrétiens s'améliore davantage, et tous ces heureux résultats, nous les devons à la persévérance et au mérite de Votre Excellence ; le sentiment d'amitié qui nous anime envers elle est unanime parmi les chrétiens.

« Maintenant que le noble ministre, d'après l'autorisation qu'il en a reçue de son grand Empereur, retourne dans son pays jouir du plaisir de revoir sa famille, qu'il nous permette de lui souhaiter que l'étoile du bonheur le guide pendant toute la route.

« Toutes les fois que nous jetterons les yeux au ciel, nous penserons au noble ministre de France, car notre reconnaissance pour lui n'aura pas de fin.

« Nous gardons l'espoir que Votre Excellence daignera accepter les quelques présents que nous lui offrons malgré leur peu de valeur, afin que nous puissions en rentrant parmi nos frères leur dire que nous nous sommes acquittés du plus précieux des devoirs, celui de la reconnaissance et de l'amitié. »

CHAPITRE VII.

PROMENADE DANS PÉKIN, LA VILLE TARTARE.

Topographie de Pékin. — Panorama de la ville. — Fortifications imposantes, mais désarmées, abandonnées et ruinées. — Prodigieuse épaisseur des remparts. — Affiches satiriques. — L'observatoire des jésuites. — Le temple des lettrés. — Avenues dallées en pierres de taille. — Arcs de triomphe. — Les greniers d'abondance. — Temples de Confucius et des mille Lamas. — La tour de la cloche. — La mer du Nord et la mer des Roseaux. — Le temple de Fâ-Quâ. — La ville Jaune et le palais impérial ou ville Rouge. — Origine de la montagne de charbon. — Le Peï-tha-sse, monument funéraire.

Avant de visiter les monuments de Pékin, avant de se promener dans ses rues populeuses, avant d'admirer ses points de vue pittoresques et ses perspectives grandioses, il est de toute nécessité que le lecteur ait une idée exacte de la topographie de cette grande ville.

Pékin est situé par 114° 7′ de longitude, et 39° 54′ de latitude, dans une grande plaine qui s'étend jusqu'au golfe de *Pe-tche-li*, à soixante-dix kilomètres à l'est[1].

Cette ville est à peu près à égale distance de deux cours

1. Nous devons ces renseignements à M. le capitaine Bouvier, qui a bien voulu nous confier le résumé de ses travaux topographiques pendant son séjour à Pékin.

d'eau le *Peï-ho* et le *Wen-ho*, qui vont se réunir à quelques kilomètres au nord de *Tien-tsin*.

Les lacs et les fossés de Pékin sont alimentés par un canal qui vient des étangs de *Yuen-min-yuen* (le palais d'été) et qui traverse la face nord de l'enceinte de la ville tartare, sous une voûte fermée par une grille en bois qu'on découvre au loin de la campagne; un autre canal qui sort de la ville chinoise près de la porte de *Tong-pien* relie Pékin au *Peï-ho*, et par suite à *Tien-tsin* et au grand canal impérial qui y amène les marchandises du centre et même du sud de la ville. C'est ce canal qui passe à *Pa-li-kiao*.

Le sol sur lequel est bâti Pékin est sablonneux; à quatre mètres de profondeur, se trouve une couche argileuse qui semble appartenir à une formation récente. Les environs sont bien cultivés en légumes, sorghos et blés; de nombreux chemins creux, couverts de taillis ombrageant des cimetières, sillonnent la campagne environnante. De chaque porte partent en ligne droite des voies de quatre-vingts mètres de largeur qui se prolongent jusqu'à cinq kilomètres de la ville; là, elles sont remplacées par des routes mal entretenues. Une chaussée dallée dans un état de dégradation complet commence à la porte de *Tchi-houa* et relie *Tong-cheou* à Pékin; une autre chaussée partant de la porte de *Li-tche* conduit à *Yuen-min-yuen*.

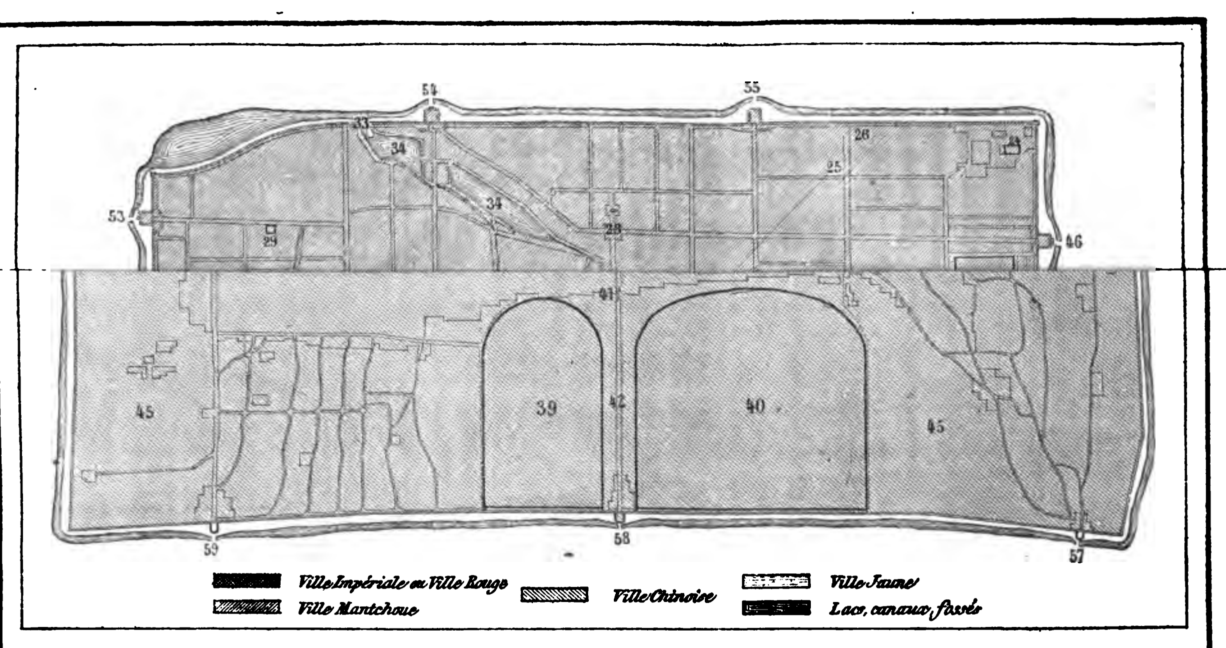
Douze faubourgs entourent la capitale, mais ils ne sont pas bien considérables. On y voit un grand nombre de briqueteries, et des établissements de maraîchers et de fleuristes.

D'après le dernier recensement ordonné par l'empereur Hien-foung en 1852, la population de Pékin serait d'environ deux millions d'habitants, chiffre qui ne paraît pas exagéré aux Européens qui ont habité la ville.

Le mot *Pe-king* signifie *Cour du nord*, en opposition à *Nan-king* qui veut dire *Cour du midi*.

C'était à Nankin que le souverain faisait autrefois sa

(N° 4, page 67.)



Gravé chez Erhard, R. Bonaparte 42.

résidence, mais les continuelles incursions des Tartares obligèrent, en 1403, l'empereur *Young-lo* à transporter sa cour dans les provinces septentrionales, pour être plus à portée de s'opposer aux envahissements des nomades ; il substitua alors au nom de *Chen-tien-fou*, que portait sa nouvelle capitale, celui de Pékin qu'elle a gardé depuis. Pékin est resté dès lors, malgré les changements de dynastie, la capitale de l'empire chinois. Son pourtour est de trentre-trois kilomètres, et sa superficie de six mille hectares. Elle est composée de deux villes différentes, entourées chacune de remparts et de fossés, et qui ne sont reliées l'une à l'autre que par trois portes fortifiées : la ville tartare (*Nei-tchen*) ou la ville officielle et militaire au nord, et la ville chinoise (*Ouei-tchen*) ou la ville marchande au sud.

La ville tartare a la forme d'un rectangle dont les faces sont dirigées vers les quatre points cardinaux, et dont l'angle nord-ouest est abattu ; neuf portes y donnent accès, savoir :

Au nord, *Ngang-ting-men*[1], la porte de la Paix, qui est celle par où les alliés entrèrent à Pékin; *Toa-chaug-men*, la porte de la Victoire.

A l'ouest, *Si-tche-men*, la porte de l'Ouest. *Pin-tse-men*, la porte de la Soumission.

A l'est, *Tong-tche-men*, la porte de l'Est. *Tchi-koua-men*, la porte du Peuple.

Au sud, *Tien-men*, la porte de l'Aurore. *Hai-tai-men*, *Tchouen-tche-men* (ces deux dernïères ont reçu les noms de deux empereurs).

Chacune des trois portes du sud de la ville tartare communiquent avec la ville chinoise par une demi-lune fortifiée. De toutes ces portes partent des boulevards de trente mètres de largeur qui sont dirigés vers un des quatre points cardinaux et divisent la ville en grands

1. *Men*, en chinois, veut dire porte.

carrés. Ceux-ci sont partagés à leur tour par des rues parallèles de dix mètres de largeur en carrés plus petits, reliés par une foule de ruelles étroites orientées de toutes les façons.

Les boulevards sont formés d'une chaussée pierrée élevée au-dessus des accotements; les autres rues sont en terre. Les maisons qui bordent les boulevards ont un aspect misérable ; elles n'ont pas d'étages, sauf quelques-unes qui possèdent un entre-sol servant de magasin. Quelques boutiques sont richement décorées en bois sculpté ; on y rencontre cependant des établissements impériaux et des temples reconnaissables à leurs toits jaunes ou verts ; les palais, les *fou* et les hôtels des mandarins ont tous leur entrée dans des ruelles, et les grands arbres de leurs parcs en font seuls soupçonner le voisinage.

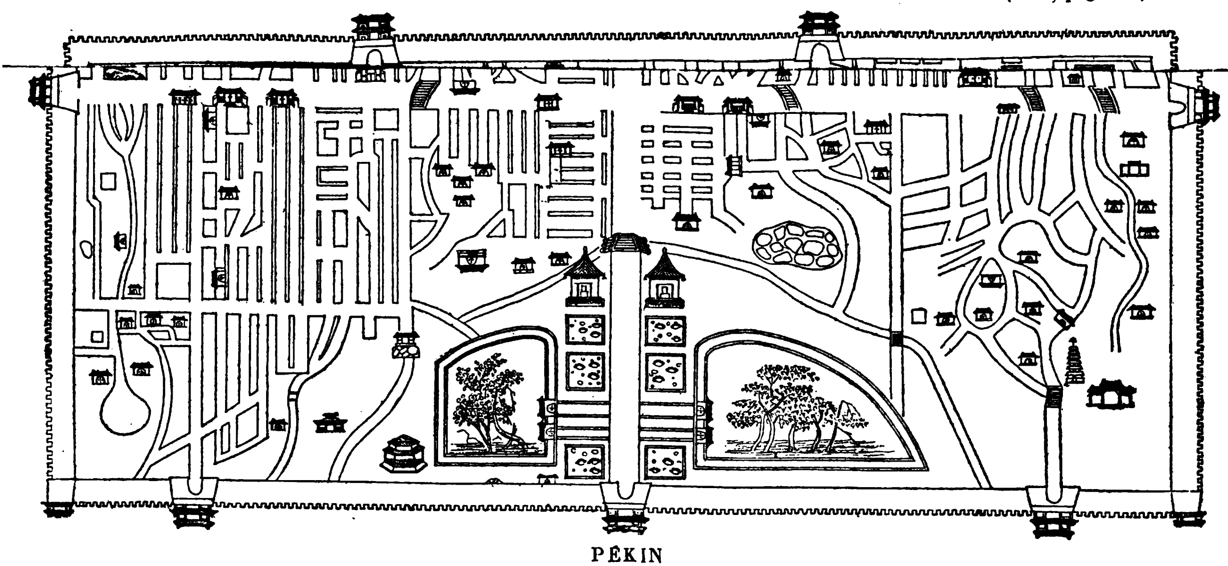
Au centre de la ville tartare est une enceinte formée par un mur de clôture percé de quatre portes fortifiées : c'est la ville Jaune ou *Houang-tchen*, dont la superficie est d'environ six cent huit hectares. Elle contient beaucoup de temples et de *fou* appartenant aux grands dignitaires de l'Empire ; la partie occidentale en est occupée par des jardins impériaux qui sont groupés autour de deux grands lacs artificiels ; au centre est la montagne de charbon qui a quatre-vingts mètres de hauteur, et qui est le point le plus élevé de Pékin.

Cette colline touche à la face septentrionale d'une troisième enceinte qui entoure le palais impérial ou ville Rouge, *Houang-chan-ti-Kong* ; la ville Rouge forme un carré parfait, percé également de quatre portes et entouré de profonds fossés. Sa superficie est d'environ quatre-vingts hectares.

On voit par ces détails que la ville tartare se compose réellement de trois villes entourées de remparts fortifiés, et qui pourraient être successivement défendus.

La ville chinoise forme à peu près un rectangle, dont l'une des bases est accolée à la face sud de la ville tartare

(N° 3, page 71.)



PÉKIN

D'APRÈS UN PLAN CHINOIS

et déborde cette face d'environ cinq cents mètres à l'est et à l'ouest[1]. Sept portes y donnent accès, savoir :

Au nord *Si-pien-men*, *Tong-pien-men*, petites portes de l'est et de l'ouest ;

A l'est, *Cha-coua-men* (nom propre) ;

A l'ouest, *Couanza-men* (nom propre) ;

Au sud, *Soung-ting-men*, la porte Sacrée, *Tiang-tse-men*, *Nan-si-men*, portes de droite et de gauche du sud.

Des trois portes qui relient la ville tartare et la ville chinoise, ainsi que de *Cha-coua-men* et de *Couanza-men*, partent de larges rues dans lesquelles viennent déboucher un grand nombre de ruelles.

La grande avenue du centre qui part de *Tien-men* partage la ville du nord au sud, et vient aboutir à *Soung-ting-men*, après avoir traversé la vaste plaine cultivée qui occupe le sud de la ville chinoise, et qui ne contient que quelques pagodes isolées, outre les deux enceintes des temples du Ciel et de l'Agriculture.

Les rues de la ville chinoise sont tortueuses et très-étroites ; le commerce de Pékin s'y fait presque en entier, et on n'y rencontre ni palais impériaux, ni résidences officielles.

A l'aide des détails topographiques précédents et des plans qui les accompagnent, il ne peut plus rester aucune obscurité sur cette célèbre et mystérieuse capitale de la Chine, qui a eu le privilége d'occuper si longtemps la curiosité des Européens. Cette dernière considération me fera pardonner, je l'espère, cette longue et monotone énumération de noms et de choses bizarres.

Il n'existe aux environs de Pékin aucune colline, au-

1. Le lecteur peut voir, en comparant les deux plans de Pékin, que le plan chinois n'est pas exact, puisqu'il donne la même largeur et la même profondeur aux deux villes tartare et chinoise. C'est une erreur qui tient à l'imperfection des notions géométriques des géographes du pays.

cune hauteur même qui permettent aux regards curieux d'en dominer l'immense panorama.

L'enceinte de ses hautes murailles qui l'enserrent de tous côtés, n'offre aux yeux du voyageur qu'un vaste paravent projetant son ombre sur les fossés profonds et sur les misérables ruelles des faubourgs. Pour se rendre compte de l'aspect général de cette grande cité, il faut se placer sur un point culminant.

Que le lecteur veuille donc bien nous suivre un moment et nous allons monter avec lui sur les remparts.

Prenons, au sortir de la légation française, la rue de *Tounn-tian-mi-tian* qui nous conduira en quelques minutes à la porte de l'Empereur (*Hai-tai-men*). Nous la franchissons par ses voûtes souterraines, et nous tournons à gauche dans la grande avenue qui sépare la ville tartare de la ville chinoise. C'est une large chaussée dallée, bordée d'un côté par de hauts remparts, de l'autre par des fossés pleins d'eau. Nous franchissons un large canal sur un pont de pierre, et nous arrivons à la petite porte de l'est (*Tong-pien-men*) située à l'extrémité de la ville chinoise qui déborde l'angle sud-est de la ville tartare.

Montons le talus en pente douce qui se présente devant nous : nous voici sur le terre-plein des murailles !

Quel magnifique panorama, et quelle étrange perspective pour les yeux d'un Européen habitué aux hautes maisons carrées, aux monuments réguliers, et à la monotonie de la couleur grise des édifices de nos grandes villes !

Le ciel d'un azur profond, le soleil étincelant, projettent de grandes ombres d'un noir opaque ; çà et là, des rayons de lumière éclatante glissant sur les tuiles vernissées, font ressortir comme des taches le jaune d'or, le bleu lapis, le rouge vermillon, qui se mêlent, qui se heurtent au vert sombre des cèdres, au pâle feuillage des robiniers. Les pagodes, les temples, les kiosques, les tours, les portiques se tordent en spirales, se dressent en lames recourbées, s'arrondissent en boule, s'élèvent en pointes

aiguës et dentelées au milieu des troncs dénudés et des longues branches des arbres centenaires; les mâts des résidences princières laissent flotter au vent leurs longues banderoles. C'est un mélange inouï de formes et de couleurs !

Devant nous, à droite, voici les toits dorés du palais Impérial avec sa haute coupole de marbre blanc; plus loin la montagne de charbon et ses cinq pagodes étagées les unes au-dessus des autres; puis le *Peï-tha-sse* placé dans une presqu'île, qui se mire dans les eaux paisibles de la mer du Milieu, au centre même de la ville. En se portant vers le nord, le regard suit la sombre ligne des murailles chargées de tours, de pavillons et de batteries, jusqu'à cinquante mètres au-dessus du sol.

Si nous nous retournons vers la gauche, le coup d'œil change entièrement! C'est la ville chinoise ! un amas inextricable de ruelles et de masures basses à un seul étage avec des toits en torchis et des tuiles rougeâtres. On aperçoit seulement la grande avenue du centre qui forme une profonde ligne de démarcation coupant la ville en deux. D'ici on distingue bien la foule compacte et affairée qui se presse dans cette grande artère ; c'est la ville des marchands, des revendeurs, de la populace, des mendiants. Au loin le regard s'arrête sur la masse sombre d'une forêt d'où ressortent les coupoles bleues de deux immenses rotondes : ce sont les temples célèbres du Ciel et de l'Agriculture avec leurs parcs renfermés dans une enceinte réservée.

Enfin, du côté de la campagne, au-dessus des misérables faubourgs qui entourent Pékin, nous n'apercevons qu'une grande plaine couverte d'une luxuriante verdure, mais où il n'y a pas un bosquet, pas un grand arbre même. Dans le nord de la Chine, par un singulier contraste avec nos habitudes européennes, il n'y a de planté que les villes; celles-ci de loin ressemblent à de grands bois; les campagnes, au contraire, sont trop bien cultivées pour

qu'on y souffre des arbres, ces végétaux parasites qui absorbent le suc nourricier de la terre réservée aux céréales.

A l'horizon, au-dessus de la plaine se dessinent des ombres bleuâtres ; ce sont les montagnes de *Yuen-min-yuen*, le palais d'été. Enfin, sous nos pieds s'étend ce prodigieux entassement de fortifications qui déroute toutes les idées qu'on peut avoir sur l'art de défendre les places fortes, et qui rappelle avec une forme étrange les gigantesques constructions du moyen âge.

Le talus, par lequel nous sommes montés sur les remparts, a une pente assez douce pour en permettre l'ascension à des cavaliers. Il y a quarante-quatre de ces talus, un à chaque angle des murailles, et deux à chaque porte.

On compte neuf portes dans la ville tartare, et sept dans la ville chinoise : chacune de ces portes forme une redoutable forteresse. Les abords en sont défendus à l'extérieur par des sortes de demi-lunes rectangulaires percées sur une de leurs faces de voûtes de six mètres, qui communiquent par une chaussée pavée de grandes dalles à d'autres voûtes traversant l'épaisseur des murailles ; ces voûtes sont fermées chacune par des portes en bois garnies de gros clous en fer.

Quand le couvre-feu a sonné, personne ne peut plus entrer ni sortir de la ville ; cependant, soyez certain que le *chef de la porte*, autrement dit le portier, ce prétorien mandchoux à longues moustaches et à bonnet à queue de renard, sera toujours prêt, moyennant une rétribution convenable, à violer la consigne et à ouvrir les longues et sombres voûtes dont il tient les clefs.

Sur chaque porte s'élèvent deux pavillons : celui qui regarde la ville a deux étages ; il sert de magasin et de caserne ; celui qui regarde la campagne forme une batterie à quatre étages de feux, dont chaque étage a douze embrasures de face et quatre de flanc. Voilà sans doute de formidables défenses ! Mais ces batteries ne peuvent être armées à cause de la faiblesse des planchers qui sont ver-

moulus, et sur lesquels nous ne nous hasarderons pas, de peur qu'ils ne s'écroulent sous nos pieds; à plus forte raison sont-ils hors d'état de supporter le poids des immenses canons chinois.

L'ouverture de la face de la demi-lune est surmontée d'un corps de garde percé d'embrasures et de meurtrières. Nous pouvons voir d'ici les charbonnages et les inscriptions qui en couvrent les murs ; il y a des dessins, des caricatures et des noms gravés par les touristes, mauvaise habitude que les Européens, sans s'en douter, partagent avec les Chinois. Les murailles des fortifications ne sont pas plus épargnées : elles sont couvertes d'affiches et de réclames de toute sorte. Un mauvais plaisant a même collé un placard satirique sur l'arrêté officiel du préfet de la ville portant l'énoncé bien connu : *Défense d'afficher dans cet endroit.*

Dans l'espace vide qui s'étend entre la demi-lune et les flancs de ces énormes pavillons, est une place d'armes couverte, où cinq cents hommes peuvent se ranger en bataille. Enfin, les portes avec leurs casernements et leurs batteries ne sont pas les seules fortifications; chaque angle de la muraille est défendu par une tour ayant quatre étages de feux, et sur la face est, il existe devant chaque courtine un grand bâtiment pouvant servir de magasin.

Mais que reste-t-il de tout cela? l'abandon et la ruine!

Ces fortifications étonnantes, qui ont dû exiger le travail de plusieurs générations, n'ont pu arrêter une poignée de soldats européens manquant de batteries de siége. D'ailleurs, depuis que les Mandchoux ont conquis la Chine, Pékin a perdu son importance de place forte, protégeant le pays contre les invasions du Nord.

L'enceinte des murailles est formé d'un massif contenu entre deux murs, et composé de couches de chaux grasse éteinte et de terre végétale; le terre-plein est couvert d'un dallage de briques fixées sur une couche épaisse de béton. Les murailles, dont on ne saurait trop admirer la

hauteur (15 à 20 mètres) et l'épaisseur (12 à 15 mètres), sont bordées d'un mur d'appui crénelé : douze cavaliers pourraient aisément s'y promener de front, et malgré les ronces et les herbes qui les obstruent par endroits, c'est réellement une des plus belles promenades de la ville.

Les remparts, les portes, les tours de Pékin ne sont plus que les souvenirs imposants du vieux temps : ils ne sont ni entretenus par l'État, ni même respectés des habitants, et vous pouvez voir d'ici adossées dans un pêle-mêle pittoresque aux parois des murailles de misérables échoppes, des huttes en torchis, où habitent de nombreux mendiants, qui s'évitent ainsi des frais de construction.

J'en dirai autant des fossés, larges de dix-huit mètres, où il ne reste guère qu'un peu d'eau croupissante en été, tandis qu'en hiver on les remplit jusqu'aux bords pour recueillir la glace qui s'y forme.

Descendons maintenant dans la ville : nous y trouverons des monuments grandioses, et des points de vue pittoresques.

Cette grosse tour carrée qui domine les remparts du sud-est, auxquels elle est adossée, c'est l'ancien observatoire des jésuites.

Elle fut construite jadis pour l'usage des astrologues chinois : au dix-huitième siècle, le P. Verbiest, président du tribunal des mathématiques, détermina l'empereur Khang-hi à remplacer les instruments indigènes par d'autres plus grands et plus compliqués, qui furent fondus à Pékin sous la direction des jésuites, et d'après les principes de l'astronomie européenne.

Quand les jésuites furent expulsés de l'empire, l'observatoire fut abandonné, aucun savant du pays n'étant de force à leur succéder.

Depuis plus d'un siècle que l'établissement est placé sous les scellés impériaux, rien n'a été changé de place.

Une lourde porte en bois vermoulu conduit dans une petite enceinte placée à la base des remparts, entourée de

bâtiments dégradés et plantés d'arbres deux fois centenaires. C'est là que demeure le gardien de l'observatoire, invalide des âges passés qui a l'air aussi vieux que les instruments qu'il est chargé de surveiller.

Cette cour contient, outre deux grandes sphères célestes, une horloge d'eau ou clepsydre, dont la conception mécanique est un chef-d'œuvre de patience.

Ce sont quatre bassins de cuivre placés sur des gradins en brique et régulièrement étagés ; chaque bassin communique avec l'autre par un petit trop-plein d'où l'eau tombe goutte à goutte. Dans celui du bas se trouve une planche sur le côté de laquelle est fixée une aiguille indicatrice. Dès que la quantité d'eau tombée était suffisante pour équivaloir à un quart d'heure, un gardien, frappant sur un tambour, annonçait les heures du haut des murailles.

Tel était cette primitive horloge, qui ne fonctionne plus depuis longtemps.

Il règne dans la cour de l'observatoire une humidité pénétrante et une odeur de moisissure insupportables ; les vieux murs sont couverts de mousse, les aciers et les fers sont rongés par la rouille, les bassins de cuivre et les pieds de bronzes ont recouverts d'une épaisse couche de vert-de-gris. Le gardien de l'établissement s'est scrupuleusement abstenu de gratter les murs, de frotter ni de polir les instruments qui lui sont confiés, dans la crainte de se compromettre et d'altérer les pouvoirs magiques que la tradition attribue à ces curieux spécimens de l'ancienne astronomie.

Au fond de l'enceinte se trouve un escalier qui conduit sur la plate-forme de la tour, élevée de quatre mètres au-dessus des murailles. Deux sphères armillaires, un horizon azimutal, un quart de cercle et un immense globe céleste y sont restés à la même place depuis cent quarante ans, tournés sans doute vers le même point de l'horizon où la main du P. Verbiest les avait dirigés. Un vieil escabeau en bois de fer se voit encore dans un coin de la

plate-forme ; peut-être a-t-il servi aussi à l'astronome ! Sur le globe céleste, dont la masse pèse au moins deux milliers, sont représentés les étoiles et les signes du zodiaque, mais tout cela est bien effacé et dégradé par le temps. Les pieds de tous ces instruments, coulés en bronze, sont formés par le dragon impérial qui y rampe dans toutes les postures : l'artiste qui les a conçus a véritablement accompli un chef-d'œuvre qui pourrait servir de modèle à la sculpture d'ornementation.

Vue du centre de la ville, la tour de l'observatoire prend un aspect étrange : les leviers, les bielles, les grands bras de ses machines astronomiques s'y dessinent à l'horizon comme les membres d'une gigantesque araignée.

Tel est cet établissement élevé à l'époque de la plus grande autorité des missionnaires catholiques dans les conseils de l'empire, et qui seul a été respecté et défendu contre le pillage et la destruction populaire, auxquels furent livrées toutes leurs propriétés.

L'enceinte de l'observatoire est voisine de celle du temple des lettrés ; ce vaste *yamoun*, qui s'appelle le *Wen-hio-Koung*, est la propriété du corps des lettrés. C'est là qu'ont lieu chaque année les examens littéraires ; à cette époque, une foule nombreuse se presse à la porte pour en connaître les résultats. Vous savez qu'on ne peut arriver à aucune position en Chine sans avoir pris ses grades.

On trouve dans le *Wen-hio-Koung* des salles spacieuses richement lambrissées pour les solennités littéraires ; dans le jardin, qui est magnifique, il y a une pagode en l'honneur de Confucius, et une rangée de petites cellules où sont enfermés les aspirants lettrés qui y traitent par écrit la question assignée ; ils n'ont le droit d'emporter avec eux que du papier blanc, un écritoire et des pinceaux ; une sentinelle veille à la porte pour empêcher aucune communication des concurrents entre eux ou avec le dehors.

Le *yamoun* des lettrés est habité par un gouverneur ou surintendant littéraire.

Sortons maintenant, si vous le voulez, de ces rues étroites, et remontons par la grande avenue de l'Est jusqu'au nord de Pékin.

La foule se presse dans cette large artère de la ville mongole ; il est prudent de marcher sur les côtés de la chaussée pour éviter d'être renversé par les chevaux, les mulets, les chameaux, les voitures, les chariots, les chaises à porteurs qui s'y croisent en tous sens.

Cet édifice, à gauche, à l'entrée de cette ruelle, est le tribunal des rites et le ministère des affaires étrangères ; c'est un ancien temple qui n'a rien de remarquable, sinon qu'il sert aux entrevues du prince Kong et de ses acolytes avec les ministres européens ; c'est là que fut signé, le 25 octobre 1860, le traité de paix qui termina la dernière guerre.

Voici le grand mandarin Wen-Siang qui débouche par l'avenue pour se rendre au tribunal des rites !

Il est accompagné de toute la pompe orientale ; des coureurs à cheval le précèdent ; derrière sa chaise, et malgré l'absence du soleil, marchent ses porte-parasols : il est suivi de tout le tribunal, et, pour augmenter son cortége, chacun des mandarins subalternes traîne après lui de nombreux domestiques.

L'avenue de l'Est est une des plus populeuses et des plus commerçantes de la ville mongole ; mais remarquez que, dans ce concours d'êtres humains, il n'y a presque pas de femmes ; sauf celles de la plus basse classe, elles restent toutes enfermées dans les maisons.

Voici des soldats de police chargés de la voirie de la ville ; ils balayent les rues, en enlèvent la boue, et font écouler les eaux.

Quelle prodigieuse affluence de palanquins et de chaises à porteurs ! En Chine, tout homme qui se respecte doit être à cheval ou en chaise. Comme nous sommes à pied,

et que nous préférons ce mode de locomotion pour mieux voir, je suis sûr qu'on nous prend en pitié, et qu'on nous regarde comme des gens indignes de considération.

Il y a des loueurs de chaises qui en ont de grands dépôts, et on peut s'en procurer une pour le prix modeste d'une piastre par jour.

Voici également des stations de voitures, ou plutôt de chariots avec un ou deux mulets d'attelage : ils ont un aspect séduisant; la caisse en est bariolée de couleurs éclatantes, l'intérieur en est garni de taffetas rouge ou vert, mais ces affreux véhicules ne sont pas suspendus, et c'est s'exposer à un supplice horrible que d'y accomplir une course à travers la ville.

Les avenues, jadis pavées de belles pierres de grès de quatre mètres carrés, sur une épaisseur de quarante centimètres, n'ont subi aucune réparation depuis deux cents ans; la moitié de ces dalles usées ou détruites par le temps a été remplacée par de grands trous; pour faire rouler une voiture sur ces avenues qui ressemblent à un escalier de pierres dégradées et posées à plat, il faut être Chinois.

Quand on n'y verse pas, on y ressent des cahots affreux; cependant les gens de Pékin s'en accommodent : ils sont là paisiblement assis et fumant leur pipe. Le cocher, qui n'a d'autre siége que le brancard, s'y maintient par je ne sais quel prodige d'équilibre ! Le prix est de convention avec le cocher, mais je pense que ma description ne vous donnera pas envie de tenter une promenade avec lui.

La longue perspective, que présente l'avenue de l'Est régulièrement percée et bâtie, est interrompue à moitié chemin par quatre arcs de triomphe, sous lesquels nous allons passer; ils sont en pierre et en bois, chargés de sculptures représentant des animaux fabuleux, des fleurs et des oiseaux, ils se composent de deux grands piliers surmontés d'un entablement avec toiture chinoise. Ce sont plutôt des portes que des arcs de triomphe.

Il y en a quatre pareils dans l'avenue parallèle, à l'ouet de la ville.

A notre droite, près des remparts, sont situés les greniers d'abandance que nous nous dispenserons d'aller visiter.

On n'y voit que d'immenses bâtiments, dans un état de délabrement complet. Jadis ils contenaient des provisions de riz, de blé et d'orge suffisantes pour fournir pendant huit ans à la consommation de la capitale ; la ville de Tong-cheou en possédait de plus vastes encore. Depuis l'avénement de la dynastie mandchoue, ils sont abandonnés, et ne servent plus qu'à loger des mendiants et d'innombrables légions de rats.

Les deux côtés de l'avenue, à l'extrémité septentrionale, sont occupés par les deux temples les plus célèbres de Pékin : à gauche le temple de Confucius, à droite celui des mille Lamas.

Le temple de Confucius est une pagode circulaire entourée d'escaliers en marbre avec rampes sculptées ; le toit en est couvert de tuiles vernissées en vert émeraude. L'intérieur ne présente rien de remarquable, que la vaste étendue de la salle des prières entourée de galeries latérales en marbre blanc, sur les parois desquelles on remarque des tablettes de marbre noir, où sont gravées en lettres d'or des sentences tirées des écrits du philosophe. On n'y voit d'autres statues que celles de Confucius et de son disciple *Men-tse;* on n'y brûle pas d'encens, cependant la dénomination du temple de Confucius paraît fausse, ou du moins le culte s'en est altéré, car ce philosophe professait la raison pure, et il y a ici des bonzes qui accomplissent des cérémonies religieuses.

Ces statues de lions à figures de singes et cet escalier orné de tiares à cornes du temps des *Ming* conduisent au portail du célèbre temple des mille Lamas : vous devez être frappé, comme moi, de la ressemblance de ces tiares bouddhiques avec la tiare catholique! La façade du

temple des mille Lamas est soutenue par des charpentes énormes auxquelles sont adaptés des châssis en bois sculpté, garnis de papier en guise de vitres. C'est un grand bâtiment carré avec des pilastres, sans corniches ni moulures. Le couvent, qui est situé derrière le temple, est contenu avec ses jardins et ses dépendances dans une enceinte qui a au moins deux kilomètres de tour.

La porte en est scrupuleusement défendue à cette heure de la journée ; nous aurons occasion d'y revenir plus tard ; cependant, je vous dirai que dans l'intérieur du temple, qui est très-riche, on admire une immense statue de Bouddhâ en bois doré qui a soixante-dix pieds de haut.

Cet établissement religieux appartient aux Lamas, c'est-à-dire aux prêtres du bouddhisme réformé qui diffère de la religion de Fô, professée par les bonzes chinois. C'est là que les Mandchoux et les Mongols qui habitent Pékin en grand nombre, et qui sont plus religieux que les Chinois, vont régulièrement faire leurs dévotions.

Maintenant, nous tournerons à gauche, nous passerons près de la porte de *Ngan-ting*, par laquelle l'armée anglo-française est entrée dans Pékin, puis nous gagnerons le carrefour où s'élève la tour de la cloche.

La construction de cet édifice a beaucoup d'analogie avec celle des portes de la ville, et doit être du même temps.

L'étage inférieur est formé d'une arcade percée de deux ouvertures ; au-dessus s'élève une tour rectangulaire que surplombe un large toit rouge avec un encadrement de tuiles vertes ; quatre arceaux élégamment sculptés à jour laissent entrevoir le corps d'une immense cloche de bronze qui n'a pas de battant, mais sur laquelle on frappe avec de gros marteaux en bois de fer.

Les gardes de la ville l'emploient la nuit en signe d'alarme, en cas d'attaque ou d'incendie : c'est le tocsin de Pékin !

Il y a plusieurs cloches de ce genre dans les autres

quartiers : celles-là servent à annoncer les veilles de nuit, qui sont de deux heures; on annonce la première, en frappant un seul coup qu'on répète de quart d'heure en quart d'heure; on frappe deux coups pour la seconde veille, trois pour la troisième, et ainsi de suite; la nuit est divisée en cinq veilles.

Cette avenue qui part du carrefour de la cloche, et qui remonte vers le nord-ouest, dans la direction de la porte de *Toa-chang,* longe pendant quelque temps le plus septentrional des lacs de Pékin, appelé emphatiquement par les Chinois *la mer du Nord.* Il est alimenté par les eaux des fossés de la ville, qui s'y déversent au moyen d'une écluse surmontée d'une grille en bois.

On ne remarque de ce côté d'autres monuments que le charmant temple de *Fâ-qua* qui appartient à la secte de *Tao,* et qui est situé au centre d'une petite île, à l'extrémité septentrionale de la mer du Nord. La pagode principale est dans une position pittoresque, au milieu d'une végétation luxuriante : elle contient une foule d'idoles appartenant à ce culte bizarre, dernier vestige du fétichisme ancien, méprisé par la plupart des Chinois, et qui n'a plus d'adorateurs que dans les derniers rangs de la populace.

Mais il est temps que nous descendions directement vers la porte de *Hao* qui nous donnera accès dans l'enceinte de la ville Jaune.

Voici la mer des Roseaux, couverte de nymphæas bleus et jaunes, de roseaux à aigrettes, de nélumbos ; elle mérite justement son nom, car ces plantes aquatiques envahissent plus de la moitié de sa surface : l'aspect de ces grandes fleurs à odeur suave est délicieux au moment de leur floraison.

Passons sur ce ponceau la prise d'eau qui alimente les fossés de la ville Jaune, traversons la porte de *Hao* qui ne diffère de celles de l'enceinte extérieure de la ville que par l'absence de corps de garde et de demi-lune, et péné-

trons jusqu'au pied de la montagne de charbon, qui est le point le plus élevé de Pékin.

La montagne de charbon, *Mee-Chaen*, est une colline surmontée d'un mamelon, qui est lui-même couronné par un kiosque à deux étages d'une élégance merveilleuse ; une foule de kiosques, de pagodes, de temples, de *fou*, couvrent cette colline et s'entassent pittoresquement les uns au-dessus des autres à différentes hauteurs. Un gazon toujours vert en recouvre toutes les pentes, tandis que dans le reste de la ville le plus petit brin d'herbe est brûlé par le soleil et par la poussière de Mongolie. Cette fertilité de la montagne de charbon tient à l'humidité du sol et à l'immense amas de charbon de terre qui l'a formée. L'histoire raconte à ce sujet qu'aux temps passés un empereur chinois, menacé d'un long siége par les Tartares, fit entasser en cet endroit le combustible nécessaire au chauffage de la ville pendant plusieurs années. Quelle que soit la vérité de cette tradition, il est certain que la houille forme la base du sol de la montagne, et qu'elle y a été apportée à main d'homme ; le temps et la décomposition l'ont recouverte d'une épaisse couche de terre végétale.

Rien de plus amusant qu'une promenade au milieu du labyrinthe de petites ruelles que forment les édifices bâtis sur cette colline, où habitent seulement des bonzes et des personnages d'un rang élevée ! Aussi n'y rencontre-t-on pas les immondices habituels aux quartiers populaires. Ce sont des surprises de tous les instants ! Des ponts de rocaille, des fontaines avec des sculptures grotesques, des pagodes qui laissent entrevoir des dieux effrayants, puis des bosquets de camellias, de lilas, d'hydrangées, de vieux cèdres centenaires, des oiseaux joyeux qui chantent au milieu de cette nature en fête, et peu de Chinois ! Car le Chinois aristocratique ne se promène pas, et ne sort de chez lui qu'en pompe.

Du sommet de la montagne de charbon, la vue embrasse

un panorama immense : c'est le point culminant de Pékin, et on l'aperçoit de toutes les parties de la ville.

Si nous tournons à droite, voici un point de vue non moins splendide, c'est le *Peï-tha-sse* qui s'élève dans une presqu'île au centre de la mer du Milieu.

Le *Peï-tha-sse* est à la fois une bonzerie et un monument funéraire élevé à la mémoire du dernier empereur de la dynastie des *Ming*.

Dans le jardin impérial se trouve encore l'arbre où se pendit cet infortuné monarque, lorsque sa capitale fut occupée par l'armée tartare (1644). L'empereur mandchoux qui l'avait dépouillé de son trône, fit couvrir de chaînes l'arbre coupable d'avoir prêté ses branches au fils du Ciel lorsqu'il avait voulu attenter à sa personne ; il voyait là un moyen habile de sauvegarder aux yeux du peuple conquis l'inviolabilité du prestige impérial, dont il s'était revêtu par la force.

L'arbre est mort de vétusté, mais il porte encore sur son tronc desséché d'énormes chaînes de fer.

Le *Peï-tha-sse* placé au milieu d'un massif de verdure, sur une colline artificielle, est entouré de kiosques, de pagodes et de bonzeries : sa coupole arrondie en forme de chapeau surmonté d'un clocheton à trois pointes se détache avec vigueur au-dessus des eaux tranquilles. Cette coupole dorée, et les hauts mâts qui indiquent le monument impérial s'élèvent au-dessus des grands arbres ; le reste apparaît dans un désordre pittoresque au milieu de leur épais feuillage.

A l'extrême droite, on aperçoit le beau pont de marbre qui relie la ville Jaune à la ville mongole ; ce pont analogue à celui de *Pa-li-kiao*, et qui paraît être de la même époque, est un chef-d'œuvre de sculpture : le marbre, fouillé à jour, s'y contourne en spirales gracieuses, et prend toutes les formes que l'art et la patience des Chinois ont su lui donner. Ce pont a une écluse au moyen de laquelle on renvoie l'eau à volonté dans les deux parties du lac.

La mer du milieu qui a généralement peu d'eau est entourée de vastes parcs impériaux, où on admire de superbes futaies ; quelques *fou* ou palais y sont seuls établis.

Arrêtons-nous, en passant devant cette pagode située à l'angle nord-ouest de la ville Rouge : c'est là que les princes de la famille impériale vont passer leurs examens littéraires dont ils ne sont pas plus dispensés que les simples mandarins ! Elle est bien plus richement ornée que le temple des lettrés que nous avons vu au commencement de la journée ; il y a deux petits pavillons en bois peint et sculpté avec un goût exquis ; le toit du kiosque principal est surmonté d'un immense dragon à cinq griffes, l'emblème impérial : ses écailles vertes, sa langue rouge, ses yeux de porcelaine blanche et noire ressortent sur les tuiles d'or ; une foule d'autres animaux fabuleux hurlent, se tordent et se combattent dans les postures les plus incroyables sur les montants, les chambranles, lesplinthes et les arceaux de cette pagode, une des plus curieuses et des mieux conservées de Pékin, où on en compte des milliers.

Voici les murs d'enceinte de la ville impériale reconnaissables à la couleur rouge des briques dont ils sont construits ; un chapiteau couvert de tuiles vernissées en jaune d'or, les recouvre dans toute leur étendue.

C'est de là que vient le nom de *ville rouge* que les chinois donnent au palais impérial, dont les nombreux bâtiments couvrent une superficie de quatre-vingts hectares.

La ville Rouge, qui forme un quadrilatère, est défendue outre ses murailles, par de larges fossés. Quatre portes y donnent accès sur les quatre faces principales.

Il est impossibled'y entrer, et quelle que soit notre curiosité, il faut nous contenter de la vue des toits dorés des grands pavillons qui s'y succèdent symétriquement.

Tous ces édifices sont recouverts de laque jaune, couleur exclusivement réservée à l'empereur.

Le Palais Impérial est une enceinte inviolable ; aucun Européen n'a pu y pénétrer dans les temps modernes.

Le capitaine Bouvier m'a raconté qu'ayant un jour franchi les fossés sur un ponceau, il s'était introduit dans l'intérieur par une brèche de la muraille; mais, à peine avait-il fait quelques pas, qu'un mandarin militaire se présenta suivi de quelques soldats, et, comme le capitaine ne voulait pas tenir compte des supplications qu'il lui faisait pour l'inviter à repasser par la brèche, l'infortuné Chinois lui fit voir son cou avec un geste significatif qui voulait dire que, s'il persistait à forcer la consigne, il recevrait une cravate de soie pour avoir laissé pénétrer un Européen dans le sanctuaire impérial.

Le capitaine ne voulut pas se charger la conscience de la mort d'un homme, et retourna dans la ville Jaune.

Il n'en était pas de même au dix-huitième siècle, alors que les missionnaires avaient obtenu toute la confiance de l'empereur *Khang-hi*, plusieurs d'entre eux furent admis dans la ville impériale, et en ont laissé des relations fidèles.

Voici ce qu'en dit le P. Grosier : « Le palais de l'empereur comprend neuf vastes cours qui se succèdent les unes aux autres, et qui se communiquent par des portes de marbre blanc surmontées de pavillons sur lesquels éclatent l'or et le vernis. Des bâtiments ou des galeries forment l'enceinte de ces cours qui sont accompagnées latéralement d'un grand nombre d'autres, destinées aux offices et aux écuries. La première, qui est celle d'entrée, est très-spacieuse ; on y descend par un escalier de marbre blanc qui forme le fer à cheval ; elle est arrosée d'un ruisseau qui la traverse en serpentant, et que l'on passe sur des ponts de marbre. Au fond de cette cour s'élève une façade percée de trois portes ; celle du milieu est réservée à l'empereur, les grands passent par les portes latérales. Ces portes introduisent dans une seconde cour qui est la plus vaste du palais ; une immense galerie l'environne de toutes parts, et sur cette galerie sont placés les magasins de choses précieuses qui appartiennent en propre à l'empereur. Le premier de ces magasins est

rempli de vases et d'autres ouvrages de différents métaux; le second renferme les plus belles espèces de pelleteries et de fourrures; le troisième des habits fourrés de petit-gris, des peaux de renard, d'hermine et de zibeline que l'empereur donne quelquefois en présent à ses officiers; le quatrième est un dépôt de diamants, de pierres précieuses, de marbres rares et de perles fines pêchées sur la côte de Tartarie; le cinquième, qui est à deux étages, est plein d'armoires et de coffres qui contiennent les étoffes de soie, à l'usage de l'empereur et de sa famille; d'autres magasins renferment les armes (arcs, piques, sabres, gingolls, arquebuses) enlevées à l'ennemi ou offertes par les princes tributaires.

« C'est dans cette seconde cour que se trouve la salle impériale, appelée *Taé-ho-tien* ou salle de *la grande union*. Elle est bâtie au bout de cinq terrasses placées les unes sur les autres, et qui se rétrécissent graduellement en s'élevant. Chacune de ces terrasses est revêtue de marbre blanc et ornée de balustrades artistement travaillées. C'est devant cette salle que se rangent tous les mandarins, lorsqu'aux jours marqués ils viennent renouveler leurs hommages et faire les cérémonies déterminées par les lois de l'empire.

« Cette salle, qui est presque carrée, a environ cent trente pieds de longueur; son lambris est sculpté, vernissé en vert et chargé de dragons dorés; les colonnes qui en soutiennent le faîte ont six à sept pieds de circonférence à leur base, et sont enduites d'une espèce de mastic revêtu d'un vernis rouge écarlate; le pavé est couvert d'un tapis; les murailles sont sans aucun ornement, sans lustres, sans peintures et sans tapisseries.

« Le trésor, qui est au milieu de la salle, consiste en un vaste coffre formant une estrade assez élevée sans autre inscription que le caractère *chin*, qu'on peut interpréter par le mot *sacré*.

« Sur la plate-forme, qui porte cette salle, on voit de

grands vases de bronze dans lesquels on brûle des parfums les jours de cérémonie. On y voit aussi des candélabres façonnés en oiseaux et peints de diverses couleurs, ainsi que les bougies et les torches qu'on y allume.

« Cette plate-forme se prolonge vers le nord et porte deux autres salles : l'une est une rotonde percée de beaucoup de fenêtres, et toute brillante de vernis ; c'est là que l'empereur change d'habits avant ou après la cérémonie ; l'autre est un salon dont une des portes est tournée vers le nord, et c'est par où l'empereur, sortant de son appartement, doit passer lorsqu'il vient recevoir sur son trône les hommages des grands de l'empire ; alors il est porté en chaise par des officiers habillés d'une longue veste rouge brodée en soie, et couverts d'un bonnet surmonté d'une aigrette. »

J'ajouterai à ces détails qu'il y a aussi, dans l'intérieur, des casernes et des écuries pouvant contenir 15 000 hommes de troupe et 5000 chevaux, et qu'enfin la ville Rouge constitue à elle seule une forteresse défendue par l'enceinte fortifiée de la ville Jaune, qui est contenue elle-même dans les remparts de la ville mongole. Ainsi, il faudrait trois siéges successifs pour s'emparer du Palais Impérial.

En contournant l'enceinte extérieure, nous arrivons à la porte du sud de la ville Jaune (*Tat-sing-men*).

Les deux grands parcs qui bordent chaque côté de cette large avenue, renferment d'anciennes bonzeries abandonnées depuis l'avénement des empereurs mandchoux.

Dès qu'on a franchi la porte de *Tat-sing*, on arrive sur une grande place où sont de vastes caves contenant des dépôts de charbon de bois et de combustible.

Mais le jour baisse, Pékin n'est pas éclairé la nuit, et nous n'avons pas de lanternes ! Nous retournerons donc à gauche, si vous le voulez bien, dans la rue de *Toun-tian-mi-tian*, que voici devant nous, et qui nous ramènera à la Légation française.

CHAPITRE VIII.

PROMENADE DANS PÉKIN. LA VILLE CHINOISE.

La bonzerie de la ville Jaune. — La pagode impériale. — L'écurie des éléphants. — Établissements des missions catholiques, anglicanes et grecques. — La cathédrale. — Attelage de deux cents chevaux. — Le carrefour des exécutions. — Horrible spectacle. — La rue des libraires. — Musique d'un enterrement. — Passage du bric à brac. — La grande avenue du centre. — Ouvriers ambulants. — Orateurs populaires. — Diseur de bonne aventure. — Temples du Ciel et de l'Agriculture. — Tour des sacrifices. — Pékin la nuit. — La police. — Les gardiens de la légation.

J'ai fait faire au lecteur, dans le chapitre précédent, une longue promenade dans la ville tartare. Je n'ai pu pourtant lui faire visiter la partie occidentale de cette grande cité, où se trouvent quelques monuments dignes d'intérêt et dont je vais donner une description succincte.

Au delà du pont de marbre, jeté sur la mer du Milieu, la ville Jaune contient encore la grande place, le couvent des Bonzes, le *Peh-tang*, établissement des missionnaires catholiques, et la pagode impériale de *Kwang-min-tien*.

En dehors de la ville Jaune se trouvent l'évêché catholique ou *Nam-tang*, l'écurie des éléphants et le temple de la tour.

La Bonzerie de la ville Jaune, située au nord du *Peh-*

tang[1], se compose d'une succession de bâtiments carrés enclavant de vastes cours; le temple principal est tout entier construit en marbre blanc; une série de piliers en marbre noir, formant une colonnade imposante, soutient l'arête aiguë du toit qui déborde de plusieurs mètres au-dessus de l'entablement; l'entre-deux de ces piliers est occupé à l'intérieur par une série de petites chapelles contenant chacune la statue d'une des nombreuses divinités du panthéisme chinois; l'autel principal est orné des figures deux fois plus grandes que nature de la trinité bouddhique.

A droite de cette bonzerie, dont la porte s'ouvre sur un carrefour, on remarque des têtes de lions annonçant l'entrée de *Fou* ou palais qui appartiennent à de hauts dignitaires de l'empire.

L'enceinte du temple de la tour borde l'avenue de *Si-houa*, et est limitée par un canal, qui fait communiquer à travers la ville mongole la prise d'eau du nord avec les fossés de la ville chinoise. Ce temple, qui est en même temps un couvent considérable jouissant d'une grande renommée, contient une tour élevée analogue, comme architecture, à celle du *Peï-tha-sse*.

La grande place qui touche aux murailles nord-ouest de la ville Jaune, n'a de remarquable que son étendue et sa régularité. Le centre en est orné d'une fontaine avec un bassin de marbre; des palais, bâtis symétriquement et précédés de perrons monumentaux, l'entourent de tout côté, et contribuent à lui donner une forme parfaitement octogone.

La pagode impériale *Kwang-min-tien*, située au sud-ouest de la ville Jaune, est une des plus belles et des plus richement décorées de Pékin; elle s'élève au milieu d'un parc entouré de murs, où on remarque une vaste rotonde

1. Voir pour la position de tous ces monuments, l'excellent plan de Pékin dressé par M. le capitaine Bouvier.

qui servait jadis de temple, et deux charmants kiosques qui surmontent la porte principale. La toiture du *Kwang-min-tien* est entièrement recouverte de tuiles d'un bleu lapis éclatant; des clochettes sont suspendues aux corniches des toits qui s'avancent au-dessus des balcons et font entendre, lorsque le vent les agite, un tintement continuel. Les poutres qui soutiennent ces balcons sont massives et curieusement peintes de brillantes couleurs; le corps de l'édifice est construit en briques rouges vernissées; des drapeaux et des lanternes de toutes nuances sont attachés à chaque étage aux pilastres des balcons. A l'intérieur il y a des peintures représentant des dieux et des génies, et des niches contenant des statues d'idoles en bois doré. Cet édifice, depuis longtemps abandonné par les hommes, n'est plus habité que par les chauves-souris et les hirondelles qui maçonnent leurs nids dans les enfoncements des corniches.

A l'angle sud-ouest de la ville tartare, on peut voir encore les ruines des vastes bâtiments, dont se composait l'écurie des éléphants. Jadis les empereurs de la dynastie des *Ming* y entretenaient trente éléphants. Depuis que les Mandchoux, les barbares du nord, se sont emparés de l'empire, les nouveaux souverains ont méprisé les pompes grandioses du despotisme asiatique personnifiées par ce majestueux animal. Cependant, il y reste encore un éléphant, tout blanchi par l'âge, dont les défenses sont usées, et qui n'y voit plus que d'un œil; il doit avoir plus de cent ans, et son existence est une preuve irréfutable de la longévité qu'on attribue à ces colosses de la création. C'est le dernier et vénérable témoin des magnificences de cette cour du Fils du Ciel, célèbrée par les missionnaires du XVIIe siècle.

Les établissements des missions chrétiennes se sont multipliés rapidement à Pékin, et y ont repris une partie de leur splendeur passée. On compte déjà dans la capitale quatre établissements catholiques : le *Peh-tang* ou mission

du nord, situé dans l'enceinte de la ville Jaune, le *Nam-tang* ou mission du sud qui contient la cathédrale non loin de la porte de *Tchouen-tche*, enfin les missions de l'est et du nord-ouest, placées dans les quartiers correspondants de la ville mongole. Ces deux derniers, qui sont plutôt des écoles pour les néophytes chinois, n'ont qu'une importance secondaire et nous les passerons sous silence ; quant au *Peh-tang* et au *Nam-tang*, qui ont appartenu aux jésuites français et aux franciscains portugais au XVIIIe siècle, ils présentent assez d'intérêt, au point de vue architectural, pour que nous en donnions la description.

Le *Peh-tang*, situé non loin de la mer du Milieu, contient toute une série de pavillons à un étage, séparés par de vastes cours, et une ancienne chapelle avec une tour entourée d'une balustrade en fer formant terrasse sur laquelle on peut monter. On jouit sur cette terrasse de la vue d'un immense panorama; elle a servi à faire les premières épreuves photographiques qu'on ait essayées à Pékin et que nous devons au zèle du révérend provicaire apostolique. Le parc du *Peh-tang* est superbe et tellement vaste que les Chinois lui donnent le nom de forêt, ce qui n'a rien d'exagéré pour qui a visité ces ombrages deux fois séculaires. Cet établissement, vendu tout récemment aux missions françaises, deviendra de la plus haute importance. Il avait été complétement ravagé au temps de l'expulsion des jésuites, mais les efforts de la populace de Pékin ont été impuissants contre l'enceinte de la chapelle formée de grilles fleurdelisées en fer massif qu'on n'a pu desceller, mais qui porte encore visiblement les empreintes de la fureur populaire. On y voit aussi une porte d'honneur monumentale, en style du temps de Louis XIV, avec des colonnes doriques, des feuilles d'acanthe, et deux vases grecs qui la surmontent; elle fait le plus singulier effet au milieu de l'architecture fantastique du pays.

Ce que le *Nam-tang*, ancien établissement des Portugais cédé aussi à la France contient de plus remarquable,

c'est la cathédrale catholique; cet édifice, bâti du temps de Louis XV, se compose de deux tours carrées, comme celles de l'église Saint-Sulpice à Paris, et d'un corps de bâtiment avec des fenêtres à ogives et des portes surmontées de fleurons. La cathédrale de Pékin était dans un état de délabrement complet, et il a fallu de nombreuses réparations pour qu'elle fût rendue au culte. Enfin, le jour de Noël 1861, la messe de minuit y fut célébrée en grande pompe, et les Chinois étonnés purent entendre le *gong*[1] résonner dans leurs rues pour annoncer le passage du ministre de France, de Mme de Bourboulon et des gens de leur maison, se rendant au service divin; un grand nombre de Chinois catholiques assistaient également à la cérémonie. De ce jour, la liberté des cultes, décrétée par le gouvernement, était un fait accepté par la population.

Pékin contient aussi une mission russe de la confession grecque établie depuis longtemps à l'angle nord-est de la ville mongole; et une mission protestante adossée à l'enceinte du palais de la Légation anglaise, et où se trouve un vaste hôpital.

Si la ville tartare contient un nombre aussi considérable de monuments intéressants, dont l'énumération et la description ont pu paraître un peu longues au lecteur, il n'en est pas de même de la ville chinoise, amas de ruelles et de masures plus faites pour inspirer le dégoût, que pour attirer l'admiration; cependant, à plus d'un titre, elle paraîtra intéressante au voyageur curieux d'observer les mœurs intimes de la population; la ville chinoise de Pékin, c'est la vieille Chine avec toutes ses étrangetés et toutes ses laideurs pittoresques!

Nous laisserons donc raconter à Mme de Bourboulon la première excursion qu'elle fit au milieu de ce chaos humain.

1. Le *gong* est une espèce de tam-tam gigantesque, qui sert en Chine aux mêmes usages que le tambour en Europe.

« Je suis partie à cheval ce matin avec sir Frédérick Bruce et mon mari, pour faire une promenade dans la ville chinoise; nous étions sans autre escorte que quatre cavaliers européens et deux *ting-tchaï*[1], ce qui prouve le degré de sécurité dout on jouit maintenant à Pékin.

« Qui eut pu prévoir cela, il y a deux ans, alors que l'entrée de cette ville mystérieuse était interdite sous peine de mort aux Européens !

« La curiosité de la population commence à s'émousser; on nous regarde, on se retourne pour nous voir plus longtemps, mais nous ne sommes plus suivis par une masse de peuple, ce qui est un progrès véritable, et rend ces longues promenades plus faciles et plus agréables.

« Nous sommes sortis de la ville mongole par la porte de *Tien*, et suivant la large chaussée qui sépare les deux villes, nous avons fait notre entrée dans la ville chinoise par la porte de *Tchouen-tche*.

« Nous avons débouché alors sur l'avenue de l'Est qui est d'une assez belle largeur et régulièrement bâtie : de nombreuses boutiques de marchands de soieries, de porcelaines et de laques s'étalent des deux côtés de la rue ; chaque marchand a devant sa porte une planche haute de dix à douze pieds, soigneusement vernie et dorée, sur laquelle sont indiquées en gros caractère les marchandises qu'il débite : cette suite de pilastres, placés de part et d'autre le long des maisons et à égale distance, produit la perspective la plus agréable, et donne à ces longues rues l'apparence d'une décoration théâtrale. L'usage de cette sorte d'écriteaux est commun à tous les marchands des grandes villes de la Chine.

« En avançant dans l'avenue de l'Est, nous avons dû diriger rapidement nos montures sur le côté de la chaus-

1. Messagers chinois ou cavas attachés au service des légations européennes.

sée, pour éviter la formidable machine qui marchait sur nous, ébranlant sur son passage les maisons et le sol même qui tremblaient tout à l'entour. Qu'on se figure deux cents chevaux au moins attelés en éventail avec un câble presque aussi gros que le corps d'un enfant, à un chariot sur lequel est placé un gigantesque monolithe! Pour combiner la simultanéité d'efforts qui leur permet de transporter des poids énormes, les Chinois sont d'une habileté merveilleuse; j'ai vu des porte-faix transporter à dos des pièces de fonte ou des canons, dont la pesanteur aurait fait reculer les Européens les plus vigoureux! Ce n'est pas par la force seulement, c'est par l'adresse qu'ils réussissent. Rien n'était plus étonnant que la manière dont les charretiers s'y prenaient pour pousser les chevaux. Les coups de fouet et les excitations verbales se succédaient avec un ensemble merveilleux, et le chef du travail, l'ingénieur sans doute, précédant la lourde machine, devant laquelle il marchait à reculons, faisait avec ses bras un télégraphe animé, comme un capitaine de navire sur son bord, lorsqu'il commande une manœuvre difficile.

« Nous sommes arrivés au bout de la chaussée à un vaste carrefour formé par l'avenue de l'Est qui s'y termine et la grande rue qui traverse la ville chinoise de l'orient à l'occident, en reliant ensemble par une voie directe les portes de *Couan-tsu* et de *Cha-coua*.

« Ce carrefour populeux emprunte un caractère tout particulier à la grande quantité de revendeurs de la campagne qui viennent y étaler des viandes, du gibier et surtout des légumes; j'y remarquai des tas énormes d'oignons et de choux qui s'élevaient jusqu'à la hauteur des portes des maisons. Les paysans et paysannes assis par terre sur une natte de jonc ou sur un escabeau en bois fument tranquillement leurs pipes, tandis que les vieilles mules rétives, les ânes tout pelés qui ont servi au transport des marchandises errent sur le marché au milieu de la foule

allongeant leur long cou pour saisir au passage quelque légume ou quelque herbe moins surveillés.

« A chaque pas, des citadins à la démarche nonchalante et prétentieuse, armés d'un éventail au moyen duquel ils protégent leur teint blême et farineux contre les ardeurs du soleil, se rencontrent avec de robustes campagnards au teint cuivré, chaussés de sandales et coiffés de larges chapeaux de paille.

« Un pavillon, placé au milieu du carrefour et garni d'une devanture en papier huilé, contient un poste de soldats de police chargés de maintenir l'ordre dans le marché.

« Nous ne savions comment guider nos chevaux au milieu de cette cohue que les cris énergiques et les imprécations sonores de nos *ting-tchaï* finirent cependant par faire ranger, et nous gagnâmes les abords du pavillon de police, espérant y être plus tranquilles, et voulant tenir conseil sur la direction qu'il nous fallait suivre.

« Nous y étions à peine depuis quelques instants que mon cheval se mit à broncher et à renâcler énergiquement : j'avais toutes les peines du monde à le maintenir, lui ordinairement si doux et si obéissant! Certainement quelque chose l'épouvantait : je levai machinalement la tête, et je pensai me trouver mal devant le spectacle horrible qui vint frapper mes yeux!

« Derrière, et tout près de nous, était une rangée de mâts, auxquels étaient fixées des traverses en bois; aux traverses étaient suspendues des cages en bambou, et dans chaque cage il y avait des têtes de morts qui me regardaient avec des yeux mornes tout grands ouverts; leurs bouches se disloquaient avec d'affreuses grimaces, leurs dents étaient convulsivement serrées par l'agonie du dernier moment, et le sang découlait goutte à goutte le long des mâts de leurs cous fraîchement coupés!

« En un instant nous nous lançâmes tous au galop pour nous dérober à la vue de ce hideux charnier, auquel je pensai longtemps encore dans mes nuits d'insomnie!

« Il paraît que j'ai été heureuse de ne voir que ce que j'ai vu! J'étais exposée, grâce à notre ignorance des lieux, à assister à quelque chose de plus hideux encore!

« Les malheureux, dont les têtes étaient ainsi exposées à la vindicte publique, et il y en avait plus de cinquante, appartenaient à une bande de voleurs des environs de Pékin qui avaient été arrêtés tout récemment, et dont l'exécution remontait seulement à la veille de notre promenade. On avait fabriqué des cages neuves pour l'exposition de ces têtes humaines qui, n'ayant subi aucune atteinte de décomposition, ne sentaient pas mauvais!

« Quelques jours avant, à ce qu'on m'a raconté depuis, un des jeunes gens de la légation avait passé par ce carrefour, et avait été obligé de fuir devant l'odeur empestée qui s'échappait de débris humains en putréfaction! Les cages pourries s'étaient disloquées et disjointes! Quelques têtes pendaient accrochées aux barreaux par leur longue queue; d'autres étaient tombées à terre au pied des mâts!

« Tel est l'usage impitoyable de la loi chinoise, indigne d'un peuple aussi avancé en civilisation! Mais ces barbares coutumes remontent aux temps les plus éloignés; elles sont passées dans les mœurs, et les Chinois vaquent tranquillement à leurs affaires au moment des exécutions. Tandis que nous fuyions ce sinistre spectacle, la foule affairée des acheteurs et des revendeurs criait, se disputait, marchandait, sans même daigner jeter un coup d'œil à ces têtes de morts suspendues au-dessus des leurs!

« Je respirai enfin, quand nous eûmes mis quelques centaines de pas entre nous et le carrefour des exécutions.

« J'avais hâte toutefois de rentrer à la légation, et nous tournâmes à gauche pour éviter de faire un grand détour, en allant rejoindre la grande avenue du milieu de la ville chinoise par le carrefour qu'elle forme avec celle de *Chacoua*, dans laquelle nous nous trouvions.

« Cette rue, dont j'ai oublié le nom, va aboutir à la

grande avenue près de la porte de *Tien-men*, mais elle est tellement étroite, tellement encombrée de gens et d'animaux, et elle fait tant de détours, que nous mîmes beaucoup plus longtemps à la parcourir, que si nous avions suivi tout droit par les avenues.

« A moins d'avoir du temps à perdre, et de vouloir faire un voyage de découvertes, ce qu'il y a de mieux à Pékin, c'est de ne pas quitter les larges chaussées qui sillonnent la ville aux quatres points cardinaux; dans le cas contraire, on sait quand on part, mais on ne peut jamais prévoir quand on arrivera!

« La rue que nous venions de prendre, et que j'appellerai la rue des bimbelotiers ou des libraires, à cause du genre de commerce auquel se livrent ses habitants, est une de celles où la circulation est la plus difficile : à chaque pas, nous rencontrions des processions, des mariages, des enterrements, une foule pressée de badauds, entourant des faiseurs de tours, des sorciers, des médecins, ou des revendeurs au rabais.

« Les maisons à un seul étage sont toutes des magasins avec une arrière-pièce servant de logement : on y voit des livres empilés dans des rayons ou par terre, des estampes pendues au plafond, des peintures et des cartes de géographie en rouleaux, des caricatures et des affiches collées au châssis de la devanture; dans ces boutiques de libraires, on vend et on loue des journaux, entre autres la Gazette de Pékin; dans quelques-unes, on remarque à la place d'honneur de vieux livres coloriés ou des peintures sur feuilles d'arbres : ces peintures qui sont toujours d'un prix très-élevé, s'obtiennent, en faisant macérer les feuilles pour en enlever la partie compacte, après quoi on les couvre d'un enduit en poussière de talc, et, quand le tout est bien séché et bien homogène, on y trouve des dessins coloriés d'une manière très-vive et très-agréable à l'œil.

« Les boutiques de bimbelotiers et de merciers expo-

sent des verroteries, des petits bijoux, des boutons, des épingles, des bracelets en jade, de la mercerie, et tous les objets à bon marché qui servent aux gens du peuple.

« Mais quelle est cette bruyante musique qui se fait entendre ? Ce charivari de flûtes, de trompes, de tam-tams, et d'instruments à cordes a lieu pour célébrer les funérailles d'un des plus riches marchands du quartier !

« Voici sa porte, devant laquelle l'administration des pompes funèbres (il y en a une à Pékin) a établi un arc de triomphe avec une carcasse de bois recouverte de vieilles nattes et de pièces d'étoffe. La famille a installé les musiciens à la porte pour annoncer sa douleur, en écorchant les oreilles des passants.

« Nous pressons le pas pour ne pas nous trouver arrêtés au milieu de l'interminable cortége d'un enterrement : le plus beau jour de la vie d'un Chinois, c'est le jour de sa mort ! il économise, il se prive de toutes les aisances de la vie, il travaille sans repos ni trêve, pour avoir un bel enterrement !

« Nous ne sortirons pas de cette maudite rue ! Voici un grand rassemblement qui nous barre le passage : on vient de placarder des affiches à la porte du chef de la police du quartier ; on les lit à haute voix, on les déclame sur un ton ampoulé, pendant que mille commentaires plus satiriques, plus impitoyables que le texte, se produisent au milieu des éclats de rire.

« Qu'a fait ce malheureux pour provoquer la vindicte populaire ?

« Cette liberté de la moquerie, de la pasquinade, de la caricature, appliquée aux mandarins et aux dépositaires de l'autorité est un des côtés les plus originaux des mœurs chinoises ; dans ce pays, où un magistrat quelconque dispose si facilement de la vie de ses administrés sous un prétexte de haute trahison ou de lèse-majesté, il lui est impossible de se soustraire à la satire populaire, qui le

poursuit jusque dans sa maison, dans ses habitudes, dans son costume, dans ses mœurs.

« En Chine, on est libre d'imprimer et d'écrire ce que l'on veut ; beaucoup de gens ont chez eux des presses mobiles, dont ils ne se font pas faute de faire usage, quand ils en veulent à quelque fonctionnaire. Les rues sont littéralement tapissées d'affiches, de réclames, de sentences philosophiques. Un poëte a-t-il rêvé la nuit quelque strophe fantastique, vite il l'imprime en gros caractères sur du papier bleu ou rouge, et il l'expose à sa porte : c'est un moyen ingénieux de se passer d'éditeurs ! Aussi peut-on dire que les bibliothèques sont dans les rues : non-seulement les façades des tribunaux, les pagodes, les temples, les enseignes des marchands, les portes des maisons, l'intérieur des appartements, les corridors sont remplis de maximes de toute sorte, mais encore les tasses à thé, les assiettes, les vases, les éventails sont autant de recueils de poésie. Dans les plus pauvres villages où les choses les plus nécessaires à la vie manquent complétement, on est sûr de trouver des affiches.

« En attendant, la foule ne faisait que s'accroître : nos *Ting-Tchai* nous assurèrent que nous pouvions gagner la Grande-Avenue par un passage couvert, qui s'ouvrait sur notre droite, comme la gueule béante d'un four.

« Nous étions curieux de voir ce que pouvait être un passage de Pékin, et nous mîmes pied à terre, en recommandant aux domestiques de nous ramener nos montures de l'autre côté à la sortie.

« Ce passage affecté au commerce de bric à brac, ou du *Kou-toung*, qui est le nom que lui donnent les Chinois, est tout simplement une ruelle obscure, où on peut à peine passer deux de front, couverte en mauvaises planches, pavée en terre, et à demi éclairée en plein jour par des lampes fumeuses. » Il a environ cinq à six cents pas de long, autant que j'ai pu le calculer, et si l'impatience d'en sortir ne m'a pas fait compter double.

« Ce ne sont plus des boutiques qu'on entrevoit dans ce couloir, ce sont d'informes amas de vieilles planches provenant de démolitions, dressées au hasard les unes contre les autres, et soutenues par des piles de marchandises de tout genre, des vases, des porcelaines, des bronzes, des armes, des vieux habits, des pipes, des outils, des bonnets, des fourrures, des bottes, des engins de pêche et de chasse! Des objets sans nom, et qui n'ont plus de forme, tous les reliquats, tous les résidus de la fabrication sont entassés là! On ne comprend pas où peut se tenir le propriétaire de la boutique; mais, pour peu que vos yeux se portent sur quelques-unes de ses marchandises, vous voyez sa tête hâve et son front chauve sortir comme une végétation maladive de cette moisissure humaine! Il paraît cependant qu'il y a des objets de grande valeur au milieu de toutes ces vieilleries! Voici un amateur de bric à brac, le nez armé de formidables lunettes, qui examine en connaisseur, avec la moue caractéristique de la lèvre inférieure, des porcelaines antiques et des vieux bronzes.

« On m'assure que les marchands d'antiquités sont ici d'une habileté à faire pâmer d'envie leurs confrères européens: au moyen d'une argile roussâtre, à laquelle ils font subir des préparations particulières et qu'ils enterrent pendant quelques mois, ils obtiennent des contrefaçons remarquables des vieilles porcelaines de la dynastie des *Yuen* si recherchées par les amateurs. L'imitation est si parfaite que les plus malins y sont trompés.

« En Chine, comme ailleurs, les magasins de bric à brac ont le privilége de la plus grande malpropreté; s'il n'en était ainsi, les acheteurs ne croiraient pas sans doute à l'antiquité des objets qui sont offerts à leur convoitise; seulement, qui dit *malpropreté chinoise*, exprime ce dont nous ne pouvons avoir l'idée, et ce que je n'entreprendrai pas de décrire! Qu'il me suffise de dire que, dans ce passage où nous étions, la terre battue du sol était une bouillie de débris sans nom, que les planches de la toi-

ture et des boutiques, suintaient une humidité verdâtre et nauséabonde, que des enfants et des femmes en guenilles étaient vautrés dans tous les coins, et qu'il s'exhalait de tout cela une odeur fétide et insupportable que tempérait heureusement pour nous la fumée âcre et épaisse des lampes éclairées à l'huile de ricin !

« Qu'on juge avec quel plaisir nous avons retrouvé l'air pur, le ciel bleu, et tout le confortable de nos appartements du Tsing-Koug-Fou !

La ville chinoise de Pékin contient à son extrémité méridionale deux temples des plus célèbres de la Chine, tant par leur architecture, que par les souvenirs historiques auxquels ils se rattachent : ce sont les temples *du Ciel* et de *l'Agriculture*, placés au centre de parcs très-vastes qui constituent une des plus belles promenades de la ville.

J'emprunterai la relation suivante à M. Trèves, qui, pendant son séjour à Pékin, avait fait de ces parcs, dont l'entrée est interdite au public, le but habituel de ses promenades quotidiennes.

« Il faut convenir, quelque habitué qu'on soit à la Chine et aux mœurs de ses habitants, que l'avenue du centre de la ville chinoise présente le spectacle le plus animé, le plus bruyant qu'il m'ait encore été donné de voir dans aucun pays du monde.

« Les larges chaussées en sont couvertes de baraques de toute grandeur, de toute forme, de toute couleur ; c'est l'aspect d'une foire en permanence, mais avec ce caractère spécial que tous les métiers sont pratiqués par des opérateurs ambulants, qui transportent avec eux les outils de leur profession, et poussent chacun à leur manière un cri particulier.

« Je me rappelle avoir eu sous les yeux à la fois un forgeron ambulant, un barbier en plein vent et un restaurateur de rencontre : tous trois exerçaient leur industrie, entourés de leurs chalands, dans le même coin de la rue.

« Le forgeron, placé devant son établi ressemblant

assez à celui d'un tonnelier, faisait mouvoir son soufflet avec son pied, et, comme il n'avait pas d'étau, il tenait le fer de sa main gauche enveloppé dans un morceau de cuir, tandis que de la droite il maniait avec dextérité sa lime dont l'autre bout était maintenu par un anneau ; il faisait ainsi œuvre de tous ses membres à la fois.

« Le barbier était chargé par devant d'une table et d'un escabeau en bois, auxquels faisait contre-poids par derrière un lourd bassin en cuivre retenu par trois cordes, à l'une desquelles était pendu un petit tam-tam, annonçant par son tintement continuel, sa présence aux pratiques. Il passait, courbé sous le poids de son bagage ! Un amateur se présente pour se faire raser la tête : en un clin d'œil il a placé sa table à deux pas du forgeron, il la cale avec un peu de boue, fait asseoir le patient sur l'escabeau, la figure tournée vers la forge qui vomit des étincelles, lui rabat le cou sur son genoux en l'empoignant par sa queue qu'il enroule autour de son poignet, et, après lui avoir mouillé la tête avec de l'eau tiède, il lui frotte la nuque à tour de bras ou plutôt de main pour remplacer le savon absent et lui attendrir l'épiderme, enfin il tire de sa ceinture un rasoir en fer non poli, qui a l'air d'un sabre, vu sa dimension et sa forme, et commence l'opération.

« A côté du barbier, un restaurateur ambulant s'est établi, sans se soucier de ce voisinage compromettant pour la propreté de sa cuisine, qu'il porte, suspendue avec le sac aux provisions à un long bâton de bambou. Il allume son fourneau et annonce, avec béatitude, qu'il va offrir au public le thé merveilleux qui donne une longue vie, les tranches de la pastèque céleste qui inspirent la sagesse, l'eau-de-vie de sorgho qui fournit du courage aux cœurs faibles, accompagnés de petits poissons et de gâteaux frits à la graisse, le tout pour le prix extraordinaire de vingt sapèques par consommateur.

» Un peu plus loin, l'odorat est désagréablement affecté

par le contenu des hottes portées à dos par deux hommes; ils viennent de vider le contenu d'une de ces petites maisonnettes en paille, élevées par les soins de l'édilité, sur tous les points populeux de la ville. Ces hommes agitent une sonnette pour avertir de leur présence; ils font leur service gratuitement, ce genre d'engrais étant très-recherché pour l'agriculture. Une bande de mendiants aveugles et dans un costume plus que léger, car ils ont oublié leurs caleçons, passent en se tenant par la main. Des enfants jouent au *mont-de-piété;* l'un d'eux, qui a orné son nez d'une énorme paire de lunettes en papier, représente le prêteur sur gage impitoyable.... Il manie avec dédain les objets que lui présentent ses camarades, offre des prix au rabais et discute comme un vieux marchand consommé. Des porteurs d'eau poussent un cri strident, en maintenant d'une main l'équilibre de leurs seaux, suspendus à un cerceau recourbé, tandis que de l'autre ils s'éventent avec célérité.

« Le marteau du forgeron retentit, le tam-tam du barbier tinte continuellement, la friture frémit dans la poêle du restaurateur, les mendiants nasillent leurs misères, les enfants poussent de joyeux éclats de rire, la foule trépigne, hurle, se presse, se démène !

« Un orateur populaire s'est établi à l'ombre d'un arbre : monté sur une grosse pierre de taille, il harangue les passants du haut de cette tribune improvisée; c'est un aspirant lettré, qui n'a jamais pu se faire recevoir aux premiers grades, et qui, n'ayant appris aucun métier manuel, gagne sa vie en récitant les vers des poëtes et les chroniques des sages du temps passé.

« Le *Tchou-chou-ti* ou lecteur public, a le privilége d'attirer la foule autour de lui, car les Chinois, même ceux des classes inférieures, ont la passion des choses littéraires et quittent volontiers des divertissements grossiers pour écouter la lecture des passages les plus intéressants et les plus dramatiques de leur histoire nationale. A l'aspect des

physionomies, à l'approbation qui se manifeste vivement, on comprend tout l'intérêt que le peuple attache à ces récits historiques. Le *Tchou-chou-ti* s'arrête, quand il est fatigué, et profite des entr'actes pour faire une quête qu'il accompagne, afin d'exciter ses auditeurs à la générosité, de commentaires sur la charité et les vertus privées des humbles, sur les vices et les iniquités des puissants qui oppriment le monde.

« Ces espèces de *clubs* en plein vent existent partout en Chine ; ils sont tellement passés dans les habitudes, que la police ne songe pas à y mettre obstacle. Voilà qui est singulier, dans un pays où le despotisme a jeté de si profondes racines !

« L'avenue du Centre ne présente pas un spectacle aussi animé dans tout son parcours. Dès qu'on passe le carrefour qu'elle forme avec l'avenue de *Cha-coua*, les maisons deviennent plus rares et la foule moins nombreuse. A la hauteur des dernières habitations, se trouve un pont suspendu jeté à une certaine hauteur, et qui fait communiquer ensemble deux rues parallèles. Ce pont est solidement construit en pierre et en bois.

« Je descendis de cheval, et je montai les deux longs escaliers qui conduisent au sommet pour jouir de la perspective de l'avenue du centre, qu'il sépare à peu près en deux parties égales.

« La première, qui s'étend jusqu'à la porte de *Tien*, était celle que je venais de parcourir ; c'est le centre le plus populeux de la ville chinoise. L'autre, qui passe entre les deux enceintes des temples du Ciel et de l'Agriculture, va aboutir à l'extrémité méridionale des remparts, près de la porte de *Young-ting ;* elle est presque inhabitée, ou du moins, si quelques maisons bordent l'avenue, des champs cultivés s'étendent autour. Du haut de ce pont, on aperçoit, au-dessus des grandes futaies de leurs parcs, les coupoles rondes des deux temples, et à droite et à gauche, de vastes plaines plantées en sorgho, en maïs et

en blé ; des maisonnettes de paysans, les clochetons de quelques pagodes et les minarets du cimetière musulman, varient un peu la monotonie du point de vue que bordent à l'horizon, comme un rideau sombre, les hautes murailles de la ville.

« Un industriel d'un nouveau genre s'était établi avec son attirail au pied du parapet du pont : c'était un diseur de bonne aventure. Il était assis devant une table, aux deux bouts de laquelle étaient des lanternes allumées, quoiqu'il fît plein jour, profusion de lumière dont je n'eus pas l'occasion de m'expliquer le motif, car il ne le savait pas lui-même ; tel était *l'usage*, à ce qu'il m'assura !

« Ce pauvre diable ne paraissait pas avoir beaucoup de clients en ce lieu solitaire ; aussi me décidai-je à lui demander de me prédire mon sort. La confiance que je lui témoignais, lui fit grand plaisir : ses yeux s'animent, sa taille voûtée se redresse, il fait craquer tous ses doigts, rejette sa queue en arrière, enfin toute sa personne, quoique son costume n'ait rien de particulier, prend une allure magique. Il saisit quatre petites pièces en cuivre, les met dans un cornet, lève le cornet à la hauteur de l'œil avec un air fatal, l'agite et verse les piécettes sur la table ; il les regarde, marmotte dans ses dents quelques mots cabalistiques, et recommence quatre fois la même opération ; puis, il retire d'un sac quatre cubes en bois sur lesquels sont gravés des points, et qui ressemblent à des dés ; il les range et forme des combinaisons entre ces cubes et des carrés qu'il a faits avec du charbon sur sa table. Dans ces carrés sont des dessins qui ont, autant que je peux le deviner, la prétention de représenter les divers événements de la vie ; ce sont les pièces de cuivre qui déterminent l'emploi des dés et leur rangement.

« J'avoue que, quelque ému que je dusse être par l'appréhension de ma destinée qui s'agitait, je trouvai les combinaisons du bonhomme un peu longues, je lui mis

un *tael*[1] dans la main, et je m'éloignai; mais j'avais compté sans mon sorcier qui, reconnaissant de ma générosité, me poursuivit en me prédisant toutes sortes de prospérités et de succès, qu'il avait soin d'assortir à mon âge et aux goûts qu'il me supposait. Au moment, où je passais à cheval sous le grand pont, du haut du parapet il m'annonça l'empire du monde ! J'en avais pour mon argent.

« Quelques minutes après, j'arrivais à l'endroit où l'avenue du Centre se trouve bordée de chaque côté par les enceintes des temples du Ciel et de l'Agriculture, le premier à gauche, le second à droite. Je n'eus pas besoin d'en faire le tour pour en gagner les portes; les fossés qui touchent à l'enceinte sont comblés dans certains endroits par le sable de Mongolie qu'y amoncèlent les vents d'ouest, et mon cheval était habitué à franchir en sautant le mur, dont la crête dépassait de quelques pieds à peine le niveau du sol exhaussé.

« Je me trouvai dans le parc du temple du Ciel, où il est défendu à quiconque de s'introduire, mais où le prince de *Kong* avait bien voulu nous autoriser à diriger nos promenades.

« Il y a quelque chose de saisissant et de profondément triste à la fois dans cette vaste solitude, dans cet absence de tout bruit et de tout mouvement, qui succède subitement au tumulte de la ville.

« Ce sont de grandes avenues droites dallées en pierre, bordées de chaque côté de balcons de marbre, et entourées de futaies magnifiques d'arbres deux fois séculaires. Ces arbres sont disposés en vastes carrés coupés régulièrement par les avenues, qui sont toutes de même largeur et aménagées sur le même modèle. Sous ces futaies composées en grande partie d'arbres verts, aucun buisson, aucune fleur, aucune herbe même ne peut pousser. Le sol est couvert d'une couche épaisse de feuilles effilées et jaunies, dont se

1. Petit lingot d'argent servant de monnaie.

sont dépouillés les cèdres et les pins; on n'entend rien que le battement cadencé du pic noir qui frappe sur les vieux troncs, et le gémissement du vent qui souffle dans les clairières.

Le temple du Ciel est rond, surmonté de deux toits qui ont l'air de deux vastes chapeaux chinois. C'est la forme la plus usitée dans la construction des temples, mais cet édifice est d'une dimension inusitée : il a au moins cinq cents mètres de circonférence ! Les tuiles des toits vernissées en bleu azur sont placées de manière à faire saillie les unes au-dessus des autres comme les écailles d'un lézard ; une mousse épaisse et noirâtre couvre en partie la surface du toit supérieur, l'autre est moins dégradée. L'intervalle des deux toits est construit avec des carreaux de faïence d'un bleu plus clair, ornés de peintures aux vives couleurs ; quatre écussons en bois verni et sculpté, formant un riche ornement et sur lesquels sont inscrits des caractères dorés et le dragon impérial, sont placés aux quatre points cardinaux en face des grands escaliers. La partie inférieure de l'édifice se compose de châssis en bois vernis, veiné et d'un ton de rouge laque admirable, dans lequel sont enchâssés des panneaux en émail d'un bleu très-foncé parsemé d'étoiles d'or. Au-dessus, et sous le second toit, on retrouve le même encadrement de faïences d'un bleu pâle avec des peintures encore plus riches. Une masse de cuivre doré, ayant la forme d'un immense plumet, couronne l'édifice.

« On ne remarque aucune sculpture à l'extérieur du temple, mais l'œil est surpris de l'élégance avec laquelle sont nuancés les différents tons de ces couleurs éclatantes, qui produisent un ensemble harmonieux, et dont on ne peut bien rendre compte par une description orale. On peut dire de cet édifice, comme de certains tableaux : le dessin manque, mais la couleur en est charmante.

« L'intérieur, dans lequel on pénètre par quatre portes très-hautes et à deux battants, a été entièrement dévasté.

On y remarque des statues de dieux d'une dimension gigantesque ; les larves d'insectes qui vivent dans le bois ont rongé l'intérieur de ces divinités périssables, et, pour peu qu'on les touche brusquement, elles tombent en poussière.

« La partie des toits, qui surplombe en saillie, est recouverte d'une toile métallique, pour empêcher, à ce que m'a assuré un gardien, les hirondelles d'y nicher. Il doit y avoir bien longtemps, à en juger par l'état de dégradation des autres parties de l'édifice, que ces soins méticuleux ont été pris dans un but de conservation.

La forme du temple du Ciel est peu gracieuse, lourde et écrasée, mais la haute terrasse sur laquelle il est placé et qui double presque sa hauteur, les nombreux balcons de marbre qui l'entourent, les quatre magnifiques escaliers qui y conduisent, lui donnent un aspect imposant et grandiose. J'ai compté trente-deux marches aux escaliers construits en marbre, où plutôt en pierres d'albâtre ; une rampe en pente douce couverte de sculpture les sépare en deux parties ; un vaste brûle-parfum en bronze est placé sur un piédestal au pied de chacun d'eux. L'architecture des balcons est très-gracieuse ; il y en a trois rangs superposés ; ils supportent des pilastres peu élevés, carrés par le bout, sur lesquels sont sculptés des têtes d'animaux.

« L'enceinte du temple de l'Agriculture est beaucoup moins large, quoique aussi profonde, que celle du temple du Ciel ; l'aménagement du parc est le même, mais les futaies sont plus dévastées, beaucoup d'arbres sont tombés de vétusté, et ont laissé place à de nombreuses clairières ; tout annonce que cet édifice est encore plus antique.

« Le temple principal est moins beau que celui que je viens de décrire, mais il est entouré d'un labyrinthe de balcons, d'un dédale d'escaliers surmontés de monolithes d'une forme étrange qui donnent à l'ensemble de l'architecture un aspect bizarre et unique au monde. Sur

tous ces marbres sont sculptés en relief les flots de la mer, des fleurs, des champs de blé, des oiseaux, et tous les monstres qu'à su enfanter l'imagination des sculpteurs chinois.

« Cet édifice, orné et décoré dans le même goût que le temple du Ciel, n'en diffère que par les dimensions moins considérables, et par ses trois toits superposés; les peintures sont moins riches, quoique mieux conservées. En général, les émaux, les porcelaines, et les laques sont mieux entretenus, ce qu'on pourrait attribuer à la fête de l'agriculture qu'y célèbre encore tous les ans l'empereur actuel.

« Le sol y paraît plus humide et moins sablonneux. Malgré les soins des gardiens, la mousse et les plantes parasites recouvrent d'un épais tapis les dalles des escaliers et des avenues ; ces braves gens font dans toutes ces vieilles pierres une abondante récolte d'excellents champignons qu'ils vont vendre en ville. C'est avec le logement et le chauffage, le plus clair de leurs appointements.

« L'enceinte du temple de l'Agriculture contient en outre de vastes dépendances : on y voit la plaine, où chaque année l'empereur et les princes de sa famille viennent, à l'époque des premiers labours du printemps, préparer de leurs mains augustes une étendue de terrain déterminée par les rites religieux[1] ; enfin une des avenues conduit à des bâtiments abandonnés, entourant une vaste cour au milieu de laquelle se trouve une tourelle de dix mètres d'élévation. Jadis les empereurs, montant sur la terrasse de cet édifice, y sacrifiaient des brebis au maître du ciel, et les précipitaient la gorge ouverte sur le parvis de la cour, où les devins consultaient leurs entrailles fumantes. Il y a bien longtemps que ces hécatombes sanglantes ont été

1. J'aurai occasion, dans un autre chapitre, de donner plus de détails sur cette cérémonie célèbre.

abandonnées, mais on y voit encore les carcasses et les cendres des victimes.

« Le jour touchait à sa fin, et de nombreuses bandes de corbeaux, dont les aïeux se nourrissaient sans doute des restes du sacrifice, et qui ont gardé l'habitude de nicher dans cette nécropole, arrivaient en croassant se percher sur les corniches; la lune, qui se levait à l'horizon, blanchissait d'une lueur fantastique les portiques de marbre blanc, auxquels les rangs pressés de ces sinistres oiseaux de mort faisaient une couronne funèbre plus noire que la nuit !

« Il était temps de rentrer ! Je savais par expérience, qu'il n'est pas commode de circuler dans Pékin après le coucher du soleil, et je pressai l'allure de mon cheval, devant lequel courait mon domestique chinois une lanterne à la main.

« A sept heures du soir, on ferme les portes de la ville, le gong sonne le couvre-feu, et la garde va occuper les postes désignés pour la nuit.

« L'avenue du Centre présentait un spectacle tout différent de celui auquel j'avais assisté quelques heures auparavant; on n'y rencontrait plus que quelques passants attardés et silencieux, pressant le pas pour regagner leur logis, et des chiens errants cherchant une maigre nourriture dans les tas d'immondices.

« La police interdit les assemblées nocturnes, qui ne sont pas du reste dans les mœurs de la population ; deux heures après la tombée de la nuit, tous les habitants sont couchés, et on ne connaît ni les bals, ni les concerts, ni les soupers. Les tribunaux, le commerce, les opérations financières, les affaires sérieuses s'expédient dès le point du jour. A midi tout est terminé. Le reste de la journée jusqu'à la nuit est consacré au plaisir. Aux heures où l'on remarque le plus de mouvement dans les grandes villes d'Europe, celles de Chine jouissent du calme le plus profond; chacun est rentré dans sa famille, les boutiques

sont fermées, les saltimbanques, les lecteurs publics ont terminé leurs séances, les théâtres ont fini leurs représentations.

« Toutes les ruelles qui viennent déboucher dans l'avenue du Centre étaient déjà fermées par des portes à claire-voie, que gardait le *ti-pao*, chargé de la police du quartier. Quand on veut rentrer ou sortir, il faut parlementer avec lui et lui expliquer pourquoi on se trouve dehors à cette heure indue; quelques sapèques de gratification sont en général la meilleure explication.

« Il y a un de ces gardes de police attaché à la surveillance nocturne de chacune des rues de la ville, et il est responsable de ce qui s'y passe; aussi n'entend-t-on presque jamais parler à Pékin de vols avec effraction, et encore moins d'attaques à main armée; il y existe pourtant un grand nombre de coupeurs de bourse et de filous d'une adresse étonnante.

« A chaque pas je rencontrais des gardiens de nuit; ils se promènent en frappant sur un cylindre de bois qui produit un son analogue à celui d'une crécelle; dès qu'ils entendent du bruit ou qu'ils voient quelque chose de suspect, ils ont bien soin de frapper à coups redoublés sur leur instrument, ce qui veut dire aux voleurs et aux malintentionnés : je suis là; sauvez-vous! Vous reviendrez un peu plus tard. D'ailleurs, pour qu'on les voie de plus loin, ils portent une lanterne allumée à la ceinture.

« Pékin n'est pas éclairé, il est vrai, mais les Chinois ont une passion inexplicable pour les lanternes; on ne saurait s'en passer même par le plus beau clair de lune. Les porteurs de chaise, les mendiants, les gardiens de police en sont munis, les enfants même en ont qui sont proportionnées à leur taille. J'ai rencontré, en rentrant dans la ville mongole, une patrouille de nuit chargée de faire la ronde. L'officier commandant qui la précédait à cheval faisait porter devant lui une énorme lanterne où étaient inscrit son nom et ses titres; chaque homme de la

patrouille en avait une plus petite ayant forme de poissons, d'oiseaux, de chevaux. Toutes ces lumières, s'agitant dans l'obscurité, et éclairant seulement les jambes des soldats de police, dont le haut du corps et la tête restaient dans l'ombre, produisaient l'effet le plus singulier.

« Malheureusement ce spectacle pittoresque fut interrompu par un vacarme épouvantable, qui me fit prendre le galop aussitôt ; les gardiens de chaque rue transversale, afin de reconnaître la patrouille et de prouver qu'ils veillaient, signalaient son passage en frappant à tour de bras sur leurs cylindres, et en réponse les soldats de la patrouille agitaient tous ensemble une cliquette attachée à leur bras.

« Ces bruits sont extrêmement incommodes, tant que l'oreille n'y est pas habituée, et je leur ai dû bien des nuits d'insomnie dans les premiers temps de mon séjour à *Tien-tsin*.

« En rentrant à la légation et dès qu'ils ont vu de la lumière dans ma chambre, j'ai aperçu nos deux braves veilleurs de nuit[1]. Ils ont soin d'accourir dès qu'ils sont bien sûrs qu'il y a quelqu'un, et alors ils font assaut de zèle.

« Je riais en moi-même de voir la manière fanfaronne avec laquelle l'un d'eux agitait ses bras d'un air terrible, en indiquant les coins obscurs du jardin à l'autre qui les fouillait tour à tour avec son trident de fer, comme s'il eût voulu transpercer tous les voleurs. S'ils en avaient aperçu un, comme ils auraient pris la fuite !

« Dieu merci, nos veilleurs de la légation, quoiqu'ils portent à leur ceinture le tam-tam et la crécelle, insignes de leurs fonctions, n'en font pas usage à leur grand regret comme leurs confrères de la rue. Ce vacarme nocturne leur a été expressément défendu.

1. Il y a de ces veilleurs de nuit dans toutes les grandes maisons de Pékin.

CHAPITRE IX.

LES ENVIRONS DE PÉKIN.

Immenses travaux de terrasserie autour du village de Hai-tien. — Le cimetière portugais. — Monument expiatoire élevé à l'armée française. — Les temples de la Cloche et de Pi-yun-tse. — La tour du guet. — Enceinte du palais d'été. — Description des trente-six palais de Yuen-min-yuen, tels qu'ils étaient avant leur destruction. — Palais européen bâti par les jésuites sur le plan de Trianon. — Occupation de Yuen-min-yuen par les troupes françaises. — Lettres des généraux de Montauban et Grant. — Yuen-min-yuen est incendié complétement par les Anglais.— Visite aux ruines par Mme de Bourboulon. — Habitation impériale et forêt de Ge-Holl. — Les délices du Dragon et le pont de marbre de Yuen-ping.

La province de *Pe-tche-li*, dans laquelle se trouve Pékin et qui est la plus septentrionale de la Chine proprement dite, se divise en neuf départements dont chacun a sa ville capitale. Nous avons eu occasion de parcourir celui dont *Tien-tsin* est le chef-lieu; le département de Pékin est moins fertile encore : bordé au nord-ouest par une chaîne de petites montagnes qui le séparent du département de *Suan-Hoa-Fou*, il ne contient guère que de grandes plaines sablonneuses arrosées par les rivières *Pei-ho* et *Wen-ho*, dont les vallées seules présentent une richesse naturelle. Mais, si la nature a refusé ses dons aux environs de Pékin, l'industrie humaine en a changé complétement l'aspect à

force de travail! Les irrigations, les transports de terre végétale, l'abondance des engrais ont formé un sol artificiel; aux environs du village de *Hài-tien*, les empereurs, en bouleversant le terrain à force de bras, ont placé un paysage pittoresque au milieu d'une plaine nue et aride : des collines, des forêts d'arbres magnifiques, des lacs, des cascades, toutes les créations de l'art secondé par le temps y ont avantageusement remplacé la nature.

Ces immenses travaux de terrasserie s'étendent à plus de quarante kilomètres au nord-ouest de Pékin. Au nord de la capitale se trouvent des champs de blé, de sorgho et d'orge, au sud, d'immenses marais et des rivières alimentées par les eaux du *Wen-ho*, et enfin c'est à l'est que vient aboutir la chaussée de *Pa-li-kiao* sur laquelle est assise la ville de *Tong-Cheou* que nous avons décrite précédemment.

Au sortir de Pékin, quand on débouche par la porte de *Pin-tse*, on se trouve sur la grande route du nord-ouest qui conduit au palais d'été. Au pied des murailles, une enceinte plantée de grands arbres renferme l'ancien cimetière portugais où ont été déposés les corps des victimes de l'attentat de *Tong-Cheou* et du général Collineau.

A quelques kilomètres plus loin, on rencontre le cimetière français qui contient le monument consacré à la mémoire des officiers et soldats morts pendant la campagne de Chine. Rien de plus triste que l'aspect de cette nécropole! On y arrive par une porte dégradée, entourée de murs qui tombent en ruine; un prêtre catholique, qui est à la fois gardien du cimetière et maître d'école, y habite une mauvaise masure entourée d'une haie de sorghos; derrière s'étend un jardin maraîcher, où de maigres légumes croissent difficilement au milieu des gravats et des vieilles pierres mousseuses qui encombrent le sol. Après le potager viennent les tombes! Elles sont alignées à une distance égale, et toutes construites sur le même modèle adopté jadis par les missionnaires : ce sont des

carrés égaux coiffés d'une demi-sphère avec un rebord; on dirait de vastes chapeaux ronds! Ces pierres blanches sont lugubres à voir dans la monotonie de leur forme et dans la régularité de leur disposition! Devant chaque tombe, un monolithe dressé sur un socle contient les inscriptions funéraires. Au loin, par les brêches de la muraille, on aperçoit au-dessus de la plaine, les pics bleuâtres des montagnes! Le sol du cimetière est recouvert d'une mousse noire toute desséchée par le soleil; on n'y voit d'autres arbres que d'humbles mélèzes nouvellement plantés dans les intervalles des tombes, et qui végètent à peine dans ce terrain ingrat.

Le monument expiatoire, élevé à l'armée française par les soins du capitaine Bouvier, se trouve près de l'entrée. Il est carré, plus haut que large, et très-simplement orné; une grille en fer en entoure la base, et en défend l'approche. Devant est l'aigle impérial, derrière deux épées en croix avec la Légion d'honneur en sautoir; l'un des côtés porte cette inscription : A la mémoire des officiers et soldats morts pendant la campagne de Chine. — 1860 : Sur l'autre, on lit les noms des victimes de l'attentat de *Tong-Cheou* et des officiers tués à l'ennemi.

A quelques pas plus loin, une large pierre tumulaire est posée à plat sur le sol : c'est là qu'a été transporté le corps du lieutenant de Damas, tué au combat de *Tchang-kia-Ouang*.

Il y a une mélancolie saisissante dans cet humble cimetière où reposent, à quatre mille lieues de la patrie, quelques-uns des glorieux enfants de la France! Aucun bruit n'y rappelle le pays natal, et le nasillement des écoliers chinois qui répètent leurs leçons vient seul en interrompre le morne silence!

Le cimetière français est situé à l'ouest-nord-ouest à huit kilomètres de Pékin dans un vallon aride; plus loin, en avançant vers le village de *Hai-tien*, on aperçoit vers la droite le célèbre Temple de la Cloche.

L'architecture religieuse des Chinois ne ressemble en rien à la nôtre : comme nous cherchons à mettre en harmonie le mystère imposant dont s'entourent nos cérémonies sacrées avec l'ensemble d'édifices voués au recueillement et à la prière, nous personnifions la majesté de Dieu par des églises grandioses, fermées de toute part, d'un style grave, un peu sombre et mélancolique. La dévotion des Bouddhistes est moins exigeante, et s'accommode de constructions analogues à celles des particuliers. Aussi lorsque les Chinois veulent élever un temple, choisissent-ils un site riant et pittoresque avec des eaux pures, des grands arbres, et une végétation fertile ; ils y creusent des étangs et des ruisseaux, et y tracent une foule d'allées tournantes près desquelles ils multiplient les arbustes et les fleurs ; par ces avenues fraîches et parfumées, on arrive à plusieurs corps de bâtiments entourés de galeries dont les piliers sont couverts de plantes grimpantes ; on se croirait dans une résidence champêtre consacrée aux plaisirs des sens, plutôt que dans un sanctuaire dédié à la Divinité.

Tel est le Temple de la Cloche bâti sur les pentes d'un coteau, où apparaissent à travers les grands arbres les pagodes, les kiosques, les constructions de toute sorte, dont la réunion compose ce vaste couvent de bonzes. Il ne contient rien de remarquable qu'une immense cloche fondue, il y a plus de quatre siècles, sous le règne de l'empereur *Young-lo*, et placée sur un bâtis très-solide en bois dans la cour d'honneur qui précède le principal temple. Cette cloche, qui n'a pas la même forme que celles d'Europe, puisqu'elle offre un cône plus allongé et presque cylindrique, est tout entière en bronze pur sans alliage, et a environ cinq mètres de haut sur trois de diamètre, et huit centimètres d'épaisseur; elle pèse soixante mille kilogrammes, et est couverte de frises, de filets, de moulures, et de plus de trente-cinq mille caractères en ancien chinois et en langue mandchoux, ciselés en relief et d'une netteté

admirable. Comme elle n'est pas mobile et n'a pas de battant, on se contente de frapper dessus avec un pilon en bois mû par des cordes, ce qui produit, malgré la pureté du métal, un son sourd à vibrations plus prolongées et indistinctes.

Les approches du palais d'été sont signalées par la Tour du Guet située au delà sur une montagne; elle domine tout le paysage, et se laisse entrevoir avec ses sept étages et son toit pointu de tous les points de l'horizon.

Non loin, au milieu d'un vaste amphithéâtre de hautes collines, s'élève le temple de *Pi-yun-tse:* l'avenue par laquelle on arrive à l'édifice sacré a plus d'un kilomètre de longueur; elle est ombragée des deux côtés par une allée de sapins plantés à égale distance et habités par des écureuils et des faisans. L'architecture du temple est assez grandiose; ce monument, placé au pied d'une éminence, est entouré de galeries et de terrasses superposées qui vont toujours en diminuant jusqu'au faîte; il s'élève ainsi degrés par degrés avec ses mille salles et ses mille corridors.

La grande chaussée dallée en granit, qui conduit au palais d'été, passe près du village de *Hai-tien.* Les coteaux environnants sont couverts de jardins et de belles habitations, appartenant aux mandarins attachés à la personne de l'empereur. Un grand lac de forme carrée, qu'on franchit sur un pont de douze arches, précède l'entrée du palais, dont on aperçoit la porte monumentale, décorée de statues gigantesques de lions à figures de singes, au fond d'un quinconce planté de grands arbres, et qui forme un angle rentrant. Les hautes murailles de l'enceinte de la demeure impériale sont bâties en pierres de granit habilement juxtaposées, et sont défendues par de profonds fossés.

A gauche du lac, se présente une autre route dallée, qui conduit à un nouveau village habité également par les gens de service du palais, ainsi que l'indiquent les tuiles des toits vernissées en jaune.

Deux très-vastes étangs, séparés par une étroite chaussée, y forment le réservoir de toutes les eaux qui alimentent le parc impérial. On admire sur les rives du premier un kiosque en métal doré, un pont en pierre sculptée, et une grande statue en bronze représentant un taureau couché ; au milieu du second est une île où s'élève une pagode à onze étages.

Au nord-ouest, on aperçoit les montagnes avec la Tour du Guet et le temple de *Pi-yun-tse*.

Tout ce paysage, quoique artificiel, est admirablement tourmenté ; les terres, qu'on a enlevées pour creuser les étangs, ont formé de hautes collines rocailleuses jetées çà et là au milieu de vallées verdoyantes ; on a utilisé le trop-plein des eaux pour établir d'immenses rizières qui réussissent parfaitement dans ces latitudes élevées.

Avant d'entreprendre le récit des événements qui amenèrent les troupes alliées dans l'enceinte du palais d'été, nous croyons utile de donner une description exacte de cette magnifique résidence, telle qu'elle était avant l'incendie qui l'a presque entièrement détruite [1] !

Le palais de *Yuen-min-yuen* [2] est entouré d'une enceinte qui a trois cents *lis* de circonférence, ou environ cent-cinquante kilomètres [3]. On y compte trente-six palais, formant chacun une habitation différente ; outre ces palais, on rencontre dans l'enceinte un grand nombre de

1. Nous avons puisé ces renseignements dans des légendes qui accompagnaient des peintures chinoises exécutées aux frais de M. Van Braam, chef de la factorerie hollandaise à Canton, en 1790. Le cabinet des estampes, à la Bibliothèque impériale, possède également des peintures fort belles des trente-six palais de Yuen-min-yuen; mais elles sont accompagnées de distiques en caractères *tsao-tse*, attribués à l'empereur *Yen-Hong ;* les lettrés chinois comprennent difficilement le *tsao-tse*, presque intraduisible pour les Européens.

2. Nom chinois du palais d'été.

3. Cette évaluation de l'historien chinois est fort exagérée ; on s'accorde à donner au palais d'été environ quarante kilomètres de tour.

pagodes, de kiosques, de temples. *Yuen-min-yuen* était dans l'origine une vaste plaine! Depuis quatre cents ans, chaque empereur s'est plu à embellir cette superbe demeure, en y accumulant les travaux d'art et les constructions les plus riches et les plus variées!

Description des trente-six palais, dans l'ordre où ils se présentent à partir de la grande porte du sud près de Hai-tien.

1° *Le palais Rouge* — est entièrement en tuiles vernissées en couleur écarlate, sauf les toits qui sont gris. On y remarque une pagode surmontée de grands vases en bronze où on brûle sans cesse des parfums.

2° *Le palais des Bannières* — où se trouve la grande salle de réception, est rouge et vert avec des toits dorés : on y voit de grands mâts du sommet desquels flottent à plus de quatre-vingts pieds de haut des bannières de soie brodée ; elles sont liées par des torsades d'or attachées aux griffes du dragon impérial en or massif.

3° *Le palais du Grand Pont* — vaste ensemble de constructions placées sur les bords d'une rivière qu'on franchit sur un pont de marbre blanc admirablement sculpté avec des ornements en relief ; un vase orné de mosaïques décore chaque pilastre. Le grand pont a neuf arches, dont celle du milieu est la plus haute, ce qui lui donne la forme voûtée si appréciée des Chinois.

4° *Le palais du Lac* — bâti sur la chaussée du grand lac qui est couvert en cet endroit de roseaux à aigrettes bleues.

5° *Le palais de la Piscine* — ainsi nommé d'une réserve où on engraisse des poissons pour la table de l'empereur. Quatre petites cascades viennent l'alimenter.

6° *Le palais de la Navigation.* — Sous des hangars en bois peint et sculpté attenant aux pavillons du palais, est abritée une flotte d'embarcations de plaisance.

7° *Le palais de l'Ile* — dans une île au milieu du grand lac; est vert, à toits dorés, avec fondations de marbre blanc; résidence impériale.

8° *Le palais des Peupliers* — aux bords d'une rivière qui vient se jeter dans le grand lac.

9° *Le palais de la Méditation* — rouge à toits dorés, s'élève sur un rocher à pic qui surplombe au-dessus des eaux. C'est là que l'empereur se retire pour méditer; deux mâts à pavillons en soie jaune, où est brodé le dragon impérial, annoncent que nul ne doit en approcher sous peine de lèse-majesté.

10° *Le palais Blanc.* — Dans les bâtiments construits en tuiles violettes, sont incrustés des panneaux en porcelaine blanche; les toits et les chapiteaux des murs sont de la même matière et de la même couleur.

11° *Le grand palais Impérial* — le plus beau de tous; est bâti sur un isthme entre deux lacs. Il se compose de deux corps de bâtiments enceints de murailles et reliés par un pont. Le premier, qui forme le demi-cercle, contient trois pavillons précédés de trois kiosques aux escaliers desquels on aborde en traversant le lac. Le kiosque du milieu est entièrement doré; la boule qui surmonte le toit est en or massif; on y admire deux cerfs et deux grues en bois peints de couleur naturelle et plus grands que nature. Les kiosques de droite et de gauche ont des colonnades rouges avec des toits dorés encadrés de bleu. Les trois pavillons, à colonnades rouges et or, ont des toits verts et or. Tous ces édifices s'élèvent sur des plates-formes entourées de balustrades et interrompues de distance en distance par des escaliers dont les marches descendent jusqu'à l'eau. Des milliers de têtes d'animaux forment un cordon de sculptures tout autour de cette magnifique construction qui est entièrement en marbre blanc. Les murs de la seconde enceinte, à laquelle on arrive par un pont de marbre, sont incrustés d'émaux or et vert : elle renferme six pavillons à colonnades rouges et or, dont deux sont à

toits violets encadrés de vert, un à toit violet encadré d'or, deux à toits verts encadrés de violet, un à toit doré encadré de bleu. Dans la cour sont quatre gigantesques brûle-parfums en bronze doré placés sur des fûts de marbre ; on y voit aussi des camélias et des magnolias dans des caisses également de marbre blanc. La perspective du grand palais impérial est magnifique entre les deux lacs et les hautes collines qui l'entourent. C'est la résidence favorite des empereurs, et l'intérieur contient des richesses inouïes.

12° *Le palais des Femmes* — se compose de pavillons bâtis sur un plan régulier, et séparés en quatre parties par un canal qui a la forme d'une croix ; il est très-difficile d'y pénétrer, car il est défendu par trois murs d'enceinte précédés chacun d'un large et profond fossé. C'est là, dit-on, qu'est enfoui le trésor impérial dans des caves qu'on peut facilement inonder.

13° *Le palais de la Rivière* — bâti sur un labyrinthe formé par une petite rivière qui décrit mille détours.

14° *Le palais des Robiniers.* — On y admire un grand nombre de ces beaux arbres.

15° *Le palais des Jeux* — est très-considérable. On y voit de vastes arènes couvertes d'élégantes toitures supportées par des colonnades dorées ; jeux de boule, de paume, etc.

16 et 17° *Le palais des Fleurs* et le *palais des Légumes,* — au pied de montagnes qui les abritent du vent du nord. On y remarque de vastes carrés coupés en plates-bandes régulières, où on cultive des fleurs et des légumes. Près du second sont quatre cèdres gigantesques, les plus grands arbres de *Yuen-min-yuen.*

18° *Le palais du Désert* — s'élève isolément au milieu de grands rochers sauvages.

19° *Le palais des Tulipes d'eau,* — dans une île, au milieu d'un lac couvert d'une prodigieuse quantité de nymphæas à fleurs roses et blanches.

20° *Le palais Vert.* — Ensemble de pavillons tout entiers de cette couleur, formant un vaste quadrilatère.

21° *Le palais de l'Écho* — en bois doré, bâti sur des fondations de marbre blanc, au milieu d'un étang relié à la terre par une étroite chaussée qui forme le demi-cercle ; le paysage est charmant. On y voit des arbres de toute essence.

22° *Le palais des Cèdres.* — Au centre d'une sombre forêt de ces beaux arbres.

23° *Le palais de Service,* — dans une plaine le long de la grande avenue, forme une ville régulièrement bâtie où habitent les gens de service.

24° *Le palais Aquatique,* — grand pavillon bâti sur pilotis, entouré de larges galeries extérieures. On y arrive par deux ponts qui forment un labyrinthe au-dessus de l'étang. Il est relié à la terre ferme par d'autres pavillons.

25° *Le palais d'Ivoire,* — au sommet d'une des plus hautes montagnes, se compose d'un arc de triomphe surmonté d'une pagode avec quatre colonnes, en ivoire sculpté, et un toit en porcelaine peinte. Magnifiques cèdres. Les pavillons sont disséminés dans la montagne ; ils contiennent tous des plaques d'ivoire sculpté, incrustées dans de la porcelaine. Il faut traverser une rivière pour arriver à ce palais, entouré d'eau et défendu par des rochers à pic.

26° *Le palais des Saules pleureurs,* — sur une presqu'île entourée d'un vaste lac, ne communique à la terre ferme que par un isthme étroit fermé par une montagne couverte de pins.

27° *Le palais de la Pépinière,* — grande suite de pavillons fermés par un mur en albâtre, dans lequel est enchâssée une mosaïque de pierres fines formant des écussons qui contiennent des sentences des philosophes sur l'agriculture.

28° *Le palais de la Cascade,* — au pied d'une haute montagne où on admire un profond réservoir qui laisse échap-

per une nappe d'eau tombant de plus de cent pieds de haut.

29° *Le palais de l'Oiseau* — situé aux bords d'un lac. On y voit une pagode en bronze doré, ornée d'un cadran de fabrique européenne, pour indiquer l'heure. Un oiseau d'or, les ailes étendues, plane au-dessus du toit.

30° *Le palais du Vent* — au centre d'une vaste plaine sans eau, bâtiments en pierre de porphyre gris habités par les gens de service.

31° *Le palais de la Montagne* — au milieu des collines, entouré de grands arbres et d'eau sur trois côtés, vestibules verts et bleus, toits rouges.

32° *Le palais Céleste* — quadrilatère bordé de murs en tuiles rouges avec un chapiteau doré, une des résidences spéciales de l'empereur. On y arrive par une admirable forêt de cèdres que traverse un canal ; à l'entrée du parc sont trois arcs de triomphe dorés autour desquels sont rangées de hautes colonnes de marbre blanc surmontées de statues d'animaux ; ce palais est un des plus beaux.

33° *Le palais d'Or*, — tout entier en bois doré ; on y voit une vaste terrasse en hémicycle, qui a plus de trois cents pas de long ; près du mur d'enceinte de *Yuen-min-yuen*.

34° *Le palais de Bronze* — sur une presqu'île entourée, dans toute son étendue, de balustrades en bronze sculpté ; colonnes et fondations en bronze ; est adossé à l'enceinte.

35° *Le palais couleur de printemps*. — Belle perspective de la grande avenue du Centre qui vient s'y terminer. Au fond, un lac dominé par une masse sombre de hautes montagnes. A droite et à gauche des rochers escarpés. Au milieu de la grande avenue dallée en granit, une bande de marbre blanc se déroulant comme un long tapis. Pavillons roses à toits de porcelaine bleu azur, entourés d'un canal profondément encaissé dans un quai en pierre.

36° *Le palais Européen*, — le plus curieux de tous, a été

construit en 1750, sur le modèle de Trianon, par des ouvriers chinois sous la direction du P. Benoît, missionnaire catholique.

Il est entouré d'un mur percé de quatre portes monumentales.

La porte du sud ou de *Say-yun*, en style très-orné avec des colonnades ; sous le mur d'enceinte passe un cours d'eau qu'on traverse sur un pont pour s'introduire dans le palais.

La porte de l'ouest ou *Yuen-yin*, entourée de balustrades en marbre blanc avec des rocailles ; colonnes doriques à feuilles d'acanthe surmontées de toits chinois.

La porte du nord. On y remarque des sculptures représentant des arbres couverts de fleurs, d'oiseaux et de papillons. Au-dessus sont des vases, des arcs, des flèches et tous les attributs de la chasse.

La porte de l'est, *Hay-Ki-tsu*, ne présente rien de particulier.

Le *palais Européen* comprend, dans son enceinte : 1° Le pavillon des audiences qui se compose de trois corps de bâtiments reliés par des galeries latérales. C'est une réduction chinoise du palais de Versailles, et c'est là que sont les salles des audiences et du trône. Au milieu de la cour, sur la façade méridionale, est un vaste bassin où on admire un dauphin, des taureaux et une véritable armée de cygnes en marbre, lançant des jets d'eau dans toutes les directions. Dans la cour qui est dallée en albâtre, sont dispersés des rochers artificiels, et on voit sur la gauche une montagne couverte de pins magnifiques. La cour de la façade septentrionale est disposée en quinconces contenant des ifs taillés en boules et en chandeliers, et une fontaine monumentale dont la vasque, d'une forme très-élégante, envoie une colonne d'eau jusqu'à la hauteur du premier étage ;

2° Le pavillon du harem. Appartement de l'empereur et de ses femmes, appelé *Tchoe-chen-lo*, à l'est du pavillon

des audiences. Maison à deux étages avec des fenêtres ovales. Cour carrée entourée de hauts murs couverts de fleurons ornementaux. Plates-bandes de fleurs et d'arbustes taillés ;

3° Le labyrinthe. Très-bizarre construction placée dans une enceinte entourée de murs, lesquels eux-mêmes sont bordés intérieurement par une profonde rivière anglaise encaissée dans des rochers artificiels, et extérieurement par une futaie de grands arbres. Un pont vous conduit à l'entrée du labyrinthe, qui est fermé par un mur en fer à cheval ; il faut passer à droite ou à gauche, et alors on s'engage dans un vrai dédale, entre des murs plus hauts que hauteur d'homme ; pour qui n'a pas la clef de ce bizarre édifice, il faut faire des détours infinis et souvent infructueux, car on revient, sans le vouloir, au point de départ. Cependant, quatre saules pleureurs ridiculement taillés en forme de champignons, peuvent servir de points de repaire. Enfin, au centre, s'élève un kiosque d'architecture européenne qui contient un vaste brûle-parfum, et d'où la vue peut contempler l'ensemble du labyrinthe ;

4° La volière, située en face le harem. On l'appelle *Youg-tzé-long*. Bâtiment très-orné avec un péristyle à quatre rangs de colonnades. Les oiseaux y sont parqués dans des travées. Très-belle et vaste construction. Cour avec des arbres taillés uniformément en boule ;

5° Maison des bains. *Song-ogué-coen*. — Maison très-simple entourée de terrasses tournantes. Portes et escaliers en bronze. Une rivière artificielle est envoyée avec force, par une roue, dans les appartements du rez-de-chaussée consacrés aux bains ;

6° Les berceaux — entièrement construits en bambous artistement entrelacés. Immense galerie à jour, avec des colonnades de forme semi-circulaire. Au centre trois pavillons, deux plus élevés aux extrémités. C'est là que l'empereur vient jouer à différents jeux et faire la sieste. Dans la cour sont des bassins ronds où on cultive le magnifique

nymphæa rose appelé *din-fad*, qui est une des fleurs les plus estimées des Chinois.

7° Le palais ou *Hoi-and-Kong*, grand bâtiment carré avec dix fenêtres de façade. On arrive à la porte d'honneur par un perron et des escaliers tournants dont les rampes de marbre sont un chef-d'œuvre de sculpture. Au centre est un bassin où on voit une colonne surmontée d'une vaste coquille formant la vasque. Sur chaque côté six statues de monstres accroupis représentent un chien armé d'un arc et d'un carquois, un coq drapé dans une robe de chambre, un bélier porteur d'un sabre, un aigle, un lièvre habillé, un taureau dans une attitude de maître d'école tenant un martinet, un singe avec un bâton et une chaîne, un lévrier avec une pipe, un cheval, un loup avec un rouleau de parchemins, enfin deux diables à tête humaine avec des cornes, de longues dents, et des moustaches hérissées qui leur donnent un aspect formidable. Des rocailles couvertes de mousse jonchent le pied des grands vases, et s'appuient sur les balustrades de marbre, ce qui forme un contraste singulier avec le style de l'architecture. C'est une concession bizarre faite au goût chinois par les constructeurs européens.

8° Grandes sources d'eau vive — un des monuments les plus curieux. Au milieu d'une vaste cour, pavée de mosaïques de couleurs variées, s'élèvent deux grands ifs taillés de manière à représenter des amphores, et une foule d'autres plus petits figurant des tasses, des soucoupes, des assiettes. Parmi ces arbres qui en forment l'entourage, on voit plus de cinquante bassins de toute grandeur, d'où s'échappent des jets d'eau de toute forme et de toute hauteur. Parmi eux, trois surtout méritent d'être décrits; au fond de la cour, le plus large de ces bassins est adossé à un arc de triomphe de forme bizarre qu'accompagnent deux monolithes hexagones; au centre se voit un grand cerf avec des bois à quatre andouillers d'où sortent quatre puissantes gerbes d'eau retombant en

pluie; autour du cerf une véritable meute de chiens de marbre boit et vomit contre lui des jets d'eau impuissants. Deux autres bassins ronds contiennent une haute pyramide du sommet de laquelle s'échappent des nappes d'eau affectant la forme d'une cloche, et une multitude de fûts surmontés de fleurs en bronze, dont chaque pétale lance un jet d'eau dans différentes directions.

9° Arc de triomphe. — Construit à l'extrémité du verger dans le style européen. On y jouit d'une perspective admirable. La pépinière composée d'arbres verts rabougris et taillés à façon présente l'aspect le plus bizarre; on dirait les pions d'un immense échiquier!

Le palais européen contient encore quelques autres constructions disséminées dans son enceinte, entre autres le temple hexagone appelé *Sin-fao-chan*, qui est situé sur une colline plantée de peupliers, de saules et de cèdres.

Cette description du palais européen peut donner une idée de ce qu'étaient les trente-cinq autres pris en détail. A l'intérieur de toutes ces habitations, on pouvait admirer le luxe le plus inouï! L'or, l'argent, les perles, les pierres précieuses, les ivoires, les bois de cèdre sculptés, les bronzes, les jades, les tapisseries de soie, les broderies les plus exquises, les porcelaines les plus fines, s'y étalaient dans chacun des appartements employés même aux usages les plus vulgaires! Les empereurs de la Chine, qui se sont succédé sur le trône depuis cinq siècles, se plaisaient à construire pour leur usage particulier; à leur mort, le nouvel empereur faisait fermer les palais habités par son prédécesseur, en respectant scrupuleusement les richesses qu'ils contenaient, devenues sacrées comme tout ce qui a appartenu aux ancêtres, et faisait élever de nouvelles constructions. Aussi peut-on dire de *Yuen-min-yuen*, que chacun de ses trente-six palais était un musée historique de l'architecture, des arts et de l'industrie chinoise pendant les cinq derniers siècles!

Comment la fatalité a-t-elle amené la destruction de cette magnifique résidence par les soldats de deux nations qui se disent et qui sont les plus civilisés du globe, et à qui doit-on attribuer cet acte de vandalisme ?

Voici ce qu'on lit relativement à l'occupation du palais d'été par les troupes françaises, dans un ouvrage officiel récemment publié[1]. « Il était sept heures et la nuit tombait, quand les troupes arrivèrent devant le palais de *Yuen-min-yuen*. L'entrée en était fermée par une porte très-solide et par deux barrières. La troisième compagnie de marins fusiliers, commandée par le lieutenant de vaisseau Kenney, fut chargée de reconnaître l'enceinte; le chef d'escadron Campenon commandait la reconnaissance; le lieutenant de vaisseau de Pina, aide de camp du général en chef, s'y joignit. Quelques serviteurs de l'empereur, qui lui étaient restés fidèles après son départ, essayèrent de barrer le passage aux assaillants. Dans cette lutte le lieutenant de vaisseau de Pina reçut un coup de sabre sur le poignet droit et l'élève Vivenat une balle dans le côté. Les Chinois laissèrent trois des leurs sur le carreau. Cette résistance n'avait aucun caractère militaire ; c'était le dernier témoignage de fidélité donné à l'empereur, qui fuyait précipitamment en Mandchourie. La première cour du palais fut occupée immédiatement par une partie de la brigade Collineau.

« Le palais de *Yuen-min-yuen* a été vu et décrit par les jésuites lorsqu'ils étaient en faveur à la cour de Pékin ; l'ouvrage intitulé *Chine moderne* en donne le nom et, d'après eux, l'indique comme une des merveilles de la Chine. Les présents des rois tributaires et des souverains de l'Europe eux-mêmes y étaient accumulés. C'était la résidence favorite de l'empereur *Hien-foung;* il l'occupait

1. Relation de l'expédition de Chine, rédigée par le lieutenant Pallu, d'après des documents officiels, avec l'autorisation du ministre de la marine.

de préférence à son palais de Pékin, où il ne venait que pour présider les cérémonies annuelles. Beaucoup de ces maisons de plaisance étaient construites en bois de cèdre doré ; les tuiles vernissées, vertes, jaunes et bleues, et les arbres à fleur, entremêlaient leurs couleurs d'une façon vive et agréable. Tous ces palais semblaient jetés pêle-mêle dans un parc immense dessiné en rectangle et ceint de murs assez élevés. Suivant l'habitude des princes de l'Orient, il y avait, près des bâtiments habités par l'empereur, des magasins remplis de soie, de fourrures, de vivres et de tout ce qui était nécessaire pour l'entretien de sa maison militaire ; celle-ci ne comprenait pas moins de six mille personnes. L'impression que produisit la vue du palais d'été sur des hommes très-différents les uns des autres par l'éducation, par l'âge ou par l'esprit, fut la même ; on fut frappé d'une manière absolue, et on l'exprima en disant que *tous les châteaux impériaux de France n'auraient pas fait un Yuen-min-yuen.*

« L'empereur *Hien-foung* n'avait pas dû quitter son palais plus de trois heures avant l'arrivée des Français. Ceux qui pénétrèrent les premiers dans le palais d'été se seraient plutôt crus dans un musée que dans une demeure habitée ; les objets en jade oriental, en or, en argent, en laque, précieux par la matière ou par la forme, étaient disposés sur des étagères, ainsi que dans les musées d'Europe. On les examina d'abord avec cette réserve qui tient à nos habitudes ; il semblait, en les voyant disposés avec tant d'ordre, qu'on pouvait les regarder et non pas les prendre. Celui qui y porta la main le premier rompit le charme.

« Le corps de logis où l'on pénétra d'abord renfermait la salle d'audience et la chambre à coucher de l'empereur ; dans les logements qui s'étendaient sur les ailes, on trouva quelques vêtements souillés et ensanglantés qui avaient appartenu aux malheureux prisonniers, vainement réclamés depuis le 18 septembre.

« Les lingots d'or et d'argent qui furent partagés d'une manière régulière furent attribués proportionnellement au grade. Le lot des simples soldats ou matelots, qui servait d'unité, montait à cent quatre-vingts francs environ. Il paraît établi aujourd'hui que la somme de huit-cent mille francs qui fut prise et partagée était destinée aux dépenses courantes de la maison de l'empereur de la Chine. Mais le véritable trésor resta caché. Ce fait semble s'appuyer sur deux preuves; lorsque le traité fut signé, le prince Kong demanda si les alliés retourneraient au palais d'été, qui avait alors été livré aux flammes sur tous les points et méthodiquement. On remarqua que le prince parut éprouver une sorte d'allégement quand il lui fut assuré que les alliés ne reparaîtraient plus à *Yuen-min-yuen*. En outre, la première indemnité fut payée en lingots d'or qui avaient subi d'une manière évidente l'action récente du feu. Ce trésor, d'après certains témoignages, était immense, et aurait suffi pour couvrir les indemnités de guerre[1].

« Les tentes de l'armée française restèrent dressées devant le palais de *Yuen-min-yuen* depuis le 6 octobre au soir jusqu'au 9 octobre au matin. Les vivres commençaient à manquer, et le général en chef se décida à rétrograder de quelques kilomètres et à se rapprocher de l'armée anglaise. Celle-ci était restée campée au nord de Pékin et et avait été rejointe depuis deux jours par sa cavalerie.

« Déjà le feu avait été mis à une partie des édifices de *Yuen-min-yuen*; quand l'armée défila devant le frontispice, un vent d'hiver qui soufflait des montagnes activait les flammes! »

Ce premier incendie, allumé accidentellement et alimenté par les pillards chinois qui suivaient l'armée française, n'aurait consumé que quelques corps de bâti-

1. On a vu dans la description de Yuen-min-Yuen, que le *Palais des femmes, n° 12*, est indiqué par la légende chinoise comme celui où était caché le trésor.

ments ; dix jours après lord Elgin et le général Grant, voulant infliger au gouvernement chinois un châtiment sévère pour venger les victimes de la trahison de Tong-cheou, firent brûler systématiquement le palais dans toutes ses parties par des détachements de soldats anglais.

Cet acte de vengeance peu raisonnable, quoique mûrement raisonné comme on va le voir, ne peut retomber en rien à la charge de l'armée française.

Le général de Montauban écrivait le 17 octobre au général Grant qui était venu lui proposer la destruction du palais d'été[1] : « J'ai réfléchi depuis ce matin à la proposition que vous m'avez faite d'aller, de concert avec vous, incendier le palais impérial de *Yuen-min-yuen* aux trois quarts détruit dans les journées des 7 et 8 octobre courant, tant par mes troupes que par les Chinois. Je crois devoir, pour satisfaire aux instructions que j'ai reçues, vous expliquer les motifs de mon refus à coopérer à une semblable expédition. Elle me paraît d'abord dirigée par un esprit de vengeance de l'acte de barbarie perfide commis sur nos malheureux compatriotes, sans que cette vengeance atteigne le but que l'on se propose.

« D'un autre côté, n'est-il pas probable que l'incendie allumé de nouveau dans le palais impérial, jettera la terreur dans l'esprit déjà peu rassuré du prince de Kong et lui fera abandonner les négociations entamées ? Dans ce cas, l'attaque du palais impérial de Pékin deviendra une nécessité, et la perte de la dynastie actuelle la conséquence, ce qui serait diamétralement opposé aux instructions que nous avons reçues.

« Par tous ces motifs je crois devoir, monsieur le général en chef, ne m'associer en aucune façon à l'œuvre que vous allez accomplir, la considérant comme nuisible aux intérêts du gouvernement français. »

DE MONTAUBAN.

1. *Expédition de Chine*, par le baron de Bazancourt.

« Le lendemain 18, le général Grant exposait dans une nouvelle lettre les raisons qui lui faisaient persister dans sa volonté de détruire complétement *Yuen-min-yuen.*

« 1° C'est dans ce palais que les prisonniers ont été traités avec une barbarie atroce, c'est là qu'ils sont restés pieds et poings liés pendant trois jours, privés entièrement de nourriture.

« 2° La nation anglaise ne sera pas satisfaite si nous n'infligeons pas au gouvernement chinois un châtiment sévère, marque du ressentiment que nous avons éprouvé de la manière barbare avec laquelle ils ont violé le droit des gens.

Si nous nous bornons à faire la paix, à signer le traité et à nous retirer, le gouvernement chinois croirait qu'il peut impunément saisir et assassiner nos compatriotes, il est nécessaire de le détromper en ce point.

« Il est vrai que le palais d'été de l'empereur a été pillé ; mais le dommage infligé peut être réparé en un mois. Le jour même où l'armée française a quitté *Yuen-min-yuen* le palais a été réoccupé par les autorités chinoises, et cinq Chinois qui ont été pris pillant ont été exécutés par les ordres de ces autorités.

« Mes patrouilles ont trouvé depuis ce jour l'enceinte constamment fermée et les habitations non détruites.

« Il nous a été bien démontré que le palais de *Yuen-min-Yuen* est considéré comme une place fort importante, sa destruction est un coup dirigé entièrement non contre le peuple, mais contre le gouvernement chinois qui est seul auteur des atrocités commises. C'est un coup qui sera parfaitement senti par ce gouvernement, et, d'autre part, on ne peut arguer contre cette opération d'aucune raison fondée sur des sentiments d'humanité. »

On le voit par cette lettre, la crainte de l'opinion publique en Angleterre entraînait, poussait pour ainsi dire, les deux chefs anglais, à agir, ainsi qu'ils le faisaient ;

c'était la base première, la base fondamentale sur laquelle ils échafaudaient les autres considérations.

En conséquence, le 18 dans la matinée, un détachement anglais se dirigea vers le palais d'été avec ordre de l'incendier dans toutes ses parties. Bientôt les magnifiques pagodes, ces merveilles d'élégance et de richesse, devinrent la proie des flammes. On vit s'élever à l'horizon une grande lueur rougeâtre et monter vers le ciel des nuages d'une fumée épaisse; c'était le palais de *Yuen-min-yuen* que l'incendie dévorait, et le soir ce ne fut plus qu'un amas calciné de débris fumants, autour desquels rôdaient des bandes de pillards.

Les Anglais avaient accompli leur vengeance et infligé ce qu'ils appelaient un châtiment sévère, marque durable de leur ressentiment. Il ne restait plus rien de cette magnifique et merveilleuse habitation que plusieurs siècles avaient respectée[1] !

Un an après ces événements, Mme de Bourboulon, accompagnée de plusieurs autres Européens, alla visiter *Yuen-min-yuen*. Le village de *Hai-tien* portait encore beaucoup de traces de destruction; des tartares étaient casernés sur les quinconces du palais dont la porte d'honneur brisée avait été refermée avec des madriers et de grosses pierres. Les visiteurs gagnèrent un terrain boisé, au N. O. de l'enceinte, pour éviter les troupes chinoises, et, après avoir franchi un lac sur la glace assez solide pour les porter, ils arrivèrent au pied d'un double escalier en marbre barricadé par des fagots qu'ils écartèrent. Une fois dans l'enceinte, on monta sur une haute colline qui dominait toute la vallée de *Yuen-min-yuen*. La vue était magnifique et planait sur les eaux, les futaies et les prairies ; quelques pagodes, oubliées par les destructeurs, dressaient encore leurs clochetons au-dessus de la campagne, mais des débris de toute nature, des poutres

1. *Expédition de Chine*, par le baron de Bazancourt.

brûlées, des pierres de marbre et d'albâtre calcinées marquaient seules la place où s'élevaient quelque temps auparavant les trente-six palais de cette splendide résidence des empereurs de la Chine. M. Deveria, un des élèves interprètes de la légation, fit un dessin du paysage, et, comme la journée s'avançait et qu'il n'eût pas été prudent peut-être de s'aventurer plus avant, on reprit le même chemin pour regagner le village de *Hai-tien* où on avait laissé les chevaux.

Au nord du palais d'été, et à quelque distance de la ville de *Tchang-ping-tcheou* se trouve la célèbre sépulture des *Ming*, que nous aurons occasion de décrire plus tard.

Enfin, à l'extrémité septentrionale de la province de *Pe-tche-li*, près de la frontière de Mandchourie, s'élève une autre habitation impériale non moins fameuse que *Yuen-min-yuen*. C'est le palais de *Ge-holl* qui est placé au centre d'une vaste forêt qui a, dit-on, trois lieues de tour. Lord Macartney est le seul Européen qui soit allé à *Ge-holl*, mais il le visita plutôt en prisonnier qu'en ambassadeur : il y fut introduit la nuit, dans une chaise complétement fermée. C'était la résidence de prédilection de l'empereur *Khang-hi*, qui était grand chasseur, et qui trouvait en abondance dans la forêt des chevreuils, des cerfs, des loups, des ours, des sangliers et même des panthères et des tigres. Les empereurs qui lui succédèrent suivirent son exemple, jusqu'à *Kia-hing* qui y fut frappé de la foudre dans une partie de chasse. *Tao-kouang*, son fils et son successeur, s'étant persuadé qu'une fatalité de mort était attachée à *Ge-holl*, ne voulut jamais y retourner, et on a vu que l'empereur *Hien-foung* ne s'y retira que contraint par l'entrée des troupes européennes dans sa capitale. Rien ne pourrait donner une idée de la magnificence de ce palais que les historiens chinois considérèrent comme la plus merveilleuse des merveilles de l'empire du milieu.

On peut citer encore, au nombre des monuments qui embellissent les environs de Pékin, le monastère bouddhiste appelé les Délices du Dragon, situé au S. O., et le pont de *Yuen-ping*, jeté sur le fleuve *Wen-ho*; ce dernier est tout en marbre, formé d'arches à cintre plein, d'une solidité et d'une longueur remarquables.



CHAPITRE X.

LE GOUVERNEMENT ET LA RELIGION.

Autorité de l'empereur. — Le corps des lettrés. — Division des grades et boutons des mandarins. — L'office des censeurs. — Le conseil des ministres. — La Cour de cassation. — Les six cours souveraines ou ministères. — Administration supérieure et gouvernement des provinces. — Indifférence religieuse des Chinois. — Musulmans, chrétiens et juifs. — Religion de Lao-tse. — Idoles du temple de Fâ-qua. — Abjection où vivent les prêtres. — Doctrine de Confucius. — Le bouddhisme. — Réforme de Tsong-Kaba. — Lamas et bonzes. — Cérémonie religieuse dans le temple des mille lamas. — Visite à la bonzerie de Ho-Kien. — Magnifiques jardins. — Martyrs volontaires. — Moulins à prières. — Singulier mode de sépulture. — Repas de la communauté.

Il y a un ancien proverbe chinois qui dit : *Quand les sabres sont rouillés et les bêches luisantes, les prisons vides et les greniers pleins, les degrés des temples usés par le pas des fidèles et les cours des tribunaux couvertes d'herbes, les médecins à pied et les boulangers à cheval, l'empire est bien gouverné.*

Malheureusement ce proverbe ne trouverait plus son application depuis quelques années. L'insurrection des *Tai-ping*, l'intervention armée des Européens, la faiblesse de caractère de l'empereur *Hien-foung* ont amené un état de décadence, un mépris des vieilles institutions qui sem-

blent annoncer la prochaine dissolution de ce vaste empire.

Son organisation était pourtant un modèle dans son genre : l'empereur, c'est le père et la mère de ses sujets; manquer au respect et à l'obéissance qu'on doit aux délégués de son pouvoir, c'est commettre un crime contre la piété filiale, cette vertu fondamentale qui est l'objet de tous les éloges des moralistes. La piété filiale sert de pivot à la morale publique; être bon ou mauvais citoyen, c'est être bon ou mauvais fils. Telles sont les bases du pouvoir impérial établies par les *king* ou les cinq livres canoniques des Chinois, anciens monuments dus à leurs premiers sages, et qui, datant de plus de quatre mille ans, sont les dépositaires de leur religion, de leur histoire, de leurs lois, et de leur organisation administrative. Mais, si le souverain a le pouvoir paternel vis-à-vis de ses sujets, il est lui-même *Tien-tse* ou le fils du ciel, c'est-à-dire que le *Tien* ou l'Être-Suprême peut, quand il s'en rend indigne, lui retirer la souveraineté qu'il a reçue par un mandat céleste. Aussi, malgré les nombreuses révolutions qui se sont opérées en Chine, malgré les vingt-deux dynasties qui s'y sont succédé pendant la période historique, le profond respect qu'inspire la dignité impériale n'a pas diminué et l'affection pour une dynastie nouvelle devient un des principes du droit public. Tel est le fanatisme politique des Chinois !

L'autorité de l'empereur est absolue, mais non pas despotique : elle est absolue parce qu'il fait la loi ou l'abolit à son gré, qu'il a droit de vie et de mort, que tout pouvoir administratif et judiciaire émane de lui, que tous les revenus de l'empire sont à sa disposition; elle n'est pas despotique parce qu'il n'absorbe pas à lui seul l'autorité, qu'il la délègue à ses ministres qui la transmettent aux gouverneurs de provinces d'où elle arrive de degrés en degrés jusqu'aux chefs de famille dont l'ensemble forme la nation. On n'aborde le fils du ciel qu'avec une extrême

servilité dans les formes extérieures, mais sa puissance est très-contenue par les règles et les usages. Quand on approche de son trône, on frappe neuf fois la terre du front, mais il ne peut choisir un sous-préfet que sur une liste de candidats dressée par les lettrés, et s'il négligeait, le jour d'une éclipse, de jeûner et de reconnaître les fautes de son ministère, cent mille pamphlets autorisés viendraient lui tracer ses devoirs et le rappeler à l'observation des antiques usages.

Deux institutions, le corps des lettrés, et l'office des censeurs font un contre-poids suffisant au despotisme impérial.

Le corps des lettrés forme une véritable aristocratie qui n'est pas le résultat des hasards de la naissance, mais qui se renouvelle perpétuellement par les examens et les concours. Cette institution, qui est la noblesse du talent, a contribué puissamment à la longue durée de l'empire, et a seule la puissance de le maintenir encore sur ses bases ébranlées. Les titres héréditaires n'y sont pas reconnus, sauf pour les descendants du célèbre Confucius, mais on y donne des titres rétrogrades qui anoblissent les ancêtres de l'homme illustre que l'on veut récompenser, marque d'honneur à laquelle les Chinois accordent un grand prix. Tous les magistrats, officiers civils et employés, qui font partie exclusivement de la classe des lettrés, sont désignés par la qualification générique de *kouang-tou*, qu'on a traduit mal à propos par le mot *mandarin*. On n'arrive aux emplois supérieurs de l'administration qu'en se faisant recevoir aux premiers grades des lettrés. L'un est la conséqnence absolue de l'autre. Les mandarins sont divisés en neuf ordres qu'on distingue les uns des autres par des boutons de la grosseur d'un œuf de pigeon qui se vissent au-dessus du chapeau officiel. Les trois premiers ordres ont le bouton rouge, le plus élevé en corail uni, le second vermillon et ciselé, le troisième couleur ponceau; le quatrième et le cinquième ont le

bouton bleu opaque (en lapis-lazuli) et bleu transparent (en verre bleu) ; le sixième blanc opaque (en jade blanc) ; le septième en cristal de roche; le huitième et le neuvième en cuivre doré et ouvragé. Telle est l'organisation de ce remarquable corps des lettrés qui forme, on peut le dire, quoiqu'il pèche souvent dans la pratique, la plus rationnelle et la plus juste des institutions gouvernementales qu'on puisse citer chez aucun peuple du monde !

L'office des censeurs, analogue à ce qu'on voyait chez les Romains, se compose de magistrats qui, n'ayant aucune autorité directe, jouissent cependant du droit de remontrances dans toute son étendue. Les censeurs exercent leur inspection sur les mœurs et la conduite des mandarins, des ministres, des princes et de l'empereur même! On a trouvé au palais d'été quelques-unes de ces remontrances à propos d'abus de pouvoir qui montrent jusqu'à quel point les empereurs étaient justiciables de leur autorité.

Le gouvernement suprême se compose, outre l'office des censeurs :

1° Du conseil privé (*Nei-ko*), dont sont membres huit *tchoung-tang* ou grands lettrés, quatre Mandchoux et quatre Chinois. Le conseil privé est chargé, suivant le livre officiel des statuts, de mettre en ordre et de manifester la pensée de l'empereur dans les formes administratives; c'est une sorte de conseil d'État.

2° Du conseil des ministres composé des huit membres du *Nei-ko*, et des présidents et vice-présidents des six cours souveraines ou ministères. Le conseil des ministres délibère avec l'empereur sur toutes les affaires politiques.

3° De la Cour de cassation, où entrent tous les membres des ministères et les censeurs; elle statue sur les appels en matière criminelle et sur les sentences de mort ; ses décisions doivent être rendues à l'unanimité ; dans le cas contraire, c'est l'empereur qui juge en dernier ressort.

Les six cours souveraines ou ministères sont le *Li-pou*

ou cour des emplois civils qui correspond à notre ministère de l'intérieur, le *Hou-pou* ou cour des revenus publics (ministère des finances), le *Ly-pou* ou cour des rites est à la fois le ministère des affaires étrangères et celui des beaux-arts[1], le *Ping-pou* ou ministère de la guerre et de la marine, le *Hing-pou* ou cour des châtiments (ministère de la justice), et enfin le *Koung-pou* ou le ministère des travaux publics.

L'administration supérieure comprend en outre : l'office des colonies, chargée de la surveillance des Mongols, de Thibétains, et des tribus mahométanes de la frontière occidentale, l'académie des *Han-lin* (*Han-lin-youen*, la forêt de pinceaux) qui partage avec la cour des rites la direction de l'instruction publique, et enfin le conseil d'administration du palais chargé de toute les affaires de la maison de l'empereur.

Tels sont les principaux ressorts du gouvernement central !

Les provinces sont administrées par un gouverneur général qui représente l'empereur ; après lui viennent le gouverneur civil et le gouverneur militaire, puis une foule de mandarins dont le pouvoir et les attributions dépendent du chef civil ou du chef militaire. Pour empêcher les conspirations, les empereurs mandchoux ont décrété que nul ne serait fonctionnaire dans son pays natal, et ne pourrait exercer de charges dans la même province pendant plus de trois ans. Le code chinois interdisait déjà aux fonctionnaires d'acquérir des biens ou de se marier dans leur juridiction territoriale. Ces mutations perpétuelles ont beaucoup contribué à affaiblir le lien gouvernemental, et ont motivé en partie les dernières insurrections. L'empire tout entier est divisé en communes composées de cent familles, dont le chef nommé à l'élection est responsable

1. Ce ministère a été scindé en deux depuis 1862. — Il y a maintenant à Pékin un véritable ministre des affaires étrangères.

des impôts, de l'entretien des routes et de l'accomplissement des corvées publiques.

Je ne donnerai pas de détails plus circonstanciés sur le gouvernement chinois, sujet qui a été supérieurement traité par Abel de Rémusat dans ses mélanges asiatiques, et plus récemment dans l'ouvrage de M. Pauthier intitulé *la Chine moderne*. Un tel développement ne rentrerait pas dans le cadre de cet ouvrage qui n'est que le simple récit d'un voyage; cependant il était utile de mettre sous les yeux du lecteur un aperçu concis de cet antique gouvernement, qui a été un sujet d'admiration pour tous ceux qui l'ont étudié. Qui pourrait nier d'ailleurs que la forme administrative et la religion adoptées par une nation n'aient un rapport direct avec ses mœurs et ses coutumes?

La religion joue un moins grand rôle en Chine que dans tout autre pays. Le fond du caractère chinois, c'est le scepticisme! Le Chinois ne poursuit avec ardeur que les richesses et les jouissances matérielles; les choses spirituelles ayant rapport à l'âme, à Dieu, à une vie future, il ne les croit pas, ou plutôt il ne veut pas s'en occuper : cette indifférence fait le désespoir de nos missionnaires.

« Vous exposez à un néophyte, dit le P. Huc, les fondements de la foi, les principes du christianisme, l'importance du salut, la certitude d'une vie future, toutes ces vérités qui impressionnent si fortement une âme tant soit peu religieuse, il les écoute ordinairement avec plaisir, parce que cela le divertit et pique sa curiosité. Il admet, il approuve tout ce qu'on lui dit; il n'a pas la moindre difficulté, la plus petite objection. A son avis, tout cela est vrai, beau, magnifique; il se pose bientôt lui-même en prédicateur, et le voilà qui parle à ravir contre les idoles et en faveur du christianisme; il déplore l'aveuglement des hommes qui s'attachent aux biens périssables de ce monde, et il vous ferait, au besoin, une superbe allocution sur le bonheur de connaître le vrai Dieu, de le servir, et de mériter, par ce moyen, la vie éternelle.

En l'écoutant, on le croirait bien près de la foi, déjà chrétien; cependant il n'a pas avancé d'un pas ! Il ne faudrait pas s'imaginer que ses paroles manquent d'une certaine sincérité ; ce qu'il dit, il le croit ; ou du moins ce n'est nullement opposé à ses convictions qui consistent à ne pas trop prendre au sérieux les questions religieuses ; enfin tout cela n'est qu'un jeu d'esprit. Plus tard, me disait toujours un lettré que je cherchais à convertir, allons tout doucement, il ne faut pas se presser ; je suis d'avis qu'il n'est pas bon pour l'homme de s'abandonner à des préoccupations excessives. Sans doute la religion chrétienne est belle et élevée ; sa doctrine explique avec méthode et clarté ce qu'il importe à l'homme de savoir ; mais après cela, faut-il augmenter les sollicitudes de la vie? Voyez, nous avons un corps ; que de soins ne demande-t-il pas ! il faut le vêtir, le nourrir, le mettre à l'abri des injures de l'air ; ce corps que nous voyons, que nous touchons, il faut le soigner à chaque instant du jour. Devons-nous donc encore, après cela, nous inquiéter d'une âme que nous ne voyons pas, et pourquoi s'occuper de deux vies à la fois ? Quand un voyageur traverse une rivière, il ne doit pas avoir deux barques et mettre un pied sur chacune; car il risque de tomber dans l'eau et de se noyer. Conduisons-nous d'après les règles de la morale et de l'équité, et attendons l'avenir avec tranquillité. Il nous fut impossible de tirer autre chose de notre lettré, excellent homme d'ailleurs, mais profondément Chinois. Nous aurons occasion de parler plus d'une fois de cet indifférentisme, maladie invétérée et chronique de la nation chinoise. »

L'opinion du P. Huc, qui est également celle de tous les missionnaires, est confirmée par un fait plus concluant encore : lors de l'enterrement d'un prince de la famille impériale qui eut lieu à Pékin en 1861, on convoqua, pour augmenter la pompe de la cérémonie funèbre, des prêtres de toutes les religions qui existent dans la ville. Il y avait des docteurs de la raison, des lamas jaunes du culte ré-

formé, des bonzes et des imans *hoei-hoei* ou musulmans chinois. Tel est le mépris qu'affichent en Chine les hautes classes de la société pour les formes religieuses qui ne sont bonnes, suivant elles, qu'à servir d'amusement au peuple.

On compte dans ce pays trois religions principales : la religion de *Lao-tse*, celle de Confucius, et celle de Fo ou le bouddhisme qui est la plus répandue. On y rencontre en outre un assez grand nombre de mahométans qui habitent surtout le nord-ouest, et dont nous parlerons plus tard en décrivant la ville de *Suan-hoa-fou*, des chrétiens dont le décret sur la liberté de conscience a beaucoup amélioré la position, et enfin quelques juifs dont il n'existe plus que quelques familles et une synagogue à *Kai-foung* dans la province de *Ho-nan*.

La religion de *Lao-tse* passe pour être la religion primitive de la Chine. Ses sectateurs admettent beaucoup de dogmes qui leur sont communs avec ceux de Confucius, mais ils croient à l'existence des dieux intermédiaires, des génies et des démons. Ce culte a dégénéré en idolâtrie. Les prêtres et prêtresses voués au célibat se livrent à la magie, à la nécromancie et à une foule d'autres superstititions. On les appelle *tao-sse* ou docteurs de la raison, parce qu'un dogme de leur croyance, enseigné par *Lao-tse* leur fondateur, admet l'existence de la raison primordiale qui a créé le monde. *Lao-tse* vivait il y a 2400 ans à la même époque que Confucius, avec qui il eut de fréquentes disputes sur le dogme ; ces disputes se continuèrent après leur mort, et les annales chinoises sont remplies du récit des querelles des *Tao-sse* avec les disciples de Confucius. Les superstitions extravagantes des premiers, leur prétention de connaître l'élixir qui donne l'immortalité, donnèrent de puissantes armes à leurs adversaires qui les couvrirent de ridicule. Actuellement la religion de Lao-tse n'est plus pratiquée que dans la plus basse classe du peuple.

La pagode de *Fa-qua* dont nous avons parlé, et qui est située dans une île de la mer du Nord à Pékin, appartient aux prêtres *Tao-sse*. Les vastes salles en sont occupées par une armée de dieux et de génies monstrueux en bois peint et sculpté ; dans les galeries latérales, une foule d'autres figures représentent des héros ou des saints canonisés de cette secte populaire. Au centre de l'édifice se trouvent cinq statues gigantesques : celle du milieu, assise sur un coussin, la poitrine et le ventre découverts, est une représentation du Dieu qui doit venir sauver les hommes, les quatre autres qui lui servent d'acolytes sont des dieux inférieurs ; le premier tient un long serpent enroulé autour de son corps, le second porte un parasol sur la pointe duquel sont attachés des nuages en papier, le troisième qui a une figure effroyable brandit un sabre à deux tranchants, le quatrième enfin joue de la mandoline.

Ces prêtres *tao-sse*, qui ne sont pas plus d'une quinzaine, n'ont pas de costume particulier, ou plutôt ils sont couverts de guenilles sordides ; leur tête est rasée, mais non pas complétement comme celle des bonzes, car ils se laissent croître sur le sommet du crâne une épaisse touffe de cheveux qu'ils maintiennent avec une épingle de métal. C'est leur seul signe distinctif. La misère de ces malheureux et le mépris dont ils sont poursuivis sont tels que le nombre en va toujours diminuant. On les laisse vivre dans l'abjection au fond de leur temple sans s'occuper d'eux, sauf quelques adeptes qui vont quelquefois consulter les sorts, ou brûler du papier peint et des bâtons de parfum au pied des idoles. Les rares aumônes ne pourraient suffire à leur entretien, s'ils n'y joignaient la mendicité qu'ils exercent en grand et de la manière la plus importune. Pour le Chinois travailleur par excellence, tout prêtre est un paresseux, un frelon qui vit dans la ruche aux dépens des abeilles, aussi le *tao-sse* en est-il réduit dans sa vieillesse à louer pour quelques sapèques l'enfant d'une famille pauvre, dont il fait son disciple ou plutôt

son domestique, et qui plus tard devient son successeur.

La religion, ou mieux la doctrine de Confucius, est suivie par les lettrés : l'empereur lui-même s'en est déclaré le patriarche. Elle a pour base un panthéisme philosophique diversement interprété suivant les époques. Quoique l'existence d'un Dieu tout-puissant, punissant le crime et récompensant la vertu, ait été admise par ce grand philosophe, le peu de soin qu'il a pris de baser ses principes de morale sur l'idée divine, a amené peu à peu ses disciples au matérialisme. Pour Confucius, le bien et la justice parmi les hommes sont en conformité avec l'ordre éternel de la nature ; ce qui est mal au point de vue de la morale, pèche contre l'harmonie du Grand-Tout. Il ne s'est, dans aucun de ses ouvrages, livré aux spéculations philosophiques sur l'origine, la création ou la fin du monde ; il n'est jamais religieux, mais il enseigne admirablement la piété filiale, l'amour de l'humanité, la charité, la renonciation de soi-même, enfin c'est un grand moraliste qui a donné les préceptes du beau et du bien, mais qui n'a voulu préjuger en rien les destinées de l'homme et la nature de la divinité. Confucius était né l'an 551 avant Jésus-Christ, et mourut en 479. Il était donc contemporain des premiers philosophes grecs, de Cyrus et de Solon. Voltaire a fait sur lui ces beaux vers :

De la seule raison, salutaire interprète,
Sans éblouir le monde éclairant les esprits,
Il ne parla qu'en sage et jamais en prophète ;
Cependant on le crut, et même en son pays.

Jamais il n'a été donné à un homme d'exercer pendant tant de siècles un aussi grand prestige sur ses semblables. Depuis deux mille quatre cents ans, trois cents millions d'hommes rendent un culte à la fois civil et religieux à ce grand citoyen. Il n'est pas une ville qui n'ait un temple élevé en son honneur ; son image se trouve dans toutes

les académies, dans les pagodes des lettrés, dans les *yamoun* destinés aux examens littéraires, dans les plus humbles écoles des villages les plus reculés ; maîtres et élèves se prosternent devant sa tablette au commencement et à la fin des classes.

La religion de Confucius n'a ni images ni prêtres, chacun la pratiquant comme il l'entend : les mandarins ont ajouté à cette pure doctrine, des cérémonies officielles telles que le culte rendu aux ancêtres, aux astres et aux génies du ciel et de la terre ; mais eux-mêmes tournent en ridicule ces vieilles croyances conservées pour garder un prestige vis-à-vis du peuple, et sont les premiers à se moquer des jours fastes et néfastes, des horoscopes, de l'astrologie et de la divination par les sorts, publiés tous les ans par l'Almanach impérial.

Le principal temple de Confucius à Pékin est situé au nord de la ville ; nous avons déjà donné une description de l'extérieur de ce monument ; à l'intérieur, l'œil ne trouve rien de remarquable que sa vaste étendue, la grandeur des salles, la décoration et la dorure des plafonds, et surtout la quantité de tablettes contenant des maximes du philosophe, gravées en caractères dorés, qui sont suspendues de toutes parts aux murailles. Sur un piédestal est un cadre plus grand que les autres, qui porte l'inscription suivante : *Au très-saint maître Confucius.* Malheureusement les pratiques superstitieuses se sont glissées dans le culte, et les offrandes déposées par les gens simples, telles que les pièces d'étoffe de soie, les vases consacrés remplis de riz, de fruits secs et d'autres aliments, servent à entretenir la paresse des desservants qui balayent le temple, entretiennent les lumières, époussètent les tablettes, et qui se sont constitués d'eux-mêmes les prêtres de Confucius.

La troisième religion est celle de Bouddhâ ; elle prit naissance dans l'Inde vers le dixième siècle avant Jésus-Christ. Bouddhâ se donnait pour le réformateur de l'antique religion des Indous, le brahmanisme ; il considérait

tous les hommes comme égaux devant Dieu, et les admettait tous, sans distinction de castes, aux fonctions sacerdotales et civiles, ainsi qu'aux récompenses de la vie future. Cette religion de douceur et de fraternité était trop en opposition avec les traditions aristocratiques des brâhmes, pour qu'ils pussent l'accepter sans résistance. La lutte dura trois siècles sur le continent indien, et ce ne fut que vers l'an 600 que les bouddhistes, chassés de l'Indoustan, se répandirent dans le Thibet, la Boukharie, la Mongolie, la Birmanie, la Chine et le Japon. Le bouddhisme est encore aujourd'hui la religion qui compte le plus de sectateurs sur la surface du globe. Il commença à pénétrer en Chine vers le premier siècle de notre ère, et y fit bientôt de grands progrès parmi le peuple, dont ses pompes religieuses séduisirent l'imagination. Les Chinois, par une mutilation du nom de Bouddhâ, ont appelé le bouddhisme la religion de *Fô*. Mais une nouvelle réforme se produisit, il y a quelques siècles, au sein même du bouddhisme, dans la Tartarie chinoise. Vers 1400, un prophète appelé *Tsong-Kaba* changea l'ancienne liturgie et introduisit dans les cérémonies du culte des innovations qui présentent une analogie frappante avec certains rites du catholicisme. La réforme de *Tsong-Kaba* triompha rapidement dans tous les pays compris entre les monts Himalaya, les frontières russes et la grande muraille ; la Chine, le Japon et toute l'Indo-Chine restèrent attachés au culte primitif. Les lamas ou prêtres réformés adoptèrent le bonnet et les vêtements jaunes, les bonzes gardèrent le bonnet rouge et les habits gris. Les deux sectes, d'abord rivales, vivent aujourd'hui dans un parfait accord et se regardent comme étant d'une même famille. Cependant, elles ont des temples différents et ne se mêlent pas entre elles.

Les Mongols et les Mandchoux étant tous du culte réformé, ont plusieurs temples à Pékin, entre autres le célèbre couvent des mille lamas, mais on compte dans cette ville un plus grand nombre d'établissements religieux

appartenant aux bonzes. Nous laisserons raconter à Mme de Bourboulon la visite qu'elle fit au commencement de l'année 1861, au temple des mille lamas.

« L'entrée de la lamaserie est remarquable par la profusion de statues qui entourent le péristyle du temple principal. On y voit des lions, des tigres et des éléphants accroupis sur des blocs de granit. Les grandes rampes qui bordent les escaliers sont également ornées de mille figurines bizarres représentant des dragons, des chimères, des licornes et autres animaux fabuleux. Dès qu'on a monté les degrés qui mènent à la porte d'honneur, on arrive sur un vaste perron et on a devant soi une des façades du temple, bâtie tout entière en bois verni et sculpté. D'énormes charpentes soutiennent le bâtiment dont l'intérieur est éclairé par des châssis de papier. Chaque poutre, chaque panneau, chaque morceau de bois a été ciselé, taillé, fouillé à jour. C'est un entrelacement inouï de feuilles, de fruits, de fleurs, de branches mortes, de papillons, d'oiseaux, de serpents ! Au milieu de cette végétation luxuriante en bois sculpté, et pour former repoussoir, un monstre à tête humaine apparaît parfois ouvrant une large bouche, et laissant voir, avec une affreuse grimace, ses longues dents pointues.

« Lorsque nous eûmes pénétré dans l'intérieur du sanctuaire, nos yeux furent quelque temps à s'habituer à l'obscurité mystérieuse qui nous enveloppait. Les châssis de papier éclairent encore moins que les fenêtres à vitraux coloriés de nos églises. La cérémonie religieuse avait commencé, et le coup d'œil était vraiment imposant. Au fond, en face de nous, sur une espèce d'autel qui a la forme d'un cône renversé, est assise la trinité bouddhique, environnée d'une foule de demi-dieux et de génies, ses satellites ordinaires. La statue de Bouddhâ, en bois doré, est gigantesque ; elle a, dit-on, soixante-dix pieds de haut. La figure du dieu est belle et régulière, et, à part la longueur démesurée des oreilles, rappelle bien le type caucasique.

Les lamas mongols, à qui appartiennent ce temple, ont mieux conservé les traditions religieuses que leurs rivaux les bonzes, et savent bien que le prophète Bouddhâ venait des pays d'Occident.

« Devant les statues des dieux est une table sur laquelle sont des vases, des chandeliers et des brûle-parfums en bronze doré. L'intérieur du temple est orné de sculptures et de tableaux ayant rapport à la vie de Bouddhâ et aux transmigrations de ses plus fameux disciples. Dans les chapelles latérales, formées par des pilastres carrés sans corniches ni moulures, sont les images des dieux inférieurs : des gradins, ornés de cassolettes où brûlent sans cesse des parfums, et de vases de cuivre en forme de coupe pour les offrandes, conduisent jusqu'aux pieds des idoles. De riches étoffes en soie, chargées de broderies d'or, forment sur la tête de tous les dieux, comme de grands pavillons d'où pendent des banderoles couvertes d'inscriptions, et des lanternes en papier peint ou en corne fondue.

« Sur un siége doré, en face de l'autel, est assis le grand lama, le chef de la communauté ; son costume touche de très-près à celui des évêques catholiques ; il porte dans la main droite un long bâton en forme de crosse, sur sa tête est une espèce de mitre jaune, et ses épaules sont couvertes d'une chape violette retenue sur la poitrine par une agraffe. Les simples lamas sont accroupis symétriquement dix par dix, sur des nattes qui recouvrent de larges planches presque au niveau du sol ; entre chaque rang de ces divans, est ménagé un espace vide pour qu'on puisse circuler librement. Les prêtres sont tous coiffés d'un chapeau en peluche jaune, orné d'une chenille de la même couleur, chapeau qui ressemble beaucoup à un casque de carabinier. Ils ont tous la longue robe jaune, la ceinture de soie rouge et les pieds nus ; car, en signe d'humilité, ils ont laissé leurs bottes de velours écarlate sous le vestibule. Chacun d'eux est tourné vers le chœur, assis les jambes croisées au rang que lui assigne sa dignité.

« Mais voici que résonne le gong, qui appelle au recueillement et à la prière ! Le grand lama s'agenouille sur le coussin de crin qui lui a été préparé devant son siége doré ; chacun des assistants se prosterne sur les nattes, les bras étendus dans la posture d'une profonde adoration, puis un maître de cérémonies, qui fait l'office de sacristain, agite une clochette, et les lamas murmurent à voix basse des prières qu'ils lisent sur un formulaire en papier de soie que chacun d'eux tient déroulé devant lui. En ce moment un de nos compagnons qui, arrêté devant des bas-reliefs, les examinait attentivement les mains croisées derrière le dos, est invité par un des prêtres à prendre une posture plus décente. Un nouveau coup de gong annonce le commencement des chants sacrés : c'est une psalmodie à deux chœurs, qui se répondent alternativement. Dans ce plain-chant, où chaque chanteur tient la même note, nous entendons des basses très-remarquables, mais le chant est toujours le même ; il ne varie que d'intensité.

« Après la musique vocale imposante, quoique un peu monotone, vint la musique instrumentale : trois lamas battaient la mesure ; l'un frappait sur un tambour, l'autre sur un bassin de cuivre, le troisième agitait une crécelle ronde, grosse comme un crâne ; ajoutez les clochettes, les conques marines et le gong, et vous aurez idée de ce charivari. Le service dura une heure environ avec des alternatives de chant, de musique instrumentale et de rigoureux silence. A certains passages, les lamas se frappaient la tête sur le sol devant la statue du dieu, tandis que le grand prêtre, levant ses bras au ciel, semblait appeler ses bénédictions. Le son des cloches, les prosternements, le chant sacré, l'odeur de l'encens, la tonsure et enfin le costume des officiants, m'ont vivement rappelé les cérémonies du catholicisme. C'est aussi l'avis de nos missionnaires, qui attribuent au réformateur du bouddhisme au quinzième siècle, des voyages en Asie Mineure qui, en lui

faisant connaître les rites de l'Église, lui inspirèrent l'idée de les introduire dans l'ancien bouddhisme.

« Il n'y a pas à Pékin de temple plus riche et qui attire plus de dévots que celui des mille lamas ; les croyances religieuses sont encore toutes-puissantes chez les tartares, les mongols et les mandchoux ; ils professent un grand respect pour leurs prêtres, et j'ai dû constater, après avoir assisté tant de fois aux basses servilités des bonzes mendiants, à leurs cyniques comédies de dévotion et au mépris qui les accueille presque partout, que leurs confrères les lamas ont conservé un maintien plus digne, une réserve plus sacerdotale et un cérémonial imposant, qui expliquent en partie l'immense succès du bouddhisme, cette religion fameuse qui compte en Asie plus de trois cents millions de sectateurs.

Les bonzes, en effet, sont loin d'avoir la même importance dans la société chinoise que les lamas au Thibet et dans la Tartarie. Les plus célèbres bonzeries sont dans un état de décadence complet, et l'incrédulité toujours croissante ne semble pas annoncer qu'elles soient prêtes à recouvrer leur ancien lustre. A certaines époques de l'année, on y voit un assez grand nombre de visiteurs qui y sont attirés plutôt par la curiosité que par la dévotion ; on y va faire des parties de plaisir, des voyages d'agrément, mais on n'y accomplit pas de pèlerinages. Aussi, les bonzes, ne pouvant plus vivre en communauté parce que la charité est insuffisante pour les nourrir, ont-ils pris le parti de se disséminer dans les villages, vivant comme ils peuvent sans discipline et sans hiérarchie. Pour se faire bonze, il suffit de se raser la tête et d'endosser une robe à larges manches ; quand on ne veut plus l'être, on laisse repousser sa queue, et on prend des habits plus courts. Il y a de nombreux couvents de bonzesses, surtout dans le midi de la Chine. Le révérend William Milne, missionnaire protestant, fut logé pendant quelque temps dans un de ces couvents à *Ning-po ;* il nous a laissé un tableau peu

flatteur des mœurs et de la conduite de ces nonnes chinoises vouées au culte de la déesse *Kouanyin*, une des divinités de la triade bouddhique. Rien n'égale la déconsidération où sont tombés les bonzes et les bonzesses que la loi chinoise frappe d'une sorte de mort civile : il leur est défendu de visiter leur père et leur mère, de sacrifier à leurs ancêtres, et même de porter le deuil de leurs parents morts, sous peine de cent coups de bâton. On les met en scène sur le théâtre où on ne manque jamais de leur faire jouer les rôles les plus infâmes ; les empereurs eux-mêmes les raillent et excitent le peuple contre elles dans leurs édits ou *Chan-yu ;* enfin les *Tai-ping* ont cru rendre leur insurrection populaire en les massacrant partout sur leur passage !

« Dans un voyage que je fis pour visiter la ville de *Ho-Kien*, chef-lieu du département où se trouve *Tien-tsin*, je passai deux jours dans une bonzerie située aux environs de la ville, où je reçus la plus complète hospitalité. Cette bonzerie, une des plus vastes et des mieux entretenues que j'aie encore vues, est située sur le penchant d'une colline agreste, où sont disséminés dans un désordre pittoresque les vingt-cinq pagodes, temples et kiosques dont elle se compose.

« Dès que j'eus reçu à *Ho-kien*, où j'étais assez mal logé, l'invitation hospitalière de l'administrateur de la bonzerie, je m'acheminai, sous la conduite d'un jeune bonze qu'on m'avait envoyé comme guide, vers le parc dont on apercevait les hautes futaies : nous nous engageâmes sous l'ombre épaisse d'une allée bordée d'arbres centenaires qui décrivait mille détours capricieux, et qui, traversant des ravins, des étangs, des ruisseaux, parmi des plates-bandes de fleurs odorantes et d'arbustes aromatiques, nous amena, au débouché de grottes profondes taillées en plein rocher, en face d'un lac majestueux au-dessus duquel le temple principal élevait ses portiques de marbre soutenus par douze colonnes de granit.

« Rien de plus saisissant que l'aspect architectural et grandiose de ce monument qui se reflète tout entier dans les eaux paisibles du lac. Au milieu des nymphœas roses qui étalent leurs brillantes corolles au-dessus de leur tige d'un vert tendre moucheté de noir, se promènent des canards mandarins couleur de feu et d'azur; des gouramis et des dorades aux écailles d'or et d'argent se jouent à la surface de l'eau et sautent pour attraper les mouches luisantes qui forment des chœurs aériens; de temps en temps des tortues effrayées par notre passage se laissent tomber dans le lac, semblables à de grosses pierres qui roulent; des petits oiseaux gazouillent sur les longues branches des saules pleureurs et des peupliers argentés.

« Le spectacle de ce paysage enchanteur me fit une vive impression ; je ne crois pas avoir vu dans aucun autre pays du monde un parc où la nature secondée par l'art se soit présentée à moi sous des dehors aussi séduisants.

« Une réception amicale m'attendait : on me fit entrer dans la salle des visiteurs, et l'on plaça devant moi tous les rafraîchissements compatibles avec les règles du jeûne bouddhique. Je passai le reste du jour à visiter les jardins et les nombreux édifices qu'ils renferment, puis, la nuit venue, on me servit à souper dans la chambre vaste et commode qu'on m'avait assignée.

« Le lendemain j'assistai à un service religieux pendant lequel je fus frappé de l'ensemble et de l'harmonie des chants sacrés. Parmi les cinquante bonzes qui faisaient partie de la communauté, il y avait des enfants qui n'avaient pas quinze ans et des vieillards plus qu'octogénaires : ces fraîches voix de soprano mêlées à des basses caverneuses produisaient une psalmodie mélodieuse quoique un peu monotone. J'assistai aussi dans le temple à une cérémonie, pendant laquelle de vieilles dévotes vinrent offrir des bâtons de parfums et des cierges à l'idole de Bouddhâ. Le grand prêtre leur fit l'imposition des mains, pendant qu'elles allumaient leurs offrandes, et se pros-

ternaient en frappant le parvis du front. Ces cierges que j'examinai après coup sont faits avec de la bouse de vache mêlée avec de la cire et des résines odoriférantes; ils se composent d'une sébille de bois au fond de laquelle sont attachés trois bâtons de cire, un perpendiculaire et deux autres formant le cône ; trois plus petits bâtons sont placés horizontalement, de manière que le cierge se compose de sept becs de flamme alimentés par des mèches nitrées ; on dirait un if en miniature.

« Je visitai enfin des grottes où vivent cinq ou six fanatiques devenus complétement étrangers au monde extérieur, et qui, absorbés dans leurs niches par une conversation intime avec Bouddhâ, ne paraissent jamais que dans les postures de la dévotion la plus outrée. Ce sont les saints de la communauté dont la présence lui assure la vénération des fidèles. Deux d'entre eux s'étaient infligés volontairement des supplices ridicules : l'un avait suspendu à sa poitrine et à son bras gauche au moyen de deux crochets de fer qui paraissaient s'enfoncer dans ses chairs saignantes, des lampes à trois et à cinq becs qu'il faisait brûler pour la rédemption des hommes; l'autre était debout, les deux bras et les deux jambes écartés, retenu dans cette position gênante par de lourdes chaînes attachées au plafond; il devait rester ainsi trois mois durant. Je ne fus pas dupe de ces prétendues mortifications : le bonze aux lampes avait collé sur son front un morceau de peau couleur de chair dans lequel était fixé le crochet, et le sang qui découlait n'était probablement que du sang de poulet; quant à celui qui faisait l'X, je le reconnus dans la foule des bonzes qui me reconduisirent à mon départ; ses trois mois de position forcée n'avaient pas duré longtemps. Je n'en parus pas moins admirer le dévouement dont faisaient preuve les deux patients pour racheter nos péchés, et je déposai pour ma part dans le bassin des aumônes une généreuse offrande.

« Deux choses m'étonnèrent encore plus que ces jon-

gleries religieuses : ce furent le moulin à prières et le mode de sépulture adopté par les bonzes. Le moulin à prières ou la prière tournante, comme on l'appelle, ressemble assez à un dévidoir; on y attache des banderolles d'étoffe ou de papier sur lesquelles sont imprimées les prières qu'on veut adresser au ciel; puis le postulant fait tourner le moulin de sa main droite, tandis que la gauche est appuyée sur son cœur; au bout d'un quart d'heure de cet exercice, quand il a été fait avec la contrition et la rapidité suffisantes, on s'est acquis, à ce qu'assurent les bonzes, les indulgences divines. Il existe d'autres moulins encore plus ingénieux et plus commodes pour les paresseux qui peuvent rester couchés et fumer leur pipe tandis que la prière tournante intercède pour eux. Ceux-là, qui sont plus vastes et plus compliqués, sont mis en mouvement par le vent, et même par des chutes d'eau.

« En visitant le cimetière, je fus frappé de la forme des tombes qui simulent des pyramides renversées ; voici l'explication qu'on m'en donna : quand un bonze est mort, on l'enterre assis, c'est-à-dire qu'on fait prendre au cadavre la posture dans laquelle le vivant se mettait en prière, les jambes repliées, les mains jointes et la tête penchée sur la poitrine. Le cadavre ainsi disposé est mis dans une grande jarre de terre sur laquelle on en place une autre de même dimension, mais renversée pour servir de couvercle; le tout est hermétiquement fermé par une maçonnerie en briques de la hauteur des jarres.

« La veille de mon départ je fus invité à un grand dîner où je fus très-étonné, quoique la règle de Bouddhâ établisse l'abstention de tout aliment qui ait eu vie, ainsi que de l'ail et de l'huile, de voir servir des poulets, du porc rôti, des ragoûts de mouton, du poisson et des nids d'hirondelles! Mais tous ces plats succulents n'étaient que des imitations destinées à plaire aux yeux plutôt qu'au palais, et que le frère cuisinier était arrivé à produire par

un miracle de l'art culinaire ; ces prétendus plats de viande ne contenaient que des purées de pois, de fèves et d'autres légumes farineux cuites dans un moule qui leur avait donné la forme voulue, et recouvertes au moyen du four de campagne d'une croûte dorée et appétissante. Des fruits, des confitures, des gâteaux de farine d'orge sans levain, et de l'eau-de-vie de riz complétaient le repas auquel j'ajoutai deux bouteilles de charfreuse qui furent très-bien reçues par les bonzes.

« La bonzerie de *Ho-kien* me confirma dans l'idée que j'avais conçue des prêtres de Bouddhâ, c'est qu'ils sortent tous des classes les plus inférieures de la société où ils se recrutent parmi les enfants abandonnés ou vendus par leurs parents, qu'ils sont affreusement sales et débauchés, et qu'enfin ils n'ont aucune influence ni crédit parmi le peuple qui les réunit tous dans le même mépris. Cela donne beau jeu à nos missionnaires, dont la religion est basée sur une morale plus pure, et qui, malgré la résistance des mandarins de province, balancent aux applaudissements des administrés les excès du despotisme des administrateurs. »

CHAPITRE XI.

LA JUSTICE ET LA FAMILLE.

Administration judiciaire. — Tribunaux des préfets. — Le droit d'appel. — Le Code pénal. — Le livre de médecine légale. — Application de la pénalité. — La strangulation et la décapitation. — Le supplice des couteaux ou la mort lente. — Scènes du prétoire de justice à Tien-tsin. — La bastonnade. — Voleur condamné au supplice de la cangue nourri par sa femme. — Les juges, le bourreau et les officiers de justice. — La police de Pékin. — Les mendiants. — La maison aux plumes de poule. — Les incendies. — Organisation patriarcale de la famille. — Respect pour les vieillards. — Le culte des ancêtres. — La fête des morts. — Rigueur du deuil impérial. — Passion des Chinois pour les cercueils. — Cérémonies des funérailles. — Les cimetières. — Condition servile des femmes. — La polygamie. — Les veuves ne doivent pas se remarier. — Les fiançailles. — Fête du mariage. — Opinion erronée sur la fréquence des infanticides. — Établissements de bienfaisance.

Il y a en Chine un rapport immédiat entre l'application pénale de la justice et l'organisation de la famille. Si l'empereur est le père et la mère de ses sujets, les magistrats qui le représentent à tous les degrés sont aussi le père et la mère de leurs administrés. Tout attentat contre l'autorité est un attentat contre la famille. L'impiété, un des plus grands crimes prévus et réprimés par la loi, n'est autre chose que le manque de respect aux parents. Voici comment le

Code pénal a défini l'impiété. *Est impie qui insulte ses proches parents, qui leur intente procès, qui ne porte pas leur deuil, qui ne respecte pas leur mémoire, qui manque aux soins dus à ceux de qui il tient l'éducation, ou dont il a été protégé et secouru.* Les peines encourues pour le crime d'impiété sont terribles : nous en parlerons plus tard.

En transportant ainsi le sentiment de la famille dans le domaine politique, les législateurs chinois ont créé une machine gouvernementale d'une force prodigieuse, qui dure depuis trente siècles et que n'ont pu détruire ni même ébranler sérieusement les nombreuses révolutions et changements de dynastie, les oppositions de race entre le nord et le sud, l'immensité territoriale de l'empire, l'incrédulité religieuse, et enfin le culte égoïste des intérêts matériels développés à l'excès par une civilisation caduque et immobile.

Nous avons cité, au chapitre précédent, parmi les cours suprêmes siégeant à Pékin, la cour d'appel ou de cassation (*Ta-lis-sse*). Après elle viennent les prétoires de justice qui siégent dans les chefs-lieux de chaque province, et qui sont présidés par un magistrat spécial qui porte le titre de commissaire de la cour des délits; un autre magistrat de grade inférieur y remplit les fonctions d'accusateur public. On trouve ensuite, dans les villes de deuxième et de troisième ordre, des tribunaux inférieurs qui n'ont qu'un seul juge, le mandarin ou le sous-préfet du département. Les peines appliquées par ce dernier sont limitées; quand le crime a mérité un châtiment plus grand, l'accusé est renvoyé devant le prétoire siégeant au chef-lieu de la province; si ce tribunal déclare qu'il a encouru la mort, la procédure doit être expédiée à la cour d'appel de Pékin; celle-ci juge en dernier ressort aux assises d'automne. Aucun tribunal de province n'a donc le droit de prononcer la peine de mort; toutefois en certains cas, lorsqu'il y a révolte à main armée, un gouverneur peut être investi de pouvoirs judiciaires analogues à ceux qu'amène en Europe

l'état de siége. Enfin, il y a dans toutes les localités une salle des instructions où le sous-préfet qui fait sa tournée trimestrielle doit s'informer de tout ce qui se passe, juger les différends, et faire un cours de morale au peuple; mais cette excellente institution, qui présente une certaine analogie avec nos justices de paix, est tombée en désuétude par suite du relâchement des liens gouvernementaux et de l'incurie des mandarins.

Il résulte de cette organisation judiciaire, que le sous-préfet est investi de tous les pouvoirs correctionnels dans le ressort de sa juridiction administrative, état de choses très-vicieux et qui a amené d'énormes abus.

Il n'y a pas d'avocats en Chine, et, comme on le voit, très-peu de juges; aussi la manière de rendre la justice est-elle extrêmement sommaire, et les garanties qu'elle offre à l'accusé à peu près nulles. Les amis ou parents peuvent, il est vrai, plaider sa cause, mais il faut que cela convienne au mandarin chef du tribunal. Quant aux témoins, ils sont exposés à recevoir des coups de rotin, suivant que leur déposition plaît ou ne plaît pas; en général les dépositions les plus longues sont celles qui plaisent le moins au mandarin, car il a une foule d'affaires à expédier, et son temps ne suffirait pas à les examiner toutes dans leurs plus petits détails. Aussi, la condamnation ou l'acquittement dépendent-ils des officiers de justice subalternes qui ont préparé la procédure d'une manière favorable ou contraire à l'accusé, suivant qu'ils en ont reçu plus ou moins d'argent.

Le droit d'appel existe, le condamné peut en référer au prétoire de la province, et même jusqu'à Pékin à la cour de cassation; mais les difficultés sont telles, les chances de succès si minimes, les distances si grandes, que les affaires criminelles se jugent presque toutes dans les tribunaux des mandarins chargés de l'administration locale. On trouve dans la loi chinoise une disposition, qui est de nature à mitiger les excès de pouvoir des juges départemen-

taux; les mandarins ne sont justiciables que de l'empereur et de la cour suprême pour les délits ordinaires, mais le privilége cesse, quand ils ont commis un des grands crimes spécifiés par le code tels que rébellion, désertion, parricide, inceste, lèse-majesté, et même, quand un juge ou le président d'un prétoire sont convaincus par suite d'appel d'avoir rendu un arrêt erroné, ils sont condamnés à recevoir un certain nombre de coups de rotin! Tel est le châtiment des méprises judiciaires!

Il existe en Chine un grand nombre de lois disséminées dans les édits impériaux, dans les recueils de jurisprudence, dans les livres canoniques; mais il n'y a pas, à vraiment parler, de code civil, ni pénal. Les magistrats ont la plus complète latitude pour interpréter la loi qui est d'une grande élasticité, parce qu'elle est mal définie.

Le principal recueil de jurisprudence est le livre des lois de la dynastie des *Tsing;* il a été traduit en anglais sous le titre erroné de code pénal chinois. Il est divisé en sept sections; lois générales, civiles, fiscales, rituelles, militaires, criminelles, et lois sur les travaux publics. A ce livre est annexé un traité de médecine légale, qui a la prétention de déterminer par l'examen de certains signes physiques, s'il y a eu crime, comment et dans quelle circonstance le crime a été commis. Ainsi un noyé qui a été tué ou étouffé, avant d'être jeté à l'eau, doit avoir la plante des pieds entièrement décolorée et l'écume à la bouche, sinon la mort a été volontaire ou accidentelle; il y a aussi un moyen, grâce à certaines préparations pharmaceutiques, de faire reparaître sur un cadavre les coups et les blessures qui ont amené la mort. Le but de ce traité, où on trouve beaucoup de fables au milieu d'observations ingénieuses, est de remplacer les autopsies auxquelles répugnent extrêmement les mœurs chinoises.

Quelques-unes des lois contenues dans le recueil des *Tsing* méritent d'être citées; la loi sur la trahison est atroce! Est coupable de trahison tout individu qui a

trempé dans un complot ayant pour but de troubler l'État, et d'attenter à la personne ou à la propriété du souverain. Le coupable sera condamné à subir la mort lente, c'est-à-dire aux plus affreux supplices. Tous ses parents mâles jusqu'au troisième degré auront la tête tranchée. Tous les individus qui seront convaincus de connivence, soit en ne dénonçant pas l'inculpé, soit en approuvant ses tentatives criminelles, subiront la même peine. Ainsi la loi chinoise prescrit la destruction de toute la famille, dont un des membres s'est rendu coupable du crime de haute trahison, et, de plus, elle admet la complicité morale avec toutes ses conséquences effroyables, puisque l'approbation même tacite est considérée comme un crime.

Une loi étrange, c'est celle qui rend responsable tout propriétaire d'un terrain, où est trouvé un cadavre ; en pareil cas, il doit une indemnité à la famille de la victime, qui, si elle n'est pas satisfaite, peut le traduire devant le tribunal. Cette loi amène de nombreux abus ; on a vu des mandarins prévaricateurs s'entendre avec des parents avides pour dépouiller, par de longs procès et au moyen de difficultés juridiques, un riche propriétaire qu'on faisait passer par toutes les frayeurs de la loi criminelle. Aussi, quand un Chinois veut se venger de quelqu'un, il ne peut mieux faire que de déposer furtivement un cadavre la nuit sur son immeuble ; on a même vu des gens aller se tuer par vengeance dans le jardin, dans la maison, dans la chambre de leur ennemi.

Une autre loi plus rationnelle rend responsable le maître de la mort de ses serviteurs ; si un de vos domestiques est mort, vous devez prouver qu'il a été bien soigné, bien nourri, et qu'aucune brutalité, ni aucune négligence n'a causé son décès.

Tout coupable qui avoue a droit à une réduction de peine.

Un contumace qui livre son complice plus criminel que lui est gracié.

Nous pourrions citer un grand nombre d'autres lois, telles que celles contre les solliciteurs d'emploi, contre les concurrences déloyales, contre les marchands qui vendent à faux poids, les lois relatives au mariage, au respect des vieillards; les unes sont empreintes d'une cruauté excessive, d'autres sont bizarres, il y en a enfin d'ingénieuses et de libérales, mais tous ces détails spéciaux déborderaient le cadre de cet ouvrage; disons seulement qu'on trouve dans le code chinois les circonstances atténuantes, la non-rétroactivité, le droit de grâce du souverain, le droit d'appel aussi étendu que possible. Il est vrai que tout cela est mal combiné, mal appliqué, et a dégénéré par suite du relâchement de la centralisation administrative en une réelle tyrannie et une prévarication sans pudeur de la part des magistrats chargés de la justice. L'autorité ayant perdu sa force, le peuple vit comme il l'entend, sans se préoccuper des lois que les magistrats appliquent suivant leur caprice. Voilà où en est réellement arrivée de notre temps la belle organisation judiciaire des Chinois qui a été préconisée à juste titre!

S'il y a des choses dignes d'admiration dans la jurisprudence chinoise, en revanche l'application de la pénalité est effroyable! L'homme y est considéré comme un être sensible seulement à la douleur physique et à la mort; les législateurs n'ont pas cherché à frapper le coupable dans son honneur, dans son amour-propre, ni même dans son intérêt. L'échelle pénale se compose surtout de la bastonnade appliquée avec un épais bambou, du gros ou du petit bout, et depuis dix jusqu'à deux cents coups, suivant que le délit est plus grave, ou que l'objet volé a plus d'importance. La bastonnade se donne de suite et devant le tribunal. Les peines les plus ordinaires sont ensuite la cangue, le carcan, la prison, et le bannissement perpétuel en Tartarie pour les mandarins qui ont commis des fautes politiques. Nous avons dit que la haute cour d'appel décidait seule de la peine de mort, mais les souffrances in-

fligées par l'ordre des tribunaux inférieurs sont si affreuses, les bourreaux sont si ingénieux à varier les tortures sans amener la mort, le régime des prisons est si odieux, enfin un homme condamné à la cangue, au carcan ou à la cage est exposé à des angoisses si terribles, que, lorsque l'ordre de mort arrive de Pékin, tous ces malheureux marchent gaiement au supplice, comme si leur dernier jour était le jour de leur délivrance.

Les exécutions à mort sont moins affreuses que dans les âges passés, et les supplices chinois si célèbres pour leur férocité, se réduisent maintenant à trois : la strangulation, la décapitation, et la mort lente ou le supplice des couteaux.

La strangulation s'opère au moyen d'un lacet de soie que deux bourreaux tirent de chaque côté, ou d'un collier de fer qui se serre par derrière avec une vis ; ce dernier moyen présente une grande analogie avec le supplice du *garote* encore usité de nos jours en Espagne. La strangulation par le lacet de soie est réservée aux princes de la famille impériale ; le collier de fer sert à faire disparaître à l'ombre des prisons ceux dont on a intérêt à cacher la mort.

Sur la place publique il n'y a pas d'autre supplice que la décapitation, qui est appliquée à tous les crimes vulgaires. A Pékin les apprêts en sont très-simples : les condamnés sont amenés suivant leur rang dans un chariot attelé d'un mulet, ou à pied, et enchaînés ; on les fait mettre à genoux sur les dalles du carrefour consacré aux exécutions ; un des valets du bourreau pousse le supplicié par les épaules, et le maintient étendu sur le ventre en le saisissant par la queue, tandis que le second le tire par les pieds ; en même temps le coup de sabre vigoureusement appliqué s'abat sur la nuque de la victime ! Les bourreaux manient avec une grande adresse leurs sabres un peu recourbés et très-lourds, et la position renversée et tendue, que leurs aides font prendre aux condamnés, empêche qu'ils ne manquent jamais leur coup.

Une centaine de rebelles furent exécutés à Canton en 1859, en présence d'un des interprètes de la légation française : ces malheureux étaient adossés contre les parapets de la ville, à genoux et les mains liées derrière le dos ; il ne fallut que quelques minutes pour que les trois bourreaux, bondissant comme des tigres, eussent fait voler toutes ces têtes !

Les têtes des suppliciés sont exposées sur la place des exécutions dans des cages en bambou suspendues à des mâts. Ces horribles charniers se rencontrent dans les quartiers populeux de toutes les villes de Chine, souvent au centre des marchés les plus fréquentés. Aussi les Chinois se familiarisent-ils de bonne heure avec la mort ; les femmes et les enfants possèdent au plus haut degré le courage passif qui la fait affronter avec calme ; pour beaucoup de ces pauvres gens, ce n'est que la fin d'une misérable et douloureuse existence.

La mort lente ou le supplice des couteaux est infligée pour le crime de trahison, ou de lèse-majesté, pour le parricide et l'inceste. Nous avons vu que le grand mandarin *Sou-chouen*, avait été condamné à la mort lente, mais que sa peine avait été commuée en celle de la décapitation. Le supplice des couteaux est précédé d'un jeu cruel qui doit redoubler encore les angoisses du condamné : on l'attache solidement à un poteau, les mains et les pieds serrés par des cordes, le cou retenu par un carcan ; puis, le magistrat, chargé de veiller à l'exécution, tire d'un panier couvert un couteau sur le manche duquel est désigné la partie du corps qui doit être frappée par le bourreau. Cette affreuse torture se continue jusqu'à ce que le hasard ait désigné le cœur ou tout autre organe vital. La mort lente est rarement appliquée, et le plus souvent la famille du condamné achète à prix d'argent l'indulgence du juge, qui s'arrange pour tirer de suite le couteau dont le coup sera mortel.

Jadis, au temps des anciennes dynasties chinoises, il y

avait une variété et une recherche épouvantable dans la façon de donner la mort. La mutilation, le bain d'huile bouillante, l'écorchement à vif étaient appliqués à l'adultère, à l'empoisonnement, à l'assassinat ; il faut savoir gré aux empereurs de la dynastie mandchoue, d'avoir adouci la rigueur terrible de ces anciennes lois pénales.

Disons cependant, en l'honneur de la Chine, que les exécutions à mort y sont plus rares que dans les autres pays de l'Orient, et que la vie humaine y est à peu près garantie des excès du despotisme gouvernemental. Il est vrai, comme on va le voir, que les punitions correctionnelles, la cage, le carcan, la cangue, et surtout les coups de rotin y sont distribués avec une libéralité sans bornes, suivant le caprice des mandarins.

« Les environs de *Tien-tsin*[1] étaient infestés depuis quelque temps par de nombreuses bandes de voleurs affiliés à la secte du nénuphar blanc[2]. Le gouverneur de la ville *Tchoung-Heou*, ayant reçu de Pékin l'ordre d'agir énergiquement pour rétablir la sécurité, a envoyé des détachements de soldats, qui ramassèrent indistinctement dans les villages suspects, tous les individus qui leur sont tombés sous la main. Il doit y avoir beaucoup d'innocents parmi ces malheureux, ou du moins la plupart ne sont coupables que de connivence avec les voleurs. Quelques mendiants sans aveu ont été aussi arrêtés dans la ville. Le gouverneur a tenu de grandes assises, les coupables ont été jugés sommairement : quelques-uns ont eu la tête tranchée, beaucoup ont été condamnés à la cangue, mais aucun de ceux qui ont été arrêtés n'a échappé aux coups de

1. Récit communiqué par M. Trèves.

2. La secte du nénuphar blanc, qui s'est formée dans le Pe-tche-li, dans le Kan-Sou et dans tout le nord-ouest, entretient des rapports avec les rebelles du sud. Les dernières nouvelles venues de Chine annoncent que cette insurrection, fomentée en partie par les musulmans, s'est rendue extrêmement redoutable et a été sur le point de s'emparer de la ville de Tien-Tsin.

bâton. Ces exécutions ont jeté la terreur ; les vols et les attaques à main armée ont presque cessé, et quoique quelques innocents aient payé pour les coupables, *Tchaung-Heou* a pu se vanter hautement auprès du gouvernement de Pékin d'avoir fait son devoir.

« J'ai eu la curiosité d'assister à une des dernières séances de justice, et, sur ma demande, une place m'a été réservée d'où je pouvais voir sans être vu.

« Le prétoire n'a rien de remarquable au point de vue architectural. Il est défendu par un grand mur de clôture presque aussi élevé que l'édifice principal. Sa première cour d'entrée est entourée de bâtiments qui servent de prisons ; on y remarque des loges basses grillées avec d'énormes barreaux en bambou, où on renferme les prisonniers pendant la nuit. Dans cette cour gisaient accroupis en plein soleil une foule de malheureux aux membres décharnés, à la face livide et recouverts à peine de quelques sordides haillons. Les uns étaient attachés par le pied à une chaîne de fer rivée à un cône en fonte d'un poids tel; qu'ils ne pouvaient le changer de place, et qu'ils tournaient autour comme des bêtes fauves dans un rayon de quelques pieds ; d'autres avaient les jambes et les bras entravés, et ne pouvaient marcher qu'en faisant de petits sauts saccadés et très-douloureux à en juger par la contraction de leurs muscles. Un de ces condamnés avait la main et le pied droits retenus par une planche en bois haute à peine de quelques décimètres ; un soldat de police le tirait en avant par une chaîne de fer attachée à un lourd collier qui emprisonnait son cou, tandis qu'un autre bourreau le fustigeait par derrière pour le faire avancer ; le malheureux se traînait avec peine sur sa jambe restée libre, le corps courbé en deux dans la position la plus pénible. Dans un coin de la cour, d'autres prisonniers subissaient leur condamnation à la cangue et à la cage. J'y remarquai une scène touchante : un voleur était enterré tout vivant dans une cage de bois ; qu'on se figure

un lourd cuvier renversé, sous lequel on fait accroupir un être humain, après lui avoir fait passer sa tête et ses mains dans des trous ronds tellement étroits qu'il ne peut ni les remuer, ni les retirer. La cage de bois pèse sur ses épaules ; quelque mouvement qu'il fasse, il faut qu'il la traîne avec lui. Quand il veut reposer, il doit s'accroupir sur les genoux dans la posture la plus fatigante, quand il veut faire de l'exercice, il peut à peine soulever cette lourde machine. On recule d'effroi en songeant à ce que doit être l'existence d'un homme condamné à un mois d'un pareil supplice. Cet infortuné, ne pouvant ni manger, ni boire, sa femme s'était chargé de ce soin : elle était debout près de la cage, et tirait d'un panier qu'elle avait apporté quelques grains de riz et de petits morceaux de porc qu'elle lui faisait avaler avec des bâtonnets ; elle essuyait de temps en temps avec un vieux morceau d'étoffe la figure livide de son mari qui ruisselait de sueur, tandis que son petit enfant, qu'elle portait attaché par une courroie sur son dos, souriait dans son ignorance de la douleur, et jouait avec les boucles de la chevelure flottante de sa mère. Ce spectacle m'a vivement ému, et j'ai pressé le pas pour ne pas céder à la tentation de me révolter contre ces atrocités.

« L'entrée du prétoire est décorée d'un portail extérieur où sont peintes en couleurs éclatantes des scènes mythologiques.

« Mais voici que les portes à deux battants s'ouvrent avec fracas devant la foule qui se presse dans la première cour. Au fond de la grande salle, sur une estrade élevée, j'aperçois *Tchoung-Heou* dans son costume d'apparat, entouré de ses conseillers et des officiers de justice subalternes. Devant lui sur une table recouverte d'un tapis rouge sont les cahiers des procédures criminelles, les pinceaux et la palette pour l'encre de Chine, un casier recouvert d'étoffes, où sont les codes et les livres de jurisprudence qu'il doit consulter, enfin un vaste étui qui contient des

morceaux de bois peints et chiffrés. Derrière le mandarin est son porte-éventail, et deux enfants richement vêtus de soie, qui élèvent au-dessus de sa tête les insignes de sa dignité. Sur les douze marches de pierre qui mènent à l'estrade, sont échelonnés le bourreau reconnaissable à son chapeau en fil de fer et à sa robe rouge; il appuie sa main droite sur un énorme rotin en bambou, tandis que la gauche est armée d'un sabre recourbé; puis ses aides, et les greffiers de justice, qui agitent tous avec un cliquetis épouvantable différents instruments de torture, et qui poussent à l'unisson des cris affreux pour jeter l'effroi dans le cœur des coupables. Tout autour sont groupés des soldats de police coiffés du bonnet mandchou à gland rouge, et armés d'une pique courte et de deux sabres contenus dans le même fourreau. L'intérieur du tribunal est orné de draperies rouges sur lesquelles sont inscrites des sentences, et de lanternes représentant des monstres; enfin tout a été fait, pour frapper par le spectacle imposant de l'appareil judiciaire la foule avide et curieuse, qui se répand sous les portiques des galeries latérales.

« J'assistai d'un cabinet réservé, situé derrière l'estrade de justice, à la condamnation d'une dizaine de voleurs. Je ne m'étendrai pas sur les scènes de torture qu'amenèrent leurs négations répétées. L'accusé persistant à nier, le juge jetait devant le bourreau un de ces bâtons peints ou jetons placés sur sa table dans un étui, et qui contenait la désignation du nombre de coups de rotin, ou le genre de torture, qui devaient être infligés. L'exécution se faisait immédiatement sous les yeux du juge et des greffiers, qui enregistraient soigneusement les demi-aveux que laissait échapper la victime au milieu de ses cris de douleur. Qu'il me suffise de dire avec quelle incroyable abnégation les inculpés supportaient d'affreuses tortures sans vouloir avouer, ni dénoncer leurs complices, et avec quelle extrême indifférence la multitude assistait à ces scènes d'horreur! Les Chinois sont là comme à un spectacle qu'ils

regardent avidement. Quand le coupable avoue, on le poursuit de huées pour railler son manque de courage; s'il persiste dans son silence, malgré les tourments, toutes les bouches exaltent sa fermeté. Les curieux s'installent au prétoire de justice pour toute la journée : ils y sont accroupis dans toutes les positions, buvant et mangeant les provisions qu'ils ont eu soin d'apporter, riant à haute voix et s'interpellant les uns les autres.

« L'indifférence pour la mort et le mépris de la douleur sont poussés à un point excessif dans ce pays : j'ai rencontré plusieurs fois à Pékin des bandes de condamnés à mort qu'on traînait au supplice : ces malheureux se retournaient en me voyant passer, me montraient du doigt, et chuchotaient entre eux, comme s'ils n'eussent pas été à quelques minutes du moment fatal qui fait trembler tous les hommes. »

La police de Pékin est assez bien organisée, et on jouit dans cette capitale d'une sécurité aussi grande que dans les principales villes d'Europe. Le préfet de police, qui est toujours un Mandchou, s'intitule le général des neuf portes. Il a sous ses ordres plusieurs brigades de soldats de police, et des *ti-pao*, veilleurs de nuit, chargés individuellement de la surveillance d'un certain nombre de maisons. Les soldats de police, distribués par escouades dans de nombreux corps de garde, font des patrouilles toute la nuit et maintiennent le bon ordre dans la journée. Ils portent un double sabre, une pique, et un fouet dont ils ne ménagent pas l'usage. Les *ti-pao* veillent chacun dans leur quartier, où ils signalent leur présence aux commandants des patrouilles, en agitant la crécelle qu'ils portent à leur ceinture. Comme ils sont responsables des vols, incendies ou accidents qui ont lieu dans leur circonscription, toute négligence de leur part est sévèrement punie. Pendant une fête donnée par le consul de France à *Tien-Tsin*, on vola les ifs qui illuminaient la porte d'honneur. Le *ti-pao* fut mandé et reçut l'ordre d'avoir

à livrer les voleurs dans le délai de trois jours, sous peine de recevoir lui-même la bastonnade ; au temps voulu, ce pauvre homme, qui n'avait pu mettre la main sur les coupables, apporta sur son dos au consulat deux ifs tout neufs qu'il avait fait faire à ses frais, et dont la peinture noire n'était pas encore sèche. On conçoit que les conséquences d'une responsabilité poussée aussi loin sont de nature à redoubler le zèle des veilleurs de nuit.

Les portes de Pékin sont fermées tous les soirs au couvre-feu : il est difficile alors de circuler dans les rues de la ville ; la police qui proscrit toutes les réunions nocturnes a le droit de vous demander où vous allez, et de vous arrêter, si vous n'avez pas une bonne raison à donner. D'ailleurs, les barrières à claire-voie qui isolent chaque quartier étant closes, les *ti-pao* qui les gardent ne les ouvrent qu'à prix d'argent. La nuit est faite pour dormir ! Cet axiome des philosophes chinois est rigoureusement appliqué dans l'ordre administratif. Aussi les mandarins, comme les plus infimes artisans, se lèvent-ils à la pointe du jour.

Le service de la voirie laisse beaucoup à désirer à Pékin : les rues sont pleines d'immondices et le moindre vent y soulève des nuages de poussière. Il n'y a pas de balayeurs, ni d'arrosage public ; cependant les particuliers sont tenus, sous peine de bastonnade, d'arroser le devant de leurs portes.

Deux choses sont excessivement incommodes dans la capitale de la Chine : les mendiants et les incendies !

Au matin la ville est envahie en quelques minutes par des bandes d'aveugles, de manchots, de boiteux, de pieds-bots, de paralytiques, de lépreux, d'épileptiques, qui, s'échappant avec le premier rayon de soleil des masures où la police les confine pendant la nuit, se répandent dans les plus beaux quartiers, aux portes même des palais, dont ils assourdissent les maîtres par l'importunité de leurs prières et la vivacité de leurs récriminations. Loin d'être

interdite, la mendicité est protégée par l'État. Les mendiants forment une immense association qui a des règles fixes. Ils ont un roi nommé à l'élection, et un trésorier chargé du partage des aumônes et des vivres. La part de mise dans l'association se compose d'infirmités ou de maladies plus ou moins hideuses. Quand des désordres ou des vols ont lieu dans la ville, le préfet s'en prend au roi des mendiants qui est responsable de ses sujets. Pékin tout entier a l'air d'une immense cour des miracles, et dans les premiers temps qu'on y séjourne, la vue de toutes ces misères, de toutes ces plaies vraies ou simulées, causent un profond dégoût; peu à peu cependant on s'y habitue, et on arrive à jeter dédaigneusement, comme les riches Chinois, quelques sapèques à la volée au milieu des troupes de gueux, sans être autrement affecté de leurs souffrances.

On trouve dans les mendiants chinois une variété de types, un chaos de guenilles, un ensemble de physionomies repoussantes et grotesques que Callot lui-même aurait été impuissant à reprodnire : ici, c'est un nain haut de deux pieds, gras et luisant, qui passe, tenant par la main un géant décharné et tellement maigre qu'on peut compter les os de son échine; ces deux personnages sont couverts d'étoffes grossières en feutre de poils de chameau dans lesquelles ils se sont taillés des robes et un capuchon; on dirait des malades d'hôpital ! Ce feutre est si plein de trous, si imprégné d'ordures, que le Mongol, à qui il servait de couverture de cheval, l'a cédé à quelque revendeur parce qu'il le trouvait trop sale ; c'est tout dire ! Le géant s'arrête, ouvre une bouche large comme un four, et, pour montrer qu'il a faim, mange l'herbe des rues et fouille avidement dans les tas d'immondices, tandis que le nain, afin d'attirer les sapèques, danse avec des postures grotesques et en poussant des rires stridents. Plus loin, c'est un faux épileptique qui se roule dans la poussière en faisant des contorsions impossibles; puis des

bandes d'aveugles qui s'avancent en file, en barrant la rue et sous la conduite d'un borgne ; les aveugles ont la spécialité d'être tous plus ou moins musiciens, et se livrent au charivari le plus odieux. Beaucoup de mendiants stationnent dans les endroits populeux de la ville presque entièrement nus, à l'exception d'un caleçon en guenille; personne ne s'en formalise! Pour appeler l'attention, ils se frappent à tour de bras sur le bas des reins, et si ces claques sonores n'attirent pas l'aumône du passant, ils le poursuivent d'imprécations. Ces pauvres trop peu vêtus, qui laissent croître leurs barbes et leurs cheveux, forment sans doute une des tribus de l'association; car plusieurs fois Mme de Bourboulon leur fit distribuer des vêtements, et le lendemain ils reparaissaient dans le même costume, un peu moins habillés même.

Rien ne pourrait donner une idée de l'habileté singulière avec laquelle les mendiants chinois simulent les infirmités; un mandarin prétendait qu'à l'heure où ils sont enfermés dans leurs bouges, les aveugles voyaient, les paralytiques marchaient, les manchots retrouvaient leur bras, les bossus perdaient leur bosse, les lépreux reprenaient leur teint naturel.

C'est le long des murailles de la ville chinoise que sont confinés les mendiants : ils habitent là de misérables huttes en torchis, et des cabanes construites avec des matériaux de démolitions ; leur quartier est séparé de la ville par des portes où veillent des soldats de police. Tous ceux qui sont trouvés la nuit dans Pékin reçoivent la bastonnade.

Il existe en dehors de la porte de *Tchi-houa,* dans les faubourgs de la ville tartare, un établissement philanthropique encore plus curieux. C'est la maison aux plumes de poule. Qu'on se figure deux vastes hangars en bois construits avec des poutres non équarries, et couverts de lattes cimentées avec de la boue. Le sol soigneusement battu est couvert d'une couche épaisse de plumes de

volailles achetées par l'entrepreneur dans tous les marchés et les restaurants de Pékin. Aussitôt que le couvre-feu a sonné, les bandes de mendiants se précipitent dans cet asile, où moyennant un sapèque qu'ils payent en entrant, ils reçoivent l'hospitalité pour la nuit. Tout le monde étant rentré, le gardien abaisse au moyen d'une mécanique une grande pièce de feutre de la dimension de la salle : cette couverture publique reste suspendue à quelques pouces au-dessus de la tête des dormeurs qu'elle défend contre le vent, contre la froidure des hivers rigoureux et contre la pluie qui passe facilement à travers les trous de la fragile toiture. La plume et la concentration de tous ces corps humains suffisent pour entretenir dans ces établissements une chaleur suffocante. Il faut avoir vu, le soir, lorsque les soldats de police y amènent les mendiants retardataires, grouiller, se démener, se tordre cette cohue forcenée, pour comprendre ce que peut être la maison aux plumes de poule ! Les rayons des lanternes venant à tomber dans ce trou profond, sans horizon, où s'agitent comme dans un boyau de mine des centaines de créatures, on se croirait à l'entrée d'une bouche de l'enfer ! c'est un entassement de bras, de jambes, de têtes ! On y voit toutes les infirmités, tous les âges et tous les sexes, et, quand les malheureux que les soldats y poussent à coups de fouet et de bâton y sont brusquement jetés, ils sont accueillis dans cette géhenne par un tonnerre de huées et de jurons ! On dirait alors que tout va s'écrouler, et on se précipite vers la porte, heureux d'échapper à des odeurs insupportables, à la vue et aux clameurs de ce pandémonium humain : on se demande après, si on n'a pas rêvé !

Les incendies sont excessivement communs dans le nord de la Chine : la mauvaise disposition des cheminées et des *kang*, dont les briques ne sont pas assez épaisses, et communiquent en rougissant le feu aux poutres sur lesquelles elles s'appuient, l'usage si habituel des pétards

et des pièces d'artifices qu'on tire sans précaution jusque dans les maisons, enfin, et surtout les matériaux inflammables des habitations chinoises construites entièrement en bois vernis avec des châssis en papier, expliquent suffisamment la fréquence des sinistres.

Il ne se passe pas de nuit à Pékin qu'on n'entende le cliquetis précipité des crécelles et les cris des veilleurs de nuit qui annoncent le feu, tandis qu'au loin résonnent sourdement les gongs des Tours du Guet et des Tambours. Les mugissements entrecoupés de ces gigantesques bassins de cuivre sont encore plus sinistres que le tocsin.

Dès qu'un incendie est signalé, on voit sortir de chacun des quartiers de la ville les brigades de pompiers courant au pas gymnastique. Les pompes, aspirantes et refoulantes, très-lourdes et d'une grande force, sont placées sur des traverses en bambou que tiennent dix ou douze porteurs. Les points d'appui et d'équilibre sont si bien observés dans ces transports à bras, que la rapidité extrême de leur marche n'en est pas retardée. Les porteurs sont précédés et suivis du reste de la brigade armée de haches, d'outils de démolition et de lanternes. Chaque quartier de la ville a sa brigade de pompiers et sa pompe; ces pompiers qui n'ont pas d'uniformes composent une milice spéciale, et sont tenus, sous peine de châtiments sévères, d'accourir au premier signal. Quant aux pompes qui paraissent être une imitation des nôtres, elles ont la forme de dragons ou de serpents marins dont elles portent le nom.

L'organisation générale est bonne, mais elle manque de direction et d'unité; les chefs ne savent ni commander, ni se faire obéir, et, pendant que les soldats de police éloignent les voleurs trop disposés à profiter du désordre, font la chaîne, remplissent d'eau les cuves où s'alimentent les pompes, et montent la garde autour des objets mobiliers qu'on enlève aux flammes, les pompiers arrachent

les poutres de bambou, enfoncent les portes, montent sur les toits pour jeter de l'eau, et font la part du feu avec une libéralité qui fait le désespoir des propriétaires, dont on démolit les habitations souvent éloignées de plus de cent mètres du foyer de l'incendie.

Une chose étonnante, c'est la rapidité avec laquelle on reconstruit les maisons détruites ; le terrain est déblayé comme par enchantement, les charpentiers travaillent sur le sol brûlant, et au bout de quelques jours un quartier rasé par le feu voit s'élever de nouvelles constructions. Il est vrai que les matériaux ne sont ni onéreux, ni difficiles à transporter.

Nous avons dit, au commencement de ce chapitre, comment le législateur chinois avait appuyé l'autorité de l'empereur sur le respect patriarcal si puissant en Chine. La vénération pour la vieillesse est devenue une loi de l'État. On rencontre souvent dans les rues de Pékin des vieillards impotents, trop pauvres pour louer des chaises à porteurs, qui sont assis dans des charrettes à bras traînées par leurs petits enfants : sur leur passage, ils reçoivent les hommages de tous les jeunes gens, qui cessent leurs jeux et leurs plaisirs pour prendre une attitude respectueuse. Le gouvernement est le premier à encourager ces sentiments, en donnant des robes jaunes aux vieillards d'un âge très-avancé. La robe jaune (on sait que cette couleur est réservée aux membres de la famille impériale) est la plus grande distinction qu'on puisse accorder à un particulier.

Tout Chinois qui a atteint l'âge de 70 ans donne un repas et une fête à sa famille et à ses amis ; il est arrivé à l'âge *vénérable*, et s'il a employé sa vie à accumuler des richesses, s'il a de nombreux enfants, il a acquis, suivant l'adage populaire, le comble du bonheur dont on puisse jouir ici-bas. Ainsi la longue vieillesse est un bonheur dans les idées chinoises, et, là où un Européen ne voit que le déclin de la vie et le manque de jouissances actives qui

12

la rendent agréable, le Chinois se flatte de couler ses derniers jours au sein d'une douce quiétude.

Le culte des ancêtres si répandu, et qui est la religion du foyer domestique, doit son origine aux mêmes idées; c'est une chose touchante que cette vénération pour les aïeux, ce souvenir permanent donné à leur mémoire, et cette participation muette qu'on leur accorde dans les destinées de la famille! Il n'est pas une cabane, si pauvre qu'elle soit, où les tablettes sur lesquelles sont gravées les noms des ancêtres depuis celui qui passe pour le fondateur de la famille jusqu'au grand-père défunt, n'occupent la place d'honneur dans une niche au fond de la chambre. Chez les gens riches, il y a une pièce réservée, espèce de sanctuaire domestique, qui contient tous les portraits et les reliques de famille. Devant un autel richement orné près duquel on entretient constamment des lampes allumées, on vient au temps prescrit par les rites brûler des parfums, présenter des offrandes et faire des prostrations. Le chef actuel de la famille ne prendrait pas une décision importante, sans aller méditer dans le temple des ancêtres, qu'il semble appeler ainsi à prendre leur part des biens et des maux qui arrivent à leurs descendants.

Au dix-huitième siècle, ce culte et les hommages rendus à la mémoire de Confucius excitèrent des discussions entre les missionnaires catholiques. Les uns voulurent les tolérer comme innocents, les autres les condamnèrent comme idolâtres, et furent appuyés par la cour de Rome. Ces querelles malheureuses déplurent au gouvernement chinois qui y vit une preuve d'intolérance, et ordonna des persécutions contre les chrétiens.

Le culte domestique des ancêtres n'exclut pas les soins qu'on donne à leurs tombeaux; au mois d'avril on célèbre la fête du *Tchang-feu*, ou des morts. Tout le monde, hommes, femmes, enfants et jusqu'aux animaux sont ornés de petites branches de saule-pleureur, symbole de la douleur et du souvenir; on se rend ensuite aux tombeaux des

aïeux soigneusement entretenus et décorés de fleurs pour cette occasion ; on émaille le sol qui les entoure de découpures en papier doré, on y brûle des cierges et des bâtons d'encens, et, par un soin puéril, on dépose sur les tombes des plateaux et des vases pleins de mets délicats.

L'étiquette du deuil est rigoureusement observée ; il dure trois ans pour un père ou une mère, et pendant ce temps les mandarins même ne peuvent exercer aucune fonction publique ; ils doivent vivre dans la retraite, ne rendre aucune visite, et interrompre toute relation officielle. La couleur la plus généralement adoptée pour les vêtements de deuil est le blanc.

Durant le séjour de M. et Mme de Bourboulon à Pékin, l'empereur *Hien-foung* étant mort, le deuil impérial fut déclaré dans toute la Chine. La sévérité de ces prescriptions est extrême. Aucun homme ne peut se faire raser la tête pendant quatre-vingt-dix jours ; toute réjouissance de famille est interdite pendant un an et un jour ; les fêtes publiques, les théâtres, les représentations des bateleurs, sont fermés pour trois ans ; il y a vacance des tribunaux, et aucun mariage ne peut être contracté pendant un laps de temps déterminé par la loi. Un garde-magasin chinois de la légation ayant appris que l'empereur était à l'extrémité, et étant pressé de s'établir, demanda un congé pour aller se marier au plus vite, mais comme il n'avait pas vu sa femme, suivant la coutume chinoise, et qu'il n'avait pas pris le temps de se renseigner auprès des entremetteuses, il revint quelques jours après fort piteux, déclarant que son épouse n'était ni belle, ni jeune, et qu'il avait été odieusement trompé.

Rien n'égale le calme étonnant des Chinois en face de la mort, les malades meurent avec tranquillité, sans lutte, avec ce fatalisme qui est un des caractères les plus curieux des races orientales. Le P. Huc raconte que, lorsque des néophytes chrétiens venaient l'appeler pour administrer les derniers sacrements, ils ne manquaient pas de lui dire ;

le malade ne fume plus sa pipe; c'était une formule pour indiquer que le danger était pressant.

Dans les autres pays on s'abstient de parler de cercueils ; c'est un objet lugubre qui entre furtivement dans les maisons, et qu'on dérobe à la vue des moribonds. En Chine, on en fait montre ! Chez les riches particuliers, près du temple réservé aux ancêtres, est la chambre des cercueils, où sont classés et numérotés ceux de chacun des membres de la famille. On fait des économies pour s'acheter une bière plus riche que celle des autres, et un fils ne croit pas pouvoir faire un plus beau cadeau à son père vieux et malade, que de lui offrir un cercueil qu'il a payé du produit de son travail. Ces trophées de la mort sont les ornements de la maison ! Aussi faut-il voir avec quel soin ils sont sculptés, dorés, peints en couleurs éclatantes !

La fête funéraire d'un enterrement est la plus grande occasion pour les Chinois de déployer leur luxe et de faire ostentation de leurs richesses. On a vu des familles se ruiner pour célèbrer le décès d'un de leurs membres.

Dès le matin, l'administration des pompes funèbres établit à la porte de la maison mortuaire une espèce d'arc de triomphe en nattes, sous lequel des musiciens gagés exécutent des airs tristes et solennels. La salle d'entrée, drapée dans toute sa hauteur, reçoit les amis et les connaissances du défunt, dont le portrait est placé au-dessus des statues des dieux domestiques et de l'autel des ancêtres. Un repas somptueux est servi sur des tables dressées à l'avance, et tous les invités doivent par convenance s'y asseoir et manger, car c'est le mort, devant l'image duquel sont placés ses mets favoris, qui est supposé vous recevoir et manger avec vous. On ne voit pas le cercueil qui est placé dans une chambre retirée. Bientôt le gong annonce le départ du cortége ; en tête s'avancent les porte-bannières déployant des drapeaux et des cadres peints sur lesquels sont tracées des inscriptions louangeuses; der-

rière eux, la troupe des musiciens où domine les instruments à vent, trompes, flûtes, cornes et surtout l'inévitable tam-tam, font entendre sans interruption des mélodies un peu monotones, mais d'un effet très-lugubre; puis viennent des bonzes qui portent sur leur dos des autels et les statues des divinités. Ceux-ci précèdent la bière entourée d'un immense catafalque et de draperies avec des glands de soie. Les dorures, les couleurs les plus gaies, les plus éclatantes, et les plus bariolées ornent le char funèbre et les panneaux du catafalque décorés de dessins sur verre. Cette lourde machine n'est pas traînée par des mulets; elle est conduite à bras comme un palanquin, et il faut au moins quarante hommes qui se relayent successivement pour la transporter. Une troupe de pleureuses, tête baissée et voilée, suivent le cercueil et accompagnent les musiciens de leurs cris nasillards; enfin vient la famille cachée dans des chaises à porteur toutes drapées d'étoffes blanches. Il est de bon goût qu'aucun parent du défunt ne se laisse voir, à cause de la douleur où on suppose qu'il doit être plongé.

Tout se passe avec le plus grand silence; les Chinois qui aiment tant à tirer des pétards s'en abstiennent dans cette occasion.

Il ne faut pas croire que cette pompe funèbre soit celle d'un riche ou d'un mandarin; un pauvre ouvrier se privera toute sa vie de manger à sa faim pour avoir un bel enterrement, et le mendiant qui sent la mort approcher ne trouve pas de meilleur moyen d'exciter la générosité, que de dire qu'il n'a pas de quoi s'acheter un cercueil convenable. Les enterrements des grands personnages se font avec une pompe extraordinaire; on porte devant eux tous les objets qui leur ont servi pendant leur vie, les meubles, les uniformes, les armes, les insignes des dignités; plusieurs milliers de personnes accompagnent le cortége, mais on n'y voit jamais de soldats, même pour les mandarins militaires.

Il n'y a pas de cimetières publics à Pékin. Les cercueils très-grands et très-lourds sont recouverts d'un enduit qui les rend imperméables à l'air, et permet de les conserver longtemps sans inconvénient dans les maisons. Aussi les gens riches gardent-ils quelquefois le corps de ceux qu'ils ont aimés dans une pièce réservée de leur habitation de ville. Il est d'usage d'enterrer les morts dans la campagne au milieu d'un jardin qui appartient à la famille. Quant aux pauvres, qui n'ont pas un pouce de terrain à eux, leurs cercueils sont déposés dans un endroit isolé ou même jetés dans les fossés de Pékin. Lorsqu'on parcourt les environs des grandes villes, les yeux sont frappés de la quantité de tombeaux disséminés dans la campagne. Ce sont de petites éminences coniques en forme de pains de sucre, émaillées de gazon fleuri et entourées de saules pleureurs, de genévriers et d'arbres verts. Les cercueils, posés à plat sur le sol qui n'a pas été creusé, sont recouverts d'un monticule de terre, mais les pluies d'orage suivies de grandes sécheresses lavent les terres, fondent l'enduit, font craquer le bois, et les cadavres pourrissent au grand air. C'est un spectacle affreux, auquel il faut s'habituer en Chine!

Le gouvernement ne prend aucun soin de faire disparaître ces hideuses épaves de la mort, aussi horribles à la vue que dangereuses pour la santé publique. Dans quelques villes, il existe, dit-on, des sociétés philanthropiques qui font donner la sépulture aux pauvres, mais la seule chose que nous ayons pu constater c'est la spéculation de certains industriels, qui, moyennant un droit assez élevé, conservent, dans des locaux affectés à cet usage, les corps des marchands ou des riches particuliers des provinces éloignées morts en voyage, et que leurs familles font réclamer et transporter à grands frais.

Les cérémonies du mariage sont loin de donner lieu à une pompe aussi grande que les funérailles.

La condition de la femme est servile en Chine. Il y a un

proverbe qui dit : *la jeune fille est soumise à ses parents, l'épouse à son mari, la mère à son fils*. La femme est considérée comme inférieure à l'homme ; sa naissance est un malheur ; une fille ne peut être qu'à charge à sa famille, car elle doit être renfermée jusqu'à l'époque de son mariage, et comme elle n'exerce aucune industrie, elle ne saurait dédommager ses parents des dépenses qu'elle leur occasionne. Elle vit en recluse dans la maison paternelle, mangeant seule à l'écart, regardée comme une servante et en remplissant les fonctions. Toute son instruction consiste à savoir manier l'aiguille et à préparer les aliments. Le gouvernement, qui attache une si grande importance à l'instruction publique, et qui a multiplié avec tant de soins les écoles et les maisons d'éducation, n'a pas songé aux enfants du sexe féminin. La femme, c'est la propriété de son père, de son frère, de son mari ! Elle n'a même pas d'état civil ! On la marie sans la consulter, sans lui faire connaître son futur époux, sans daigner lui en dire le nom.

Dans les familles riches, les femmes mariées sont complétement confinées dans le gynécée. Lors des rares occasions où leur maître les autorise à se visiter entre elles, ou à aller visiter leurs parents, elles ne sortent que dans des chaises hermétiquement closes. Les Chinois de haut rang sont très-jaloux [1] de tout ce qui touche à leurs femmes ; celles-ci sont reléguées au fond d'un corps de bâtiment réservé, et aucun des membres de la diplomatie européenne n'eut occasion, malgré des relations journalières et une certaine intimité avec les mandarins, d'apercevoir ni leurs épouses ni leurs filles, ni même les femmes âgées de leur famille. Pendant la guerre, lorsque les officiers européens pénétraient jusque dans les appartements les plus secrets pour faire des casernements, les jeunes femmes

1. Il y a eu des eunuques sous les anciennes dynasties, mais les empereurs mandchous ont aboli cette barbare institution.

étaient cachées dans des coffres ou sous des monceaux de vêtements. Elles se familiarisèrent peu à peu cependant avec les figures européennes, et dans les derniers temps de l'occupation, chaque fois que la musique militaire passait, faisant retentir les rues de la ville de ses puissantes harmonies, on voyait de petites mains ouvrir les châssis des fenêtres, et de jolies têtes avec de longues tresses brunes se pencher pour écouter. Il n'en est pas de même dans les classes pauvres : les femmes sortent à visage découvert, et jouissent d'une certaine liberté, chèrement achetée par les travaux pénibles et fatigants auxquels elles sont condamnées. Ces malheureuses créatures, qui servent de bêtes de somme à leurs maris, sont dégradées, courbées en deux, vieillies et laides à vingt ans.

La polygamie existe en Chine, quoiqu'elle ne soit pas reconnue par la loi, qui ne fait que la tolérer dans des cas exceptionnels. Quelque nombre de femmes qu'ait un grand personnage, il n'a toujours qu'une épouse légitime, la première. Les Chinois appellent les autres *petites femmes*, femmes de second rang. Celles-ci doivent obéissance à la femme légitime, qui seule ne peut être répudiée sans des raisons légales. La loi ne dit rien des autres, que le mari peut traiter suivant son caprice.

Les veuves ne doivent pas se remarier, cela est considéré comme un déshonneur et leur attirerait le mépris public. La loi interdit même aux veuves de mandarins, de convoler en secondes noces : la gloire, qu'elles ont eue de vivre avec un homme honoré de distinctions publiques, doit leur suffire.

Les mariages, ou du moins les fiançailles, sont souvent conclus avant que les contractants n'aient atteint l'âge de puberté. Cela dépend des conventions entre les parents, et, comme l'obéissance des enfants est absolue, la pensée ne leur viendrait même pas de s'opposer aux arrangements qu'on a pris pour eux. La cérémonie des fiançailles est considérée comme le mariage définitif ; personne n'oserait

contester la sainteté de cet engagement, qui est si solennel, qu'une fiancée qui perd son fiancé ne peut se remarier.

Après les fiançailles, on fixe en famille le jour de la fête du mariage, qui est quelquefois reculé de plusieurs années. Cela dépend de la volonté des parents, des horoscopes des deux fiancés, et des prescriptions de l'almanach Impérial dont la science astrologique décide pour chaque semaine, pour chaque jour de l'année, les temps fastes et néfastes.

Une jeune Chinoise n'apporte aucune dot ; ce sont les parents de l'épouse qui payent une somme d'argent pour l'acheter, et qui font les cadeaux d'étoffes, de meubles et de provisions. Si le père de l'épousée n'a pas d'enfants mâles qui héritent de lui à l'exclusion absolue des filles, il s'engage par avance à lui laisser une partie de sa fortune, car ce sont ses neveux ou ses collatéraux masculins qu'il fera de préférence légataires de ses biens, afin d'être assuré que ses héritiers accompliront les cérémonies rituelles devant sa tombe et devant l'autel de ses ancêtres, ce dont une femme est regardée comme indigne.

Les préliminaires sont traités par des entremetteuses appelées *mei-jin*, et c'est seulement quand les conditions sont réciproquement acceptées, que les deux familles se reçoivent et échangent des visites. Tout le monde peut voir la jeune fille, excepté celui qui l'épouse qui doit s'en tenir au ouï-dire de ses parents.

Les cérémonies du mariage varient beaucoup dans leurs formes, suivant les provinces. A Pékin, la mariée se rend en pompe au domicile de son époux, qui la reçoit à la porte de sa maison : elle est parée de ses plus beaux vêtements en soie, brodés d'or et d'argent ; ses longues nattes noires sont diaprées de pierreries et de fleurs artificielles (si la famille ne possède pas de bijoux, l'usage est d'en louer pour la journée chez les prêteurs sur gages) ; sa figure est fardée, ses lèvres rougies, l'arc de ses sourcils est noirci, et ses vêtements sont inondés de musc. Un palanquin, richement orné et entouré de musiciens, l'at-

tend à la porte : elle se présente devant sa mère qui attache sur sa tête le voile nuptial, dont elle est entièrement recouverte. Il est d'usage que la mère et la fille se confondent alors en gémissements, et la timide épouse doit être entraînée de force de la maison paternelle ; agir autrement serait manquer aux lois de la pudeur et du bon goût. Au moment où le palanquin atteint la porte du domicile conjugal, on tire un feu d'artifice et les spectateurs font le plus de bruit possible pour marquer leur joie. L'épouse doit faire quatre génuflexions devant son époux et maître qui vient la recevoir, puis les deux conjoints font leurs prières devant l'autel des ancêtres, accomplissent les libations prescrites, et boivent le vin consacré dans la même coupe. Un grand repas, où se réunissent les hommes des deux familles, achève la journée ; les femmes mangent de leur côté, et c'est seulement dans la chambre nuptiale que l'épouse enlève le voile sous lequel sont cachées, pendant toute la cérémonie, sa figure et sa taille.

Quoique la naissance d'une fille soit considérée comme un malheur, quoique les femmes chinoises soient très-fécondes, malgré la famine et la misère, les infanticides sont loin d'être aussi communs à Pékin et dans le nord de la Chine, que l'ont assuré quelques missionnaires. Le P. Huc, qui a parcouru les provinces de ce vaste empire et qui en connaît à fond les mœurs et les usages, déclare, pour rendre hommage à la vérité, qu'il n'a jamais rencontré un cadavre d'enfant nouveau-né mort faute de soins. Des relations de voyageurs, publiées dans le commencement de ce siècle, établissaient qu'il y avait à Pékin un puits, où les soldats de police précipitaient tous vivants les enfants abandonnés dans les rues, qui avaient pu échapper à la voracité des porcs et des chiens, lâchés la nuit dans la ville pour dévorer ces innocentes victimes.

Le séjour tout récent des Européens dans la capitale de la Chine, a permis de constater que ces accusations odieuses étaient fausses ou reposaient sur des données exagérées :

dans les temps de grandes disettes, comme celle que la province de *Pe-tche-li* eut à subir au commencement de ce siècle, de nombreux infanticides eurent lieu et amenèrent la promulgation d'édits impériaux dirigés contre ces pratiques révoltantes ; on a eu le tort d'en conclure que ce crime était commun en tout temps dans le pays. Il y a à Pékin un hospice appelé le *yun-tang*, destiné à recevoir les enfants trouvés, où l'état entretient des nourrices à ses frais. Les enfants, quand ils ne sont pas adoptés par des particuliers, y sont élevés jusqu'à l'âge adulte. D'ailleurs, les parents n'ont pas le droit de vie et de mort comme on l'a prétendu. Le code pénal inflige une punition de cent coups de bâton et le bannissement au père et à la mère, convaincus d'avoir fait mourir leur enfant par suite de mauvais traitements.

Disons enfin que les sentiments charitables ne sont pas aussi étrangers aux Chinois qu'on s'est plu à le dire : on trouve dans la capitale, outre l'hospice pour les enfants trouvés, divers autres établissements philanthropiques, des asiles de secours pour les vieillards et les impotents, des léproseries, des sociétés pour faire enterrer les pauvres, et des maisons gratuites d'éducation.

CHAPITRE XII.

COSTUMES, CÉRÉMONIAL, USAGES.

Physique des Chinois du Nord. — La queue. — Les trente-sept poils de la moustache impériale. — Oreillettes, fourrures et capuchons. — Vêtements des hommes. — Absence de linge de corps. — Costumes de cérémonie. — Beauté des femmes. — Déformation des pieds. — Coiffures. — Description d'une robe de princesse mandchoue. — Lunettes, bourses, éventails. — Tabac à fumer et à priser. — Fumeurs d'opium. — Ameublements. — Paresse excessive des gens riches. — Les palanquins. — Les lanternes. — Passion pour le jeu. — Les dés, les cartes et les dominos. — Le vin de riz et l'eau-de-vie de sorgho. — Horreur des Chinois pour les liquides froids. — Maisons de bains et de thés. — Dîner dans un restaurant chinois. — Cuisine et service. — Débauches nocturnes. — Les ambassadeurs coréens à Pékin. — Étiquette à suivre avec les mandarins. — Excessives politesses. — Rapports difficiles avec la classe ouvrière. — Repas d'apparat offert à M. Trèves par le grand mandarin Hen-Ki.

Il y a une extrême différence de mœurs, de coutumes, de langage entre les indigènes des dix-huit provinces de la Chine. Les habitants de Canton ne ressemblent pas à ceux de Shang-haï qui diffèrent encore plus de ceux de Pékin. Beaucoup d'écrivains qui ont traité de la Chine ont trop généralisé leurs observations, et, de ce qu'ils ont bien vu les villes de la côte, ils en ont conclu qu'ils avaient tout vu. C'est pour cela qu'une foule d'usages locaux ou pure-

ment accidentels ont été mal interprétés par les Européens. Tel voyageur qui a entendu dire qu'on mangeait des rats, des vers frits, des gigots de tigre, a transporté, grâce au travail involontaire de son imagination, sur la table chinoise où il a dîné une fois, ces mets étranges qui n'y figurent jamais. Le Chinois est enclin à la moquerie : souvent il répond sérieusement par une histoire ridicule, dont il rira plus tard lui-même, aux questions pressantes des étrangers. Des fables de toute espèce se sont ainsi accréditées en Europe, et, comme elles flattent le goût de l'esprit humain pour les bizarreries, il faudra bien longtemps pour les retirer de la circulation.

Les Chinois du nord sont grands et bien faits ; ils ont le teint beaucoup plus clair que ceux du midi et paraissent plus robustes. Cependant leurs fréquents mélanges avec les Tartares ont développé outre mesure chez eux le type de la race mongolique, la saillie des pommettes, les yeux bridés et la dépression du front. Leur physionomie est plus accentuée, plus énergique, mais ils ont l'air moins fins et moins civilisés que les habitants des grandes villes du sud-est.

Les difformités naturelles sont peu communes à Pékin, et, comme le climat est sain et tempéré, il n'est pas rare d'y rencontrer des vieillards centenaires.

Tous les hommes se rasent la tête, à l'exception d'une couronne sur le sommet du crâne, dont ils se laissent croître les cheveux dans toute leur longueur. Il est de règle dans la bonne société de se raser tous les dix jours ; c'est un soin de propreté auquel aucun Chinois ne saurait manquer. L'usage de porter la queue a été imposé aux indigènes par la dynastie mandchoue ; sous les empereurs de race chinoise, les hommes laissaient pousser toute leur chevelure qu'ils réunissaient en touffe sur le sommet de la tête au moyen d'un nœud d'étoffe. Les rebelles *Taiping* n'ont pas manqué de revenir à cette coiffure des anciens temps qu'ils ont adoptée comme signe distinctif,

et massacrent impitoyablement tous ceux qui ne sont pas coiffés comme eux.

Dans le nord où les rebelles n'ont pas encore pénétré, se laisser croître les cheveux est un signe de deuil ou d'extrême pauvreté ; les prêtres font seuls exception : ceux de *Lao-tse* portent leur chevelure, les bonzes sont complétement rasés.

Pour être à la mode, il faut que la queue atteigne au moins un mètre de longueur, et, comme le cas est rare, les jeunes gens élégants allongent indéfiniment la leur avec des nattes qu'ils achètent aux barbiers. Les mandarins sérieux, les grands dignitaires la portent très-courte pour montrer leur mépris pour les supercheries de la mode ; ceux qui sont chauves se contentent d'une queue en soie noire attachée sous leurs chapeaux.

Les Chinois ont peu de barbe, quelques longs poils sous le nez et au menton, mais à cause de cette rareté même, ils y tiennent extrêmement. Le dernier empereur *Hien-foung* avait trente-sept poils de chaque côté de sa moustache ; son barbier eut le malheur, un jour en la cirant, d'arracher un de ces augustes poils ; l'empereur, qui n'avait plus son compte, se mit dans une fureur extrême ; jamais, même pour les affaires les plus graves de l'État, pour les progrès croissants de la rébellion, on n'avait vu le souverain si en colère ! Bref, le barbier fut condamné à avoir la tête tranchée !

Cette mode de la queue, sans inconvénient dans les pays chauds, cause des rhumes fréquents pendant les froids hivers de Pékin. Pour couvrir le tour de leurs oreilles qui est rasée, les Chinois s'attachent autour du cou au moyen d'un ruban de soie des oreillettes doublées en fourrure. Les lunettes également doublées en drap protégent les yeux contre la réverbération du soleil. Un capuchon rouge ou bleu se rabat à volonté sur la tête qui est coiffée d'un chapeau dont les revers sont en fourrure. Le luxe des fourrures est porté au plus haut point chez les gens riches

qui s'en enveloppent tout entiers en hiver. Cela tient à ce qu'ils ne se chauffent jamais chez eux où ils ne font pas même de feu. Comme ils ne connaissent pas les gants, les revers de leurs manches sont très-larges et couvrent leurs mains en se rabattant.

Les ouvriers portent des robes et des manteaux en coton ouaté ; plus le thermomètre descend, plus le Chinois met de manteaux ; dans les grandes gelées, ils ont quelquefois dix ou douze vêtements superposés. Les draps qui viennent de Russie sont chers, et les vêtements de soie sont réservés pour les jours de fête. Ceux qui n'ont pas le moyen d'acheter des vêtements en coton, se fabriquent eux-mêmes des surtouts et des cottes en paille et en jonc tressé.

La chaussure est peu en usage parmi les gens du peuple qu'on voit partout courir pieds nuds ; l'empeigne des souliers d'hommes est communément en indienne noire avec une étroite bordure blanche ; la semelle seule est en cuir et souvent en carton. On porte aussi des guêtres en nankin ou en soie.

L'usage du linge de corps est inconnu en Chine, l'habitude des bains médiocrement répandue, le blanchissage peu pratiqué : quand les vêtements sont sales, on en change ; la propreté est donc en raison de la richesse de la garde-robe.

Le costume d'apparat des mandarins est très-brillant : voici celui que revêtait pour les grandes réceptions *Hen-Ki* surintendant des douanes et secrétaire du conseil des affaires étrangères : le chapeau officiel en peluche noire avec des plumes, des revers en fourrure, et le globule de corail indiquant le premier grade des officiers civils ; la longue robe de soie jaune ornée sur la poitrine et sur le dos de deux plastrons dans lesquels des paons étaient brodés ; autour de la taille une ceinture en soie verte avec des effilés en or, des passementeries, des boutons en bois de sandal sculpté et en corail rose ; le pantalon en satin

noir écru ; les bottes de même étoffe montant jusqu'aux genoux avec les semelles de cuir jaune; comme bijoux, une grosse bague en jade vert[1], de la largeur de la première phalange du doigt annulaire, un lourd collier également en jade passé autour du cou, et dans la main droite, un bâton de commandement en laque rouge illustré de pierres fines enchassées et ciselées. Les officiers de grade inférieur n'ont pas le droit de porter des bijoux en jade qui ont une grande valeur et se contentent de cristal de roche, de bois sculpté ou même de verre coloré. Quant aux princes de la famille impériale, leur costume est le même que celui des grands mandarins, à l'exception des plastrons de la robe qui sont blasonnés du dragon à cinq griffes[2] armoirie de la dynastie régnante, du globule d'émeraude[3] qui surmonte le chapeau, et du collier de cérémonie descendant jusqu'à la ceinture, composé au lieu de jade vert de grains de corail et d'ambre gris.

Le costume des Chinois présente une grande uniformité : les mandarins civils, les préfets, les officiers de justice, les riches marchands portent tous des vêtements taillés sur la même coupe et d'étoffes analogues. Il n'y a pas d'uniformes spéciaux, parce que toutes les carrières sans exception sont remplies par les lettrés, qui se distinguent seulement par la couleur et la matière des globules vissés au-dessus de leurs chapeaux. Les prêtres des différents cultes, les bourreaux et tourmenteurs publics, les soldats[4], les marins réguliers et les agents de police font seuls exception, car les milices qui se rassemblent à certaines époques n'ont pas d'uniformes. Les soldats portent

1. Le sceau avec lequel les mandarins scellent leurs actes est gravé sur leurs bagues, dont ils ne se séparent jamais.

2. Les grands dignitaires peuvent prendre pour emblème le dragon, mais à quatre griffes seulement.

3. L'émeraude est le signe distinctif des princes du sang, l'onyx, œil de chat, est réservé à l'empereur, la perle fine à l'impératrice.

4. La cavalerie de la garde impériale a conservé le costume national des Tartares.

un chapeau de paille de forme conique avec une houppe de soie rouge, une veste courte, brune à bordure rouge, ornée par devant et par derrière de deux écussons en toile blanche, indiquant le numéro du bataillon, et sur lesquels est inscrit le mot *ping* qui veut dire soldat. Il existe encore à Pékin quelques bataillons de tigres, soldats chargés du service du palais impérial, qui sont habillés d'un grand maillot rayé de noir et de jaune, à l'imitation du pelage de l'animal dont ils portent le nom, avec un capuchon représentant une tête de monstre à gueule ensanglantée et à longues dents menaçantes. Cet uniforme bizarre, destiné à effrayer l'ennemi, remonte au temps des anciennes dynasties, où il était d'usage que les soldats se couvrissent la figure d'un masque effrayant[1], mais les dernières guerres ont appris aux Mandchous l'inutilité de ces mascarades, et le corps des tigres, réduit à quelques centaines d'hommes, disparaîtra bientôt de l'armée chinoise. Les soldats de police se distinguent par leurs chapeaux à queue de renards, et par leurs vestes à bordure verte. Les marins ont la tête couverte d'une sorte de toque en paille, enduite et imperméable, et sont vêtus d'une houppelande de coton bleu ouatée.

Le type de la beauté chinoise a été très-exagéré par les peintures grotesques qu'on fabrique à Canton pour l'exportation européenne. Les femmes ont le teint et tous les attraits des créoles; une main petite et charmante, de jolies dents, des cheveux noirs superbes, la taille longue, mince et souple; leurs yeux un peu relevés vers les tempes donnent à leur physionomie quelque chose de piquant; leur grâce indolente et leur mignardise sont loin d'être sans charmes. Deux choses leur nuisent beaucoup, l'étrange abus du fard dont elles se couvrent la figure et qui détruit leur beauté de bonne heure, et surtout la mode des petits

1. A l'époque des Mings, les bourreaux cachaient leur figure pendant les exécutions sous des masques représentant des têtes de chevaux ou de licornes.

pieds qui paraît ridicule et repoussante à un Européen.

Cet usage barbare, beaucoup moins commun à Pékin que dans les provinces du Sud, a été vivement combattu par les empereurs mandchous qui ont rendu plusieurs fois des édits sévères contre ce système de mutilation. Les dames tartares et chinoises qui composent la cour des impératrices, ainsi que les femmes des nombreux fonctionnaires qui résident dans la capitale, ont conservé leurs pieds naturels, mais, telle est la force de la mode, que beaucoup d'entre elles ont adopté le brodequin de théâtre, avec lequel il est encore plus difficile de marcher. Dans ces chaussures, un haut talon, fixé sous la plante des pieds, dissimule leur forme naturelle et force celle qui les porte à s'appuyer seulement sur l'extrémité des doigts. Ces brodequins de contrebande sont employés aussi les jours de fête par les femmes du peuple qui, forcées de conserver leurs pieds naturels pour aider leurs maris dans leurs pénibles travaux, se donnent au moins le plaisir d'avoir de temps en temps la démarche à la mode.

La mutilation qu'on fait subir aux femmes chinoises, remonte à une haute antiquité. On prétend qu'une impératrice, née avec le pied bot, imposa cet usage aux dames de sa cour et que de là il se répandit dans tout l'empire. Ce qu'il y a de certain, c'est que la jalousie des hommes, la paresse et la vanité des femmes le firent adopter généralement. Avoir un petit pied, c'est prouver qu'on est riche, qu'on peut vivre sans rien faire, puisqu'on est dans l'incapacité de travailler ! Une Chinoise de bonne famille se croirait déshonorée, si ses parents n'avaient pas pris soin de la déformer. D'ailleurs elle se marierait difficilement, car un pied long de deux ou trois pouces est un de ces charmes irrésistibles que les poëtes indigènes ont célébré sur tous les tons de l'enthousiasme.

Les habitants des villes de la côte, qui sont en rapport journalier avec les Européens, répondent aux observations

qu'on leur fait à ce sujet, en se moquant de la compression exagérée que nos dames font subir à leur taille ; leur argument, qui ne manque pas de force, a souvent réduit au silence leurs interlocuteurs.

Dès qu'une petite fille a atteint l'âge de six ans, sa mère lui comprime les pieds au moyen de bandelettes huilées : le pouce est replié sous les quatre autres doigts qui sont rabattus eux-mêmes sous la plante du pied. Ces ligatures sont serrées de plus en plus tous les mois, et on arrive ainsi, lorsque la jeune fille est adulte, à faire prendre à son pied la forme d'un poing fermé. Les conséquences de cette mutilation sont souvent graves, en interrompant la circulation et en amenant des plaies difficiles à guérir. Aussi existe-t-il une corporation de pédicures : ce sont de vieilles femmes, qui, sous prétexte des soins à donner, pénètrent dans toutes les maisons, où en réalité elles servent d'entremetteuses pour les mariages et les intrigues amoureuses. C'est par elles qu'on a pu avoir ces détails, car une Chinoise, à quelque classe de la société qu'elle appartienne, et quelque peu honnête que soit d'ailleurs sa conduite, ne ferait voir à aucun prix son pied nu ; ce serait même l'offenser que de chercher à voir ses brodequins! On conçoit aisément quelle peine les femmes doivent avoir à marcher! Elles s'avancent en sautillant, les bras étendus en guise de balancier ; on dirait qu'elles sont montées sur des échasses. Cependant, telle est la force de l'habitude, que les jeunes filles jouent à cloche-pied des journées entières, exécutent les postures de danse les plus difficiles, et renvoient avec une adresse merveilleuse le volant, sur le revers de leurs petits brodequins qui leur servent de raquettes.

Avoir les ongles des mains très-longs est encore un genre de beauté fort estimé. Les dames riches y attachent une extrême importance, et, dans la crainte de les casser, elles y adaptent des étuis en argent qu'elles emploient en même temps comme cure-oreilles.

La coiffure des femmes varie dans chaque ville; voici les plus usitées à Pékin : les jeunes filles laissent tomber leurs cheveux en touffes sur leur front et de chaque côté de la figure; par derrière ils sont divisés en une multitude de tresses ornées de rubans et de fleurs artificielles; lorsqu'elles sont fiancées, elles relèvent leurs cheveux à la chinoise, et les retiennent avec l'épingle d'argent, en signe de leur engagement; enfin, le jour de leur mariage on leur fait subir l'opération du *kai-mien*, ou de découvrir la figure, qui consiste à raser le front jusqu'à une certaine hauteur, puis à enrouler leurs longues nattes sur un coussinet en carton doublé en soie noire et posé sur la nuque; ce coussinet, qui supporte des fleurs artificielles en-pierres précieuses non taillées, en plumes d'oiseaux, ou simplement en papier et en verre coloré, suivant le rang et la fortune, est attaché aux cheveux par la grande épingle en argent d'un pied de long qui traverse tout le chignon, et qui a la même signification en Chine que la bague d'alliance en Europe.

Outre le fard dont elles se peignent, le noir qui teint leurs sourcils, leurs cils et le tour de leurs yeux, les Chinoises mettent deux larges mouches de taffetas noir sur chacune des tempes; cette mode qui est également suivie par quelques hommes, a une raison médicale, les médecins indigènes considérant que ce taffetas entretient sur la peau une irritation favorable à la santé.

Leur costume se compose d'une tunique ou robe de dessous descendant jusqu'à mi-jambe, et d'un caleçon de soie serré à la taille, dont l'extrémité est plissée comme des manchettes et nouée avec un ruban. Elles portent des bas fabriqués d'étoffes différentes, cousues ensemble, piquées et doublées en coton. Une robe longue, fendue sur le côté, peu ample, formant une sorte de fourreau qui s'adapte au corps, recouvre entièrement les vêtements de dessous; les manches sont larges et pendantes, le collet qui monte très-haut est étroit et s'attache par des agrafes,

ainsi que les revers de la robe qui se croisent sur la poitrine de manière à en dissimuler les contours. Il serait aussi indécent pour une dame chinoise de laisser voir ses mains que de montrer ses pieds; aussi ses manches lui servent-elles à la fois de gants et de manchon. Quelque temps avant le départ de Mme de Bourboulon pour la Sibérie, les chrétiens de la province de *Pe-tche-li* lui firent hommage d'une robe de princesse impériale : des broderies exquises, représentant le dragon à cinq griffes, des animaux et des fleurs fabuleuses, encadrés dans des passementeries en soie blanche sur fond écarlate, et terminées par une étoffe rayée des couleurs de l'arc en-ciel à fond de brocart d'or, enrichissent ce beau spécimen de l'industrie chinoise.

Les dames de haut parage exécutent elles-mêmes presque tous les objets nécessaires à leur toilette, surtout les broderies et les fleurs artificielles. C'est leur principale occupation au fond du harem où les confine la jalousie de leurs époux. Elles passent le reste du temps à se parer, à cultiver des fleurs dans les jarres de porcelaine, à jouer avec des chiens et des oiseaux privés, et à se faire représenter les ombres chinoises, distraction qui passionne ces malheureuses privées de tout commerce d'esprit.

Ce qui donne un caractère particulier au costume des habitants du Céleste-Empire, ce sont les accessoires de toilette, c'est-à-dire, les éventails, les parasols, les pipes, les tabatières, les blagues à tabac, les étuis à lunettes, les bourses. Tout cet attirail de petits objets usuels, dont ils ne se séparent jamais, est suspendu à leurs ceintures par des cordons de soie; il faut y ajouter les montres d'or que les mandarins et les riches marchands recherchent beaucoup, et sont fiers de montrer à toute occasion. Les étuis à lunettes, porte-éventails, bourses, blagues pour le tabac à fumer et pour le tabac à priser, sont en carton recouvert d'étoffe et brodé en or et en argent. Ces objets indispensables se vendent ensemble dans des coffrets fabriqués

exprès et analogues à nos nécessaires de toilette[1]. Les lunettes, ordinairement en verre de couleur et doublées de drap, sont très-grandes et donnent un aspect risible à la physionomie de celui qui les porte. Elles ne sont pas grossissantes, et servent seulement à protéger la vue et à masquer la figure des rusés marchands, qui les placent magistralement sur leur nez, dès qu'il s'agit d'affaires.

L'usage de l'évantail est général dans les deux sexes et dans toutes les conditions : hommes, femmes, enfants, riches, pauvres, prêtres, lettrés, soldats, l'ont sans cesse à la main. Les élégants, qui n'ont ni cannes ni cravaches, agitent leur éventail avec prétention, en se donnant des airs suffisants; les évolutions que les jeunes filles font faire au leur, forment un langage muet mais significatif; les mères s'en servent pour endormir leurs enfants au berceau; les maîtres pour frapper leurs écoliers récalcitrants; les promeneurs pour écarter les moustiques qui les poursuivent; les ouvriers, qui portent le leur dans le collet de leur tunique, s'éventent d'une main en travaillant de l'autre; les soldats manient l'éventail sous le feu de l'ennemi avec une placidité inconcevable. Il y a des éventails de deux formes, ouverts ou pliants : les premiers sont en feuilles de palmier ou en plumes; les seconds sont formés de lames d'ivoires ou de papier; ils servent d'albums autographiques, et c'est sur un éventail en papier blanc qu'un Chinois prie son ami de tracer une sentence, des caractères ou un dessin qui puissent lui rappeler son souvenir. Ces albums-éventails, sur lesquels sont apposés les sceaux d'hommes illustres ou de grands personnages, acquièrent une haute valeur.

Le tabac, qui n'a été apporté en Chine par les Mandchous que depuis deux siècles, s'y est répandu universellement. Tout le monde fume sans discontinuer du matin

1. Ces coffrets sont un des cadeaux les plus usuels.

au soir, les hommes dans des pipes grandes comme des dés à coudre en cuivre, avec un tuyau en bois noir et un bout en jade, les femmes dans des pipes plus grandes dont le tuyau est aussi haut qu'elles. Le tabac à fumer, qui est faible et de mauvaise qualité, est réduit en poudre grossière et se fabrique dans le pays. L'étroitesse du fourneau des pipes, et l'absence d'allumettes chimiques, peu commodes pour ces fumeurs déterminés, forcent les gens riches à avoir à leur service de jeunes enfants, qui n'ont pas d'autres fonctions que de les accompagner partout avec une mèche en cire odoriférante toujours allumée ; les ouvriers trouvent dans tous les établissements publics, auberges, cafés, restaurants, maisons de bains, des bâtons nitrés, fixés sur un chandelier de cuivre dans le vestibule d'entrée, qui fournissent gratuitement du feu aux passants.

Les priseurs sont moins nombreux que les fumeurs : cette habitude a été empruntée aux missionnaires qui résidaient jadis à la cour, et s'est perpétuée à Pékin parmi les mandarins; le tabac français est le plus estimé; il s'en vend encore une grande quantité dans la capitale; le tabac indigène, en poudre très-fine, jaune et fortement mélangée d'essences, est beaucoup moins cher et moins recherché.

Les tabatières sont de petits flacons en agate, en jade, ou en verre opaque qu'on porte dans une blague pendue à la ceinture; au bouchon est adaptée une spatule pour ramener le tabac, que les priseurs placent sur le pouce, et qu'ils reniflent avec un bruit tout particulier.

A la passion du tabac, il faut ajouter celle de l'opium bien plus funeste encore. Ce furent les résidents anglais de l'Inde qui, dans un but d'avidité, importèrent les premières caisses d'opium à Canton. Ce commerce illicite est également protégé par le gouvernement britannique et par les mandarins. Un décret impérial ayant défendu de fumer

cette pernicieuse substance sous peine de mort, elle se vend à des prix très-considérables, et ce sont les mandarins eux-mêmes qui, s'en faisant les entrepositaires, la répandent avec des bénéfices énormes parmi leurs concitoyens.

Dans le nord de la Chine, l'usage de l'opium est très-restreint, et les hauts fonctionnaires s'en abstiennent complétement. Dans les ports au contraire, on trouve à chaque pas des *opium shops* où des malheureux, qui se privent de nourriture pour satisfaire cette passion déplorable, sont couchés sans mouvement et abrutis au milieu d'une atmosphère de fumée narcotique. L'opium à fumer se compose de petites boules noires qu'on place sur un calumet et qu'on allume à une lampe à esprit de vin; chaque boule procure quatre à cinq bouffées. Les Européens, qui en ont essayé, en conservent une impression désagréable, un mauvais goût dans la bouche, des maux de tête et de cœur.

La police de Pékin est très-sévère pour les fumeurs qui se cachent chez eux pour se livrer à leur passion. Cependant, il n'est pas rare de rencontrer dans les rues de ces malheureux, déjà marqués par ce fatal poison, qui n'a d'autre mérite que de donner des visions fantastiques à leur sommeil : ils sont osseux, jaunes, parcheminés; leur bouche est baveuse, leur parler difficile, leurs yeux hagards, leur haleine fétide. Celui qui commence à fumer l'opium est perdu! Rien ne peut lui faire perdre cette affreuse habitude qui le tue avant cinquante ans!

Aux détails que nous venons de donner sur les costumes et les habitudes corporelles des Chinois du nord, il convient d'ajouter quelques renseignements sur l'ameublement de leurs habitations, ainsi que sur les palanquins et les lanternes, sorte de mobilier roulant dont ils se font suivre partout.

On connaît déjà la distribution et l'aménagement intérieur d'un palais ou *fou* chinois: plus de la moitié du

terrain est occupé par des allées, des cours, des jardins; on y voit des rocailles, des ponts rustiques, des viviers avec des gouramis[1] et des poissons rouges, des volières peuplées de paons, de faisans dorés et de poules de Bantam, et surtout de nombreuses jarres de porcelaine ou de terre cuite peinte et vernie contenant des arbres en miniature, des vignes, des jasmins, des plantes grimpantes, et des fleurs de toute espèce; la chambre principale du rez-de-chaussée est ouverte du côté du jardin; une cloison en treillis à jour forme la séparation du salon et de la chambre à coucher.

Le rez-de-chaussée comprend la salle à manger, la cuisine, et quelquefois une salle de bain. Quand il y a un étage supérieur appelé *leou*, il contient des chambres et des magasins; la salle d'entrée est invariablement consacrée aux ancêtres et aux génies de la famille. Dans chaque pièce on retrouve le *kang* qui sert à la foi de lit, de canapé, et de siéges dans tout le nord, et des nattes épaisses qui garnissent le plancher.

Les meubles proprement dits sont en petit nombre: quelques chaises ou tabourets en bois dur sur lesquels on pose des coussins, une petite table en laque rouge, un brûle-parfum et des chandeliers en bronze doré et émaillé, des jardinières et des corbeilles contenant des fleurs, des tableaux sur papier de riz, et enfin la tablette inévitable contenant quelque sentence morale, ou une invocation aux ancêtres.

Il n'y a point de fenêtre proprement dite: des ouvertures carrées, percées sur le côté quand la pièce donne sur la cour ou sur les jardins, ménagées entre les doubles poutres qui soutiennent le toit lorsqu'on pourrait être vu de la rue ou des maisons voisines, laissent pénétrer un

1. Le gourami (*osphromenes alfax*) devient très-grand. C'est un excellent poisson qui appartient à la famille des pharyngiens labyrinthiformes.

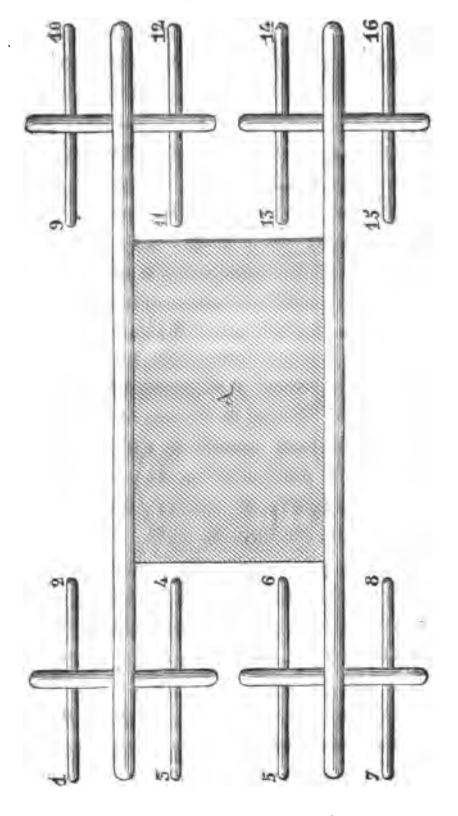
faible jour à travers les interstices d'un grillage, composé de minces lames de bois entre-croisées qui forment une jalousie fixe.

C'est dans ces mystérieux appartements que les gens riches passent la moitié de leur existence, s'adonnant à une voluptueuse paresse ; il est presque impossible à un Européen d'y pénétrer, et, autant les Chinois sont disposés à être communicatifs dans les affaires, dans les fêtes, dans les réceptions, autant ils sont réservés dans tout ce qui touche à leur vie intime.

La paresse physique est poussée à un haut point en Chine ; il est considéré comme malséant de marcher, de se promener, de se servir de ses membres. Rien n'étonne plus les indigènes que le besoin de locomotion qui nous caractérise ! Ils s'accroupissent sur leurs mollets, allument leur pipe, déploient leur éventail, et contemplent d'un œil goguenard les promeneurs Européens qui vont et viennent d'un bout à l'autre de la rue, en marquant le pas avec une précision mathématique. Quand on fait à pied des visites officielles, il faut s'excuser de n'être venu ni à cheval, ni en palanquin, car c'est marquer peu de considération pour le personnage qu'on va voir ainsi. Le palanquin surtout est d'un usage incessant. A Pékin il y a de grands établissements pour la location des palanquins, où on en trouve de disponibles à toute heure. On paye environ une piastre par jour pour ceux qui sont portés par six hommes ; à quatre hommes, c'est une demi-piastre, deux hommes, cent sapèques. La légation de France a pour son service vingt-quatre porteurs, revêtus de tuniques bleues avec collets et bordures aux trois couleurs. Les palanquins sont généralement ouverts par devant et par derrière ; il y a une fenêtre ou plutôt un carreau fixé sur le côté, et une banquette transversale sur laquelle on s'asseoit.

Le système qu'on emploie, pour faire transporter par quelques hommes des fardeaux relativement très-lourds,

est fort ingénieux. Le dessin ci-joint l'expliquera mieux qu'une description :



A, est le palanquin ou fardeau qui est suspendu aux deux plus longs bambous. Les chiffres indiquent la place des seize porteurs dont on peut doubler ou diminuer le nombre de moitié, suivant qu'on double ou qu'on diminue les traverses.

La Chine a été nommée plaisamment le pays des lan-

ternes. Dans les villes, sur les fleuves, aux postes militaires, aux façades des palais, des pagodes, des boutiques, on ne voit que lanternes de toutes les formes et de toutes les grandeurs. Avec leur aide les artificiers illuminent les jardins, les danseurs figurent des caractères, les grands personnages font connaître aux passants leurs titres et qualités. On en fabrique même pour jouets d'enfants, sous formes de poissons, d'oiseaux, de chevaux. La fête des lanternes, dont les voyageurs ont tant parlé, se célèbre le premier jour de pleine lune de la nouvelle année. Elle a lieu une semaine après la fête de l'agriculture et du printemps. Il n'est personne alors qui ne porte avec soin une lampe ou un falot. Toutes ces lumières de différentes couleurs s'agitant avec la foule qui remplit les rues, scintillant sur les balcons et les corniches des édifices, au sommet des arbres, sur les bateaux, produisent un effet fantastique dans la nuit sombre. Pékin, le soir de la fête des lanternes, présente un merveilleux spectacle qu'on ne saurait oublier, mais qu'on ne peut décrire. Il y a des lanternes en gaze de soie, en papier, en corne; les premières sont faites d'une carcasse de bois sculpté, recouverte de gaze peinte ou brodée de paysages et d'animaux fabuleux; celles de papier sont communes et moins chères; les plus curieuses sont fabriquées d'une seule pièce de corne, mais si mince, si transparente qu'on la prendrait pour du verre; on en voit qui ont jusqu'à deux mètres de hauteur. Les cornes de moutons et de chèvres qu'on emploie à cette fabrication sont ramollies dans l'eau bouillante, puis aplaties en petites lames qu'on recolle avec tant de soin, que les jointures en sont invisibles.

On peut juger par les détails qui précèdent, que les Chinois sont arrivés, sous le rapport du costume, du mobilier, de tout ce qui constitue le bien être intérieur, à un état de civilisation parallèle, sinon semblable au nôtre; malheureusement l'avilissement de la race par la dégradation des mœurs a atteint à son comble dans cet antique empire.

C'est là l'écueil de toutes les vieilles civilisations! Les jouissances matérielles, le développement du luxe accroissent en même temps les vices, qui prennent d'autant plus de force qu'ils sont plus composés. L'avarice, l'égoïsme, l'esprit d'astuce et de tromperie, la passion du jeu, la débauche, l'ivrognerie y règnent souverainement, et les Chinois qui ont toujours les maximes sublimes de la morale à la bouche, qui ne peuvent prononcer une phrase sans parler de la vertu et de la probité, sont des hypocrites d'autant plus dangereux qu'ils n'ont pas conscience de leur hypocrisie. C'est ainsi qu'avec des institutions gouvernementales basées sur le talent et la moralité, ils ont des mandarins ineptes et avides, qui, malgré les édits rigoureux portés contre l'ivrognerie, le jeu, la débauche, les encouragent tacitement, parce qu'ils s'enrichissent du produit des passions avilissantes des populations qu'ils sont chargés de gouverner.

Nous avons vu comment l'introduction de l'opium, apporté par les Anglais, est due aux gouverneurs de provinces et aux préfets de districts qui en monopolisent le commerce ; les maisons de jeu et les loteries foraines formellement interdites sont dans le même cas.

La passion du jeu a envahi en Chine tous les rangs, tous les âges de la société. Dans les rues de Pékin, on rencontre une foule de petits tripots ambulants, tantôt un jeu de dés placé dans un gobelet de cuivre sur un escabeau, tantôt une loterie composée de bâtonnets contenant des numéros que le croupier fait sauter dans un tube de fer blanc. La foule se presse autour de ces industriels et l'ouvrier qui passe, cédant à une tentation irrésistible, vient y perdre en quelques heures les pénibles épargnes de son travail. Les coolies attachées à l'armée française perdaient leurs appointements du mois dès le lendemain de la paye; quelques-uns ayant engagé leurs habits aux croupiers, qui sont en même temps prêteurs sur gages, s'échappaient au milieu des huées de la populace, et revenaient au camp

à peine couverts d'un caleçon. Les combats de coqs et de cailles ont encore le privilége d'exciter les passions aléatoires des Chinois, qui y risquent des enjeux considérables. Les gens riches, les marchands sont aussi joueurs que la plèbe : ils se réunissent dans des maisons de thé, où ils passent jour et nuit à jouer aux cartes, aux dés, aux dominos et aux dames. Les cartes longues de quinze centimètres environ, sont très-étroites ; elles sont assez semblables aux nôtres, avec des figures et des points marqués de différentes couleurs ; le jeu le plus usuel paraît être une sorte de besigue. Les dames sont carrées, et les cases rondes ; les dominos plats avec des marques rouges et bleues ; on joue aussi aux dames avec des dés, ce qui compose une manière de trictrac. Les dés sont préférés par les joueurs de profession, comme étant le jeu de hasard par excellence. Après y avoir perdu leur argent, ils jouent leurs champs, leur maison, leurs enfants, leur femme, et jusqu'à eux-mêmes, quand ils n'ont plus rien, et que leur adversaire consent à accepter ce suprême enjeu. Un marchand de Tien-Tsin avait à la main gauche deux doigts de moins qu'il avait perdus aux dés.

Les femmes et les enfants jouent au volant ; c'est un de leurs exercices favoris, et ils y sont d'une adresse peu commune. Le volant se compose d'un morceau de cuir roulé en boule, surmonté de rondelles de métal pour le rendre plus lourd ; trois longues plumes sont implantées dans des trous percés dans les rondelles ; c'est avec la semelle du brodequin qu'on renvoie le volant : il est très-rare que les joueurs manquent leur coup.

Le jeu, qui paralyse le travail, est une des causes permanentes du paupérisme ; il en est une autre plus désastreuse encore, la débauche ! Le vernis de décence et de retenue, dont s'enveloppe la société chinoise, cache le pervertissement le plus profond. La moralité publique n'est qu'un masque jeté sur la corruption des mœurs. Tout ce qu'on a pu lire sur les anciens, tout ce qu'on sait des mœurs

actuelles des peuples de l'Orient, Persans et Hindous, n'approche pas du raffinement et de la monstruosité du libertinage des Chinois.

L'ivrognerie n'est pas aussi commune que l'ont prétendu les missionnaires; elle est beaucoup plus rare que dans les pays du nord de l'Europe. Le thé étant la boisson habituelle, les liqueurs spiritueuses sont moins répandues. Cependant il se fait une grande consommation de vin de riz. Le vin de raisin a été défendu, il y a des siècles, par des empereurs qui firent arracher les plants de vigne. Cette interdiction ayant cessé avec la dynastie Mandchoue, on cultive le raisin pour la table, mais on ne fait usage que du vin de riz. Le *Sam-chow* ou vin de riz se prépare en laissant tremper le grain dans l'eau pendant trente jours; on le fait bouillir ensuite jusqu'à dissolution; dès qu'il fermente, il se couvre d'une écume jaunâtre, sous laquelle est le vin nouveau qu'on tire à clair dans des vaisseaux bien vernis. Avec la lie, on fait une eau-de-vie aussi forte que la nôtre; on fait aussi de l'eau-de-vie, appelée *Chow-chow*, ou vin ardent, avec le grain du gros millet ou sorgho. Il en existe de nombreuses fabriques dans le Nord, malgré le décret qui prohibe l'emploi du grain à cet usage. Dans ces établissements nommés *Tchao-Kouo*, ou brûleries, on vend l'eau-de-vie à crédit pendant une année, mais à la dernière lune les remboursements doivent se faire, sous peine de saisie immédiate. On fabrique aussi une sorte de liqueur forte avec du lait et des fèves bouillies et fermentées. Le vin et l'eau-de-vie de riz sentent un peu la térébenthine; leur goût empyreumatique rappelle celui de quelques crus d'Espagne. L'eau-de-vie de grains, moins chère à Pékin, est détestable! Cette affreuse liqueur donne une ivresse terrible, et l'abus qu'en firent nos soldats dans la campagne de Chine amena beaucoup de dyssenteries dans l'armée.

Les liqueurs se boivent toujours chaudes : un vrai Chinois a horreur de tout liquide froid, eau ou spiritueux.

Quand il se lave, ce qui arrive rarement, il se lave à l'eau chaude. Les bains publics (*you-tang*), qu'on voit dans quelques villes, se composent d'une cuve ronde placée au-dessus d'un fourneau en briques, qui entretient l'eau à une température élevée ; moyennant un sapèque, on a le droit de s'y faire échauder ; mais on en sort plus sale qu'on n'y est entré, car le liquide huileux et terne, qui sert dans une même journée à une foule d'individus sordides, malades, peut-être galeux, n'est renouvelé que chaque matin. Un matelot, attaché à la personne du consul de France à *Tien-Tsin*, auquel le médecin avait commandé un bain chaud, ne voulut jamais se plonger dans la cuve publique. Qu'on juge de ce que cela devait être pour dégoûter un vieux loup de mer, habitué à la cuisine du coq, aux fricassées de rats de cale, et aux cadres de l'entrepont !

Les maisons de thé vendent des liqueurs alcooliques, mais ce sont surtout les restaurants et les auberges qui en font un grand débit.

Nous ne parlerons pas de la production du thé, ni de la vaste industrie qu'il alimente ; c'est un sujet qui appartient en propre à la Chine méridionale ; disons seulement que l'usage du thé n'est pas moins répandu dans le Nord que dans le Sud : entrez-vous dans une maison, aussitôt on vous offre le thé ; c'est le signe de l'hospitalité ! On vous en sert à profusion ; dès que votre tasse est vide, un serviteur muet la remplit, et ce n'est qu'après en avoir avalé une certaine quantité que votre hôte vous laisse exposer l'objet qui vous amène. Les maisons de thés sont aussi multipliées que les cafés et les cabarets en France ; l'élégance de l'ameublement et du service ainsi que l'élévation des prix les distinguent entre elles : le riche marchand et le désœuvré élégant, évitant de s'y rencontrer avec l'ouvrier aux mains noires et le rude campagnard, ne se réunissent que dans les maisons consacrées par le bon ton. Les maisons de thés se reconnaissent au laboratoire

qui occupe le fond des salles, et qui est garni de vastes bouilloires, de théières massives, de fours et d'étuves, alimentant d'eau bouillante des chaudrons monstrueux aussi hauts qu'un homme. Une horloge singulière est placée au dessus du laboratoire : elle se compose d'un gros bâton d'encens moulé portant des marques à égale distance, afin que le progrès de la combustion de la mèche donne la mesure des heures. C'est ainsi que les Chinois peuvent se servir littéralement de l'expression : *consumer le temps*. Le matin et le soir les salles sont pleines de consommateurs qui, moyennant deux sapèques, prix d'entrée, viennent y parler d'affaires, y jouer, y fumer, y entendre de la musique, et assister aux farces des saltimbanques et aux tours de force des jongleurs et des athlètes. Ces deux sapèques donnent encore droit à une consommation de dix tasses de thé (ces tasses sont excessivement petites), que de nombreux garçons portent en courant dans toutes les directions sur des plateaux garnis de gâteaux et de fruits secs. On voit que les plaisirs ne sont pas à moins bon marché que la vie matérielle.

« Nous avons voulu dîner à la chinoise dans un restaurant chinois[1] ; le prix, convenu d'avance par l'entremise de nos coolies, était de deux piastres par tête, ce qui constitue une somme considérable, eu égard au bon marché des denrées alimentaires. Comme préparation au dîner, il nous a fallu franchir un dédale de ruelles, peuplées de bouges où croupissent, en empoisonnant l'air de leurs exhalaisons, des milliers de mendiants en guenilles. A l'entrée du carrefour où s'élève le restaurant, il y a des tas d'immondices composés de vieilles bottes de légumes, de charcuterie pourrie, de chiens et de chats morts, et dans tous les coins des ordures aussi désagréables à l'odorat qu'à la vue. Il faut avoir l'estomac solide pour avoir encore faim, après avoir traversé cet étalage peu appé-

1. Note communiquée par M. X..., officier au 101e de ligne.

tissant. A la porte de l'établissement sont assis des buveurs de thé et des joueurs qui paraissent fort peu se soucier de ce voisinage pestilentiel : nous avons le courage d'en faire autant, après avoir admiré les deux lanternes monstrueuses qui décorent l'entrée, et l'enseigne qui porte en grosses lettres : *Aux trois vertus par excellence*; espérons que la probité sera une des trois vertus, et que le restaurateur nous en aura donné pour notre argent!

« Notre entrée dans la salle principale excite une certaine émotion; quelque habitués que les Chinois soient à nous voir, notre vue excite encore chez eux une curiosité mêlée d'effroi, surtout dans ce quartier où les Européens s'aventurent rarement. On nous a préparé deux tables carrées, entourées de bancs en bois, sur lesquels on a placé par une gracieuse exception des coussins rembourrés. Des garçons s'empressent autour de nous avec des théières en grès rouge et des tasses en métal blanc; il n'y a pas de cuillers; on jette de l'eau chaude sur une pincée de feuilles de thé placée dans chaque tasse, et nous sommes forcés d'aspirer l'infusion par un petit trou ménagé dans le couvercle de nos tasses[1]. Après nous être acquittés de ces fonctions en vrais Chinois, nous demandons le premier service, qui se compose d'une foule de petits gâteaux à la graisse et sucrés très-mauvais, de fruits secs, et, comme hors d'œuvres, d'une sorte de caviar ou de garum fabriqué avec des intestins, des foies, des rates de poissons confits au vinaigre, et des crevettes de terre, cuites à l'eau salée, autrement dit de grosses sauterelles : ce mets en usage dans tous les pays chauds n'est réellement pas mauvais. Nous ne faisons pas grand honneur au premier service que remplace immédiatement le second. Les garçons placent sur la table des assiettes ou plutôt des soucoupes, car elles en ont la forme et la dimension, et des

1. Toutes les tasses à thé ont un couvercle en métal pour conserver l'arome et empêcher que le buveur n'avale les feuilles.

plats ou plutôt des bols contenant du riz, accommodé de différentes manières avec de la viande découpée en petits morceaux, le tout artistement élevé en pyramide. Des bâtonnets accompagnent ces plats succulents : comment allons-nous faire? Il faut être tout ce qu'il y a de plus Chinois pour pouvoir manger avec ces deux petits morceaux de bois, dont l'un fixe doit se tenir entre le pouce et l'annulaire, l'autre qui est mobile, se manie avec l'index et le doigt du milieu! Les indigènes portent la soucoupe à leurs lèvres et avalent leur riz en le poussant avec les bâtonnets : c'est ce que nous essayons en vain de faire; d'autant plus que nous rions tellement qu'il nous est impossible de nous livrer à une expérimentation sérieuse. Nous ne pouvons cependant compromettre notre dignité de civilisés, en mangeant avec nos mains comme des sauvages! Heureusement l'un de nous plus avisé a apporté un nécessaire de campagne, contenant une cuiller, une fourchette et un couteau. Chacun plonge successivement la cuiller dans le bol qui est devant lui, mais avec une certaine défiance qui paralyse la dégustation de ces mets de haute saveur. Enfin apparaissent des plats moins mystérieux, et en quantité suffisante pour rassasier cinquante personnes : des poulets, des canards, du mouton, du porc, du lièvre rôtis, des poissons, des lentilles, des haricots, des choux bouillis. On nous sert en même temps du vin blanc de raisin et du vin de riz dans des tasses en porcelaine peinte microscopiques; aucune de ces boissons, même le thé, n'est sucrée; en revanche elles sont bouillantes! Le repas se termine par un potage, qui n'est autre chose qu'un gros ragoût dont la sauce est abondante.

« Nous sommes peu satisfaits; nous aurions voulu quelques plats plus transcendants, des nids d'hirondelles ou une fricassée de ging-seng[1], mais il paraît qu'il faut commander plusieurs jours à l'avance, pour se procurer

1. Plante dont la racine est considérée comme un mets délicieux.

ces aliments qui se payent au poids de l'or. Nous allumons nos cigares, en dégustant du tafia qui commence à être très-répandu dans les restaurants chinois, et nous regardons autour de nous : la fin de la journée s'avance; les salles, d'abord à peu près vides, se garnissent de consommateurs, qui après nous avoir regardés à la dérobée, se livrent sans contrainte à leurs occupations habituelles. Des jeunes gens, fardés et costumés comme des femmes, circulent autour des tables, les garçons chantent à haute voix le nom et le prix des consommations que répète à l'unisson un huissier, placé près du comptoir où siége le maître de l'établissement. Des marchands jouent à pigeon-vole : l'un annonce les chiffres de 1 à 10 avec ses doigts ; les autres doivent deviner dans ses yeux et lever en même temps que lui le même nombre de doigts; le perdant boit une tasse de vin de riz.

« Cependant la salle se remplit d'odeurs nauséabondes, où domine la fumée de l'opium. C'est l'heure des fatales ivresses? Les fumeurs au teint jaune, aux yeux caves, se retirent mystérieusement dans des cabinets placés au fond de la salle, suivis de jeunes gens qui doivent allumer leurs pipes. On les voit s'étendre sur des lits garnis de nattes, et d'un oreiller en crin dur; puis d'épais rideaux de feutre se ferment, impuissants à dérober les orgies qui se préparent. Il est temps de partir : il y a des choses qui font monter la rougeur au front et le dégoût aux lèvres ! »

Nous ne pouvons mieux faire que de réunir à l'intéressante relation qu'on vient de lire, le récit du dîner offert à M. Trèves par *Hen-ki* surintendant des douanes, globule de corail, membre du conseil des affaires étrangères, et dignitaire de l'empire. Aux habitudes grossières du restaurant public, on pourra comparer le cérémonial, la rigoureuse étiquette et la cuisine recherchée d'un repas d'apparat donné par un grand personnage.

« La Chine est le pays des apparences; apparences de

vertu, apparences de probité ! Aussi, est-ce le pays où les règles de politesse, où les convenances obséquieuses sont poussées le plus loin. Depuis que nous sommes à Pékin, depuis que nous avons prouvé notre force supérieure dans la dernière guerre, la diplomatie européenne est traitée sur un pied d'égalité par les agents du gouvernement Chinois. Les entrevues ont lieu au *yamoun* des affaires étrangères ; le prince *Kong*, par déférence, rend les visites que lui font les ministres européens, mais ne reçoit personne chez lui. Il y a ici en ce moment de malheureux ambassadeurs coréens, qui sont traités avec moins d'égards que nous ne l'étions, il y a quelques années. Ils attendent depuis six mois avec leurs cadeaux et leurs tributs, que le représentant de l'empereur daigne les recevoir, et ils attendront peut-être encore longtemps. On les a logés dans un *fou* en ruine, non loin de la Légation française ; tous les matins, en me promenant à cheval, je les vois devant leur porte, faisant des échanges de marchandises avec les colporteurs du quartier, pour se payer des frais de leur ambassade indéfiniment prolongée. Ils ont un costume plein d'originalité, entièrement blanc, avec une espèce de bonnet composé d'une carcasse en fil d'archal peint. J'ai voulu leur faire acheter un de ces bonnets pour ma collection, mais cela est impossible. Il paraît qu'un officier coréen qui rentrerait dans son pays sans son couvre-chef, insigne de son grade, serait déshonoré, et de plus condamné à s'ouvrir le ventre ! On comprendra que je n'aie pas insisté !

« Voici quels sont mes rapports de cérémonial avec les mandarins des affaires étrangères ; quand je veux faire une visite, pour ne pas surprendre celui que je vais voir, je me fais précéder d'un domestique portant ma carte ; j'agis ainsi sans façon pour gagner du temps, car je devrais, suivant les règles de l'étiquette, envoyer ma carte deux heures avant, et attendre qu'on m'en ait renvoyé une autre, avant de partir. Les cartes chinoises ordinairement

sur papier rouge (elles sont grises en ce moment à cause du deuil impérial), portent au milieu en gros caractères le nom du mandarin, sur les côtés le nom de la personne à laquelle elles sont adressées, en bas quelques détails sur les affaires courantes, sur l'invitation qu'on vous fait, et enfin le salut final qui est toujours : *je baisse la tête devant vous*. Mon nom chinois de cérémonie est *Tou-ta-loié* qui veut dire *homme considérable*, ou littéralement *Tou, vieillard respectable*. *Tou* est tout ce qui reste de Trèves, car il n'est poli de prononcer que la première syllabe de votre nom[1].

« Lorsque tous ces préliminaires sont terminés, je me fais porter en chaise jusqu'au pied de l'escalier qui conduit au salon des hôtes ; le maître de la maison m'y reçoit en se tenant à ma droite, puis passe à ma gauche en me priant d'aller devant, et en m'accompagnant un peu en arrière. Dans le salon commence une foule de salamalecs, que j'ai pris l'habitude de tirer à court, quelque mauvaise idée que j'aie pu donner à mes hôtes de mon éducation. Quand deux Chinois de haut rang se visitent, il y en a pour une grande heure ; dès le bas de la salle, ils se saluent jusqu'à terre en se tenant les mains, ils se disputent d'abord le côté le plus honorable (le côté du nord dans une pièce est regardé comme la place d'honneur), ensuite les siéges les plus confortables auxquels ils font aussi la révérence avant de s'asseoir ; quand le thé est servi, autres discussions : je ne boirai pas le premier..., buvez donc..., je n'en ferai rien... ; enfin ils échangent quelques phrases insignifiantes, et après avoir ainsi passé longtemps à ne se rien dire, c'est au moment de partir que le visiteur

1. Les Chinois donnent aux ministres européens le titre de *Tsiun-tchai*, c'est-à-dire *commissaire impérial*. En parlant à M. de Bourboulon, ils l'appelaient *Pou-ta-gen*. *Pou* représentait le nom de famille, et *tagen*, qui signifie *grand homme*, est le titre donné aux personnages importants. *Sen tchen* ou *lettré* était le nom chinois des attachés et des interprètes de la légation.

aborde le motif sérieux qui l'a amené. Au départ même politesse, même empressement affecté. Tout ce cérémonial est réglé d'avance par les usages et par les livres qui traitent de la matière, mais il est insupportable pour un Européen habitué à aller droit au fait.

« Les mandarins ne sont pas aussi cérémonieux avec les gens du peuple, et nous avons dû les imiter en cela pour nous faire respecter. Toute allocution à des inférieurs se termine par les mots, *allez et tremblez*, qu'on accompagne d'un claquement de langue excentrique, pendant que tous les fronts s'abaissent jusqu'à terre. Les coups de bâton sont d'un grand usage; la police s'en sert pour disperser les foules, et il faut quelquefois en user avec les manœuvres. Les menuisiers et les ouvriers des corps d'état plus élevés s'en choquent (il faut convenir qu'il y a bien de quoi), cessent de travailler, et s'en vont en grommelant quelquefois entre leurs dents *quai-tsen*, *diable*, injure adressée ordinairement aux Européens, mais ils ne se revengent jamais, et les assistants, enchantés de voir battre un de leurs camarades, accompagnent leur fuite de grands éclats de rire.

« On entre difficilement en rapport avec les hommes du peuple; ils nous montrent plutôt de la crainte que de la déférence. Dernièrement un de nos interprètes s'était perdu dans la campagne aux environs de Pékin; il demanda son chemin à un paysan sans pouvoir obtenir de réponse. Furieux de ce mutisme, il le poursuit à cheval à travers champ; le Chinois, hors d'haleine, tombe à plat-ventre au milieu du sorgho, et, se voyant au pouvoir de son interlocuteur, grommelle entre ses dents, *hou*, *hou*, hein, hein, et *chem-no*, je ne comprends pas. Ce ne fut qu'après avoir répété trois fois sa question que notre interprète obtint une réponse par signes.

« Un Chinois ne peut se figurer qu'un Européen puisse parler sa langue; avant même que vous n'ouvriez la bouche, et devinant votre intention, il vous dit *toun-te*, je

ne comprends pas, et se sauve à toutes jambes, ou bien, s'il craint de ne pouvoir vous échapper, il vous répète en tremblant les phrases consacrées de la politesse, *où allez-vous*, *quel âge avez-vous*, *comment vous appelez-vous*, et s'obstine à ne pas avoir l'air de vous comprendre. Qu'on juge par là à quel point il est difficile de s'exercer à parler le chinois avec les gens du pays.

« Depuis quelque temps je me suis fait un ami indigène; *Hen-Ki*, membre du conseil des affaires étrangères, me montre de la confiance et recherche mon intimité. Je l'avais reçu à dîner; là, mettant de côté les règles du cérémonial, grâce à de nombreuses libations de champagne, de chartreuse et de marasquin, il m'avoua, entre boire et en tapant sur le couvercle de la belle montre d'or qu'il venait d'acheter, que nous savions fabriquer en Europe des choses admirables, que la fourchette et la cuiller étaient plus commodes que les bâtonnets, que le café [1] valait bien le thé... etc., etc., opinions bien osées chez un mandarin de haut rang; enfin, avant de partir, il me fit la grâce de donner l'ordre à son secrétaire intime de nous chanter quelque chose. Ce dernier, qui pendant tout le repas s'était tenu derrière son maître soutenant d'exclamations approbatives chaque parole qu'il prononçait, se mit à entonner une sorte de plein-chant rhythmé, plus propre à endormir qu'à exciter la joie; *Hen-Ki* au comble du bonheur frappait des pieds en cadence, et l'accompagnait en pinçant de la mandoline. Telle fut cette réception que le mandarin voulut me rendre, offre que j'acceptai avec une certaine curiosité.

« Le matin du jour convenu, une lettre de *Hen-Ki*, ornée de fleurs dessinées au trait, vint me rappeler ma promesse. Je me rendis avec l'interprète à son *fou* situé dans l'enceinte de la ville Jaune; il vint nous recevoir au bas de

1. Le café a été apporté en Chine par les Européens; l'usage ne s'en est pas encore répandu.

l'escalier d'entrée, et, me prenant par la main, me conduisit lui-même à travers le temple des ancêtres jusqu'à la salle à manger, fort jolie pièce octogone, dont les panneaux en bois sculpté contenaient de belles peintures sur papier et sur verre. Quatre grands bahuts, incrustés de mosaïque et d'ivoire et couverts de potiches en jade, laque, cristal de roche, porcelaine, en garnissaient les angles; la table ronde et très-élevée occupait le milieu de la pièce; enfin des fleurs en pots, camélias, hydrangers, rosiers, *lien-wa*[1], donnaient à la salle à manger l'aspect d'une exposition d'horticulture.

« *Hen-Ki*, nous faisant passer devant lui, m'invita à m'asseoir et prit place en face de moi; l'interprète se mit entre nous deux. En ce moment retentit dans la cour un bruit épouvantable; c'était une servante qui annonçait, en frappant sur le gong à coup de marteau, le commencement du repas des illustres seigneurs. Trois domestiques se tenaient derrière nous, prêts à accomplir nos volontés au moindre geste; un maître d'hôtel apportait les plats. Je remarquai que la salle à manger était carrelée avec de larges dalles de pierre de différentes couleurs, formant une sorte de mosaïque. Aucune natte ne protégeait les pieds contre le froid; l'hiver, cette pièce est chauffée par de petits réchauds portatifs, dont la fumée de charbon de terre se condense en vapeurs d'acide carbonique tellement insoutenables, qu'on est forcé de laisser toutes les portes ouvertes. Un bon système de chauffage est ce qui manque le plus dans l'intérieur des maisons chinoises, qui réunissent d'ailleurs l'élégance au confortable. Heureusement nous étions au mois de juin, et il faisait très-chaud.

« On servit d'abord sur la table le dessert composé de mets rafraîchissants, tels que des tranches de pastèque, de la crème fouettée, du sirop de fruit, du fromage de Mongolie en forme de tablettes, très-dur et ressemblant à du

1. Lien-Wa est le nom chinois du *nymphæa* à fleurs roses.

plâtre ; puis vint le premier service : des entremets sucrés, confiseries et sucreries de toutes sortes, auxquelles la graisse rance qui avait servi à les fabriquer donnait un goût insoutenable. Deux bols pleins de graines de pastèques accompagnaient ces douceurs. *Hen-Ki* épluchait les graines avec ses grands ongles et les croquait avec des grimaces de satisfaction, tandis que dans l'autre coin de sa bouche il aspirait majestueusement la fumée de sa pipe; on eût dit, tellement l'expression en était différente, que la figure de l'illustre mandarin était composée de deux parties étrangères l'une à l'autre, celle qui mangeait et celle qui fumait! Les graines de pastèques sont d'un goût agréable qui rappelle celui des amandes fraîches; elles sont d'un usage d'autant plus répandu qu'on prétend qu'elles font trouver le vin meilleur. Nos serviteurs étaient constamment occupés à nous verser de différents vins, du champagne, du madère, du bordeaux[1], du vin de riz et du thé dans de petites tasses grandes tout au plus comme celles, avec lesquelles les enfants jouent à la dînette.

« Les entremets sucrés furent suivis d'une profusion de plats; quatre fois la table fut desservie et se garnit de nouveau des mêmes viandes, mais différemment accommodées ; des volailles de toute espèce, du gibier, préparés avec du riz et des sauces fortement épicées, du porc sous toutes les formes, rôti, en ragoût, braisé; des poissons, soles, crapauds de mer, bars frits ou bouillis ; des légumes, haricots blancs, haricots verts, pois, lentilles et même des pommes de terre de Mongolie que notre hôte avait fait servir par attention pour nous. Aucune viande extraordinaire, ni rat, ni chat, ni chien ne vint attirer notre attention. Les viandes et les poissons sans os et sans arêtes

1. Ces vins, surtout les deux premiers, commencent à être répandus en Chine, ainsi que le curaçao, le marasquin et la chartreuse; on prétend que la maladie, qui emporta l'empereur Hien-Foung à la fleur de l'âge, avait été causée par l'abus excessif qu'il avait fait des liqueurs d'importation européenne.

étaient coupés en petits morceaux, et, par un artifice particulier à la cuisine chinoise, étaient recousus dans leurs peaux grillées et dorées au four de campagne. On ne se sert pas de couteaux : les mets sont découpés d'avance, et les deux bâtonnets remplacent la cuiller et la fourchette que cependant on avait eu soin de placer près de nous.

« Alors commença une scène de politesse. *Hen-Ki*, voulant absolument nous servir, quoique nous eussions préféré puiser dans les bols avec nos cuillers, enlevait avec ses doigts la peau qui recouvrait les viandes, et, y plongeant ses bâtonnets qu'il avait déjà fourrés dans sa bouche, mettait dans nos soucoupes un morceau de chaque mets. J'ai oublié de dire qu'on ne nous changeait pas de soucoupe, en sorte que, grâce à l'empressement de notre hôte, nous eûmes en quelques minutes devant nous une véritable pyramide de viandes, de poissons, de légumes entremêlés, dont les sauces se disputaient entre elles, et ne présentaient plus au goût qu'une saveur indéfinissable. Cependant *Hen-Ki* était enchanté, riait, causait et mangeait avec enthousiasme; il approchait sa figure de son bol, et, manœuvrant ses bâtonnets avec une rapidité incroyable, envoyait dans sa large bouche, et souvent sur sa belle robe, sur la table et jusque sur nous, des parcelles de viande, des grains de riz, et surtout de larges gouttes de sauce; cette déglutition rapide était accompagnée de phrases de politesse : « *Mangez donc de ce plat*, nous disait-il la bouche pleine, *je l'ai fait faire pour vous; acceptez-en encore un peu, vous me comblerez de bonheur...*, » et ainsi de suite. J'aime à croire que le mandarin faisait franchement appel à notre appétit, et qu'il ne ressemblait pas à ces maîtresses de maison qui vous supplient d'accepter une aile du perdreau non entamé, et qui vous jettent un regard furibond, quand vous n'avez pas compris qu'on ne vous propose que pour que vous refusiez. Une corbeille de petits gâteaux à la farine de froment, sans levain, imbibés de graisse, et remplis de graines aromatiques, avait

été placée à notre portée; on voit que *Hen-Ki* n'avait rien négligé pour nous rendre son dîner agréable.

« A mesure que les appétits se calmaient, la conversation allait en se ranimant; heureux de ne pas avoir à traiter de questions politiques toujours embarrassantes pour la dissimulation chinoise, le mandarin se livrait à toute sa gaieté naturelle, et nous accablait de questions sur l'Europe, dont les coutumes excitaient au plus haut point son étonnement. J'entendais, par la fenêtre de la salle à manger restée ouverte, un sourd murmure dans la cour intérieure, et de temps en temps, une tête curieuse apparaissait dans la pénombre, nous fixant avec de grands yeux étonnés. Toute la partie féminine de la maison, les épouses de *Hen-Ki* et de ses fils, leurs sœurs, leurs filles, et les nombreuses servantes avaient été mises en émoi par la présence des deux étrangers; ces pauvres recluses n'avaient peut-être pas eu l'occasion de rencontrer des Européens dans les rues de Pékin, et elles voulaient s'assurer si nous avions vraiment le nez au milieu de la figure, et si nous mangions par la bouche.

« Enfin, sur l'ordre de notre hôte, on enleva les bols et les soucoupes qui couvraient la table, et on apporta un grand plat rond, divisé en quatre compartiments qui contenait quatre différentes sortes de potages. Nous avions commencé par le dessert, il était juste que nous finissions par la soupe! Ce dernier service, le service d'honneur, était composé de mets gélatineux, qui ont la réputation d'être de puissants aphrodisiaques, et que les Chinois payent des prix excessifs : il y avait une gelée de nids d'hirondelle à l'essence de citron, des ailerons de requin bouillis et fondus dans une sauce gluante, des foies et des rates de poissons à la sauce aux huîtres, et enfin une soupe de ging-seng à la purée de volaille.

« Je goûtai de tous ces mets qui constituent le *nec plus ultra* de la cuisine chinoise, et je dois déclarer qu'à l'exception du dernier qui est réellement d'un goût exquis, les

trois autres me parurent insignifiants, et même désagréables. Les nids d'hirondelles sont aussi fades que du blanc-manger; les ailerons de requin rappellent de mauvais pieds de veau à la gelée; quant à la soupe au poisson, on dirait du caviar pourri. Pour comble d'hospitalité, on avait essayé de nous faire du café (quel café!) qu'on apporta sur la table, en même temps qu'une cave à liqueurs dernièrement achetée à Shang-haï, et dont notre hôte paraissait aussi fier que de sa montre.

« Cependant, les confidences de *Hen-ki* devenaient de plus en plus intimes; sa langue s'épaississait et ses yeux se fermaient sous l'influence de libations répétées. Nous nous retirâmes, après l'avoir remercié de sa cordiale réception, et en le priant de ne pas se déranger pour nous reconduire, mais il était ferré sur l'étiquette, et il nous suivit jusqu'à nos chaises à porteur[1].

« Pendant tout ce dîner qui avait duré plusieurs heures, aucun de ses trois fils, dont deux étaient déjà mandarins à bouton blanc, n'avait osé, par respect pour leur père, se présenter dans la salle à manger pour nous offrir leurs compliments. »

1. Quand vous arrivez chez un Chinois, il est de règle qu'il vous attende à l'entrée de sa maison, et qu'il vous prie deux fois de passer devant lui, à chaque porte des nombreuses pièces que vous franchissez; quand vous vous en retournez, la bienséance exige que vous lui rendiez la pareille, en le suppliant également à chaque porte de se dispenser de vous reconduire.



CHAPITRE XIII.

BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, COMMERCE.

Composition du corps des lettrés et de l'Académie des Han-Lin. — La bibliothèque impériale et le cabinet des estampes à Pékin. — Difficulté de l'écriture et de la lecture. — Soins donnés à l'instruction publique. — Éducation des enfants. — L'astrologie, la géographie, les sciences exactes. — Curieuses recettes de la médecine chinoise. — Guérison de la rage et de la surdité. — Une représentation théâtrale chez le mandarin Tchoung-lo. — Les marionnettes. — Liberté de la presse. — La *Gazette de Pékin*, journal officiel. — La musique, la peinture et la sculpture. — Les arts appliqués à l'industrie. — Aptitude des Chinois aux métiers manuels. — La corporation des portefaix. — Le colportage. — La poste. — Les monts-de-piété. — Les banques et les monnaies. — Le jour de l'an est l'époque de toutes les échéances.

Le génie pratique est le seul qui, aux yeux des Chinois, ait quelque valeur; ils sont trop positifs pour aimer les beaux-arts à notre façon. Confucius, tous les philosophes et les grands écrivains qui ont suivi sa doctrine, ont déclaré que pour mériter l'admiration de ses semblables, il fallait remplir consciencieusement ses devoirs sociaux, administrer habilement ses affaires, diriger sa famille avec sagacité, en un mot, être un bon citoyen. Le génie littéraire ou artistique au point de vue abstrait est une idée fausse. La littérature n'a d'autre mérite que d'être utile à

la société, en adoucissant les mœurs et en apprenant aux hommes à se conduire. Aussi les œuvres dramatiques des Chinois ne sont-elles que la représentation de scènes historiques, leurs romans des contes moraux, leurs poésies des chants lyriques en l'honneur des grands hommes, ou des stances descriptives des beautés de la nature. Les œuvres purement littéraires sont fort rares ou du moins peu importantes, tandis que les écrits des historiens, des philosophes, des moralistes, en tête desquels il faut placer les livres canoniques ou *king* qui remontent à une haute antiquité, sont non-seulement très-nombreux, mais encore supérieurs peut-être à tout ce qui a été publié chez les peuples les plus civilisés du monde.

Les examens, que doivent subir les lettrés, sont bien moins des compositions littéraires que des expositions de la science administrative et gouvernementale, basées sur l'histoire, la tradition et la morale. La Chine n'est donc pas gouvernée par des gens de lettres, comme on l'a dit faussement !

Nous ajouterons quelques renseignements à ceux que nous avons déjà donnés sur cette fameuse institution des lettrés : tout citoyen, quels que soient d'ailleurs son âge[1] et sa profession, est libre de concourir au premier grade appelé *Leou-tsai*, dont l'obtention lui donne le titre de licencié et le droit de porter le globule de cuivre. Sont exclus seulement, les gens qui exercent la profession d'*acteurs*, de *jongleurs*, de *bourreaux*, de *geôliers*, de *domestiques*, de *barbiers*, de *porteurs de chaise*, de *bateliers*, de *mendiants* et de *musiciens*. Quelque grande que soit la foule des concurrents, car ce premier grade ouvre seul l'entrée de toutes les carrières, le nombre des licenciés ou *Lieou-tsai* est fixé à 13 600 pour tout l'empire. Les examens ont lieu dans tous les chefs-lieux de districts ; pour les

1. On a vu à Canton un vieillard à cheveux blancs se faire inscrire sur les listes, à côté de son fils et de son petit-fils.

grades supérieurs, ils se font exclusivement à Pékin devant l'Académie impériale des *Han-Lin*. Tous les trois ans les licenciés se rendent dans la capitale pour concourir au grade de docteur ou *kin-jin*. Ils se logent dans les auberges qui entourent le temple des compositions littéraires, situé dans la ville tartare ; on les voit alors passer, portant à leur bonnet un double rameau de feuilles dorées, et précédés de deux domestiques, qui montrent à la foule les insignes des grades qu'ils ont déjà mérités. Le nombre des docteurs est de 1360; les dix premiers font de droit partie de l'Académie des *Han-Lin*, de laquelle sortent les ministres, les gouverneurs de province, tous les hauts fonctionnaires civils.

L'Académie des *Han-Lin* est divisée en plusieurs sections. Ceux de ses membres qui cessent d'occuper des positions administratives, viennent reprendre place dans son sein. On y compte la section des historiographes, de l'éducation, de la médecine, de l'écriture et de la peinture, des sciences célestes, des lecteurs impériaux, etc., etc.... Elle absorbe donc à elle seule la direction suprême de l'instruction publique, de la littérature, des arts, des sciences exactes, morales et politiques. La bibliothèque impériale, dont le catalogue donne les titres des 12 000 ouvrages qu'elle contient, et le musée des estampes, où se trouvent les portraits de tous les empereurs, sont annexés à l'Académie des *Han-Lin*. Il est fort difficile de pénétrer dans ces établissements, renfermés dans l'enceinte de la ville Rouge ou du palais de l'empereur, et surveillés par un conservateur et six adjoints. Cependant le conservateur a le droit de délivrer aux lettrés des jetons de bois gravés, avec lesquels ils sont admis à les visiter.

L'importance que les Chinois attachent à l'écriture, à la lecture, à la grammaire, à la connaissance approfondie de la langue, tient à la difficulté même de cette langue.

L'écriture ancienne des Chinois était *idéographique*, c'est-à-dire, qu'elle représentait les objets par des carac-

tères dessinés comme les hiéroglyphes égyptiens, au lieu d'être *phonétique*, c'est-à-dire, d'être composée de signes correspondants aux sons de la langue parlée. Ces caractères primitifs, au nombre de deux cent quatorze, étaient des figures grossières qui représentaient imparfaitement des objets matériels. L'écriture idéographique, dont l'emploi par des peuples à demi sauvages s'explique aisément, doit être d'un usage fort difficile, quand elle s'applique à des civilisés ayant à exprimer des idées abstraites. Les Chinois ont su modifier ingénieusement leurs caractères, de manière à les rendre susceptibles de satisfaire aux besoins de leur civilisation croissante : la *colère* était désignée par un cœur surmonté d'un lien, signe d'esclavage, l'*amitié* par deux perles exactement pareilles, l'*histoire* par une main tenant le symbole de l'équité. Ces ingénieuses figures ne suffisant bientôt plus, on les combina à l'infini, on les altéra en les multipliant, et il faut toute la science d'un vieux lettré, pour reconnaître les dessins de l'écriture primitive dans les caractères actuels, qui sont au nombre de plus de quarante mille. Ainsi s'est formée l'écriture moderne, écriture figurée qui ne correspond pas à la langue parlée, exception unique parmi les peuples civilisés !

On comprendra donc facilement que savoir lire et écrire la langue chinoise soit une science, qui demande de longues études aussi bien aux gens du pays qu'aux étrangers : d'ailleurs, elle varie jusque dans ses formes grammaticales ; on y distingue trois sortes de styles, le style antique ou sublime, employé dans les anciens livres canoniques, le style académique, qui est adopté pour les documents officiels et littéraires, et le style vulgaire.

Les Chinois attachent un grand prix à une belle écriture : un calligraphe ou, selon leur expression, un pinceau élégant, est digne d'admiration. Le capitaine Bouvier et un des interprètes de la légation de France rendaient un jour visite à *Tchong-louen*, un des hauts fonctionnaires

de Pékin : son fils, mandarin à bouton bleu, jeune homme de vingt-deux ans, déjà père d'un enfant, c'est-à-dire d'un fils, car les filles ne comptent pas, était présent dans le salon de réception; *Tchong-louen*, voulant donner une idée de son précoce mérite à ses visiteurs, envoya chercher une grande pancarte de carton sur laquelle le jeune homme avait tracé en contours superbes le mot *longévité*, et la leur fit voir avec la même fierté que s'il se fût agi de l'attestation d'une action d'éclat, ou d'un ouvrage littéraire. Il y a des pancartes semblables, des modèles d'écritures, pendues dans les chambres des maisons, comme on le fait en Europe pour les dessins d'académie.

L'aspect de l'écriture chinoise est étrange : les caractères sont placés les uns au-dessous des autres en lignes verticales, et vont de droite à gauche; en un mot, sur ce point comme sur tant d'autres, les Chinois procèdent d'une manière absolument inverse de la nôtre. La position dans laquelle sont placés les caractères est d'ailleurs fort importante; par exemple, le nom de l'empereur doit s'écrire avec deux lettres plus hautes que les autres : y manquer serait se rendre coupable de lèse-majesté. Tout le monde connaît l'encre de Chine : c'est avec cette substance délayée dans l'eau et un pinceau que les Chinois tracent les caractères de leur écriture, en tenant leur main perpendiculaire, au lieu de la placer horizontalement sur le papier.

La langue parlée est beaucoup moins difficile : elle se compose de monosyllabes dont la réunion variée à l'infini exprime toutes les idées. Il faut y ajouter les accents qui donnent une tonalité et une expression différente aux racines monosyllabiques. La langue du midi diffère assez de celle du nord, pour que les indigènes ne puissent se comprendre sans le secours du pinceau. En outre, chaque province a son patois particulier.

Malgré les difficultés que présentent l'écriture et la lecture des caractères chinois, la Chine est assurément

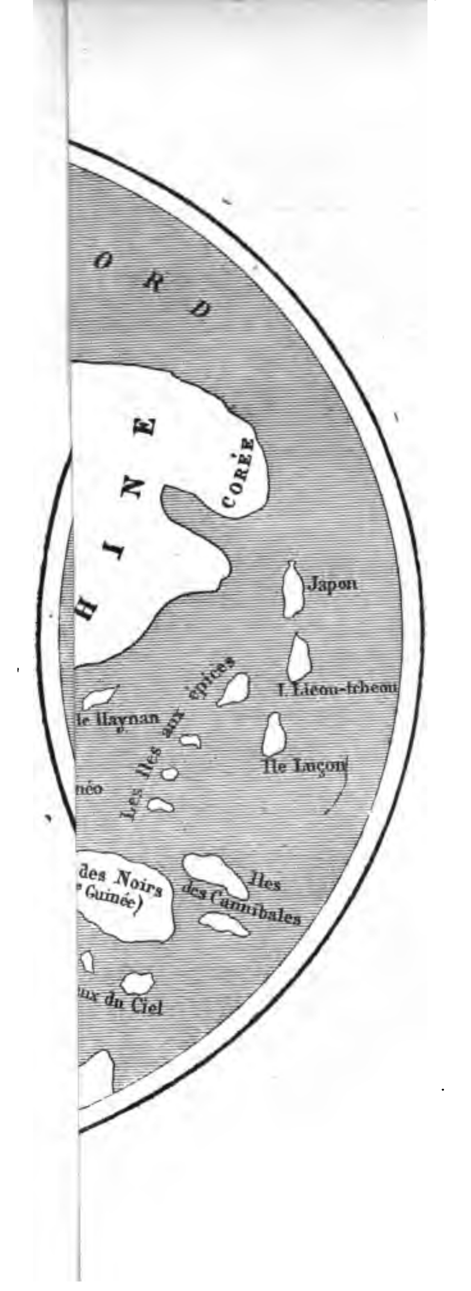
le pays du monde où l'instruction primaire est le plus répandue. On trouve des écoles jusque dans les plus petits hameaux, dont les agriculteurs s'imposent volontairement pour entretenir les maîtres. Il est très-rare de rencontrer un Chinois complétement illettré. Les ouvriers, les paysans sont capables de faire eux-mêmes leur correspondance, de déchiffrer les affiches et proclamations gouvernementales, de tenir note de leurs affaires journalières. L'enseignemet des écoles primaires a pour base le *San-tse-king*, livre sacré attribué à un disciple de Confucius, qui résume en cent soixante-dix-huit vers toutes les sciences et toutes les connaissances acquises. Cette petite encyclopédie, convenablement expliquée et développée par le professeur, suffit pour donner aux enfants chinois le goût des choses positives, et les mettre à même de travailler à acquérir une instruction plus sérieuse. Il existe aussi dans les grandes villes des colléges, où les enfants des lettrés et des mandarins reçoivent une éducation complète. Tel est entre autres le collége impérial de Pékin.

Le livre des rites veut que l'éducation d'un enfant riche commence à l'instant même de sa naissance, et ne tolère les nourrices qu'en imposant aux mères de grandes précautions pour les choisir. On sèvre un enfant aussitôt qu'il peut porter sa main à sa bouche. A six ans, on lui enseigne les éléments de l'arithmétique et de la géographie ; à sept ans, on le sépare de sa mère et de ses sœurs, et on ne permet plus qu'il mange avec elles; à huit ans, on le forme aux règles de la politesse ; l'année suivante, on lui apprend le calendrier astrologique ; on l'envoie à dix ans aux écoles publiques où le maître lui enseigne à lire, à écrire et à compter. Depuis treize ans jusqu'à quinze, il reçoit des leçons de musique, en chantant des versets moraux qui remplacent nos cantiques ; à quinze ans, viennent les exercices du corps, l'usage des armes et l'équitation ; enfin à vingt ans, s'il en est jugé digne, il reçoit

le bonnet viril et change ses habits de coton pour des vêtements de soie et les fourrures : c'est aussi l'âge du mariage.

Les maîtres d'écoles chinois sont des lettrés déclassés qui n'ont pu parvenir aux grades des fonctions civils. Ils font chanter à leurs écoliers leurs leçons à haute voix, et paraissent avoir compris depuis longtemps l'importance de l'enseignement mutuel. C'est avec leurs queues et des martinets qu'ils châtient les récalcitrants, en leur frappant de grands coups sur les mains ou sur le dos. Les peines morales sont également appliquées : un écriteau attaché dans le dos dénonce l'écolier paresseux au mépris du public. Les enfants les plus pauvres sont reçus gratis dans les écoles.

Les Chinois, malgré leur sens pratique, ont fait peu de progrès dans les sciences exactes, ce qu'il faut attribuer à leur goût pour les spéculations astrologiques. L'almanach, publié tous les ans par l'Académie impériale, est un des livres les plus répandus : l'année divisée en quatre saisons, correspondantes aux nôtres, commence au 1er février avec le printemps. Les mois sont de quinze jours ; il y a donc vingt-quatre mois par année ; chaque jour de l'année a ses pronostics particuliers répondant au pouvoir magique, attribué au globe céleste sur les destinées humaines. Aussi ce calendrier est-il religieusement consulté par les gens du peuple pour savoir à quel moment ils doivent se raser, prendre médecine, se marier, commencer un voyage ou une affaire industrielle. Les mandarins plus instruits n'ont pas la même confiance dans ces prédictions, qu'ils regardent toutefois comme utiles pour contenir les masses populaires. Quoique peu au courant de l'astronomie, ils en ont le goût, ainsi que le prouvent les encouragements donnés par l'empereur *Khang-hi* à la fondation de l'Observatoire de Pékin. Depuis deux mille ans tous les phénomènes célestes, les comètes, les météores, les aérolithes, ont été enregistrés dans des ouvrages spé-



O R D
C H I N E
CORÉE
Japon
I. Lieou-tcheou
le Haynan
Les Iles aux épices
Ile Luçon
néo
des Noirs
Guinée)
Iles
des Cannibales
ux du Ciel

ciaux[1]. Pendant la comète de l'année 1861, le prince Kong fit demander à la légation si dans l'opinion des Européens ce phénomène annonçait quelque événement terrestre. On voit que le prince lui-même n'était pas à l'abri des superstitions populaires. Les éclipses mieux connues sont prédites à l'avance, et, à Pékin du moins, le peuple ne se livre pas, pour empêcher le soleil d'être mangé par la lune, au singulier charivari qu'ont décrit complaisamment beaucoup de voyageurs.

La géographie, qui est la science de mesurer la terre, se tient au niveau des connaissances astronomiques, c'est-à-dire, que faute de moyens mathématiques, les Chinois ont établi un globe de fantaisie, de forme ovale plutôt que sphérique, aussi bizarre, s'il est plus étendu que le monde d'Hérodote. Il suffit, pour s'en assurer, de jeter les yeux sur les deux mappemondes, dont l'une a été dressée à Canton en 1827 par *Tchim-gaun-toung-ngan*, lettré d'origine mandchoue, et l'autre a été achetée à Nanking en 1840. Dans la première, où il n'est pas fait mention des deux Amériques, la Chine, la Corée et la Tartarie occupent à peu près la moitié de la terre; les îles de la Sonde, les Moluques et la Nouvelle-Hollande sont jeté çà et là au hasard dans la mer du Sud; les îles de Sumatra et de Madagascar font partie l'une du continent de l'Inde, l'autre de l'Afrique; l'Europe occidentale, qui forme une grande presqu'île, est divisée par tranches à peu près égales en Portugal, Espagne, France et Hollande. Le nord de l'Europe est sur le même parallèle que le nord de la Sibérie; les îles Britanniques sont devenues le point le plus reculé vers le pôle, avec l'Allemagne qui se trouve au nord de la Russie; en Asie, la Perse est au

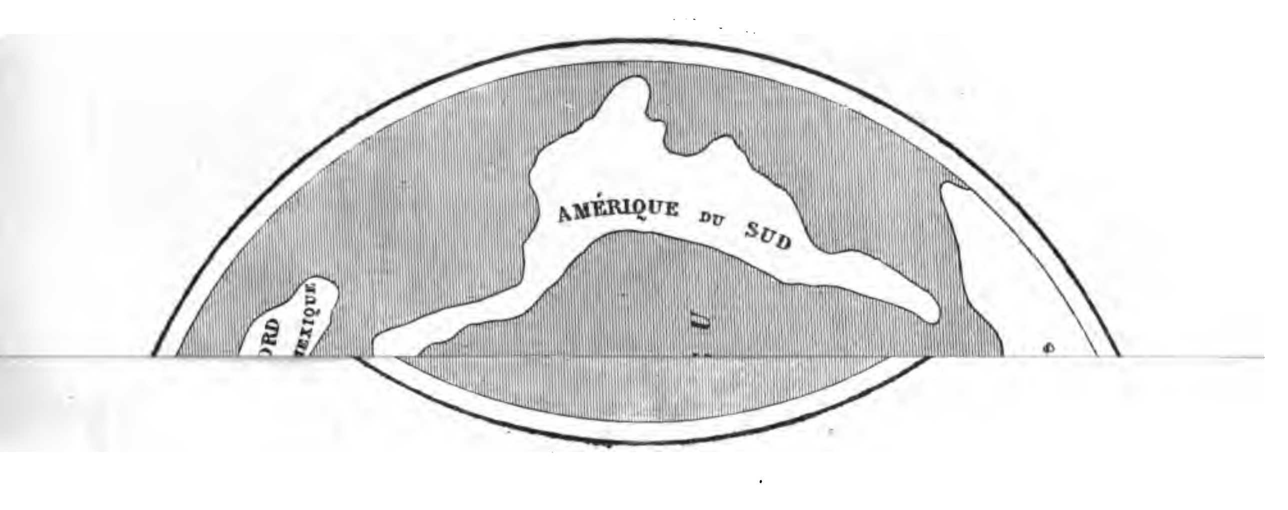
1. Ces tables astronomiques des Chinois peuvent rendre de grands services à l'astronomie européenne, en lui permettant d'étudier la périodicité des comètes, dont n'ont pas tenu compte l'antiquité et le moyen âge. (Voir Humboldt, *Cosmos*, tome I, p. 84.)

nord de la Turquie ! La seconde mappemonde est encore plus bizarre : la surface de la terre est occupée par trois continents, entre lesquels s'étend un vaste Océan ; l'un est composé des deux Amériques ; l'autre de l'Asie, l'Europe et l'Afrique ; le troisième envahit tout le sud. L'Amérique du Nord est toute petite ; celle du Sud au contraire s'étend presque d'un pôle à l'autre ; l'Asie, l'Afrique et l'Europe, singulièrement réduites, forment à peine un tiers de la terre : on y voit la contrée des Chiens, vaste pays imaginaire, qui s'étend au nord-est de la Chine dans l'espace occupé par la mer de Tartarie ; la Cochinchine occupe tout le continent Indien ; deux golfes coupent l'Afrique en deux parties réunies par un isthme ; enfin l'Europe, placée dans une position moins septentrionale, n'est plus qu'une bande de terre sans profondeur. Le troisième continent, celui du sud et le plus vaste, est appelé la contrée des Perroquets. Ces oiseaux venant en Chine de la Malaisie, il est évident que le géographe a fait une seule terre de la Nouvelle-Guinée, de l'Australie et de toutes les îles des groupes Océaniens[1].

Les sciences mathématiques, cultivées avec tant de succès par les Arabes au moyen âge, sont restées à l'état primitif chez les Chinois.

En physique, en chimie, en mécanique, ils ont découvert bien avant nous la propriété de l'aiguille aimantée, le forage des puits artésiens, la décomposition des sucs végétaux pour les teintures, la fabrication de la poudre à canon, le tissage mécanique, et en général d'ingénieuses applications industrielles ; mais ces découvertes sont restées à l'état d'expérimentation, et, n'étant ni enregistrées ni formulées par la langue savante qui n'existe pas, plu-

1. Les Chinois donnent aux Anglais le nom de *In-Ko*, aux Français celui de *Fa-ko*, aux Russes celui de *Go-lo-sso*. Ils n'ont pas idée de l'importance relative des différentes nations de l'Europe, qu'ils ont confondues longtemps dans le même mépris. La guerre de 1860 a bien changé leur manière de voir.


AMÉRIQUE DU SUD

sieurs ont disparu avec les familles qui en avaient le secret. Les Chinois avouent eux-mêmes que beaucoup de procédés ingénieux, connus dans les âges précédents, se sont irrévocablement perdus.

A côté d'une profonde ignorance, causée par l'absence d'études anatomiques, la médecine a des recettes précieuses. Chacun est libre de s'y livrer, mais avec une restriction terrible; un article du code pénal établit que tout médecin, qui a promis à la famille de guérir un malade et qui le laisse mourir, ou qui peut être convaincu d'avoir administré des drogues ou pratiqué des opérations ayant amené la mort, sera condamné à payer une forte indemnité aux héritiers, et de plus à recevoir cinquante coups de bâton. Il faut convenir qu'une telle loi, quelque rigoureuse qu'elle soit, a un bon côté.

Selon les docteurs chinois, le corps humain est une espèce de luth, dont les artères, analogues aux touches de l'instrument de musique, rendent différentes pulsations qui indiquent s'il est d'accord ou mal monté[1]; aussi prétendent-ils reconnaître toutes les maladies aux battements du pouls, dont ils distinguent plusieurs sortes, le pouls du cœur, le pouls du foie, le pouls du cerveau, etc. L'état morbide étant constaté, ils pratiquent des piqûres profondes aux membres pour donner issue aux vapeurs malignes établies dans le corps. Ce traitement par l'acuponcture réussit dans bien des cas; lors du passage du ministre de France à *Tong-tcheou*, un jeune Chinois de seize ans, faisant partie de sa maison, tomba sans connaissance, frappé par la chaleur; aucun des soins qu'on lui prodiguait ne pouvait le faire revenir, quand un des praticiens de la ville s'avisa de lui enfoncer deux longues aiguilles d'acier dans le bras, et deux près du cœur. La

1. Il est curieux de constater que depuis quelques années un médecin français a beaucoup préconisé ce système, dont il se croyait l'inventeur, et qui remonte à deux mille ans.

guérison fut immédiate, soit qu'il fallût l'attribuer à cette opération singulière, soit que le changement de température, amené sur ces entrefaites par un violent orage, eût produit une révolution salutaire dans l'état du malade. L'acuponcture est encore d'un très-bon effet contre les rhumatismes constitutionnels. Les autres remèdes les plus employés sont des simples : la thériaque ou jus de vipère, des purgatifs comme la rhubarbe, des poudres caustiques pour établir des exutoires extérieurs, des boules en fer aimanté qu'on place dans le creux de la main des malades et qui produisent une commotion électrique dans tout le système nerveux, et enfin le fameux remède des pilules rouges, dont le secret appartient à une famille de Pékin, qui les vend au poids de l'argent; ces pilules rouges, dont l'effet salutaire est incontestable, agissent comme un violent sudorifique.

Les affections de la peau, la petite vérole surtout, les plaies chancreuses, la dyssenterie, la phthisie pulmonaire, le choléra sont les maladies les plus communes en Chine où on les soigne fort mal. L'inoculation, qui y est inconnue, a été introduite depuis quelques années dans les villes de la côte par les Européens.

Nous rapporterons deux faits médicaux du plus haut intérêt; le père Huc, dont la véracité ne saurait guère être contestée, a vu guérir la surdité chronique, et M. Fontanier, interprète de la légation française, s'est assuré que les cas de rage les plus invétérés disparaissaient par l'emploi intérieur et extérieur de certains médicaments, appartenant au règne végétal[1]. Constatons donc qu'il y aurait peut-être bien des choses que nos médecins pourraient emprunter à la longue expérience de leurs confrères chinois, et qu'il serait d'un haut intérêt que les nombreux

1. Ces médicaments, composés de racines et d'herbes, ont été adressés de Chine à cette époque au Muséum d'histoire naturelle à Paris, mais on n'en a plus entendu parler.

livres de médecins publiés en Chine fussent traduits dans les langues européennes.

Nous avons parlé, en commençant ce chapitre, de la supériorité avec laquelle les Chinois ont traité l'économie sociale, la philosophie, l'histoire, toutes les sciences morales et politiques basées sur l'expérience et le raisonnement; nous avons dit aussi la rareté des œuvres purement littéraires. Il ne faut point en conclure qu'il n'y ait pas en Chine, comme en tout pays civilisé, abondance de poëtes, de romanciers et d'auteurs dramatiques, mais leurs productions peu estimées et peu rétribuées sont éphémères; on fabrique une ode, une pièce de circonstance; on la récite, on la joue au milieu des applaudissements; le lendemain il n'en reste plus rien[1].

Ce n'est pas que le goût des représentations théâtrales ne soit pas très-vif dans la nation, mais on rougirait d'attacher une trop grande importance à un divertissement futile. Les directeurs des troupes sont le plus souvent les fabricants des pièces qu'ils font représenter, ou du moins ils les modifient suivant les exigences des acteurs et la convenance des costumes. Il n'existe pas de théâtres permanents, ni autorisés à Pékin; le gouvernement en tolère la construction provisoire sur les places de la ville, pour un temps limité à l'époque des fêtes publiques, mais il y en a dans beaucoup de maisons de thés, analogues à nos cafés chantants, et chez tous les gens riches qui, chaque fois qu'ils ont loué une troupe d'acteurs pour se réjouir ou pour célébrer un anniversaire de famille, ont soin, dans un but de popularité, de laisser entrer librement la foule dans la partie de leur maison réservée au théâtre.

« [2]Je viens d'assister à une représentation théâtrale donnée par le secrétaire d'État *Tchoung-Louen*, dans le jar-

1. Voir pour la littérature chinoise les travaux et traductions remarquables d'Abel de Rémusat et de Stanislas Jullien.

2. D'après un récit de M. Trèves.

din de son palais de la ville tartare, en l'honneur de la nouvelle année. Le théâtre ressemble à ceux qu'on élève à Paris sur l'esplanade des Invalides, lors de la fête de l'Empereur. C'est un grand quadrilatère de la forme d'un temple grec, soutenu de chaque côté par quatre colonnes rubannées de bleu de ciel, de jaune d'or et d'écarlate, et dont le fronton est surchargé de sculptures et d'ornements. La scène, beaucoup plus large que profonde, est une plate-forme parquetée et surélevée de deux mètres environ. Un vaste paravent la sépare des coulisses situées à l'arrière, où les acteurs s'habillent et se fardent. Les décors n'existent pas; il y a seulement deux ou trois chaises et un tapis. La salle circulaire, très-vaste en proportion de la scène, est dallée sur le devant en pierre de marbre; elle est à ciel ouvert, et les spectateurs n'ont d'autre abri que les grands arbres qui l'ombragent.

« Nous prenons place sur une estrade, élevée exprès pour nous en face de la scène; des deux côtés sont des loges grillées avec des jalousies en bambou, d'où les femmes de notre hôte et celles de ses invités assistent au spectacle; de peur qu'on ne les entrevoie, elles se sont voilées la figure avec un filet de soie à réseau. Les visiteurs d'un rang moins élevé sont assis sur des chaises, disposées autour de petites tables pouvant contenir quatre ou cinq personnes. Derrière eux on voit onduler comme une fourmilière de têtes humaines; c'est la foule des spectateurs populaires qui se pressent et s'entassent pour jouir du spectacle qu'ils doivent à la munificence de l'illustre *Tchoung-Louen.* A Pékin comme à Paris, les gens du peuple affrontent volontiers pour leur plaisir la fatigue de se tenir debout et sans point d'appui pendant des heures entières. Quelques bons pères de famille ont deux ou trois enfants juchés sur leur dos et sur leurs épaules, mais je n'aperçois aucune femme.

« Cependant, sur un signe parti de notre tribune, l'orchestre, placé sur un des côtés de la scène et composé de

deux flûtes, d'un tambour et d'une harpe, attaque un charivari qui tient lieu d'ouverture; puis le paravent s'écarte, les acteurs paraissent tous ensemble en costume de ville, et, après s'être inclinés si profondément que leur front touche la terre, ils détachent près de la rampe le chef de la troupe qui vient nous réciter le répertoire pompeux des œuvres dramatiques qu'ils vont représenter. Il paraît que nous allons voir un drame tragique représentant la conquête de la Chine par les Tartares, et une fable en action le mariage de l'Océan et de la Terre.

« La première pièce débute par l'entrée subite d'un officier, en costume du temps des *Ming*, suivi de deux estafiers; il entame un long récitatif, chanté avec accompagnement de voltige et de tours de force, qui consistent par exemple à tenir sa lance en équilibre sur le bout de son nez; c'est l'exposition ! Peu à peu l'action dramatique se déroule: l'officier sort, et est remplacé par la princesse et ses suivantes; cette belle personne, qui est la fille de l'empereur détrôné, vient exposer ses chagrins; elle sanglote à fendre le cœur, elle s'arrache les cheveux, et ne veut pas être consolée. Les actrices paraissent fort jolies, et cependant ce sont des jeunes gens, car l'empereur *Hien-Long* a défendu aux femmes de paraître sur la scène, la profession de comédien étant regardée comme déshonorante. Ils sont si bien fardés, si bien habillés, et ils trébuchent si naturellement sur leurs pieds chaussés du brodequin de théâtre qu'il est impossible de ne pas se faire illusion. Voici le prince chinois (l'inévitable amoureux), qui s'est introduit furtivement dans le palais pour enlever sa fiancée ! Surprise, duo d'amour, moitié chanté, moitié parlé; la princesse, s'approchant du bord de la rampe et mettant la main sur son cœur, exprime sa joie par une psalmodie monotone qui se termine en une note aiguë, qu'elle conserve sur le même ton, et sans respirer, pendant quelques minutes. Ce tour de force musical, hautement apprécié par les connaisseurs, excite un enthousiasme indescriptible;

les spectateurs se lèvent; on entend sortir de toutes les bouches l'exclamation *hao* (bon), et en même temps on frappe de grands coups sur les tables avec les tuyaux des pipes; c'est la manière d'applaudir. Mais, oh trahison! le conquérant tartare se précipite dans la salle suivi de ses gardes! Il voit tout, il sait tout! Il roule des yeux furieux, brandit un sabre d'une main, une hache de l'autre, et marche à grandes enjambées alternatives, comme les traîtres de nos mélodrames. La princesse se jette à ses genoux; il la repousse brutalement et fait charger de chaînes le prince amoureux son rival. Le conquérant Tartare s'est fait une figure effroyable; il a des sourcils hérissés comme des poils de sanglier, et une barbe noire en soie tressée qui tombe en anneaux sur sa vaste poitrine. Les costumes sont magnifiques, éclatants d'or, d'argent et de broderies, et imitent avec une exactitude rigoureuse ceux de l'époque où s'est passé le drame qu'on représente. Mais je ne continuerai pas cette énumération des scènes, d'autant plus que, ne sachant pas le chinois, et l'intrigue allant toujours en se compliquant, je finis par en perdre le fil; il me paraît seulement que, méprisant la règle des trois unités, l'auteur fait, entre deux scènes, franchir à ses personnages plusieurs années de leur existence. Enfin au dénoûment, l'usurpateur étranger, vainqueur de tous ses ennemis, vient mettre sa gloire et sa couronne aux pieds de la fille de l'empereur chinois qu'il avait détrôné, et cette dernière, oublieuse de son amour et du sang de son père qui crie vengeance, accepte la main et la moitié du trône offertes par le galant vainqueur, consacrant ainsi le pouvoir impérial dans une nouvelle dynastie.

« La pièce s'était jouée sans interruptions ni entr'actes; dès qu'elle fut finie, le directeur de la troupe nous récita une moralité historique, dans laquelle il annonça, au milieu de l'approbation générale, qu'il avait voulu démontrer dans ce drame la légèreté et l'inconstance des femmes, dont tout citoyen sensé doit se défier.

« Dans la seconde pièce, allégorie du mariage de l'Océan et de la Terre, les acteurs ont tous des masques plus ou moins singuliers. Il y a des diables, des génies, des licornes, des hippogriffes, des poissons; les figurants, changés en plantes marines, ont caché leurs têtes sous des enveloppes de carton peint, représentant des fleurs de *lien-wa* et de *nénufar* avec les corolles ouvertes; d'autres, portant les flots de la mer en guise de tête, exécutent à un moment donné une danse de caractère, en s'agitant en mesure sous leurs surtouts de carton, tandis que l'orchestre gronde en sourdine c'est l'Océan en courroux!

« Mais la journée s'avançait; la foule se retira avec un ordre et une décence admirables, sans bruit, sans cris, sans disputes. La nuit est faite pour dormir, a dit le législateur chinois, et aucun théâtre ne doit rester publiquement ouvert après le coucher du soleil.

« Cette représentation chez *Tchoung-Louen* est analogue à celles que j'ai déjà vues dans les maisons de thés à Tien-tsin; là, on paye cent sapèques d'entrée (environ un franc), mais on a le droit de consommer un certain nombre de tasses de thé, de petits gâteaux et de fruits secs. Le théâtre est moins luxueux, mais la salle est entourée de vastes galeries, où vont se placer en dehors de la foule les lettrés et les riches négociants. »

Outre les théâtres véritables, il y a à Pékin quantité de bateleurs, de saltimbanques, d'escamoteurs, des troupes d'acrobates, des danseurs et danseuses de corde, et enfin des hippodromes ambulants.

Certains industriels montrent les marionnettes qui sont absolument semblables à celles d'Europe. Lequel des deux peuples a légué à l'autre cette invention singulière? Le mot d'*ombres chinoises*, dont nous nous servons, semblerait prouver que les Chinois ont eu la priorité. Le bateleur qui met les poupées en mouvement, monté sur un tabouret, est enveloppé jusqu'à la cheville du pied dans de larges draperies de cotonnade bleue. Une boîte, représen-

tant un petit théâtre, est appuyée sur ses épaules et s'élève au-dessus de sa tête ; ses mains agissent, sans qu'on devine le moyen mécanique qu'il emploie, pour imprimer des allures de comédie à de très-petits automates.

Les citoyens du Céleste-Empire jouissent de la liberté de la presse la plus complète, mais à leurs risques et périls ; l'autorité, qui n'a droit d'empêcher aucune publication, se venge après coup par le bâton des pamphlets ou des satires virulentes qu'on publie chaque jour sur son compte. Un grand nombre de petites presses mobiles existent chez les particuliers qui en usent et en abusent. Il n'y a pas un pays au monde où les murailles soient placardées d'autant d'affiches.

L'art typographique a été pratiqué de temps immémorial chez les Chinois, mais, comme leur alphabet se compose de plus de quarante mille lettres, ils ne pouvaient se servir de types mobiles ; ils se sont donc bornés à tailler en relief sur une planche de bois dur les caractères dont ils ont besoin, à enduire ces caractères avec leur encre, et à en tirer un nombre déterminé d'empreintes, en y appliquant successivement différentes feuilles de papier. Les relieurs, à l'inverse des nôtres, réunissent ces feuilles en volumes en les attachant par les bords ; une note de la préface indique ordinairement l'endroit où ont été déposées les planches qui ont servi à la première édition de l'ouvrage.

Il y a à Pékin plusieurs journaux quotidiens, entre autres la *Gazette officielle*, journal du gouvernement, à laquelle on s'abonne moyennant une piastre par trimestre. Cette feuille, imprimée en forme de brochure, est un carré long qui a une douzaine de pages et dont la couverture porte l'image de Men-tse. On y trouve un aperçu de toutes les affaires publiques et des principaux événements, les placets et les mémoires présentés à l'empereur, ses décrets, les édits des vice-rois de province, les fastes judiciaires et les lettres de grâce, des tarifs de douane, un courrier de

la cour, les nouvelles diverses, incendies, crimes, etc., enfin les événements heureux ou malheureux de la guerre contre les rebelles *Tai-ping*. On y convient même d'avoir été battu, franchise qu'il est bon de signaler à nos journaux officiels de l'Europe.

Les Chinois attachent un respect traditionnel et quasi religieux à la conservation des papiers imprimés et écrits; on les recueille soigneusement, et on les brûle quand on les a lus, afin de les dérober à toute profanation. On prétend même que des sociétés se sont formées, qui payent des porteurs chargés d'aller de rue en rue avec d'énormes corbeilles pour en ramasser tous les fragments. Ces chiffonniers d'un nouveau genre reçoivent une prime pour le sauvetage des épaves de la pensée humaine !

Les arts, comme la littérature, ont été poussés assez loin dans le sens utilitaire et industriel. L'art plastique, le beau absolu sont des idées incomprises.

La musique n'a rien d'harmonieux; c'est un bruit méthodique et calculé pour accompagner la voix humaine dans les récitatifs ou les déclamations rhythmées. Il ne faut y chercher ni l'inspiration ni la mélodie. La gamme, notée par des signes particuliers, n'admet pas de demi-tons, et la modification des sons, d'où résulte l'harmonie, est inconnue. Aussi la musique chinoise, qui plaît d'abord par un certain caractère de douceur et de mélancolie, finit-elle par agacer les nerfs par sa monotonie et son uniformité. Tous les airs qu'ont appris les Chinois, ils les répètent par routine ; rien ne les étonne plus que de voir un Européen écrire au courant de la plume, et redire de suite avec toutes ses nuances, un air qu'il vient d'entendre.

Les instruments de musique sont très-multipliés : ce sont plusieurs sortes de violons et de violoncelles, des mandolines, des luths, des guitares d'une forme assez gracieuse, très-employées par les dames riches qui s'accompagnent en chantant avec cet instrument, des flûtes et des trompettes;

la flûte a ordinairement douze trous et environ deux pieds de long; le *cheng*, composé de douze tuyaux de bambou, a quelque rapport avec nos orgues; la harpe ou l'harmonium se touche avec un petit marteau en métal; enfin citons encore le tambour de basque, le tambour ordinaire, le chapeau chinois que nous leur avons emprunté, les cymbales et le gong, ce gigantesque plateau de cuivre dont les mugissements ressemblent au roulement du tonnerre. Tous ces instruments en bois de teck, enrichis d'ébène et d'ivoire et garnis avec la peau rayée du grand squale tigre qui habite les mers de Chine, sont d'un prix assez élevé, malgré leur imperfection. Les artistes se servent de leurs grands ongles pour pincer les cordes dont le son est aigu et sourd, et, quoiqu'ils passent une partie de leur temps à resserrer les longues chevilles de leurs violons, quoiqu'ils essayent les trémolos les plus langoureux avec leurs archets qu'ils tiennent à poignée, quoiqu'ils rejettent leur tête en arrière avec la grimace voulue de l'homme de génie qui improvise, on sort de leurs concerts en se bouchant les oreilles et avec un violent mal de tête.

La peinture, la sculpture et l'architecture ont fait de plus grands progrès que la musique, surtout la dernière, dont nous ne parlerons pas, la description détaillée des monuments de Pékin ayant suffi pour la faire connaître au lecteur. La peinture n'est pas aussi grotesque qu'on le croit en Europe; les albums chinois sont des recueils fidèles où sont reproduits non-seulement les travaux industriels et agricoles, les animaux et les plantes, mais encore des scènes de mœurs et de la vie intime. Ces dessins, faits généralement au trait et sur papier de riz, sont d'une grande pureté de ligne, et rendent sur les figures des personnages toutes les expressions des passions et des ridicules humains avec une vérité qu'on ne saurait nier. Les paysages sont moins parfaits, non pas que les artistes ne connaissent pas la perspective ainsi qu'on l'a faussement avancé, mais parce qu'ils ne savent pas lui appliquer les

ombres et les demi-teintes qui produisent l'illusion de l'éloignement et du vaporeux. Les traits en sont trop arrêtés et les couleurs trop nettes. Il ne faudrait pas juger de l'art chinois par les peintures à bon marché des vases et des tasses de porcelaine, ou par les dessins des boîtes à thé qu'on reçoit en Europe, non plus qu'on ne pourrait juger de la peinture française par les images enluminées à un franc la douzaine qu'on colporte dans le monde entier; les poussahs à gros ventre, fabriqués exprès à Canton pour l'exportation, ne sont pas non plus la dernière expression de la sculpture. Si l'art statuaire a conservé un certain caractère grotesque et fabuleux qui le laisse bien loin du beau absolu, la sculpture d'ornement surtout a produit de véritables chefs-d'œuvre. Rien de plus ingénieux et de plus admirable à la fois que les sculptures sur pierre et sur bois et les ciselures sur métaux. Le triomphe de l'art chinois est dans ses applications à l'industrie.

L'industrie, ce grand mot et cette grande chose des temps modernes, est aussi antique que la Chine, et se perd avec elle dans la nuit de son histoire. A l'époque où nous autres Européens nous n'étions encore que des sauvages couverts de peaux de bêtes, habitant sous des huttes de bois ou dans des cavernes, vivant de chasse et de pêche, les Chinois savaient exploiter les mines, combiner les métaux, fondre des cloches et des statues de bronze et de fonte de dimension colossale, élever des tours à douze étages, construire des ponts solides et élégants, creuser des canaux et des puits artésiens, changer le lit des fleuves grâce à d'étonnants travaux hydrographiques, appliquer la polarité de l'aimant à la navigation, et la poudre à canon à la guerre, accorder les instruments de musique, polir et tailler les pierres précieuses, graver sur bois, imprimer et lithographier, obtenir des couleurs inaltérables des minéraux et des végétaux, fabriquer du papier, mouler des porcelaines, et enfin tisser des étoffes admirables de soie, de coton, de chanvre, de fils d'ortie et de lierre. Que leur

est-il resté de cette immense supériorité ? Rien ou presque rien, c'est-à-dire quelques secrets ingénieux dans la fabrication des tissus, de la porcelaine, et dans la composition des couleurs. D'où vient donc cette décadence, et pourquoi l'Europe depuis quatre siècles a-t-elle réalisé tant de progrès, pendant que la Chine est restée stationnaire, et même a reculé ? C'est que, tandis qu'en Europe chaque découverte, chaque progrès de l'esprit humain étaient scrupuleusement enregistrés dans une langue méthodique appropriée à la science dont elle était l'organe, tandis que, malgré les révolutions, l'élévation et la décadence des peuples, les Arabes et les Maures, héritiers de l'antiquité, en transmettaient les formules savantes aux peuples du midi de l'Europe, qui à leur tour les livraient considérablement augmentées par le génie propre à chaque race, aux Anglais, aux Français et aux Allemands, tandis qu'enfin il se formait dans ces derniers temps une solidarité scientifique universelle, qui associe aux mêmes efforts et aux mêmes recherches Londres et Turin, Paris et Philadelphie, Berlin et Sidney, le génie chinois éminemment pratique ne cherchait pas à dépasser les limites de l'expérience manuelle pour se lancer dans les spéculations indéfinies de la théorie, et, laissant s'isoler dans toutes les provinces sans appui et sans publicité les nombreuses connaissances et recettes dues à l'initiative individuelle, il livrait l'avenir de l'industrie au hasard ! Que de secrets importants de fabrication qui sont perdus aujourd'hui sans retour !

Les Chinois ont une grande aptitude pour tous les métiers. Dans les villes de la côte, ils ont imité et surpassé quelquefois nos meilleurs ouvriers après les avoir vus travailler deux ou trois fois ; ils se sont pliés à nos goûts, et il y a maintenant à *Shang-haï*, tailleurs, bottiers, fabricants de meubles, relieurs, etc, etc., dans le genre européen. Un peintre indigène vous y fournit pour un prix modique des copies de portraits photographiques de la

dimension que vous voulez et d'une perfection rare; ce jeune artiste a vu peindre à l'huile quelques Européens, et quoique ce genre de peinture soit inconnu des Chinois, il est arrivé sans leçons à combiner ces couleurs nouvelles avec une adresse étonnante.

Les applications des arts à l'industrie sont nombreuses et remarquables; les mosaïques des meubles en laque rouge, les dessins en plumes d'oiseaux ou en bandelettes de papier de riz coloré, les fleurs artificielles fabriquées avec de la moelle de palmier divisée en feuillets, les merveilleuses broderies qui s'harmonisent avec les nuances des satins de Chine, les sculptures sur ivoire et sur bois, les bronzes et la fonte artistique couverts d'émaux et de dorures, les coupes, sucriers, carafes, verres, tasses en jade, cristal de roche ou serpentine, admirablement travaillés dans une pierre d'un seul morceau, enfin tous les objets d'étagère, tous ces petits personnages en carton peint et en pierre ponce, à la physionomie narquoise et expressive, quelquefois des Européens tournés en caricature, ne représentent-ils pas une nation bien avancée dans l'industrie de luxe?

Nous n'avons pas cité la porcelaine qui se fabrique exclusivement dans le sud, et surtout dans la province de *Kiang-si;* cette matière est d'un usage si général qu'un des métiers les plus répandus est celui de raccommodeur de porcelaines. Ces gens-là sont fort habiles; avec une aiguille à pointe de diamant ils font un trou dans le corps du vase brisé où ils entrelacent un fil de laiton très-fin; ils réparent ainsi des pièces cassées en menus morceaux.

Il n'y a pas en Chine de grands établissements industriels; on y trouve des ouvriers plus ou moins habiles qui, avec des procédés d'une excessive simplicité et avec des outils beaucoup plus grossiers que les nôtres, arrivent aux mêmes résultats dans le même espace de temps. Les artisans sont tous nomades, allant de ville en ville, charriant avec eux les ustensiles de leur état; le forgeron a une

boîte carrée munie d'un piston, remplaçant le soufflet de forge, qui lui sert de siége quand il veut s'asseoir, et de coffre pour serrer ses outils; le menuisier, auquel sa règle sert de canne en voyage, transforme également en coffre l'établi sur lequel il travaille; le rémouleur, assis sur un banc portatif, tourne sa meule avec ses pieds; le sac du tisserand contient ses bobines, ses rouets et les montants de sa machine; le maçon, encore moins chargé, n'a que sa truelle et son cordeau; les matériaux pour la construction ne sont ni chers ni difficiles à transporter; il existe un grand nombre de briqueteries dans le voisinage de toutes les villes; il y a des briques de différents prix; les rouges, cuites en contact avec la flamme, puis celles qui sont couleur de plomb parce qu'elles ont été enfermées dans un fourneau qui les a protégées contre le feu, enfin les briques enduites d'un vernis coloré brillant et inaltérable, réservées exclusivement pour la construction des temples et des palais. Le mortier se compose d'un mélange de chaux et de sable; si la brique vient à manquer, le maçon la remplace par de la terre grasse durcie au soleil et contenue entre des claies d'osier.

L'association dans le travail est la plus grande force industrielle; il y a une population si exubérante en Chine, il y a tant de bras inoccupés faute de travaux, qu'il ne faut pas s'étonner si les Chinois ne se sont pas appliqués à diminuer le prix de la main-d'œuvre en multipliant les forces mécaniques. On sait que les routes étant généralement mal entretenues, c'est par les grandes rivières et les canaux que s'opèrent les transports de marchandises; mais, quelque ingénieux, quelque complet que soit le système des voies fluviales, il existe encore un grand nombre de points où les échanges ne peuvent se faire que par la voie de terre. Il existe fort peu de bêtes de somme ou de trait; les chameaux, comme les chevaux et les mulets, sont tous élevés dans la Tartarie; leur nombre est loin d'être en rapport avec la population et les besoins du commerce.

Les agriculteurs qui ont quelques bœufs ou buffles ne s'occupent pas de produire des animaux de trait; il n'y a déjà pas assez de terrain pour la culture des céréales et des plantes alimentaires nécessaires à la vie humaine; cultiver des herbes pour les bêtes, ce serait condamner les hommes à mourir de faim! Tous les fourrages chinois, le sorgho par exemple, sont à deux fins: le grain pour vendre au marché, la paille pour les bœufs.

Aussi sont-ce les hommes qui remplacent les bêtes de somme! La corporation des portefaix est très-nombreuse; ces *kou-li*, comme on les appelle, servent à tous les transports; ils traînent les denrées dans des voitures à bras, hâlent les jonques et les barques de commerce, portent les palanquins et les chaises des voyageurs, remorquent l'hiver les traîneaux sur la glace. Telle est la misère et la multiplicité des bras qu'on peut pour un prix très-modique (cinq centimes environ par lieue) se faire promener d'un bout de l'empire à l'autre, changeant à chaque station de relais d'hommes. Les portefaix ne gagnent pas plus de vingt-cinq à trente centimes par jour; avec cela ils doivent se nourrir eux et leur famille, et s'habiller; il est vrai que leur habillement des plus primitifs se compose de sandales en paille et d'un caleçon en cotonnade, et que la maraude fournit en partie à leurs besoins les plus pressants. Le transport des marchandises à bras d'homme se fait sur une très-grande échelle. On voit souvent arriver à Pékin par les routes du nord et de l'ouest, car celles du midi et de l'est sont desservies par le *Pei-ho*, le *Wen-ho* et le canal impérial, des caravanes de portefaix en longue file, marchant d'un pas rapide et mesuré, chantant et se répondant les uns aux autres; des femmes groupées par dix ou douze font partie de ces caravanes, et des fardeaux presque aussi lourds que ceux des hommes leur sont confiés.

On ne pourrait s'expliquer autrement l'immense commerce d'échanges qui se fait entre les provinces de l'empire. La Chine est un pays si riche, si vaste et si varié

dans ses productions, que le trafic intérieur suffit à alimenter l'activité de ses habitants. Toutes les villes importantes ont de grandes maisons de commerce qui servent d'entrepôts aux marchandises, et où on vient s'approvisionner. Ces marchandises, revendues aux commerçants en détail et aux colporteurs, sont transportées jusque dans les districts les plus éloignés. Aussi y a-t-il une très-légère différence de prix pour les articles et les denrées spéciales entre les pays de production et ceux où ils se consomment. Les colporteurs sont en grand nombre; on les rencontre dans les principales rues de tous les villages, étalant les mouchoirs, les jarretières, les éventails, les ceintures, les bourses, les poches, et les étoffes de toute qualité; ces objets sont placés sur quatre traverses fixées par le milieu à une tige de bambou. Grâce à ce moyen, ils peuvent aisément porter leur bagage, et présenter leurs marchandises aux pratiques, sans avoir l'embarras de la plier et de la déplier sans cesse.

Le gouvernement fait lui-même le commerce. Il est à remarquer cependant qu'il n'a pas su tirer parti des postes, en les organisant de manière à servir aux transactions commerciales. Quand un particulier veut faire parvenir une communication à un de ses correspondants éloignés, il est forcé d'en charger un messager. Les courriers de la poste impériale ne sont employés qu'au transport des papiers d'État; ils ont un habillement jaune qui les fait reconnaître de loin; ils portent leurs dépêches dans des tubes en bambou contenus dans un sac, au bas duquel sont attachées des clochettes qui annoncent leur arrivée. Chaque courrier fait quatre lieues à cheval et à bride abattue; un autre courrier attend en selle à la station l'arrivée du premier, qui lui remet aussitôt le sac aux dépêches. A l'approche des cavaliers de la poste, les voyageurs doivent leur faire place sur la route, les voitures se ranger et les piétons s'écarter de la chaussée.

Si le gouvernement n'a pas su se créer des ressources

en monopolisant à son profit le service des postes, en revanche il conserve dans les greniers de l'État l'excédant des grains qui lui ont été donnés à titre d'impôt dans les années d'abondance, et il les revend avec un bénéfice énorme en temps de disette. Les maisons de prêts sur gages, les monts-de-piété lui appartiennent également. Ces établissements, organisés sur une très-grande échelle, prêtent sur tous les objets mobiliers, sur les propriétés foncières, sur les récoltes ; ce sont de vastes institutions de crédit. Le taux de l'intérêt est de deux ou trois pour cent par mois, chiffre qui paraîtrait exorbitant, si on ne savait pas que l'intérêt légal de l'argent est de trente pour cent par année. Tous les économistes chinois qui ont écrit sur la matière ont recommandé l'élévation du taux de l'intérêt comme un excellent moyen de développer la richesse publique. *Tchao-yng*, l'un d'eux, dit en propres termes que la grande valeur donnée aux métaux monnayés empêche la vente et le morcellement de la propriété rurale, et retient les agriculteurs qui sont les nourriciers de la nation, en les dégoûtant de se livrer aux spéculations financières. Quelque bizarre que soit ce raisonnement, il a été généralement accepté.

Il existe à Pékin, comme dans toute la Chine, une foule d'associations pécuniaires entre particuliers pour faciliter les opérations commerciales ; ces banques de commandite émettent un papier-monnaie, dont la valeur varie entre un franc et mille francs. Le gouvernement ne se mêle en rien ni de leur surveillance, ni de leur administration, mais comme le numéraire est trop peu abondant, il a fallu créer des valeurs fictives pour faciliter les échanges.

Il n'y a ni monnaies d'or, ni monnaies d'argent ; l'or a sa valeur comme marchandise, mais il n'a pas de cours forcé. L'argent est divisé en petits lingots qu'on coupe par morceaux et qu'on pèse avec des balances de la plus grande précision, que chaque négociant porte à sa ceinture. Ces *taels* ou lingots qui ont la forme de petits bateaux

sont marqués d'empreintes en chiffres connus, donnant le poids et le titre de l'argent. Depuis quelques années la piastre mexicaine a cours dans toute la Chine, où elle vaut en moyenne mille sapèques. Le sapèque (en chinois *tsien*), dont la valeur est d'un peu moins d'un centime, est la monnaie de cuivre la plus répandue : cette pièce, où il entre un alliage d'étain, est percée au milieu d'un trou carré, afin de pouvoir être enfilée dans une corde. On voit dans les marchés les revendeurs de légumes, de poissons et de volailles porter autour de leur cou de longues enfilades de ces petites monnaies de cuivre; on conçoit qu'il faut être robuste pour se charger d'une somme un peu considérable. Il y a des pièces de cuivre de quatre, de dix, de vingt, de cent sapèques. Aucune ne porte en effigie la tête de l'empereur; ce serait manquer au respect qu'on lui doit que de faire circuler sans cesse ses traits sacrés dans les mains d'une foule grossière. Cette division extrême de la monnaie est très-avantageuse aux pauvres, à qui elle permet d'acheter pour un sapèque une orange, quatre noix, un petit poisson frit, une douzaine de graines de citrouille; pour le même prix ils peuvent même boire une tasse de thé, ou fumer quelques pipes de tabac. Une foule de petits revendeurs n'ont pas un capital de plus de deux cents sapèques pour alimenter leur industrie.

Dans ces conditions et sans l'usage si répandu du papier-monnaie, il deviendrait impossible aux grandes maisons de commerce d'établir leurs comptes, et il leur faudrait des chariots pour opérer leurs payements. Ils ont du reste une machine ingénieuse pour opérer leurs calculs; c'est le *swan-pan*, sorte de table divisée en deux compartiments traversés par des tringles de fer où sont enfilées cinq boules mobiles dans une des cases, et deux dans l'autre seulement. Le *swan-pan* ressemble, sauf quelques légères différences, à l'*abacus* employé par les anciens.

Le dernier jour de l'année est en même temps l'époque

de toutes les échéances. La foule se presse dans les rues, on se dispute en réglant ses comptes, le créancier court après son débiteur, et, comme tous sont à la fois créanciers et débiteurs, il en résulte un tapage effroyable; on s'injurie, on se bat, on vend à la hâte tout ce qu'on possède, et quelquefois des objets empruntés à d'autres, pour réaliser un peu d'argent; les avenues des monts-de-piété sont encombrées de gens apportant leur literie, leur batterie de cuisine, leur mobilier. A minuit tout rentre dans le calme avec le commencement de la nouvelle année; les affaires cessent, on revêt ses plus beaux habits, on se fait des visites, des cadeaux, on tire des feux d'artifice. La fête dure trois jours, et pendant ce temps toutes les boutiques sont fermées, même celles des marchands de denrées alimentaires: aussi fait-il bon de se munir de provisions à l'avance. Les trois jours écoulés, les négociants qui n'ont pas fait honneur à leurs engagements, les particuliers qui n'ont pas payé leurs dettes, sont livrés à la vindicte de leurs créanciers, qui peuvent les faire bâtonner s'ils sont convaincus de mauvaise foi, mais qui en tout cas font saisir et vendre sans délai tout ce qu'ils possèdent.



CHAPITRE XIV.

AGRICULTURE ET PRODUCTIONS NATURELLES.

Fête de l'agriculture. — Climat et sol de la province de Pe-tche-li. Soins extrêmes apportés à la culture. — Récolte des engrais. — Imperfection des instruments agricoles. — Les céréales, les plantes textiles et oléagineuses. — Le ver à soie du chêne. — Les légumes, les fruits, les fleurs et les arbres. — Le ging-seng. — Les métaux, minéraux et pierres précieuses. — Les insectes. — Les poissons. — La pisciculture. — Les pêcheurs du Pei-ho. — Marchands de thériaque et charmeurs de serpents. — Les corbeaux de Pékin. — Le gibier à plumes. — Immense quantité d'oiseaux aquatiques. — Les établissements d'éclosion artificielle. — La forêt de Ge-holl et ses hôtes. — La chasse. — Les chiens. — Les chats, les rats et les ratiers. — Fraudes sur les marchés de Pékin. — Les animaux domestiques.

Le code pénal chinois inflige au chef de la commune, quand les terres de son ressort sont mal cultivées et suivant l'étendue du terrain en contravention, une peine qui varie entre vingt et cent coups de bâton. Négliger de faire produire à la terre ce qu'elle peut fournir pour la nourriture des hommes, c'est commettre un crime contre la société. Dans aucun pays du monde l'agriculture n'est aussi estimée qu'en Chine; Confucius et *Men-tse*, la mettant au premier rang, l'ont prônée comme la source de la prospérité publique; les magistrats de tous les rangs la vantent sans cesse au peuple dans leurs proclamations, et

l'empereur lui-même, pour montrer que c'est la profession la plus honorable, daigne tous les ans au commencement du printemps labourer de ses mains sacrées un champ réservé. Tous ses représentants les gouverneurs de province accomplissent à la même époque une cérémonie identique. Cette fête moitié religieuse, moitié civile, et qui a un caractère à la fois sublime et touchant, n'est pas tombée en désuétude, comme on l'a prétendu; le prince *Kong*, régent de l'empire, se rendit en grande pompe vers la fin de mars 1861 au temple de l'Agriculture situé à l'extrémité de la ville chinoise à Pékin, et, après avoir offert un sacrifice au dieu protecteur des hommes, qui les encourage au travail en leur donnant tous les biens de la terre, il dirigea lui-même la charrue et traça plusieurs sillons; une foule de grands personnages, les ministres, les maîtres de cérémonie, les grands officiers de la couronne, et enfin trois princes de la famille impériale, ainsi qu'une députation de laboureurs, accompagnaient le représentant de l'empereur. Aussitôt que le prince *Kong* eut terminé le labourage de la parcelle réservée qui était désignée par une étiquette jaune, et qu'on eut replacé dans leur fourreau les outils destinés au chef de l'État, les trois princes de la famille impériale, puis les neufs premiers dignitaires de l'empire conduisirent successivement la charrue jusqu'à ce que le champ fût labouré en son entier; derrière eux des mandarins inférieurs ensemencèrent les sillons ouverts, tandis que les laboureurs recouvraient avec des râteaux et des rouleaux les germes sacrés confiés à la terre. Pendant toute la cérémonie, des chœurs de musique et de symphonie se firent entendre; enfin, quand tout fut terminé, le prince *Kong*, sortant par l'escalier de l'orient, retourna à son palais avec le même cérémonial au milieu d'une immense affluence de peuple.

Cette intelligente protection, cet anoblissement de l'agriculture ont eu d'immenses résultats; aucun pays du monde n'est cultivé avec tant de soins, tant de perfection

que la Chine. Il n'y a pas un pouce de terrain perdu. Sur les grands lacs du centre, on voit des populations qui, n'ayant pas de place au soleil sur la terre ferme, ont construit des îles flottantes avec des radeaux de bois remplis de terre rapportée, où ils cultivent le riz et les céréales nécessaires à leur consommation. Des animaux domestiques y vivent avec eux, et quand le poisson a déserté les environs de leur propriété, ils lui font descendre le courant pour trouver des eaux plus fertiles. Le drainage, les irrigations, les engrais, la variété des cultures sont tombés dans le domaine public, et il n'est pas de si pauvre commune qui ne les pratique sur une grande échelle, sachant que la terre paye toujours le travail de l'homme.

Mais, avant de donner plus de détails sur l'agriculture du nord de la Chine dont nous avons seulement à nous occuper ici, il est nécessaire d'indiquer en quelques mots la nature du climat et du sol. La province du *Pe-tche-li*, contenue entre le trente-cinquième et le quarante-deuxième parallèle, est la plus septentrionale de la Chine proprement dite. Elle est bornée au nord par la grande muraille qui la sépare de la Mandchourie et de la Mongolie, à l'ouest par le *Chan-si*, au sud par le *Ho-nan*, à l'est par la mer et le *Chan-toung*. Le *Pe-tche-li*, généralement plat, sauf vers le nord-ouest, contient plusieurs rivières importantes, et, dans sa partie centrale, une quantité de lacs alimentés par des affluents du *Pei-ho*. Le climat de cette province est plus froid que ne semblerait l'annoncer sa position géographique ; des hauts plateaux de la Mongolie et des montagnes du *Kan-sou* soufflent pendant l'hiver des vents glacés qui abaissent subitement la température ; les rivières et les canaux sont gelés pendant trois mois, et les habitants ne peuvent alors sortir qu'enveloppés dans de chaudes fourrures ; il y tombe rarement de la neige ; cependant une lettre écrite de Pékin en novembre 1862 nous apprend qu'il y en avait quatre pouces sur le sol. Si

l'hiver est très-froid, les étés sont brûlants et rarement rafraîchis par des pluies d'orages. La sécheresse qui règne dans cette province la rend plus salubre que celle du sud, mais elle amène en même temps des ophthalmies dangereuses, et des affections inflammatoires de l'estomac et des entrailles. Le sol, généralement sablonneux et d'une fertilité médiocre, est admirablement cultivé, et, grâce aux irrigations et aux engrais, il produit en quantité des céréales, des vignes, du tabac, du coton et des plantes oléagineuses.

La propriété territoriale y étant très-divisée, les exploitations agricoles se font sur une petite échelle, mais l'intelligence avec laquelle elles sont dirigées remédie aux graves inconvénients du morcellement. On rencontre peu de villages; en revanche un grand nombre de petites fermes et de métairies s'élèvent çà et là ombragées par quelques grands arbres. Les bâtiments tiennent peu de place, et les paysans sont si économes du sol, qu'ils établissent leurs meules et leurs gerbes sur les toits de leurs maisons disposés en plate-forme.

S'ils ménagent le terrain, ils ne se ménagent pas la peine; grâce à l'abondance des bras et à la facilité d'avoir des ouvriers, ils ont pu adopter le mode de culture par rangées alternatives, qui leur permet de ne jamais laisser reposer la terre, et d'avoir des récoltes pendant tout l'été. Ainsi, entre les rangées de sorgho[1] qui s'élève jusqu'à dix et douze pieds de haut, ils sèment une céréale d'une taille plus faible, le petit millet[2], qui s'accommode de croître à l'ombre de son gigantesque voisin. Quand le sorgho est moissonné, le millet exposé au soleil mûrit à son tour; des fèves[3] sont plantées en rangées au milieu des champs de maïs, et elles ont donné leur récolte avant que celui-ci qui est tardif soit assez monté pour les étouffer; la terre,

1. *Holcus sorghum*. — 2. *Panicum italicum*. — 3. *Dolichos sinensis*.

retirée des fossés d'écoulement ou d'irrigation, est plantée de ricins ou de cotonniers, dont les larges panaches verts encadrent en guise de haies les champs de céréales ; enfin, quand le sol est trop aride ou qu'ils n'ont pu en enlever les pierres, ils y sèment du pin à résine ou du *cath-sé*, plante oléagineuse qui s'accommode des plus mauvais terrains.

On conçoit que pour demander autant à la terre, il faut la soigner, l'arroser et l'engraisser à proportion. C'est là le triomphe des agriculteurs chinois ! Les femmes et les enfants poursuivent sans trêve ni merci les insectes et les oiseaux nuisibles, et par un sarclage minutieux et répété débarrassent le sol de toutes les mauvaises herbes ; eux-mêmes poussent si loin les précautions que, dans la crainte d'un vent violent, ils lient ensemble l'extrémité des tiges de blé pour que les pailles ne soient pas couchées et que le grain ne puisse se perdre ; disons enfin, en leur honneur, que les champs sont tellement propres qu'ils ont l'aspect de jardins parfaitement entretenus.

L'irrigation et l'arrosage sont mieux entendus qu'en aucun autre pays du monde ; sur le bord des fleuves et des lacs, quand les rives sont plates, on voit des saignées pratiquées de distance en distance pour alimenter les réservoirs, quand les berges sont escarpées, des machines hydrauliques de toutes formes vont puiser l'eau à toutes les profondeurs ; ce sont des pompes à chaînes ou à chapelets mises en mouvement par des bœufs, de grandes roues à godet que le courant fait tourner, et même des moulins à vent qui montent l'eau par un système d'engrenage. Lorsque les moyens mécaniques ou les animaux ne suffisent plus, chacun s'attelle bravement à la roue ou à la manivelle, et toutes les forces s'unissent pour l'intérêt général dans un labeur ardu et pénible. L'entretien de vastes réservoirs agricoles est le but de tous les efforts ; de là sortent une foule de rigoles qui arrosent les champs, et qui, au moyen d'écluses de différentes tailles, servent à

faire monter l'eau à travers les inégalités du terrain jusque dans les endroits les plus inaccessibles. Chaque propriétaire peut à son tour arroser son champ deux fois par jour; un ordre parfait préside à la distribution des eaux.

La passion dés Chinois pour les engrais se traduit par l'existence jusque sur les chemins les moins fréquentés de petits cabinets en terre et en paille blanchis à la chaux, qui sollicitent le passant par les réclames les plus attendrissantes et les plus propres à l'émouvoir. Il n'est pas un agriculteur qui n'élève un de ces monuments d'utilité publique dans un but d'intérêt personnel. Sur les grandes routes il y a encore plus de concurrence; une des occupations les plus habituelles des enfants et des vieillards de la classe pauvre, c'est la recherche du fumier! Rien de plus curieux que l'acharnement, que la rapacité avec laquelle les enfants suivent une troupe de voyageurs à cheval, guettant avec autant de soins leurs actions que celles de leurs montures; le riche fermier pour qui ils travaillent, appuyé nonchalamment sur le manche de sa fourche à trois dents auprès de son chariot à buffles, dirigent la troupe des ramasseurs, tient note de la quantité de paniers pleins que chacun rapporte, et daigne sourire avec satisfaction aux efforts de celui qui est le plus heureux dans cette récolte de l'engrais. L'expression chinoise dit *cueillir le fumier;* peut-on employer un plus joli mot à une plus vilaine chose! Il est vrai que cette vilaine chose fait pousser les fruits les plus exquis et les fleurs les plus parfumées! Les Chinois attachent tant de prix à l'engrais humain qu'une famille de laboureurs ne regarde pas comme inutile le vieillard cassé et impotent qu'elle nourrit. Cette passion intelligente mais désagréable fait que, quand on approche d'une ferme, au lieu de respirer cette senteur forte et saine de la vacherie et de la bergerie, l'odorat est saisi d'exhalaisons indéfinissables et suffocantes! C'est que le fermier collectionne avec ardeur les

animaux et les poissons pourris, les débris de végétaux en fermentation, toutes les déjections possibles, jusqu'aux rognures d'ongles et aux débris de cheveux qu'il achète aux barbiers. Qu'on se rappelle les champs des environs de Paris engraissés avec de la poudrette et les ordures de la grande ville, et on n'en aura qu'une faible idée !

Si les Chinois sont habiles à créer un sol artificiel, on peut leur reprocher de ne pas le remuer assez profondément; leurs outils agricoles sont imparfaits ; leur charrue d'une forme primitive et sans avant-train ne laboure que la surface de la terre. Comme ils manquent d'animaux de trait, ils y attellent tout ce qu'ils peuvent, la vache avec l'âne et le mulet; si la terre est grasse et résiste, la femme et les enfants poussent le lourd instrument, tandis que le chef de la famille soutient le soc et donne la direction au sillon. Ils ont aussi des hoyaux attachés au bout d'un très-long manche, des rouleaux pour traîner sur les semis nouveaux, des pioches, des râteaux, des fourches et des bêches. Les grains sont battus au fléau et vannés avec des instruments analogues aux nôtres.

Rien de plus animé que le tableau que présentent les vastes plaines du *Pe-tche-li* à l'époque des moissons! Les efforts du laboureur ont produit leurs fruits; les récoltes de toute sorte viennent gonfler ses greniers; les batteurs, les vanneurs, les moissonneurs, accompagnés de troupes de femmes et d'enfants qui glanent, font retentir l'air de leurs chants joyeux, et les membres nus sous un soleil ardent, la queue enroulée autour du crâne, travaillent avec ardeur depuis le point du jour jusqu'à la tombée de la nuit, ne s'interrompant quelques minutes que pour manger des oignons et une poignée de riz, pour tirer quelques bouffées de leurs pipes, et pour s'éventer avec ardeur quand le soleil devient trop chaud et que la sueur inonde leurs membres robustes.

On cultive dans le nord de la Chine en fait de céréales, le froment en petite quantité, beaucoup d'orge, du sarra-

zin, du maïs, le sorgho et le petit millet : le sorgho, qui a été préconisé dans ces dernières années, donne, outre son grain qui est de qualité médiocre, un fourrage très-abondant que mangent avidement les chevaux et les bêtes à cornes. Le riz ne réussit pas aussi bien dans le nord que dans le centre et le sud de la Chine, cependant il est cultivé dans de vastes proportions jusque dans les étangs et les assolements du palais d'été par 40° de latitude nord. Une espèce nouvelle, dont l'empereur *Khang-hi* s'attribue la découverte dans les mémoires qu'il a laissés, est répandue jusqu'en Mandchourie, c'est le *riz sec*, ainsi nommé de ce qu'il peut se cultiver en terrain ordinaire, profond et humide ; la plante, qui ne monte pas haut, donne un grain petit, allongé et rougeâtre, mais d'une excellente qualité[1]. Les diverses céréales, réduites en farines par des meules à bras et des moulins à vent, sont mangées sous forme de rouleaux de pâte ou de gâteaux compactes qu'on fait cuire à la vapeur d'eau, et qu'on dore avec le four de campagne. En général on ne sait pas faire le pain, qui est d'ailleurs d'un usage peu répandu.

Aux céréales il faut ajouter les plantes textiles, les plantes oléagineuses, les fruits et les légumes dont la culture est d'autant plus importante, que les céréales jouent un moins grand rôle dans l'alimentation publique.

Les plantes textiles sont le coton, le chanvre, le lin, l'ortie blanche et une sorte de lierre dont les filaments servent à faire une toile grossière. Le coton herbacé qu'on cultive en abondance jusqu'à *Moukden*, capitale de la Mandchourie, est une variété particulière, naine, à fleurs violettes et à gousses de la grosseur d'une noix ; le coton est court, mais épais, solide et d'une belle qualité[2].

1. Il serait à souhaiter que cette espèce, qui supporte des latitudes élevées et qui croît sans eau, fût cultivée en France.

2. Le coton de Mandchourie mériterait aussi d'être acclimaté. Il est très-précoce et mûrit en quelques mois, ce qui permettrait de le cultiver dans l'Europe centrale.

Il faut joindre aux plantes textiles les insectes séricifères, dont les produits fournissent aux Chinois la meilleure partie de leurs vêtements. Le ver à soie du mûrier y est beaucoup moins répandu que dans les autres provinces parce que le climat lui convient moins, celui du ricin est négligé, mais on s'y livre avec ardeur à l'éducation du ver à soie du chêne[1], qui donne à l'industrie des étoffes d'une solidité extrême, quoique moins brillantes que la soie. Il n'est pas une ferme, pas une métairie, devant laquelle on ne trouve un taillis de chênes maintenus à l'état nain, grâce à d'habiles pincements opérés au moment de la séve; sur ces arbres plantés régulièrement à un mètre les uns des autres, les précieux vers se nourrissent en liberté; les plantations sont entourées de conduits d'eau pour empêcher les fourmis dévastatrices d'en approcher, et des filets jetés sur les chênes les défendent du bec cruel des oiseaux.

Parmi les plantes oléagineuses domine le ricin, dont les Chinois savent faire par l'épuration une huile comestible qui a perdu toutes ses qualités purgatives. Le sésame et le *cath-sé* sont également cultivés en grand : le *cath-sé* est une plante de la famille des moutardes, dont la graine contient une huile analogue à celle d'œillette, et qui a l'avantage de pousser vigoureusement dans les terrains les plus arides, et jusque sur les rochers.

La culture du tabac occupe aussi des espaces considérables dans la province de *Pe-tche-li*. L'usage de la *feuille de fumée*, comme l'appelle les Chinois, est devenu universel.

Les choux, les pommes de terre, les haricots, les lentilles, les fêves, les épinards, les radis, les champignons, les ignames, les pastèques, les concombres, et toutes les plantes aliacées, les oignons, aulx, échalotes, ciboules, sont les légumes les plus répandus; la pomme de terre qui est ronde, jaune et petite, et dont on peut faire venir des

1. *Bombyx Pernyi.*

provisions importantes de la frontière de Mongolie pour l'alimentation de nos troupes, paraît avoir été importée par les Russes dans le nord de la Chine, il y a soixante ans environ. Les pastèques, dont on mange le fruit en si grande abondance durant l'été, donnent des semences qui sont encore plus estimées; ces graines, allongées et pleines d'une substance qui a le goût d'amande fraîche, se vendent à la mesure, et on en trouve des magasins considérables dans toutes les villes; les femmes surtout passent leur journée à en éplucher avec leurs grands ongles, et à les croquer à belles dents; c'est une occupation pour elles, comme c'en est une pour les femmes turques de manger des confitures sèches et des dragées à la rose. Deux plantes d'eau sont cultivées en guise de légumes, la *sagittaire*[1] et le *lien-wa* ou *nymphaea*[2]; les jeunes pousses vertes de la sagittaire se mangent comme des asperges, les racines du nymphaea longues et blanches comme du lait sont coupées par tranches et conservées dans du vinaigre; son fruit capsulaire et spongieux contient des graines qu'on fait cuire avec du sucre.

Les arbres fruitiers ne sont pas aussi soignés que les légumes; ils ne sont ni dirigés, ni palissés, et, abandonnés à eux-mêmes, ils poussent plus de feuilles et de branches, que de boutons à fleurs et de fruits; on peut citer, outre la vigne dont nous avons parlé dans le chapitre de *Tien-tsin*, l'abricotier, le pêcher, le mûrier, l'oranger, le jujubier, l'anis étoilé, le fraisier, le framboisier et le groseillier.

Le goût des fleurs est très-répandu; l'horticulture a produit une foule de variétés doubles parmi les espèces sauvages; les pivoines en arbre et herbacées, les camélias, hortensias, hydrangers, les magnolias, les lilas, les rosiers, les hémérocalles, les chrysanthèmes sont les espèces les plus cultivées. Le grand luxe, c'est d'avoir le plus de fleurs

1. *Sagittaria cordata*. — 2. *Nelumbium speciosum*.

possible dans les appartements; d'immenses jardinières, des corbeilles disposées avec goût permettent, grâce à l'éclairage par en haut habituel aux maisons chinoises, de les conserver comme en pleine terre. Ainsi chaque pièce devient une serre. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les Chinois ont des aquariums où, à côté du *lien-wa*, leur fleur chérie, qui en couvre toute l'étendue de ses larges feuilles en forme de cœur et de ses fleurs à odeur de vanille rouges, roses, blanches et jaunes, ils élèvent de petits poissons, des crevettes d'eau douce, des larves de libellules et d'autres insectes aquatiques, tels que des dytisques et des hydrophiles.

Il ne faudrait pas croire pourtant que le goût des tours de force en horticulture ait remplacé la passion des beautés naturelles; la description du palais d'été a dû faire comprendre que les Chinois étaient passés maîtres depuis longtemps en perspectives et en décorations de paysage. Chaque parc des palais de Pékin contient des arbres magnifiques qui, abandonnés à eux-mêmes, ont pris des proportions colossales, ce sont les cèdres, les pins à losange, les mélèzes, les sapins, les chênes, les acacias, les saules pleureurs, les peupliers, et surtout le pin *pei-go-sang* dont l'écorce est couleur d'argent et qui élève jusqu'à deux cents pieds son feuillage sombre et dentelé. Les forêts contiennent beaucoup d'autres espèces, surtout une grande variété d'arbres verts. Dans les campagnes, il y a peu d'arbres parce qu'ils gêneraient la culture. Cependant le chêne et le mûrier sont cultivés pour les vers à soie, le pin pour la résine, l'arbre au vernis[1] pour son produit, qui mélangé avec le vermillon donne la laque rouge de Pékin dont on fait de si beaux meubles, enfin on y trouve différents saules, entre autres le saule fragile[2] dont les menues branches servent à la vannerie, et une sorte d'osier rampant qui croît sur les coteaux arides, et qui pousse chaque

1. *Rhus vernix.* — 2. *Salix fragilis.*

année de longs rejetons, avec lesquels on fait des câbles pour la marine. Les Chinois excellent dans la vannerie ; rien de plus élégant que leurs corbeilles, dont le tissu est si serré qu'elles servent au transport de l'eau, du lait et des alcools. On voit communément des plateaux, des théières, des soucoupes recouvertes en bambou tressé, en osier, en jonc ou en paille de riz coloré. Quelques espèces de bambous sont cultivées dans la province de *Pe-tche-li* ; parmi eux, il faut citer le bambou noir[1], introduit récemment dans l'horticulture européenne. Cependant ce végétal n'y atteint pas les proportions gigantesques qu'on admire dans le sud de la Chine, et pour les constructions il est remplacé par la brique.

Les plantes médicinales, les simples, telles que la rhubarbe, la racine aromatique de *Tam-coué*, la plante de belvédère, abondent dans les montagnes du nord. Les médecins du pays, qui ont beaucoup de foi dans leurs vertus, les prescrivent comme des spécifiques excellents contre toutes les infirmités humaines. Le fameux *ging-seng* se trouve même dans le *Pe-tche-li*, quoique celui qui provient de la Mandchourie soit beaucoup plus cher et plus estimé. C'est la plante par excellence[2], celle qui guérit de tous les maux, qui dissipe les chagrins causés par des vapeurs noires, qui redonne la force aux tempéraments débilités et qui prolonge la vie humaine au delà des limites qui lui sont assignées ! La racine de *ging-seng* est blanche, charnue, fusiforme et se bifurque au-dessous du collet en deux pivots de la grosseur de deux doigts, et longs de cinq à six pouces ; de la racine sort une tige violette, et quelques feuilles composées chacune de cinq pétioles, lancéolées, finement dentelées et couvertes de poils blancs ; les fleurs qui s'élèvent en ombelle au haut de la tige, naissent d'un pédoncule commun ; elles sont petites et jaunâtres ; aux

1. *Bambusa nigra*.
2. Les Mandchoux l'appellent *Orthotâ*, la reine des plantes.

fleurs succèdent des fruits rouges et ronds, dont la pulpe blanche contient deux petits noyaux aplatis, et a une saveur poivrée et aromatique. La racine de *ging-seng* qui se paye au poids de l'or, et qui est devenue très-rare, parce qu'il paraît que la culture fait perdre à la plante toutes ses qualités, se sert accommodée de toutes les manières; on la mêle coupée en menus morceaux avec les viandes, ou on la fait confire dans du sucre comme l'angélique. Il est difficile de savoir à quoi s'en tenir sur les merveilleux effets que les Chinois attribuent à cette panacée universelle; les médecins européens, qui en ont goûté, lui accordent seulement des qualités dépuratives, et surtout aphrodisiaques.

Les édits sévères promulgués par l'empereur *Khang-hi* et par ses successeurs contre le déboisement, joints à la cherté du bois à brûler et à la difficulté des transports, ont amené les Chinois à se servir exclusivement de la houille pour chauffer leurs *Kang* et leurs maisons. On trouve dans les montagnes presque à fleur de terre des bancs houillers très-considérables et d'une exploitation facile. Lors de la guerre de Chine, ces charbons essayés par la marine française furent trouvés d'excellente qualité, ainsi que le constate un rapport de M. le commandant Bourgeois; apportés de la montagne à dos de chameaux jusqu'à *Tong-cheou*, ils étaient transportés de là par eau à *Ta-kou* où ils revenaient à quatre-vingts francs la tonne. Ce prix de revient diminuera considérablement, car des ingénieurs anglais se sont mis à la tête des exploitations, et les ports du nord de la Chine alimenteront un jour les escadres européennes qui sillonnent l'océan Pacifique et la mer des Indes.

Le sel gemme et le nitre sont assez abondants, surtout dans le *Kan-sou* et le *Khou-khou-noor* qui en expédient de grandes caravanes à Pékin. On rencontre dans le *Pe-tche-li* oriental quelques puits salins, d'où le sel est extrait d'une profondeur de plus de trois cents mètres; il est très-

dur et très-blanc, et se transporte par blocs carrés de deux à trois cents livres. Il y a aussi du sel marin qu'on obtient sur les côtes par l'évaporation de l'eau de mer, et qui, étant de moins belle qualité et mélangé de terre et de matières étrangères, est vendu à bas prix aux gens du peuple. Le sel est la propriété du gouvernement, qui en prohibe l'exploitation d'une province à l'autre, et qui en tire par le monopole d'immenses profits. La charge de surintendant de la gabelle est une des plus recherchées, quoique cette denrée soit l'objet sur tous les points de l'empire d'une active contrebande.

La province de *Pe-tche-li* possède en outre des carrières de marbre, de porphyre, d'albâtre et de jaspe, de la stéatite et de la serpentine qu'on taille en ornements et en figurines, des pierres de touche, de l'arsenic cristallisé avec lequel on fait des tasses à thé, du cinabre, du mercure, du salpêtre, du cuivre[1], du fer, de l'étain dont il y a de très-belles mines à *Young-ping-fou* près de la frontière de Corée, du cristal de roche, des lapis-lazuli, des améthystes et du corindon, enfin on pêche des perles fines dans le golfe de *Léa-o-tong*.

Les productions du règne animal ne sont pas moins nombreuses que celles du règne végétal.

La côte abonde en homards, crabes, huîtres, moules, oursins et autres coquillages. Les eaux douces fournissent des écrevisses excellentes, et une espèce de crevette qui s'est multipliée dans toutes les pièces d'eau, et qu'on vend à bas prix sur les marchés[2].

Nous avons cité parmi les insectes utiles les vers à soie ; il faut y ajouter les abeilles, et même les sauterelles qui, quoique ravageant en grandes troupes les cultures à cer-

1. Les pierres, avec lesquelles on a rebâti la Légation française et qui provenaient de carrières à sept ou huit lieues de Pékin, étaient pleines de cuivre natif.

2. Ce serait une acclimatation utile que celle de cette crevette d'eau douce qu'il serait facile de faire venir de Pékin.

tains moments de l'année, fournissent un aliment sain, abondant et à bon marché. Les Chinois, quoi qu'on en dise, ne mangent ni vers frits, ni chenilles confites. Il n'y a ni puces, ni punaises, mais en revanche la vermine abonde ; les gens du peuple en sont couverts, et se livrent impudemment à la chasse de ces petites bêtes parasites jusqu'au milieu des rues, et à la porte de leur logement. Les bonzes mendiants surtout, qui traînent partout leurs guenilles pour exciter à l'aumône, en nourrissent en grand nombre, sous prétexte qu'il faut laisser vivre toutes les créatures du bon Dieu. Les moustiques, les blattes et les cancrelats tourmentent les hommes, dévorent les habits et les provisions. Il y a même à Pékin une petite espèce de scorpion, blanche, avec une tache grise au milieu du corps et le bout de la queue noire ; un des *coolies*, attaché au service de la Légation, s'était fait piquer un jour dans le magasin aux provisions par un de ces animaux qu'il avait trouvé blotti au fond d'un verre : le Chinois, après l'avoir tué, en avala le contenu comme nous mangeons une huître, en guise de préservatif contre les suites dangereuses de la piqûre. Il en fût quitte pour une légère enflure au pouce.

Le poisson joue un des principaux rôles dans l'alimentation publique. La Chine, couverte de lacs, d'étangs et de grands fleuves, avec un long développement de côtes maritimes, abonde en poissons de toutes sortes, de genres semblables aux nôtres, mais d'espèces différentes[1]. Les

1. La géographie zoologique et botanique, beaucoup mieux connue depuis les récentes découvertes, a permis de constater que toutes les productions naturelles des climats tempérés de l'hémisphère boréal sur les trois continents, Europe, Asie et Amérique, présentaient une analogie frappante, quoique aucun animal, aucune plante, sauf quelques rares exceptions (l'anguille de rivière est la même dans les trois continents), ne fussent identiquement semblables : par exemple, on retrouve notre carpe des eaux douces d'Europe dans l'Amérique du Nord, mais elle y est sans barbillons, d'une forme plus aplatie, et avec des lèvres saillantes (la science en a formé le genre Catas-

gros poissons se vendent à la tranche sur les marchés ; les uns, comme la brême de mer et là morue lingue, valent deux centimes la livre ; d'autres, comme l'esturgeon, que les Chinois appellent *hoang-yu* ou *l'encuirassé* et qu'ils regardent comme met impérial à cause de ses écailles jaunes, sont plus recherchés et plus chers. Les pêcheurs gardent le poisson dans des réservoirs en osier, attachés par des cordes à leurs barques ; ils ont aussi des étuis pratiqués à l'arrière de leurs canots de pêche. Les jours de marché, ils le transportent vivant dans des cuves en bambou ; l'hiver, on le fait geler au milieu de blocs de glace, et il se conserve excellent.

La pisciculture est un art pratiqué sur une grande échelle et de la manière la plus intelligente : au commencement du printemps, un grand nombre de marchands de frai de poisson parcourent les campagnes pour vendre cette précieuse semence aux propriétaires d'étangs. Les œufs fécondés par la laitance sont transportés dans des tonnelets garnis de mousse humide. Il y a aussi des marchands d'halevin, habiles plongeurs qui vont prendre dans les trous des fleuves, avec une poche à mailles très-serrées, des petits poissons nouvellement nés ; on élève cet halevin dans des étangs particuliers, d'où il est répandu, quand il est plus fort, dans les lacs et les grandes réserves. Les Chinois sont parvenus à conserver dans des bassins artificiels, et à nourrir en domesticité, les espèces les plus intéressantes et les plus productives de leurs fleuves. Dans les vastes étangs, situés près du temple du Ciel à Pékin, on

tône), tandis qu'en Chine elle est plus longue et a la dorsale plus élevée (c'est le genre Labéon). Les vingt espèces de chênes d'Amérique, les dix espèces de l'Asie centrale, diffèrent tous par des caractères peu importants, il est vrai, des chênes européens. On pourrait multiplier ces exemples à l'infini !

Qu'on veuille donc bien se rappeler, pour tout ce qui est de la zoologie chinoise, que les mêmes noms appliqués aux mêmes objets indiquent des genres semblables, mais des espèces différentes.

élève des dorades, une sorte de brême qui pèse jusqu'à vingt-cinq livres, des carpes et le fameux *gourami* ou *kia-yu*, poisson domestique ; matin et soir, les gardiens apportent des herbes et du grain aux poissons qui s'en nourrissent avec avidité, et qui atteignent en peu de temps des proportions considérables, grâce à cet engraissage forcé. Dans ces conditions un étang rapporte plus à son propriétaire que les meilleures terres de labour.

Les côtes de la mer à l'embouchure du *Pei-ho* sont garnies sur toute leur étendue de parcs pour prendre le poisson à marée basse. Ce sont des sortes de mandragues, consistant en plusieurs carrés de cotonnade bleue tendus en travers sur des brins de rotin, qui sont fixés eux-mêmes à de petits piquets se déployant comme les feuillets d'un paravent ; on se sert aussi de la seine, et d'un chalut qui se traîne à fond. On prend dans le golfe de *Pe-tche-li* des plies, des soles, des fletans, des crapauds et des brêmes de mer, des dorades, des merlans, des germons, des morues et une foule d'autres poissons. On y rencontre des cétacés, des cachalots et dauphins, plusieurs espèces de squales parmi lesquelles le requin tigre[1] dont la peau rayée et tachetée sert à divers usages industriels, et d'énormes tortues de mer.

La pêche des rivières, qui nous est mieux connue, se fait de différentes manières fort ingénieuses : il y a la pêche avec des cormorans privés[2], la pêche au feu, au trident, à la nasse et à l'échiquier ; on tend aussi des tramails pour barrer les cours d'eau, à l'époque du remontage des poissons voyageurs. Le *Pei-ho*, peuplé de nombreux pêcheurs, présente alors l'aspect le plus animé : de grandes barques contiennent des familles entières ; les femmes sont occupées à raccommoder les filets, à fabriquer des nasses en

1. *Squalus tigrinus.*

2. La pêche aux cormorans a été décrite par une foule de voyageurs.

osier, à vider et à saler les produits de la pêche, à transporter dans les étuis les poissons qu'on veut conserver vivants; les petits enfants, le corps entouré d'une ceinture natatoire en vessies de porcs, courent sur les bordages et grimpent comme des chats aux mâts et le long des cordages; des hommes laissent tomber à l'eau les deux battants de leurs vastes échiquiers qu'ils relèvent sans peine par un mécanisme ingénieux, en pesant de tout le poids de leur corps sur un montant en bois qui forme balancier; d'autres visitent les filets dormants, qui occupent tout le fond du fleuve et qui sont reconnaissables aux morceaux de bois flottant çà et là; enfin quelques-uns descendent le courant, en harponnant les gros poissons avec un trident attaché à leur poignet par une forte corde. Pour ne pas effaroucher leur proie, ils ont imaginé de construire une sorte de radeau, composé de deux poutres reliées entre elles par des barres de bois; c'est absolument la forme d'une échelle; l'avant est taillé en pointe; à l'arrière, qui est carré, est placée une pagaie avec laquelle ils peuvent godiller. Par un miracle d'équilibre ils parviennent à se tenir debout, un pied sur chacun des montants, le bras levé et armé du trident, et le cou tendu pour apercevoir le poisson qui dort au soleil, à la surface de l'eau. C'est un spectacle émouvant que de voir cinq ou six pêcheurs descendre le courant du fleuve en ligne sur ces frêles esquifs; ils ont pour coiffure un grand chapeau de paille, et pour vêtement une casaque en jonc tressé imperméable, et une culotte formée de petites tiges de roseaux aplaties et cousues ensemble; leurs jambes et leurs bras nus sont nerveux et bronzés, leur figure est énergique et son expression calme annonce l'habitude du danger. Cependant, quoiqu'il arrive souvent que la proie harponnée, plus vigoureuse que le harponneur, lui fasse perdre l'équilibre et le précipite dans l'eau, où il n'a d'autre ressource, s'il ne veut être entraîné dans ses profondeurs, que de couper la corde attachée à son poignet, on entend rarement parler d'accidents, car

tous sont excellents nageurs. La nuit, il se fait un bruit étrange sur les eaux qui sont illuminées par des torches de résine, les pêcheurs parcourent en tous sens le fleuve en exécutant des roulements précipités sur des tambours de bois, afin de chasser le poisson vers les endroits où sont tendus leurs filets.

On pêche dans le *Pei-ho* et ses affluents, des esturgeons, des saumons, des truites, des aloses, des bars tachetés[1] qui pèsent jusqu'à cent livres, des silures énormes, des lépisostées, des carpes, des brêmes, des anguilles, et une foule d'autres poissons blancs assez semblables à ceux des rivières d'Europe. On y trouve aussi des tortues potamites, appartenant à la famille des émydes, et de cinq ou six espèces différentes; elles sont comestibles.

Les serpents sont peu communs, sauf dans les parties montagneuses. On voit souvent dans les étangs des environs de Pékin une jolie couleuvre gris perle, à tête marquée d'une tache écarlate et à demi collier blanc[2]. La chasse aux vipères est une industrie lucrative, à cause du grand usage qu'on fait de la thériaque dans la médecine; des marchands de vipères se promènent dans les rues, portant sur le dos un bambou auquel sont pendus, d'un côté une petite cage en osier tressé contenant des vipères vivantes, de l'autre un baril de bouillon et de chair cuite du même reptile; sur une planchette rouge qu'ils ont à la main, on lit les mots *pu-hu :* on ne vous trompera pas. Les charmeurs de serpents font ici, comme dans l'Inde, des tours étonnants; ils se mettent un serpent vivant autour du cou, et faisant entrer dans leur bouche, la tête la première, la plus grande partie de l'animal, ils font tirer au spectateur pour une petite pièce de monnaie le serpent par la queue, sans qu'il se fâche, ni qu'il cherche à mordre.

Parmi les oiseaux de proie, il faut citer le grand aigle

1. *Labrus japonicus.*
2. Cette espèce est très-voisine de notre couleuvre à collier.

noir, l'aigle griffon habitant de la forêt de *Ge-holl* et des montagnes de Mandchourie, qui, venant quelquefois planer au-dessus des fertiles campagnes du *Pe-tche-li*, y jette l'épouvante au milieu des êtres animés, puis les laniers, gerfauts, émérillons, qui servent à la fauconnerie dont l'empereur a un service très-bien organisé. Des pies et des petits oiseaux chanteurs habitent les parcs de Pékin, dont les corbeaux peuplent les rues, mangeant les charognes et partageant avec les chiens le soin de la voierie publique : chaque soir la troupe croassante voltige en tournoyant et en poussant des clameurs assourdissantes, avant de regagner les corniches et les toits des vieux temples.

Le gibier à plumes est abondant : le magnifique faisan doré, indigène du nord de la Chine, est très-commun dans cette province, la grande et la petite outarde y descendent des steppes à l'automne, la perdrix grise et la caille du pays foisonnent dans les plaines cultivées, tandis qu'une variété de la perdrix gambra habite en grand nombre les collines et les taillis de pins et de chênes. Les Chinois ont domestiqué la caille, assez semblable à la nôtre, mais plus grande, et dont le mâle porte une large fraise blanche sous la gorge : au moment de l'amour ces mâles se battent entre eux à outrance, et on a su utiliser cet instinct belliqueux, en établissant des combats de cailles où il se fait des enjeux considérables.

Quand les grands lacs, les larges fleuves des déserts du nord sont glacés et couverts de neige pour plusieurs mois, une quantité immense de gibier aquatique, oies, canards, sarcelles, grues, cygnes, etc., vient s'abattre sur les eaux de la Chine septentrionale, pour y chercher pâture sous un climat moins rigoureux.

Les Chinois n'aiment pas le gibier dont la viande noire et de haute saveur n'est pas de leur goût; ils préfèrent le poulet au perdreau et le pigeon à la bécasse. Toutefois les pêcheurs, inoccupés l'hiver, prennent un grand nombre

de canards sauvages au filet, et vont les vendre sur les marchés pour trois ou quatre sapèques la pièce. Citons encore parmi les oiseaux aquatiques la splendide sarcelle à éventail, bien connue maintenant en Europe, et qui fait le plus bel ornement des pièces d'eau de Pékin.

On élève dans les fermes un nombre considérable de canards domestiques, d'oies, de pigeons et de poulets : les agriculteurs ayant reconnu que le couvage par les mères leur causait un préjudice sérieux, en diminuant la production des œufs, ils ont imaginé des appareils à éclosion artificielle : ce sont de grands fours en terre mélangée de paille hachée et recouverts de nattes épaisses, où on entretient constamment une chaleur de 40 degrés; au milieu sont placés les paniers contenant les œufs, qu'on retourne cinq fois par jour pour distribuer également la chaleur. Des industriels ont fondé de vastes établissements d'éclosion artificielle, où ils reçoivent les œufs par milliers à la fois. On ne paye que pour ceux dont les petits sont éclos. Il faut trente-deux jours pour les œufs d'oie, vingt-huit pour les canards, vingt-deux pour les poulets. Les petits ne sont conservés que vingt-quatre heures dans l'établissement, d'où ils doivent être enlevés par les propriétaires sous peine d'être vendus à d'autres[1].

Chassés des plaines cultivées, les animaux féroces se retrouvent en grand nombre dans les forêts et les steppes des frontières; la forêt de *Ge-holl*, au milieu de laquelle les empereurs ont bâti un palais splendide et qui a une centaine de lieues de circuit, abonde en ours, panthères,

1. On voit que la chaleur artificielle fait éclore les œufs dans un espace de temps égal à celui qu'il faut à une bonne couveuse. On a déjà essayé plusieurs fois de ce système en Europe; on a réussi dans les éclosions, mais l'éducation des petits pendant les quinze premiers jours a été regardée comme une difficulté invincible. Les Chinois ont dressé des poules à servir d'éleveuses à tous les petits éclos artificiellement. Pendant six mois, ces bonnes mères ne font pas autre chose que de recevoir tous les quinze jours sous leurs ailes protectrices les générations de nouveau-nés.

lynxs, chats sauvages, civettes, loups, renards et blaireaux; on y trouve même le tigre royal dont la chasse était la passion de l'empereur *Khang-hi* [1]. Ces animaux se nourrissent des nombreux ruminants qui peuplent la forêt : là se trouvent de puissantes bandes de chevreuils, d'antilopes, *hoang-yang* [2], de mouflons, de bouquetins, de chevrotains porte-musc, de yacks et de sangliers. Les braconniers, aussi nombreux que les bêtes féroces, recherchent surtout le grand cerf ou *maral*, dont la ramure pulvérisée se vend fort cher pour la médecine, et les animaux à fourrure, martes, hermines et loutres. Dans les grands hivers on apporte à Pékin, à dos de chameau, une quantité de gibier gelé ; une antilope qui pèse cinquante livres vaut alors une piastre, les lièvres très-abondants dans les plaines du *Pe-tche-li*, se vendent pour quelques sous.

Les Chinois ne chassent pas avec les armes à feu; ils se servent encore de l'arc et de la flèche qu'ils lancent avec une très-grande précision à cheval et au galop; on prend les grands animaux dans des fosses à bascule garnies de pieux; jadis on les chassait avec des éléphants comme dans l'Inde. Les piéges de toute sorte sont employés par les braconniers qui y sont d'une adresse merveilleuse. On force les bêtes féroces avec des meutes de grands chiens de Mongolie, on courre les chevreuils, les antilopes et les

1. La présence du tigre royal à *Ge-Holl*, par quarante degrés de latitude et même dans les montagnes de *Thian-tchan-nan-lou*, et jusqu'en Dzoungarie, au quarante-huitième parallèle, sous le climat de Paris, où le voyageur anglais Atkinson a constaté les empreintes de ses puissantes griffes mêlées à celles des ours, nous fait penser qu'il existe dans l'Asie centrale une espèce de tigre inconnue encore des zoologistes. Le tigre du Bengale, des îles de la Sonde et de l'Indo-Chine craint tellement le froid qu'il ne peut résister aux hivers de nos climats, où il meurt rapidement de consomption pulmonaire. Quel est donc ce terrible animal qui habite les versants des montagnes couvertes d'une neige éternelle!

2. Nous avons déjà parlé de cet animal, complétement domestique en Chine, dans le chapitre v, qui traite de la légation française à Pékin.

lièvres avec une race de bassets à nez camu qui vient originairement du Japon. Il est remarquable que tous les chiens chinois aient le nez écrasé comme nos anciens carlins. Les petits chiens de luxe, dont il y a plusieurs races, à poils longs, soyeux, blancs, oranges et noirs présentent tous le même caractère [1]. On mange ces animaux dans le midi de la Chine, dans le *Kiang-si*, où on en trouve sur les marchés qui ont été engraissés pour la boucherie; dans le nord, il n'y a que les pauvres qui s'en nourrissent parfois en temps de disette, et encore par extraordinaire, comme nos gargotiers font des gibelottes de chats. On trouve à Pékin beaucoup de chiens errants, grands, longs, efflanqués, à poils jaunes et roides, ressemblant à des chacals dont ils ont les mœurs; ils ne sont pas méchants et vivent des restes des bouchers qui exercent en plein air. Ces animaux sont insupportables pour les Européens qu'ils suivent partout en aboyant, tandis qu'ils laissent passer les indigènes sans s'occuper d'eux. Ils rendent d'ailleurs de grands services en débarrassant la ville des immondices, et telle est la considération que les habitants ont pour eux, que les voituriers les avertissent de peur de les écraser, tandis qu'ils ne s'en donnent pas la peine pour les hommes.

Le chat domestique, qui est sans queue, est fort utile, parce qu'il détruit les rats, les mulots et les souris, dont il y a une quantité extraordinaire. Beaucoup de pauvres gens, en concurrence avec les chats, font métier de prendre les rats; on les voit passer dans les rues, portant sur l'épaule une perche de bois, à laquelle sont pendues leurs victimes attachées par la queue; des écriteaux annoncent leurs méfaits au public et leur rapide destruction. Les rattiers tiennent à la main une crécelle qu'ils agitent sans cesse pour prévenir la pratique. Quelques Européens en ont conclu dans leur ignorance de la langue, qu'on vendait

1. Les Chinois ont des chiens d'un pelage orange pur, aussi brillant qu'une étoffe de soie.

et qu'on mangeait ces rongeurs. Cette opinion est erronée; la peau de la plus grande espèce de rats, qui est fauve et dont le poil est soyeux, sert à confectionner des fourrures communes; voilà tout l'emploi qu'on fait de ces animaux.

Les marchés de Pékin ne présentent à la vente aucun aliment extraordinaire. Dans les derniers temps du séjour de M. et de Mme de Bourboulon, l'immense curiosité qui les avait accueillis à leur arrivée s'étant émoussée peu à peu, il leur devint facile de parcourir toute la ville en voiture et à cheval, et de pénétrer plus en détail les mœurs intimes des habitants. Une vieille Galloise, femme de charge du ministre d'Angleterre, allait chaque jour en charrette faire ses emplettes au marché, disputant et criant après les marchands, au milieu d'une population paisible et courtoise. Elle y fut souvent victime de l'astuce des vendeurs, qui dépasse tout ce qu'on voit en ce genre dans les marchés européens : un jambon de magnifique apparence n'était qu'un morceau de bois enveloppé d'une terre grasse et rouge, artistement recouverte d'une peau de cochon, des volailles empaillées avec soin avaient en place de chair de l'étoupe et des cailloux. Vingt coups de bâton punissent ces fraudes, mais ne sauraient les empêcher, l'amour du gain étant plus fort que la crainte de la douleur.

On élève beaucoup de moutons et de cochons dans les campagnes du *Pe-tche-li*. Les cochons, qui appartiennent à la race cochinchinoise, sont de petite taille et noirs; leur chair est exquise, et les Chinois, qui sont bons charcutiers, la préfère justement à toutes les autres. Ils en font des jambons excellents, et des sortes de rillons qu'ils font cuire dans du saindoux. La graisse de porc remplace le beurre dans tous ses usages. Il y a trois races de moutons dans le nord de la Chine : la première, qui est la plus commune, est toute blanche, portant plutôt du poil que de la laine; les mâles sont sans cornes et les femelles, d'une fécondité extraordinaire, font jusqu'à cinq et six agneaux

d'une seule portée; la seconde, dont la laine est belle et fine (moutons *ong-ti*), a la queue enveloppée d'un tissu graisseux, et ne paraît pas plus féconde que nos races européennes; la troisième enfin, commune dans le *Kan-sou*, devient aussi grosse qu'un âne, a des poils qui traînent jusqu'à terre, porte une bosse charnue sur le dos, et est employée comme bête de somme (moutons *tchong-yang*).

L'espèce bovine sert rarement à la boucherie : les bœufs et les vaches, qu'on amène en grands troupeaux de la Terre des Herbes, sont utilisés pour le labour et comme animaux de traits. L'espèce qui est belle et vigoureuse en Mongolie, dégénère rapidement faute de bons pâturages. Il en est de même des chevaux tartares et des buffles qui viennent du sud. On élève dans la province de *Pe-tche-li* un nombre considérable d'ânes et de mulets, qui servent pour tous les transports. Les mulets, qui sont très-beaux, proviennent des ânes du Kan-sou[1], croisés avec les petits chevaux mongols.

Citons enfin le chameau à deux bosses, ce vigoureux et sobre animal qui apporte à Pékin, en franchissant les déserts glacés du Gobi et de la Tartarie chinoise, les productions de la Russie, du Thibet, de l'Inde et du Turkestan. Nous aurons occasion de parler longuement du chameau, ce vaisseau du désert comme l'appellent les Arabes, dans la relation du voyage de M. et de Mme de Bourboulon, à travers l'Asie septentrionale, relation qui occupe la seconde partie de ce livre.

1. Les ânes de Kan-Sou sont superbes; ils tiennent de l'hémione qui habite à l'état sauvage le même pays.

SECONDE PARTIE

DE PÉKIN

A SAINT-PÉTERSBOURG

CHAPITRE XV.

DE PÉKING A TCHANG-PING-TCHEOU.

Le grand plateau central de l'Asie. — Rapports entre l'empire russe et la Chine. — Difficultés du trajet par terre. — Considérations qui le font adopter. — Préparatifs de départ. — Panique au sortir du palais de la Légation. — Les faubourgs au nord de Pékin. — Routes mal entretenues. — Entrevue avec le maître d'école de Cha-Ho. — Sa maison et ses femmes. — Aspect de la ville de Tchang-Ping-Tcheou. — Description d'une auberge chinoise.

Quand on jette les yeux sur une mappemonde, on est frappé du contraste que présente avec les vastes océans du Sud, l'immense étendue des terres au nord et dans le centre du continent Asiatique. Le nord, c'est la Sibérie, ce grand désert, où malgré l'intempérie des saisons, la Russie a planté par ses colonies militaires de puissants jalons de civilisation; le centre, c'est l'empire chinois, l'empire du Milieu avec sa double ceinture de tributaires nomades; au nord-ouest les Mandchoux, dont la dynastie règne maintenant sur la Chine, au nord et au nord-est les Mongols, puis des *Khirgis, des Tartares, des Lesghiens*, et cent autres tribus. Ce grand plateau central de l'Asie, presque inconnu encore à l'Europe, sera sillonné un jour, en dépit des distances, par les chemins de fer et les télégraphes de la civilisation occidentale, allant se relier aux Amériques

par le Kamtchatka et le détroit de Behring; déjà des ingénieurs européens ont signalé cette grande voie du continent Asiatique, qui doit relier tout l'univers plus sûrement que les télégraphes sous-marins, qu'on a essayé d'établir dans les profondeurs des océans Atlantique et Pacifique.

Les Russes se sont réservés jusqu'ici le monopole des communications par terre entre l'Europe et l'empire chinois : aucun agent européen autre que les leurs n'a encore pu traverser ces régions désertes.

Avant le traité de 1858 qui a ouvert la Chine, les communications se bornaient entre les deux empires, par suite de la défiance habituelle du gouvernement chinois, à une grande caravane, qui partait tous les deux ans seulement de Kiâhta, frontière de Sibérie, qui était convoyée par les Mongols, et dont les marchandises russes ou européennes étaient consignées à des négociants chinois de la ville de Kalgan, à la frontière de l'empire du Milieu : aucun Russe ne pouvait pénétrer en Chine.

Dans ces dernières années, depuis la conclusion du traité qui consacrait la liberté de commerce, les rapports entre les deux pays ont pris plus de développement, et les marchands sibériens accompagnent eux-mêmes leurs draps, leurs tissus et leurs fourrures jusqu'en Chine, où ils les échangent contre les produits du pays.

Ce commerce, plus facile et plus direct que celui que font les nations occidentales par les mers du Sud, tend à prendre une grande importance.

Ces considérations avaient frappé le ministre de l'Empereur à Pékin. C'était rendre un service positif aux sciences et aux intérêts français, que de pénétrer dans ces régions presque inconnues, et de soulever un coin du voile mystérieux qui les enveloppait encore.

Cinq fois déjà, M. et Mme de Bourboulon avaient fait par mer la traversée de Chine en France : aussi voyaient-ils avec regret devant eux la perspective de ce long et

monotone voyage, où l'on n'aperçoit que le ciel et l'eau, et où l'on est exposé pendant trois mois aux chaleurs torrides et énervantes des mers équatoriales.

Il est vrai que le trajet par terre présentait des difficultés, des fatigues, et même des dangers qu'il était facile de prévoir : il ne s'agissait de rien moins que de parcourir huit mille kilomètres au milieu de peuplades presque sauvages, dans des steppes et des déserts sans routes frayées, de franchir des montagnes escarpées, de traverser à gué de larges rivières, enfin de se réduire pour la vie matérielle à coucher sous la tente et à manger du laitage et du biscuit de mer détrempé.

Il y avait bien là de quoi effrayer une femme habituée à vivre au milieu de tout le confortable, et de tout le luxe de la civilisation européenne.

D'après les renseignements qu'on recueillit, la partie la plus difficile du voyage, c'était les deux mille kilomètres qu'il fallait franchir pour arriver à la frontière de Sibérte : une fois là, le service des postes, admirablement organisé jusque dans les parties les plus lointaines de l'empire russe, fournirait des moyens de transport rapides, sinon commodes.

C'était la Mongolie qu'il fallait traverser, pays immense habité par des peuples nomades et pasteurs, tributaires du gouvernement chinois, auquel ils doivent gratuitement leurs services pour les transports de voyageurs et de marchandises.

M. de Balusek, ministre de Russie à Pékin, et Mme de Balusek étaient venus par cette voie dans la capitale de la Chine : Mme de Balusek avait le désir de retourner en Russie ; ce que cette dame avait fait, Mme de Bourboulon crut pouvoir le faire, et le retour par terre fut décidé.

Alors il fallut s'occuper des nombreux préparatifs qu'exigeait ce long voyage.

Le prince *Kong*, régent de l'empire chinois, fut prévenu des intentions du ministre de France ; et promit que des

mandarins chinois et mongols de rang supérieur escorteraient les voyageurs jusqu'aux limites de l'empire, et, qu'en même temps qu'ils assureraient leur sécurité, ils feraient préparer à l'avance des chevaux, des relais et même des tentes et des campements.

On fit partir pour la France par la voie de mer tous les gros bagages inutiles ou embarrassants. Quinze jours aussi avant le départ définitif, une caravane de dix chameaux fut envoyée à Kiâhta, frontière de Sibérie, avec du vin, du riz et autres provisions de bouche de toute espèce, afin de pouvoir remplacer les vivres épuisés durant la traversée de la Mongolie.

M. Bouvier, capitaine du génie, se chargea de diriger les charrons chinois qui devaient construire une dizaine de petites voitures de transport, assez légères pour être traînées par les cavaliers nomades, et assez solides pour passer partout dans le désert.

Ces voitures, dans lesquelles prirent place un sous officier du génie et deux soldats qui retournaient en Europe avec le capitaine Bouvier, ainsi que les domestiques de la Légation qui devaient accompagner le ministre de France, furent expédiées trois jours avant le départ définitif pour Kalgan, ville frontière de Mongolie.

Une petite caravane de chameaux, portant à dos les bagages et les caisses de provisions, attendait aussi à Kalgan l'arrivée des voyageurs qu'elle devait suivre, et auxquels sa présence devait assurer les ressources nécessaires.

Pain, riz, biscuit, thé, café, vins, liqueurs, beurre salé, conserves de viandes, légumes en boîtes achetés à Pékin, ou venus de *Shang-haï* par l'entremise de négociants européens, vêtements de tout genre, surtout de ces chaudes pelisses mongoles doublées en fourrures ou en peaux de mouton, si nécessaires pour affronter les vents glacés du désert, enfin tout ce qu'il avait été possible de prévoir, en fait de provisions de bouche ou de choses nécessaires à la vie, avaient été réunies et emballées avec soin.

Toutes les précautions étant prises pour assurer le bien-être et la sécurité des voyageurs, le jour du départ fut fixé au 17 mai de grand matin.

Les chemins étaient en fort mauvais état, on avait à franchir des défilés montagneux ; aussi fût-il décidé qu'on ferait à cheval le trajet de deux cent six kilomètres qui séparait Pékin de Kalgan.

Le 17 mai à six heures du matin, les voyageurs étaient réunis devant le palais de la Légation française au milieu d'une foule empressée de badauds chinois.

Mme de Bourboulon, qui avait adopté dès ce moment le costume d'homme qu'elle devait porter dans tout le voyage, c'est-à-dire une veste en drap gris à parements en velours, de larges culottes en étoffe bleue, des bottes à l'écuyère, et par-dessus à volonté un manteau mongol à capuchon doublé de fourrure, montait son cheval favori qui l'avait amenée à Pékin, et avait été son compagnon dans ses excursions en ville et dans les campagnes environnantes.

Le ministre de France et le capitaine Bouvier, qui retournait avec lui en France, étaient montés sur des chevaux anglo-indiens achetés à Pékin d'officiers anglais qui avaient fait la dernière campagne.

A eux s'étaient joints sir Frédérick Bruce, ministre d'Angleterre, M. Wade, sécrétaire de la Légation anglaise, savant sinologue, M. Trèves, lieutenant de vaisseau de la marine française et un des jeunes interprètes français : de ces messieurs, les premiers voulaient pousser jusqu'à la grande muraille, les autres se proposaient seulement une promenade jusqu'au tombeau des *Ming*, à trente kilomètres nord est de Pékin.

Deux mandarins chinois, l'un de rang distingué portant le bouton rouge, l'autre à bouton blanc, attendaient gravement le moment du départ où ils devaient prendre leurs fonctions, qui consistaient à accompagner les voyageurs jusqu'à Kalgan, en veillant à leur sécurité, et en leur faisant

fournir sur réquisition tout ce qui leur serait nécessaire.

De nombreux *Ting-tchaï*, sorte de messagers officiels ou de cavas de la Légation anglaise, et d'autres domestiques chinois venaient ensuite. Tous ces Chinois étaient gravement juchés sur de mauvaises rosses fourbues et couvertes de plaies, les genoux relevés à hauteur du coude, et se tenant à la crinière de leur monture comme les singes sur les chiens du cirque.

Enfin en dernier lieu, se trouvaient deux litières à brancards portées par des mules, qui remplaçaient avantageusement pour la force, sinon pour la docilité, les porteurs habituels. L'une de ces litières était destinée à Mme de Bourboulon, dans le cas où elle se sentirait fatiguée de ce long voyage à cheval, l'autre servait d'équipage à cinq charmants petits chiens chinois et japonais qu'elle ramenait avec elle en Europe.

Le mandarin à bouton rouge vint prendre les ordres des ministres et donna le signal du départ.

En ce moment de bruyantes détonations retentirent : des fusées, des serpenteaux, des pétards éclatèrent de tous côtés, à la porte, dans les jardins, et jusque sur les murs de la Légation.

Une confusion inexprimable s'ensuivit : personne ne s'attendait à cette politesse à bout portant organisée avec mystère par les serviteurs chinois de la Légation.

Une des mules brisa le brancard de la litière à laquelle elle était attelée, et se jeta au milieu des curieux effrayés; il fallut une heure pour recomposer la cavalcade et remplacer la mule qui s'était échappée ; un grand nombre des Chinois de la suite, avaient été jetés par terre, et avaient dû courir après leurs chevaux, et se précipiter à la recherche de leurs sangles, de leurs coussins et de leurs couvertures, fort compromises au milieu de la foule populaire qui entourait la cavalcade ; il est vrai que le Chinois monte sur n'importe quoi, et n'importe comment : c'est

son lit (coussins et couvertures) qui lui sert de selle ; il s'y hisse avec grand' peine, mais il en descend avec une facilité étonnante ; dix fois dans une journée, il tombera de cheval, dix fois il y remontera avec la même parfaite quiétude. Il est vrai aussi que, par une sorte de grâce d'état, il ne se fait jamais de mal.

Ces domestiques indigènes font un excellent service en voyage : ils ne se plaignent de rien, se contentent de peu pour leur nourriture, et opposent à tous les accidents une résignation inouïe.

C'est là un des caractères spéciaux de cette race jaune, qui n'a pour résister à l'activité dévorante des Européens qu'une inaltérable passivité !

Cependant, Mme de Bourboulon, dont le cheval épouvanté du bruit et de la foule s'était emporté à travers la ville, attendait depuis une heure environ sur une grande place près de la porte de *Ngan-Ting :* « C'est la première fois, dit-elle dans son carnet de voyage, que je me suis trouvée absolument seule au milieu de cette grande ville ; j'ai pu arrêter mon cheval près d'une pagode que je ne connaissais pas, car je n'ai pas encore visité ce quartier de Pékin ; mon costume d'homme a excité la curiosité, et bientôt une foule immense m'a entourée ; quelque pacifique et respectueuse même qu'elle fût à mon égard, j'avoue que j'ai trouvé le temps long, et que j'éprouvai un sensible plaisir, aussitôt que je pus rejoindre la cavalcade où on commençait à s'inquiéter de mon absence. »

Enfin tout le monde étant réuni, on franchit par cette même porte de *Ngan-Ting*, l'enceinte murée de la ville, défendue là par un petit poste de tigres impériaux, et on entra dans le faubourg du Nord.

Sauf cette manifestation inopportune des serviteurs chinois de la Légation de France, (pour les Chinois, il n'y a pas de fête possible sans feux d'artifices), aucun honneur officiel ne fut rendu aux voyageurs, et ils quittèrent la ville comme de simples particuliers.

Cet incident moitié tragique, moitié comique, qui avait signalé le moment du départ, eût été d'un sinistre présage pour les superstitieux Chinois, et il n'en aurait pas fallu tant pour arrêter un mandarin.

La grande route de Mongolie, qu'on suit au sortir de la porte de la Victoire, est bordée de chaque côté de deux rangées de maisons et de petites pagodes, où des bonzes sollicitent les aumônes des fidèles à grand renfort de cloches et de tamtams. Des robiniers, des saules et des jujubiers sont plantés des deux côtés; une foule de petites guinguettes, bariolées en rouge, en vert et en bleu et surmontées des affiches les plus engageantes, y débitent aux passants le thé, l'eau-de-vie de sorgho, les œufs durs, les poissons frits et fumés, les gâteaux à la graisse, les fruits confits au sucre et au sel, et surtout des tranches de pastèques.

Des caravanes de chameaux, dirigées par des Mongols, des Turcomans, des Thibétains aux figures sauvages, aux accoutrements bizarres, y campent, entourées de curieux et d'une foule de petits marchands ambulants, qui cherchent à faire quelques bonnes affaires aux dépens de la naïveté des barbares ; ceux-ci y étalent leurs ballots de marchandise au soleil pour les faire sécher, et y réparent leurs vêtements avariés par leur longue route dans le désert, afin de faire bonne mine à leur prochaine entrée dans la capitale. Des troupes de mulets avec leurs clochettes y apportent les denrées des provinces du sud-ouest, le sel du *Se-Chouen*, le thé du *Hou-pé*.

Quelquefois d'immenses troupeaux de bêtes à cornes, de chevaux et de moutons envahissent les larges avenues sous la conduite des habiles cavaliers de *Tchakar*, qui les rassemblent en poussant des cris gutturaux et à grands coups de lanière ; ces cavaliers en uniforme bleu font partie de cette grande organisation militaire appelée le *Tchakar*, qui relève directement du domaine privé de l'Empereur; ils surveillent ses pâturages et ses troupeaux

dans les déserts de la Terre des Herbes, à la frontière de Chine et de Mandchourie. Les cavaliers du désert, Mandchoux ou Mongols, forment la force la plus réelle et la plus dévouée sur laquelle puisse compter le Fils du ciel ; ce sont ces vingt ou trente mille cavaliers braves, mais mal armés et indisciplinés, qui soutinrent à la bataille de *Pali-Kiao* tout le choc de l'armée anglo-française, alors qu'aux premiers coups de canon les milices chinoises avaient déjà pris la fuite.

Peu à peu, à mesure que les voyageurs traversaient les faubourgs, la foule diminuait, les maisons devenaient plus rares, et on entrait dans ces immenses plaines qui entourent Pékin, mal cultivées, car le sol y est composé d'un tuf calcaire recouvert à peine d'une légère couche de terre végétale.

La chaussée assez bien entretenue au sortir de la ville devenait très-mauvaise : de grandes dalles de granit oolithique, usées par les eaux et par le frottement des lourdes voitures de pierre qui viennent à Pékin, y forment des escaliers abrupts qui font trébucher les chevaux à chaque pas. Du reste le temps était magnifique, l'air frais, l'atmosphère très-pure.

Vers une heure de l'après-midi, on arriva à *Cha-ho*, village assez important, muré comme tous ceux du nord de la Chine, avec un faubourg situé entre deux bras de la rivière *Cha-ho* (rivière de sable), petit affluent du *Pei-ho*.

« En arrivant à *Cha-ho*[1], nous souffrions tous de la chaleur; dix-huit kilomètres franchis à cheval par un soleil ardent me faisaient désirer un peu de repos : à l'entrée du village nous avons été frapper à la porte d'une maison assez vaste pour y demander l'hospitalité : c'était une école mutuelle, car on entendait le nasillement des enfants qui y répétaient leurs leçons. Le maître d'école,

1. Les guillemets indiquent les notes écrites sur les lieux mêmes par Mme de Bourboulon et empruntées à son carnet de voyage.

un Chinois bourru, effaré de ma présence se tenait en travers de sa porte et faisait mine de ne pas vouloir me laisser entrer.

« Enfin nous fûmes rejoints par le gros de notre troupe, et sur les explications en bon chinois de M. Wade, mon bourru, se métamorphosant subitement, plia sa maigre échine en deux et m'introduisit avec force salutations dans l'appartement de ses femmes, composé d'une seule pièce située au fond de la classe.

« Là, et avant d'avoir le temps de me reconnaître, je fus enlevée à force de bras par ces dames et transportée sur le *kang* ou lit de repos, où j'étais à peine étendue qu'on m'offrit l'inévitable thé.

« Je me laissais aller à une douce somnolence, quand une inquiétante pensée vint me rendre toute mon énergie. J'étais couchée sur un amas de loques et de haillons de toutes couleurs, et certainement le *kang* devait posséder d'autres habitants que moi ; je me levai aussitôt malgré les protestations de mes Chinoises, et allai m'asseoir dans la cour sous les galeries.

« Après tout, c'est là un des inconvénients qu'on ne saurait éviter dans les maisons chinoises, et dont je devrais bien prendre mon parti.

« Dès que je fus un peu reposée, je remontai vers les trois heures en litière pour gagner la ville *Tchang-ping-tcheou*, où nous sommes arrivés ce soir à six heures et demie ; en chemin nous avons eu un coup de vent tellement fort, que les deux mules qui portent ma litière, l'une dans les brancards de devant, l'autre dans ceux de derrière, avaient de la peine à avancer. »

Entre *Cha-ho* et *Tchang-ping-tcheou*, le pays continue à être très-plat et d'une monotonie extrême, mais il est mieux cultivé; les champs de tabac, de blé, de maïs, de sorgho, s'y succèdent alternativement, coupés de place en place par de petits fossés d'irrigation.

Vers le soir on reconnut qu'on approchait de la ville à

la masse de grands et beaux arbres qui formaient à l'horizon un rideau sombre, interrompu de temps en temps par les clochetons des pagodes et les coupoles des temples.

C'est une chose remarquable, dans le nord de la Chine, que les arbres si rares dans les campagnes, où on les détruit parce qu'ils nuiraient à l'agriculture, soient si nombreux dans les villes, qu'ils leurs donnent l'aspect de grands parcs à hautes futaies. Pékin, plus que toute autre ville, a l'air d'une forêt coupée par des lacs et des rivières; les maisons s'y cachent sous l'ombrage des grands robiniers et des pins majestueux.

Tchang-ping-tcheou est à 39 kilomètres O. N. O. de Pékin; c'est une ville importante de second ordre, ainsi que l'annonce la terminaison *cheou*[1]; située au milieu d'un pays excessivement plat, non loin des rives d'un affluent du *Pei-ho*, sur lequel est jeté un beau pont droit solidement construit en pierres, elle est régulièrement bâtie, bien percée et relativement propre; on y compte à peu près 40 000 habitants. On y remarque, entre autres monuments, sur la grande place, où viennent aboutir les quatre principales rues, un très-bel arc de triomphe en pierres, couvert de sculptures étranges, qui a été élevé par un empereur de la dynastie mandchoue à la mémoire d'un grand mandarin né à *Tchang-ping-cheou*.

En Chine, ces monuments remplacent les statues qu'on élève en Europe aux grands hommes.

Un mandarin de l'escorte avait pris l'avance pour requérir et faire préparer des logements dans la ville; les auberges où on passa la nuit (car on dut en occuper deux à cause du grand nombre de personnes qui accompagnaient les voyageurs), étaient bien tenues et avaient été nettoyées avec soin.

1. *Fou*, en chinois, désigne une ville de premier ordre; *cheou*, une ville de second ordre; *hien*, une ville du troisième; toute agglomération de maisons qui constitue une ville est toujours entourée de remparts.

Toutes les auberges chinoises sont construites sur le même plan, et nous pensons qu'il est intéressant d'en donner une fois pour toutes une description succincte.

Elles se composent invariablement d'un quadrilatère comprenant, suivant leur importance, une ou deux grandes cours bordées de bâtiments à un étage.

La seconde cour est réservée aux voyageurs de distinction.

Le devant de l'auberge est occupé par des auvents et des galeries, où sont placés des tables pour les buveurs de thé.

Un grand portail, sur les côtés duquel sont les cuisines et le restaurant, vous conduit dans la première cour, dans le milieu de laquelle est un puits ou citerne d'où on tire l'eau avec de grands seaux en osier; tout autour sont rangés des chevalets supportant des auges en bois, dans lesquelles chaque voyageur dépose pour ses animaux la ration de paille de sorgho hachée et de son qui forme leur maigre nourriture; il est presque impossible de se procurer de l'avoine dans le nord de la Chine.

Aucun de ces animaux n'étant attachés, ils errent en liberté toute la nuit, hennissent, brament, beuglent et se battent, sans que leurs maîtres, qui dorment à côté malgré ce vacarme effroyable, daignent s'en occuper.

Notons, cependant, que par suite d'une invention qui dénote la patience d'observation des Chinois, ils ont trouvé un moyen qui les réduit généralement au silence : ils leurs relèvent la queue en l'air, et la fixent pour la nuit au moyen d'une courroie et d'un morceau de bois attaché sur la croupe ; dans ces conditions la mule la plus bruyante, privée du libre maniement de sa queue, se tait piteusement, et laisse dormir son maître.

Pendant tout le temps qu'on voyagea en Chine, les mandarins d'escorte avaient soin de faire évacuer à l'avance les bâtiments de l'arrière-cour, complétement réservés aux voyageurs européens, qui y trouvaient dressés

à l'arrivée, leurs lits de voyage et un souper à demi civilisé. Quant à leur suite, Chinois de tous grades, ils s'accommodaient des places libres sur les *kangs*, ou bien encore s'étendaient roulés dans leurs couvertures sur les nattes qui garnissent les dortoirs.

Ces auberges, dont l'entrée est indiquée la nuit par de monstrueuses lanternes de couleur, ont des pancartes faisant réclame en lettres de deux pieds de haut.

On y lit des inscriptions de ce genre :

Hôtel des bons rapports sociaux, — loge les hôtes passagers, — se charge de toutes affaires et en garantit le succès.

Ou bien encore : *Hôtel de la vertu récompensée, — Wei-chan, vend bon marché et achète cher !*

On peut juger par ces inscriptions, fidèlement traduites, de la naïveté des réclames chinoises.

C'est un spectacle bien curieux pour un Européen, que l'agitation et le bruit étourdissant qui se font dans ces hôtelleries, à la tombée de la nuit, surtout dans les grandes villes commerçantes de la frontière de Mongolie : les voyageurs vont çà et là en demandant des renseignements, les porteurs de bagages se disputent, le maître de la maison vocifère, les domestiques répètent ses ordres, les garçons du restaurant chantent à tue-tête les notes des consommateurs, les mendiants nasillent leurs misères, les charretiers, les chameliers, jurent après leurs animaux qui répondent chacun dans son langage, tandis que tous les chiens du voisinage aboient en se disputant les os et les débris des cuisines.



CHAPITRE XVI.

DE TCHANG-PING-TCHEOU A SUAN-HOA-FOU.

Visite à la sépulture des Mings. — Monolithes à l'entrée. — Magnifique panorama. — Avenue bordée de statues d'animaux gigantesques. — Arcs de triomphe. — Déjeuner sur les pierres sépulcrales. — Enceinte des monuments funéraires. — Grand mausolée en marbre. — Merveilleuses sculptures. — Arrivée à Nan-Kao. — Défilé des montagnes. — Murailles et portes fortifiées. — Tcha-tao. — Rencontre d'un mandarin militaire à Houai-Laï. — So-Tchen. — L'auberge de Ky-mi-ny. — Le fleuve Wen-ho. — Magnifiques cultures aux approches de la grande ville de Suan-Hoa-Fou.

La nuit se passa tranquillement à *Tchang-ping-tcheou*, et le lendemain matin à sept heures et demie, les voyageurs montèrent à cheval pour aller visiter la sépulture des empereurs de la dynastie des *Ming* (*Ta-Ming-Fenti*), située à onze kilomètres au nord-est.

« Nous ne pouvions passer aussi près de cette agglomération de monuments, qu'on nous avait vantés à Pékin comme un des plus beaux spécimens de l'art chinois au dix-septième siècle, sans nous détourner pour aller les voir. Nous serons les premiers Européens qui aient foulé de leurs pieds profanes la sépulture des princes de cette grande dynastie chinoise.

« Nous sommes partis ce matin par un temps superbe sous la conduite d'un mandarin de *Tchang-ping-tcheou*.

« Au sortir de la ville, dans la direction du nord-est, le pays commence à devenir plus accidenté; l'œil est flatté de l'aspect des collines couvertes d'arbres verts, pins et mélèzes, entremêlés de rochers de granit; le bord de la route est planté de ricins qui agitent au vent leurs larges panaches verts.

« Bientôt après, nous descendons dans un chemin creux, où on ne voit rien que deux hautes murailles de terre jaune et de pierres.

« La route se continue ainsi pendant quelque temps jusqu'à un carrefour, auquel on arrive par un pont délabré jeté sur un torrent rocailleux.

« Sur une hauteur devant nous, nous apercevons une réunion de monolithes gigantesques, en pierre de taille et d'une architecture bizarre. Six pierres brutes d'un seul morceau en forment les colonnes : elles sont supportées par des piédestaux carrés, couverts de sculptures mythologiques, et décorés de figures de lions de grandeur naturelle. Ces six colonnes sont couronnées de douze pierres de la même dimension, posées d'aplomb et cimentées, ou supportées par des socles en pierre, de manière à former cinq ouvertures carrées dont les plus basses sont celles des deux extrémités, et la plus haute celle du milieu. Au-dessus de chaque ouverture sont cinq toits à la chinoise, recouverts de tuiles vernissées et dorées, et au-dessus de chaque colonne, pour masquer le vide, six autres petits toits en miniature, construits sur le même modèle. Ce monument a peu d'épaisseur; les pierres en sont immenses, mais plates; cela fait l'impression d'un décor en bois comme ceux de nos fêtes publiques.

« C'est l'entrée de la sépulture des *Ming*, et le point de départ d'une large chaussée pierrée, qui s'étend à perte de vue au milieu d'une plaine nue et aride.

« Cependant, dès que nous avons gravi l'escarpement, on voit se dessiner, noyé dans une brume lointaine, un grand amphithéâtre de collines boisées.

« Les Chinois sont de grands maîtres en décors ; ils ont établi ces simples monolithes pour attirer l'attention, et non pour faire deviner les magnificences qui attendent les visiteurs ; ils ont su graduer l'admiration dans tout cet admirable ensemble de constructions.

« La colline s'abaisse à dater du monument que nous venons de voir, et la chaussée s'élève graduellement au-dessus des plaines environnantes.

« Nous parcourons ainsi cinq ou six cents pas, et peu à peu l'horizon s'élargit devant nous ; enfin nous franchissons une brusque dépression de terrain, et un cri d'admiration s'échappe de toutes les bouches.

« Sur notre côté, en contre-bas, la vallée paraît couverte de monolithes funéraires de toutes formes et de toutes dimensions ; devant nous un arc de triomphe en marbre blanc percé de trois portes monumentales, celle du milieu laissant entrevoir une véritable armée de monstres gigantesques, rangés sur les bords de la chaussée, dont ils paraissent défendre l'entrée ; plus loin, au bout de cette chaussée qui s'élève à une grande hauteur au-dessus du sol, d'autres arcs de triomphe ; puis, sur une colline qui paraît à pic de la distance où nous sommes, au milieu d'un magique amphithéâtre de forêts de pins séculaires, une réunion grandiose de temples, de kiosques, de pagodes, s'étendant à perte de vue ; enfin, pour couronner ce magnifique panorama, les clochetons et les coupoles d'un vaste édifice en marbre blanc qui domine tout le paysage ; les tuiles dorées de tous ces monuments scintillent au soleil, en opposition avec la sombre verdure des arbres.

« Mais nous sommes bientôt rappelés à la réalité par l'agitation inusitée de nos chevaux.

« Au moment où la cavalcade débouche sur la chaussée bordée de statues, nous ne sommes plus maîtres de nos montures, qui bronchent et qui renâclent à la vue de tous ces monstres grimaçants ; les uns sont emportés dans la

plaine; d'autres sont forcés de descendre et de conduire leurs chevaux par la bride; les plus heureux passent en leur couvrant les yeux.

« C'est qu'on ne peut rien voir de plus saisissant que ces lions, ces tigres, ces éléphants, ces rhinocéros, ces buffles, cinq ou six fois plus grands que nature, couchés ou debout sur de larges piédestaux, ouvrant leurs gueules menaçantes, peintes en couleur de sang, et qui semblent rouler dans leurs orbites de pierre l'émail blanc de leurs yeux.

« Vus un à un, ils sont plutôt grotesques comme toutes les sculptures chinoises, mais l'ensemble en est effrayant.

« A mesure que nous descendons dans le fond de la vallée, aux bêtes féroces succèdent les animaux domestiques, les fidèles serviteurs de l'homme dont ils annoncent la présence : les chevaux, les chameaux, les bœufs, puis enfin, à quelques pas de l'arc de triomphe qui termine cette avenue magique, les statues des sages, des grands mandarins, et des empereurs de la dynastie des *Ming*, dont les restes sont inhumés dans les caveaux des temples funéraires que nous apercevons sur la colline devant nous.

« Ce dernier arc de triomphe rappelle comme proportion et comme forme l'arc de triomphe de l'Étoile à Paris : il est percé sur ses quatre faces de portes monumentales et cintrées; la voûte en est couverte de sculptures mythologiques. Au milieu, on remarque sur un socle de pierre une tortue gigantesque, portant sur son dos un obélisque de marbre couvert d'inscriptions : c'est un monument élevé à la mémoire d'un des ministres les plus dévoués d'un empereur *Ming* : la tortue est l'emblème funéraire des mandarins de première classe.

« De ce point nous commençons à gravir, pendant cinq cents mètres environ, une chaussée bordée d'une épaisse forêt d'arbres séculaires, où s'élèvent de distance en distance de petites pagodes, et dont les pierres sépulcrales, débris

de quelques tombes détruites par le temps ou par la main des hommes, encombrent l'approche.

« Enfin, nous nous arrêtons devant une enceinte de murs élevés en pierre blanche, qui défend l'entrée de la sépulture des *Mings*.

« Pendant que nos *Ting-tchaï* et ceux de la Légation anglaise gravissent la colline et font le tour de l'enceinte murée pour chercher la demeure des gardiens, et nous en faire ouvrir les portes, nous descendons de cheval, nous nous asseyons sur un gazon vert à l'ombre des mélèzes gigantesques, et sur des pierres tumulaires qui font l'office de tables, nous nous mettons à déjeuner gaiement.

« O vieux Empereurs des anciennes dynasties! Qui vous eût dit qu'un jour les barbares du lointain Occident, dont le nom méprisé arrivait à peine jusqu'à vous, viendraient troubler la paix de vos mânes avec le cliquetis de leurs verres et la détonation des bouchons de champagne!

« Du reste, tout le paysage a un aspect mélancolique et saisissant : cette partie du pays est l'endroit le plus désert et le moins peuplé que nous ayions vu en Chine.

« Accoutumés que nous sommes à la curiosité des foules qui nous accompagnent partout, nous sommes agréablement surpris de cette calme solitude. Quelques rares villageois hasardent seuls leur tête famélique derrière les troncs des vieux arbres, pour regarder avec envie les pâtés et les poulets de notre déjeuner rustique.

« Les gardiens ont été bien difficiles à trouver, car nous avons le temps de déjeuner avant le retour de nos *Ting-tchaï*.

« Enfin, on nous ouvre les portes : le gardien de la première enceinte nous offre le thé, et nous faisons distribuer de l'argent aux employés de la sépulture impériale réunis autour de nous.

« En Chine autant et plus qu'en Europe, c'est là une formalité inévitable, et le fameux principe *rien pour rien* a dû certainement être inventé dans l'Empire du Milieu.

« Il est vrai que, par respect ou pour toute autre cause, les gardiens se dispensent de nous suivre, et nous laissent parfaitement libres d'aller et de venir à notre gré; c'est donc un véritable voyage de découvertes que nous faisons.

« Dès que nous sommes entrés dans l'enceinte sacrée, nous montons quelques marches et nous nous trouvons dans une immense cour carrée : les avenues en sont dallées en marbre blanc veiné de gris, devenu jaunâtre par la vétusté; au milieu et autour, nous contournons des pelouses vertes avec des rangées de cyprès et d'ifs taillés à façon; cette cour rappelle à s'y méprendre celle de Versailles, mais sans son admirable population de statues; aux quatre coins sont placés des temples consacrés aux divinités du ciel et de l'enfer.

« Un superbe escalier en marbre de trente marches nous mène à un nouveau carré planté dans le même style, aussi large, mais moins profond : une épaisse forêt de cèdres gigantesques l'encadre à droite et à gauche. Ces arbres, que nous n'avons encore vus nulle part, font un effet saisissant avec leur écorce d'un gris presque blanc et leur feuillage d'un vert tellement sombre qu'il en paraît noir; leurs branches latérales sont si grosses, et étendent si loin leurs panaches, qu'on a été forcé de les étayer.

« Huit temples à coupoles rondes et superposées, suivant le mode de construction adopté en Chine, mais plus ornés et plus grands que ceux de la première cour, s'élèvent sous l'abri mystérieux des grands cèdres : nous y voyons une rangée de dieux grimaçants en bois doré et peint, et, au fond dans le sanctuaire, la Trinité chinoise avec ses six têtes et ses six bras; tous ces temples sont peuplés de ces monstrueuses idoles, inventions bizarres du paganisme chinois.

« L'ensemble de cette cour est funèbre; nous y éprouvons tous la sainte horreur du lieu; j'y frissonne malgré moi, car il y règne une humidité pénétrante comme dans une cave ou dans un tombeau.

« C'est avec plaisir que je monte un nouvel escalier semblable au précédent qui nous conduit à une plate-forme ronde tout en marbre blanc, et entourée de balustrades également en marbre et sculptées à jour.

« Au milieu s'élève le grand mausolée, que nous avons aperçu du fond de la vallée.

« Nous en faisons le tour, et du côté opposé nous trouvons un mur à pic, adossé à la montagne qui est couverte d'une végétation inextricable.

« De ce côté aussi est une grande porte en bronze magnifiquement sculptée, qui nous conduit dans l'intérieur du monument entièrement construit en marbre.

« Nous passons d'abord sur une voûte où sont des caveaux, que nous supposons renfermer les ossements des empereurs *Ming*, mais qui sont hermétiquement fermés, puis nous montons un escalier tournant d'un très-beau style avec des rampes sculptées. Cet escalier, construit à la manière de ceux des temples de Pékin, est divisé en deux parties par un marbre en pente douce, réglé d'après l'inclinaison des marches, et sur lequel sont gravés des dragons et des animaux chimériques.

« Il vous conduit sur une nouvelle plate-forme qui est la répétition de celle de la base du monument, mais qui est moins vaste, et où nous sommes à peu près à vingt mètres au-dessus du sol.

« De là on jouit d'une vue magique : devant nous la vallée que nous venons de parcourir; de chaque côté, tout un monde de mausolées, de pagodes, de temples, de kiosques que nous n'avions pu voir, cachés qu'ils sont par les grands arbres. L'enceinte sacrée s'étend à perte de vue sur les flancs de la montagne : il faudrait plusieurs jours pour visiter cet ensemble grandiose de monuments, et le temps nous presse !

« Au-dessus de la plate-forme, où nous sommes, le mausolée se continue en coupole immense, se terminant en pyramide pointue couvertes d'écailles comme un ser-

pent, et de bas-reliefs mythologiques. Autour de nous chaque morceau de marbre est sculpté : c'est une profusion inouïe de détails, de dessins en ronde bosse et en creux ! Plus notre œil s'élève, plus l'ensemble du monument est orné.

« Que de bras, que de temps et d'imagination il a fallu pour accomplir, sinon ce chef-d'œuvre, au moins ce tour de force de l'art chinois !

« Enfin la pyramide est couronnée par une boule dorée de grande dimension reflétant comme un foyer de lumière les rayons du soleil, qui baisse à l'horizon entre deux nuages sombres.

« Il est temps de partir, si nous voulons arriver à *Nan-Kao* avant la nuit, d'autant plus qu'il nous faut retourner sur nos pas jusqu'à *Tchang-ping-tcheou*[1].

Ce fut à la bifurcation du chemin qui mène à la sépulture des *Mings*, et de la grande route du nord, que M. Trèves et l'interprète de la Légation française se séparèrent des voyageurs pour retourner par *Tchang-ping-tcheou* à Pékin.

Il fallut aussi renoncer aux excellents chevaux anglais, dont on s'était servi jusque-là : ils furent remis à un palefrenier chinois sous la surveillance des deux gendarmes français, qui avaient formé l'escorte d'honneur des voyageurs pendant les deux premières journées.

Le mandarin les fit remplacer par d'affreux chevaux chinois qui font le service des postes. Ces chevaux sont mal nourris, décharnés, couverts de plaies (personne ne

1. Ces sépultures des Mings sont plus vastes encore que Mme de Bourboulon ne se l'était imaginé. Dans une nouvelle visite qu'y a faite tout récemment M. Bruce, ministre d'Angleterre en Chine, et dont il a rendu compte dans une lettre qu'on a bien voulu me communiquer, il constate qu'il y a treize monuments funéraires dans le style hindou, semblables à celui dont Mme de Bourboulon vient de donner la description. Ce mausolée est celui de l'empereur Hioung-Lo : c'est le plus beau et le plus célèbre ; les treize autres sont disséminés dans la montagne.

prend la peine de les panser), mais ils ont le pied sûr, et supportent la fatigue d'une manière étonnante.

En passant le défilé de *Tcha-tao* le lendemain, on ne put que se féliciter d'avoir changé de montures; car des chevaux européens n'auraient certainement pas pu franchir ce dangereux passage, sans se casser les jambes.

En approchant des montagnes, qu'on voit déjà se dessiner à l'horizon, la route devient de plus en plus aride et pierreuse.

Une demiheure avant d'arriver à *Nan-Kao*, les voyageurs furent assaillis par des coups de vent et une pluie glaciale, d'autant plus incommodes, que la route, encombrée de pierres rouléespar les torrents, est presque impraticable.

Nan-Kao où on arriva à quatre heures de l'après-midi, est située au pied des montagnes, au milieu d'un terrain excessivement tourmenté : c'est un amoncèlement de pierres d'obsidienne et de talc violettes, vertes, oranges, formant un effet extraordinaire : çà et là quelques touffes de houx et de génevrier percent seules au milieu des rochers.

La ville peu peuplée et très-pauvre se compose d'une rue principale entourée de maisons éparses ; la campagne d'une aridité extrême n'y est pas cultivée.

Les habitants de *Nan-Kao* ne subsistent que du trafic qu'ils peuvent faire avec les voyageurs venant du nord, qui s'y arrêtent généralement au sortir des défilés de la montagne. On n'y trouve que très-peu de ressources, et de misérables auberges; cependant les voyageurs y passèrent une nuit tranquille.

Le lendemain 19 mai, à sept heures et demie du matin, on s'engagea dans les montagnes par une gorge naturelle, qui est un lit de torrent à sec rempli de rochers. A première vue il semble impossible qu'on puisse passer au milieu de ce chaos naturel, portant partout l'empreinte du feu volcanique qui souleva cette région dans les premiers âges du monde.

On y remarque les débris d'une ancienne chaussée dallée, qui a été détruite sous la dynastie des *Ming*, pour rendre plus difficile aux cavaliers nomades du désert, Mongols et Mandchoux, le passage du défilé.

La nature avait merveilleusement disposé ces gorges, pour servir de défense aux grandes plaines du nord de la Chine.

Mme de Bourboulon était en litière, mais malgré la sûreté du pied des mules qui la portaient, elle avait à subir d'affreux cahots. Dans un des passages les plus étroits, où on rencontra une charrette chinoise qui barrait le chemin, elle mit heureusement pied à terre, car une des mules cassa un brancard de la litière et s'emporta.

Elle dut continuer la route à cheval.

A mesure qu'on s'élevait dans la montagne, le vent du nord soufflait avec violence, balayant devant lui des tourbillons d'un sable fin apporté du désert.

Le défilé se rétrécissait de plus en plus : dans une gorge étroite bordée de chaque côté de rochers énormes et à pic, le typhon s'engouffrant avec une impétuosité irrésistible, tout le monde descendit de cheval, et il fallut pousser en avant et à force de bras les animaux, qui ne voulaient plus avancer. On était aveuglé par la poussière et on marchait à l'aventure, au risque de se jeter dans les précipices.

Enfin la gorge s'élargit, et on arriva sans accident à la station de *Sin-young-Couan*, située au milieu des montagnes.

C'est un village composé de quelques maisons, avec un peu de végétation, de grands arbres et de l'eau. On y déjeuna, et on s'y reposa dans une petite auberge très-propre avec une jolie cour plantée d'arbres verts.

Les hauteurs, qui dominent *Sin-young-Couan*, présentent un phénomène digne d'admiration : la montagne est percée d'une série de portails naturels avec des voûtes, des arceaux et des colonnades, imitant à s'y méprendre l'architecture d'un palais de géants. On ne peut

attribuer qu'à un caprice de la nature cette œuvre grandiose, car aucune main humaine n'aurait pu travailler le granit indestructible de ces masses primitives.

A partir de *Sin-young-Couan*, le défilé s'élève sensiblement, et on arrive au point culminant de la montagne par une chaussée presque à pic, formée de dalles de blocs granitiques taillés dans le roc vif.

Cette partie de la route, qui paraît plus moderne que celle qu'on avait traversée avant *Sin-young-Couan*, est moins mauvaise et moins encombrée de rochers.

Sur cette crête est une porte fortifiée défendant le passage, et reliée des deux côtés par une muraille de six mètres de haut, qui couronne les hauteurs ; deux autres remparts rejoignent celui-ci, et commandent tous les points culminants du défilé. Ces murailles sont en pierres brutes, crénelées et percées de meurtrières : de distance en distance des tours carrées, dont la plupart sont en ruine, s'élèvent au-dessus des remparts. C'était, avant l'invasion des Mandchoux, des postes militaires se reliant les uns aux autres, et surveillant tous les passages.

Ce système de fortifications, qui commence au sortir de *Nan-Kao*, se continue jusqu'aux abords de la grande muraille, dont les remparts et les tours du défilé de *Tcha-tao* ne sont qu'une ramification.

Toutes ces constructions, maintenant en ruine et abandonnées, étaient regardées par les empereurs des dynasties chinoises comme la meilleure barrière à opposer aux invasions des barbares. Cependant, au treizième siècle, elles avaient laissé passer les Mongols sous la conduite des fils de Gengis-Khan ; elles ne protégèrent pas mieux au dix-huitième siècle les empereurs *Ming* contre l'invasion des Mandchoux, et les soldats du génie, qui accompagnaient le ministre de France, s'amusèrent à escalader ces vieux remparts, prouvant ainsi qu'ils ne défendraient pas non plus la Chine contre les Russes, s'ils venaient l'attaquer par le nord.

Près de la porte du défilé qui est ornée de statues de lions ailés, quelques-uns des voyageurs purent monter par un escalier formé de fragments de rochers énormes jusqu'à la cime de la montagne. De ce point la vue est magnifique : elle plane de cinq cents mètres de haut sur un chaos de roches entassées les unes sur les autres, que bornent à l'horizon les grandes plaines arides.

Par leur altitude, ces montagnes de *Tcha-tao* mériteraient plutôt le nom de collines, mais les effets du feu volcanique qui les a soulevées y sont si visibles, qu'elles sont restées dans la mémoire des voyageurs comme le type d'un des bouleversements les plus formidables de la nature.

Dès qu'on eut franchi la porte de *Sin-young-Couan*, on trouva une route moins difficile ; les rochers devenaient plus rares et laissaient voir un peu de terre végétale ; des herbes vertes et quelques arbustes égayaient le paysage, qui perdait peu à peu son aspect sauvage et désolé.

Il est remarquable qu'à cette époque de l'année, au mois de mai, cette grande route du nord, couverte en automne de caravanes, de voitures, de cavaliers, et même de portefaix qui transportent le thé en briques aux frontières de Mongolie, soit si peu fréquentée, qu'on y rencontra à peine pendant toute une journée quelques charrettes de marchands ambulants, ou quelques ânes servant de montures aux misérables habitants du pays.

Quelques instants avant d'arriver à *Tcha-tao* qui n'est qu'à une demi-heure du défilé, la route se bifurque pour correspondre à deux entrées de la ville et à ses deux rues principales.

Tcha-tao est une petite ville de deux à trois mille âmes d'un aspect peu animé, et bien moins peuplée en raison de sa grandeur que ne le sont ordinairement les villes chinoises.

En arrivant à l'hôtellerie qui est à l'extrémité de la ville, les voyageurs eurent le courage, malgré les fatigues

qu'ils venaient de supporter, d'aller visiter les remparts, les tours crénelées et les portions de courtines qui lui donnent un aspect remarquable de ville fortifiée.

Cette ancienne enceinte de *Tcha-tao* qui est bâtie en pierres de la montagne, comme ses maisons, est en partie détruite par l'action du temps et des hommes : les fortifications antérieures à l'établissement de la dynastie mandchoue, sont complétement abandonnées. Les nomades, en conquérant la Chine, ont été conquis à leur tour par la civilisation chinoise, et les souverains actuels, suzerains de la Mandchourie et de la Mongolie, n'ont plus rien à craindre des Barbares du nord.

Les voyageurs partirent de *Tcha-tao* le lendemain 20 mai, à six heures et demie du matin ; ils traversèrent dans la direction O. N. O. une vallée assez déserte, d'une grande étendue, et plantée çà et là de rares bouleaux.

Il faisait très-froid ; le thermomètre était descendu à quatre degrés centigrades au-dessous de zéro ; le vent du nord soufflait avec fureur, et la poussière de sable, comme la houle en mer, précédait les rafales.

Avant d'arriver à *Houai-lai*, où on devait déjeuner, on traverse sur un pont escarpé une petite rivière torrentueuse ; la chaussée qui précède ce pont est à moitié détruite, et il fallut littéralement monter à l'assaut pour franchir ce passage difficile.

« Nous avons déjeuné assez confortablement à *Houai-lai*, et nous y avons reçu les hommages d'un mandarin militaire en tournée dans la province.

« Ce petit homme, après nous avoir adressé d'une voix aigre les trois questions que fait toujours un Chinois bien élevé : *Quel âge avez-vous? Comment vous appelez-vous? Où allez-vous?* nous a fait assister à une scène de reconnaissance avec notre mandarin d'escorte, natif comme lui de la province de *Hou-pé*.

« Ils se sont abordés en se saluant, avec les deux poings fermés à hauteur du menton, puis ils se sont pris la main

droite avec la main gauche, puis enfin se sont jetés avec effusion dans les bras l'un de l'autre, en se donnant à tour de rôle des baisers de théâtre ; après quoi ils se sont disputés pendant un quart d'heure pour savoir lequel passerait devant l'autre.

« Cet officier avait au moment de notre arrivée la queue enroulée autour de la tête, comme il convient à un voyageur; mais il est irrespectueux de se présenter ainsi devant des étrangers, et il s'est empressé à notre vue de la rabattre sur son dos : que de cérémonies exige l'étiquette chinoise !

« J'ai remarqué aussi, pendu à sa ceinture, un morceau de linge d'une propreté plus que douteuse : il paraît que c'est sa serviette de voyage. Comme on ne vous en fournit pas dans les auberges, il est bon de se précautionner.

« A ce propos, je noterai encore qu'il est impossible de se procurer de l'eau froide : les Chinois n'en comprennent pas l'usage, et chaque fois que j'en demande, on m'apporte de l'eau bouillante. »

Houai-lai est une petite ville murée de 5000 âmes, monotone comme le paysage qui l'entoure; en la quittant, on continue à traverser la même vallée aride.

« Quelque temps avant d'arriver à *So-Tchen*, nous avons eu un orage qui a amené des effets de lumière bien curieux : l'horizon était couvert de nuages transparents et lumineux, et la poussière jaune apportée par le vent donnait à tout le paysage un aspect bleuâtre, que je n'ai jamais vu nulle part. On aurait dit que la nature était éclairée par des feux de Bengale ! Ne serait-ce pas le mélange du vert des arbres et des prés avec le jaune du sable, qui donnait cette teinte bleue à tout ce qui nous entourait, et même à nos habits et à nos figures ? »

So-Tchen, petite ville de 4000 âmes, est située sur un coteau qui domine la vallée.

Il fallut traverser la ville pour arriver à l'auberge, placée près d'une muraille qui divise *So-Tchen* en deux

parties, du nord au sud. On y remarque plusieurs tours en ruine, et une série de remparts qui annoncent une ancienne ville forte.

Ce fut à *So-Tchen* que les voyageurs passèrent la nuit.

On en partit le lendemain de bonne heure, car on avait à parcourir cinquante-sept kilomètres pour arriver à la grande ville de *Suan-hoa-fou*, où on devait prendre quelque repos.

Jusqu'à *Ky-mi-ny* on remonte la vallée de *So-Tchen.*

Ky-mi-ny, qui est également une petite ville de 4000 âmes, construite dans les mêmes proportions et fortifiée, ne présente rien de remarquable, sinon qu'elle est bâtie sur les bords du fleuve *Wen-ho*, qui y vient de *Suan-hoa-fou*, et qui, après avoir arrosé le nord de la province de *Pe-tche-li*, va se réunir près de *Tien-tsin* au *Pei-ho*, dont il est l'affluent le plus considérable.

L'auberge de *Ky-mi-ny* est en dehors de la ville, entourée de beaux arbres et bien aménagée; l'intérieur de la cour y était couvert d'une grande tente en nattes, qui donnait une délicieuse fraîcheur.

En sortant de *Ky-mi-ny*, on traverse une nouvelle chaîne de montagnes, moins âpres et moins élevées que celles de *Tcha-tao*.

De grands arbres verts en garnissent toutes les arêtes, tandis que dans les gorges le vent du nord a accumulé jusqu'à plusieurs pieds d'épaisseur les sables blancs du désert de Gobi; de loin, les collines semblent couvertes de grandes plaques de neige. Plus on avance, plus le chemin devient accidenté; la vallée se resserre, et on entre dans un défilé, à gauche duquel coule le fleuve *Wen-ho* profondément encaissé, tandis qu'à droite s'élève une colline à pic; en certains endroits, la route est taillée en plein rocher, très-étroite, et presque impraticable pour les voitures.

Toutes ces collines et les rochers qui encombrent le cours du *Wen-ho* sont couverts de belles fleurs écloses

aux premiers souffles du printemps; les primevères blanches et pourpres, les pivoines sauvages, les althæas et les saxifrages, dont les hampes de fleurs roses s'élèvent comme des cierges dans les anfractuosités.

Dès qu'on a franchi ces défilés, l'étroit chemin se change en une large chaussée empierrée, plantée de grands arbres, et la plaine environnante est couverte d'une riche culture.

On y voit peu de villages, mais de toute part s'élèvent des fermes, dont les bâtiments sont entourés de vastes champs de céréales. On y cultive le sorgho, dont les tiges semblables à de grands roseaux s'élèvent à deux ou trois mètres de haut, le tabac, le millet, le lin, le chanvre, le sésame, le blé et surtout beaucoup d'orge; l'avoine paraît y être inconnue. Les champs sont encadrés de bordures de ricin, dont l'huile est d'un si grand usage en Chine, et même de plantes de coton herbacé : ce coton qui paraît appartenir à une espèce particulière, est cultivé en grand, beaucoup plus au nord dans la Mandchourie, jusque par 45° de latitude, et son introduction rendrait sans doute un grand service aux cultures de l'Europe tempérée.

La sécheresse, dont souffrent ordinairement les campagnes aux environs de *Suan-hoa-fou*, les rend cependant bien moins riches que celles situées au nord-est de Pékin, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler.

Les Chinois, ces patients et merveilleux agriculteurs, ont creusé à une grande profondeur, dans les plaines de *Suan-hoa*, une multitude de puits, dont l'eau, amenée au moyen d'un système de leviers dans de vastes réservoirs, se déverse ensuite dans des rigoles qui sillonnnent les champs dans toute leur étendue; malheureusement, dans les grandes chaleurs, ces puits se dessèchent, ce qui n'a jamais lieu dans les vallées des fleuves, comme le *Pei-ho*, le *Hoang-ho*, ou le *Yang-tse-kiang*.

Une heure environ avant d'arriver à *Suan-hoa-fou*, deux cavaliers accoururent à toute bride à la rencontre

des voyageurs; ils descendirent de cheval et mirent le genou en terre en signe de respect : c'étaient deux chrétiens chinois envoyés par les missionnaires pour faire honneur au ministre de France.

Cependant tout annonçait l'approche d'une grande ville : on rencontrait à chaque pas des maisons de campagne, des pagodes, des temples; sur la route passaient des mulets chargés de marchandises; des citernes, autour desquelles s'élevaient des tentes occupées par des colporteurs ambulants, ou des huttes en torchis, dans lesquelles de vieilles femmes vendaient des rafraîchissements, bordaient les deux côtés de la route.



CHAPITRE XVII.

DE SUAN-HOA-FOU A LA GRANDE MURAILLE.

Entrée à Suan-hoa-fou. — Curiosité excessive de la population. — Bâtiments de la mission des Lazaristes. — Hospitalité offerte par les missionnaires. — Les musulmans Hoeï-Hoeï. — Le parc impérial. — Énormes chiens mongols à la station de Yulin. — Dunes de sable. — La ville de Kalgan. — Réunion à l'hôtellerie des ministres de France, d'Angleterre et de Russie. — Réception splendide. — Promenade dans la ville. — Tartares. — Thibétains. — Turcomans. — Marchands d'habits chinois. — Grand commerce. — Description de Kalgan.

« A l'entrée de *Suan-hoa-fou,* nous avons été reçus par le chef des lazaristes et le provicaire de la mission de Mongolie, venu exprès de *Tsin-houang-tsen*, ville de la frontière. Ces vénérables missionnaires portaient avec aisance le costume des mandarins chinois; l'un d'eux, auquel je demandai pourquoi il n'avait pas le bouton de corail, me répondit que la croix qu'il portait sur la poitrine était le véritable insigne de son grade. Après nous avoir conviés à descendre à la mission où ils nous offraient une généreuse hospitalité, ils remontèrent dans les équipages chinois qui les avaient amenés, et se joignirent à notre cavalcade.

« La ville de *Suan-hoa-fou* est entourée de hautes et larges murailles, et nous y avons fait notre entrée par une porte monumentale qui m'a rappelé celles de Pékin.

« La grande rue qui vient y aboutir est droite, large, bordée d'une double rangée de robiniers; les étalages des boutiques m'ont paru très-riches ; les mâts et les banderoles, les pancartes, les affiches de toute espèce et de toutes couleurs annoncent une ville commerçante.

« Nous sommes entourés d'une foule immense : une troupe d'Européens avec leurs habits nationaux, c'est ce qui ne s'est jamais vu à *Suan-hoa*, et toute la population de la ville s'est portée à notre rencontre.

« Sur les chaussées, à droite, à gauche, devant nous, derrière nous, ondulent des milliers de têtes ; les branches des arbres plient sous le poids des curieux qui les ont escaladés pour mieux voir le spectacle. Nous avançons au petit pas, et la multitude, qui semble nous barrer le passage, se disperse à cinquante mètres devant nous, pour venir se rejoindre par derrière à ceux qui nous suivent. Tout ce peuple est silencieux et poli; nous n'apercevons pas la moindre nuance de malveillance; c'est plutôt l'étonnement porté à son comble, et même de l'effroi; car c'est à peine si ces pauvres gens osent nous regarder; tous les yeux se détournent, et tout le monde recule, dès que l'un de nous dirige ses regards de leur côté.

« Cet empressement forcené ne laisse pourtant pas que de devenir très-incommode, et nous nous passerions bien des vingt mille curieux qui nous accompagnent partout.

« Pour arriver à la mission catholique, on tourne à gauche dans une rue également large et bien percée.

« Nous nous sommes arrêtés devant le grand portail, au-dessus duquel figure seulement depuis quelques jours la croix, ce noble insigne de la civilisation latine ; c'est le drapeau de l'humanité, des idées généreuses et de l'affranchissement universel, placé dans l'extrême Orient sous la protection immédiate de la France ; les Anglais ne s'occupent que du commerce : pour eux, la foi et les sublimes enseignements de la religion ne viennent qu'en second lieu.

« Les bâtiments de la mission catholique sont immenses; une semaine auparavant le gouvernement chinois les avait concédés aux lazaristes de *Suan-hoa*, et il est tout naturel que les bons pères aient voulu nous en témoigner leur reconnaissance.

« C'est un ancien palais faisant partie du domaine impérial; on pourrait y loger facilement cinquante personnes. On y trouve de vastes cours, de grands parcs plantés de beaux arbres; tout cela pour l'usage de deux missionnaires français et de leurs néophytes chinois.

« Il n'est pas douteux que cette mission ne prenne un jour beaucoup d'importance.

« En attendant, l'installation y avait été rapide, grâce à l'incessante activité des missionnaires; les principaux appartements étaient déjà tapissés de riches papiers européens et garnis de meubles confortables.

« On nous a désigné tout un corps de bâtiments avec un vaste jardin pour nos appartements privés, et c'est dans la grande salle de réception qu'on nous a offert un dîner, où plutôt un banquet somptueux.

« La table à manger, ornée de fleurs et de surtouts en carton doré, est entourée de superbes paravents chinois. Le maître d'hôtel de sir Frédérick Bruce qu'il a eu l'heureuse idée d'emmener avec lui, nous a préparé un vrai repas à l'européenne : service élégant en vaisselle plate; vins de toute espèce, bordeaux, xérès, champagne; rôtis, gibiers, légumes, truites du *Wen-ho*, entremets sucrés. Le cuisinier chinois s'est surpassé, et a voulu nous prouver une fois de plus son talent d'imitation.

« C'est une chose remarquable que la perfection avec laquelle les Chinois s'assimilent en peu de temps tous les secrets de l'art culinaire : ces gens-là sont nés cuisiniers, aurait dit Brillat-Savarin !

« Une seule chose dans notre repas a conservé la physionomie indigène, c'est le pain; il provient d'un boulanger mahométan en réputation dans la ville; il est très-blanc,

a le goût de beurre et de lait, et est pétri en forme d'oreille comme les pains allemands. C'est le meilleur que j'aie mangé en Chine; à Pékin, il est lourd et indigeste parce qu'on le fait sans levûre; il est digne en tout point des pâtisseries à la graisse qu'on retrouve partout dans le pays.

« La conversation n'a pas été vive pendant le repas: nous sommes tous fatigués du long trajet de la journée; cependant j'écoute avec curiosité une discussion entre le provicaire de Mongolie et le chef de la mission lazariste, au sujet de l'exorcisme du démon par l'eau bénite. Il paraît que l'ennemi du genre humain s'occupe spécialement de la Chine pour tourmenter nos missionnaires; car aucun d'eux ne semble mettre en doute sa participation dans les sortiléges des idolâtres.

« Nous repartons ce matin de *Suan-hoa-fou*, où nous avons passé une excellente nuit. »

Suan-hoa-fou est une ville d'origine assez ancienne, qui a été pendant quelque temps sous la dynastie mongole la capitale du nord de la Chine. Elle est maintenant bien déchue de son importance, et compte à peine quatre-vingt mille habitants. Située au milieu d'une plaine fertile, arrosée par de belles eaux, et bornée à l'horizon par des collines pittoresques et boisées, cette ville est en outre régulièrement bâtie, largement percée et remarquablement propre pour une cité chinoise. Toutefois le commerce ne paraît pas y être florissant, et malgré la foule qui s'était portée à la rencontre des voyageurs, les rues présentent un aspect désert et sont ordinairement silencieuses. On peut comparer *Suan-hoa* sous ce rapport aux anciennes villes de Parlements en France, qui ont perdu par la centralisation leur importance politique, et qui ne l'ont pas remplacée par le mouvement industriel et commercial.

Deux choses sont remarquables à *Suan-hoa-fou* : les musulmans chinois et les Mongols.

Les musulmans, appelés *Hoeï-Hoeï*, sont très-nombreux

dans le nord-ouest de la Chine ; ils sont même en majorité dans certaines localités des provinces du *Kan-sou* et du *Chen-si*. Originaires des nomades du *Kouïgour*, dans le Turkestan oriental, ils ont formé au neuvième siècle la garde mercenaire des empereurs chinois. Ils se sont multipliés par les mariages, et leur race a perdu peu à peu son caractère particulier par le mélange avec le sang chinois ; maintenant rien ne les distingue de la race jaune : leur nez est devenu épaté, leurs yeux se sont bridés, et les pommettes de leurs joues sont saillantes. Ils n'ont conservé fidèlement que leur religion ; encore aucun d'eux ne sait-il lire l'arabe ; il n'y a que les plus instruits de leurs prêtres qui soient en état d'épeler le Coran.

Ils portent ordinairement une calotte bleue comme signe distinctif, et s'abstiennent de porc et de liqueurs fortes.

Ces musulmans chinois ont conservé une énergie individuelle plus grande que celle des sectateurs de Bouddha.

Les insurrections partielles qui se sont produites pendant ces dernières années dans le nord de la Chine, celle du nénufar blanc entre autres, les ont eus pour chefs et pour ardents promoteurs.

Dans le sud, où en n'en rencontre qu'un petit nombre, et où la tradition les fait venir de l'Inde et de la Perse, sous la dynastie des empereurs *Tang*, il faut peut-être attribuer à leur influence dans les conseils des *Taï-ping* le monothéisme qu'affiche dans toutes ses proclamations le chef des révoltés.

Ils jouissent d'une grande liberté religieuse qu'ils ne se sont jamais laissé contester, et qu'ils doivent aux sages précautions que leurs mollahs ont prises de ne pas s'attaquer au pouvoir de l'empereur et des mandarins.

Il est bon de remarquer à ce sujet que si la communauté chrétienne en Chine, si puissante au siècle de Louis XIV, a subi d'affreuses persécutions, elle l'a dû à la lutte des

différents ordres religieux, et à l'esprit d'empiétement qui gouvernait alors les missions catholiques.

Les *Hoeï-Hoeï* sont au nombre de cinq cent mille environ dans le Céleste-Empire, d'après le dernier recensement. Ils ont des mosquées dans toutes les grandes villes : à Canton, on trouve la *Kouang-tah* ou pagode brillante, au pied de laquelle est une mosquée élevée il y a mille ans, mais c'est surtout *Hang-tcheou* qui est le centre du mahométisme en Chine.

A *Suan-hoa-fou* on commence à rencontrer des caravanes de Mongols : ils campent dans la ville dans de grands enclos réservés, où s'établit de suite un marché de revendeurs chinois qui les volent tant qu'ils peuvent. Les Mongols apportent des fourrures, des viandes et du gibier qu'ils échangent à grande perte contre le rebut des marchandises du pays.

Le 22 mai, à huit heures et demie du matin, la cavalcade à laquelle s'était joint le vénérable provicaire de Mongolie traversait les faubourgs de la ville.

Au nord-ouest de *Suan-hoa*, en dehors de l'enceinte murée, la route passe au milieu de l'ancien parc impérial ; comme il fait encore partie du domaine de l'empereur actuel, on l'a respecté, et on ne l'a pas rendu à la culture : on y admire des gazons verts entourés de massifs d'arbres centenaires ; des constructions de toute espèce, délabrées, mais rendues plus pittoresques encore par la mousse et les plantes grimpantes qui les recouvrent ; des lacs, des rivières, des cascades, couvertes des plantes aquatiques les plus variées, nénufars jaunes, nymphæas blancs et rouges, nélumbos, dont la fleur en forme de coupe est d'un bleu d'azur avec des étamines semblables à des papillons qui volent ; sur des rocailles artificielles, des statues de lions, de tigres, toutes noires de vétusté, et des balustrades en marbre blanc autour desquelles s'enroulent des guirlandes de lierre ; il y a cinq cents ans que ce beau parc a été planté, et depuis ce temps la nature, qui en est restée

la seule maîtresse, l'a revêtu de toutes ses magnificences que ne saurait imiter la main des hommes.

Ces futaies séculaires sont formées d'essence d'arbres particuliers au nord de la Chine : on y remarque des sapins à tronc rouge dont l'écorce semblable à la peau des serpents forme des losanges écailleux, des cèdres gigantesques de la même espèce que ceux de la sépulture des *Mings*, des robiniers, des saules pleureurs et des peupliers dont le feuillage jaune et transparent ressort sur la masse sombre des arbres verts.

Au-dessus de tous ces grands arbres s'élève comme une immense colonne le pin *Pei-go-sung* au feuillage élégant et découpé, dont le tronc et les branches sont d'un blanc d'argent éclatant.

Les Chinois prétendent que quelques-uns de ces pins ont plus de deux mille ans; leur bois passe pour incorruptible, et l'arbre lui-même serait impérissable.

Le parc impérial est très-vaste; il fallut près d'une heure pour le traverser; autour de son enceinte, on remarque des sépultures disséminées çà et là dans la campagne : ce sont des tertres demi-circulaires, devant lesquels sont rangés les cercueils recouverts d'un peu de terre, et formant de légers monticules (nulle part, en Chine, on ne creuse de fosses pour enterrer les morts). Ces sépultures, qui servent à toute une famille, sont facilement reconnaissables aux arbres alignés derrière chaque tombeau.

La route se continue ensuite dans une belle vallée qui relie *Suan-hoa-fou* a *Tchang-Kia-Keou* ou *Kalgan*.

A gauche, on côtoie des rochers au pied desquels est le lit d'un torrent, où il ne reste de l'eau que dans des cavités peuplées de tortues.

Peu à peu de grandes dunes de sable succèdent aux rochers, et le passage devient difficile : les chevaux et les mulets n'avancent qu'à grand'peine au milieu de ce terrain, où ils enfoncent à chaque pas; la chaleur est étouffante, et l'air respirable est plein d'une poussière épaisse;

la route tracée se perd au milieu de ces sables, et fait place à une suite interminable de petites collines mouvantes.

« Nous sommes arrivés à onze heures à la station de *Yulin*, mourants de soif et suffoqués par la chaleur : aussi l'aspect de l'auberge, avec sa cour plantée d'arbres et le tapis vert qui l'entoure, nous a fait pousser à tous des exclamations de joie, lorsqu'à un détour du chemin nous l'avons aperçue coquettement assise au fond de la vallée.

« Cependant, la première réception qui m'a été faite n'était pas rassurante : une énorme chienne de Mongolie s'est précipitée de mon côté, en aboyant avec fureur comme si elle voulait me dévorer! C'était à mes pauvres petits chiens japonais réfugiés derrière moi, que cette affreuse bête en voulait. Enfin, son maître, le propriétaire de l'auberge, l'a fait rentrer dans le devoir avec un gros bâton.

« Après avoir déjeuné et fait la sieste, j'ai été voir mon ennemie qu'on avait attachée : elle venait de mettre bas, ce qui expliquait son inquiétude et sa colère; quel superbe animal, toute noire, marquée de feu, avec de longs poils soyeux et frisés! Cette race de chiens ressemble un peu à nos chiens des Pyrénées, mais ils ont le museau allongé comme des loups, et l'air très-féroce. »

Les voyageurs laissèrent passer la chaleur du jour (le thermomètre était monté à 31 degrés centigrades) à la station de *Yulin*, d'où ils repartirent seulement à trois heures de l'après-midi.

En quittant *Yulin*, on prend la direction nord-nord-est pour gagner *Kalgan*, située à l'extrémité et au fond de la vallée, qui relie cette ville à *Suan-hoa-fou*.

A mi-chemin on fut rejoint par une partie des gens de la Légation française, qu'on avait envoyés trois jours avant le départ de Pékin avec les charrettes et les provisions à *Kalgan*, pour y préparer la traversée du désert.

Cependant, en approchant de la ville, on se croisait avec une foule compacte de voyageurs et de marchands.

Kalgan est entourée de cimetières, ou plutôt de tom-

beaux (car, en Chine, il n'y a pas d'endroits affectés spécialement aux morts, et on se fait enterrer où on veut).

On chemine ainsi pendant une demi-heure au moins au milieu de tertres gazonnés, dont les ondulations imitent dans la vallée les vagues de l'Océan.

Les maraîchers ont planté des choux, des laitues et des poireaux jusque sur ces sépultures.

Le Chinois, peu délicat de son naturel, trouve tout simple que les morts nourrissent les vivants!

Déjà les voyageurs apercevaient devant eux, au fond de la vallée, les coupoles dorées des deux lamaseries, situées près de la porte méridionale de la ville dont elles dominaient les autres édifices, et dans le fond en amphithéâtre cette chaîne de montagnes, qui est l'extrême limite de la Chine septentrionale.

Quoique *Kalgan* soit très-peuplé et très-commerçant, on n'y fut pas accueilli avec une curiosité aussi forcenée qu'à *Suan-hoa-fou*. La présence des négociants russes, qui viennent y convoyer leurs marchandises, et dont un certain nombre habite la ville pendant quelques mois, a habitué les indigènes aux figures et aux costumes européens.

L'hôtellerie la plus vaste de la ville, située dans un quartier très-populeux avait été réservée entièrement pour les voyageurs; ils s'y rencontrèrent avec M. de Balusek, ministre de Russie, et sa femme qui devait retourner en Sibérie avec M. et Mme de Bourboulon.

Ainsi, par suite de la présence de sir Fréderick Bruce, ministre d'Angleterre, les représentants des trois plus grandes puissances du monde se trouvaient réunis dans cette ville presque inconnue jusqu'alors aux Européens!

L'hôtellerie était magnifiquement ornée de drapeaux, de banderoles et de festons en étoffe de coton rouge, jaune et bleue. Sous le vestibule, un buffet avec des rafraîchissements avait été dressé à l'avance par les gens des Légations de France et d'Angleterre, enfin rien n'avait été

oublié pour donner l'apparât nécessaire à la réception d'hôtes aussi distingués.

« 23 mai. — J'ai profité de la journée d'aujourd'hui consacrée au repos pour faire une promenade dans la ville, où j'avais quelques objets indispensables à acheter.

« *Kalgan* n'est pas aussi bien bâtie que les villes impériales : c'est un vrai centre de commerce où abondent les bazars, et les étalages en plein vent; les rues y sont étroites, sales, boueuses et très-puantes; l'encombrement causé par la foule y est extrême. Pendant que les piétons marchent le long des maisons et à la file les uns des autres sur quelques dalles de pierres exhaussées, les chaussées sont encombrées de chariots, de chameaux, de mulets et de chevaux; quelquefois une voiture verse, et il en résulte un désordre excessif : les animaux se débattent dans la boue au milieu des ballots renversés, et les filous accourent en foule pour augmenter la confusion dont ils profitent.

« J'y ai été frappée de l'extrême variété de costumes et de types, résultant de la présence des nombreux marchands étrangers, qui s'y donnent rendez-vous, et qui appartiennent aux diverses races de l'extrême Orient.

« On y voit, comme dans toutes les villes chinoises, des industries et des industriels de toute sorte : des portefaix chargés de thé en briques, enveloppé dans des nattes et retenu sur leur dos par des lanières en cuir, défilent à la suite les uns des autres en s'appuyant sur de gros bâtons ferrés; des restaurateurs ambulants, avec leurs fourneaux toujours allumés, y campent sous leurs auvents formés de deux perches recouvertes d'un tapis de feutre; des bonzes mendiants sont assis derrière une table, sur laquelle est un petit Bouddha en cuivre et une sébille, et frappent sur un tam-tam pour implorer la charité; devant les étalages des boutiques se tiennent les revendeurs chinois, prônant à haute voix leurs marchandises, et attendant la pratique qu'ils attirent par de belles paroles et

qu'ils dépouilleront s'ils le peuvent; des Tartares aux jambes nues, aux costumes déguenillés, y poussent devant eux, sans s'occuper des passants, des troupeaux de bœufs, de chevaux et de moutons; des Thibétains s'y font reconnaître à leurs habits somptueux, à leur toque bleue à rebords en velours noir et à pompon rouge, à leurs longs cheveux flottants sur leurs épaules, dans lesquels sont fixés des joyaux en or et en corail; des chameliers du Turkestan, coiffés du turban, au nez aquilin et à la longue barbe noire, conduisent avec des cris étranges leurs chameaux chargés de sel; enfin, les lamas mongols, aux habits jaunes et rouges, avec la tête complétement rasée, passent au grand galop dans les ruelles étroites, cherchant à faire admirer leur adresse à diriger leurs chevaux indomptés.

« De temps en temps j'aperçois un marchand sibérien, avec sa polonaise doublée en fourrures sur une redingote en drap noir, ses grandes bottes à l'écuyère, et le large chapeau de feutre.

« On voit beaucoup de Mongols à *Kalgan :* ces enfants du désert, totalement étrangers aux mœurs et aux habitudes de la Chine, y campent dans les auberges comme s'ils étaient dans leurs steppes; au lieu de placer leurs animaux dans les écuries, et d'accepter les chambres qu'on leur offre, ils dressent leurs tentes au milieu de la cour, et attachent leurs chevaux à des pieux qu'ils enfoncent autour de leur domicile improvisé; ils y font la cuisine avec les bouses séchées qu'ils ont apportées du désert dans de grands sacs, se couchent sur leurs couvertures de feutre, et rien ne pourrait les décider, ni à prendre place sur les *kangs*, ni même à se servir du feu des cuisines pour faire bouillir leurs aliments. Les aubergistes ne leur en font pas moins payer cette hospitalité forcée, tout en les traitant de *Monkouti-gen*[1], gens de Mongolie.

1. Il est curieux de constater que le mot chinois *gen* a certaine-

« Me voici arrivée dans la rue des marchands d'habits : c'est à eux que j'ai affaire. Il y a beaucoup plus de fripiers que de magasins de costumes neufs. Ici on n'a pas la moindre répugnance à s'habiller avec la dépouille d'autrui, a laquelle le revendeur ne songe même pas à redonner un peu de lustre, bien heureux même s'il daignait la faire nettoyer; tous ces amas de vêtements proviennent des monts-de-piété qui les ont revendus, une fois que le délai fixé pour le remboursement a été dépassé; il y a beaucoup de robes et de bonnets de pauvres Mongols dépouillés sans doute par le fisc chinois!

« Enfin, voilà un magasin fashionable! Le maître est un petit vieillard propret, le nez armé de lunettes formidables, qui ne cachent pas tout à fait ses yeux vairons et malins : trois jeunes commis se succèdent devant la boutique, apportant l'un après l'autre, tantôt des tuniques en cotonnade qui servent de chemises, tantôt des vestes ouatées, des pelisses en soie doublées en peaux de mouton, et même des robes d'apparât; ils les drapent autour d'eux, et les font admirer aux passants en criant d'une voix de fausset leurs qualités et leurs prix. Tout le fond du magasin y passera successivement : c'est l'usage, et cela est encore plus ingénieux, et plus de nature à capter les chalands, que les vitrines artistement arrangées de nos expositions européennes.

« Je me suis laissé tenter : j'ai acheté, entre autres choses, une pelisse en soie bleue doublée en laine blanche; cette laine est fine et douce comme de la soie; elle provient de la célèbre race des moutons *ong-ti*.

« Je l'ai payée vingt-cinq piastres[1] : c'est peut-être le double de ce que cela vaut, mais le maître de l'établissement a été si persuasif, si irrésistible que je me suis

ment la même racine que le mot latin *genus*, dont on a fait en français *genre* et *gens*.

1. La piastre mexicaine, qui est en usage en Chine, vaut à peu près six francs de notre monnaie.

laissé faire, et que j'ai dû m'en aller, parce qu'il aurait été capable de me faire acheter toute sa boutique.

« Les Chinois sont certainement les premiers marchands du monde; et je prédis aux commerçants de Londres et de Paris de redoutables concurrents, s'il leur prend fantaisie d'aller s'établir en Europe.

« Enfin ma pelisse fourrée est de bonne précaution contre les vents glacés du désert de Gobi, qu'il va bientôt falloir traverser.

« J'ai fait diverses autres emplettes, et je suis rentrée bien fatiguée, et la tête encore assourdie du bruit perpétuel, des cris et des vociférations en toutes langues de cette ville commerçante.

« Après dîner, monsieur de Balusek, s'est séparé de sa femme qui retourne en Sibérie avec nous, et a repris la route de Pékin.

« Monsieur Bruce veut nous accompagner jusqu'à *Bourgaltaï*, la première station de Mongolie.

« Demain nous partons de bonne heure, et j'aperçois de l'auberge les ramifications de la grande muraille, qui s'étendent au nord de la ville sur la crête des montagnes. »

Tchang-Kia-Keou est le véritable nom, le nom chinois de cette grande ville; ce sont les Russes qui l'ont appelée *Kalgan*.

On estime le chiffre de sa population à deux cents mille âmes environ, sans compter les nombreux étrangers que le commerce y attire.

Située au fond d'une vallée qui va rejoindre celle de *Suan-hoa-fou*, au pied des montagnes qui l'entourent de tout côté, *Kalgan* est arrosée par une petite rivière affluent du *Wen-ho*, et ceinte d'une grande muraille crénelée assez bien entretenue. Cette ville, entourée de faubourgs considérables, est bâtie irrégulièrement; c'est une agglomération de maisons laides et mal distribuées; on y remarque peu de monuments, et un très-petit nombre

de jardins et de grands arbres; mais c'est le centre d'un grand commerce, parce qu'elle est assise à l'embranchement des routes de Sibérie, du *Kan-sou*, et du *Thian-Chan-Nan-Lou*.

Les Mongols et les Mandchoux, qui alimentent l'importation et l'exportation, y apportent des pelleteries, des champignons, du sel, du ging-seng, des draps et autres marchandises russes; ils y amènent aussi d'immenses troupeaux de bœufs et de moutons. Ils emportent en échange du thé en briques, du tabac, des cotonnades, des selles et des harnais, des farines d'orge et de millet, et des ustensiles de cuisine.

Les marchands chinois, qui connaissent la passion des nomades pour tout ce qui est supposé venir de Pékin, ont bien soin de faire peindre en grosses lettres sur leurs ballots : *marchandises de Pékin*. Il en est de cela comme des modes de Paris; les dames mongoles ne seraient pas satisfaites des cadeaux que leurs maris leurs rapportent de leurs longs voyages, si elles ne les croyaient pas fabriqués dans la capitale de l'Empire.

Malgré son importance, la ville de *Kalgan* n'est pas même indiquée sur l'excellente carte de l'Asie orient le publiée par Andriveau Goujon. Elle est située par 42° de latitude et 113° de longitude; c'est la ville la plus septentrionale de la Chine proprement dite.

CHAPITRE XVIII.

LA TERRE DES HERBES.

Description de la grande muraille. — Montagnes de Tching-Gann-Oula. — Vallée d'Ouche-Tiao. — Plateau de la Mongolie. — Magnifique coucher du soleil au désert. — Bourgaltaï. — Confusion inexprimable à l'arrivée. — Fête de la reine Victoria. — Départ de sir Frédérick Bruce, ministre d'Angleterre. — Escorte des voyageurs dans les steppes. — La calèche de Mme de Baluseck. — Les charrettes chinoises. — L'attelage à la mongole. — Costume des nomades. — Caravane des chameaux de service. — Absence de combustible. — Campement sous la tente. — Premières stations de la Terre des Herbes.

Les voyageurs, accompagnés de Mme de Baluseck et de sa suite, repartirent de *Kalgan* le 24 mai, à sept heures et demie du matin.

En sortant de la ville, une autre route se dirige à l'ouest vers *Sin-houang-tsen*, siége de la mission de Mongolie, dont le provicaire reprit le chemin après mille souhaits de bon voyage.

On s'engage ensuite dans une gorge de montagnes, formée par un lit de torrent à sec, qui mène par des pentes rapides jusqu'à la grande muraille.

Ce prodigieux ouvrage de défense se compose de doubles remparts crénelés, reliés entre eux par des tours et des fortifications; ce sont des murs, en pierre de taille et en

moellons cimentés avec de la chaux, d'une hauteur de cinq mètres, d'une épaisseur de trois mètres, et dont les parements sont courbes.

La grande muraille, dont les ramifications s'étendent jusqu'au delà du *Kansou* pendant une longueur de dix-mille *lis*[1], ou de cinq mille kilomètres environ, est loin de présenter pendant tout son parcours une masse de maçonnerie aussi imposante.

L'empereur *Tsin-chi-hoang-ti*, qui la fit élever dans le troisième siècle de l'ère chrétienne, s'était appliqué à défendre surtout le nord des provinces de *Pe-tche-li* et du *Chan-si*, voisines de sa capitale.

D'après l'aveu des Chinois, la grande muraille va toujours en diminuant de hauteur et d'épaisseur, et dans le *Kan-sou* ce n'est plus qu'un simple mur; bientôt même le mur se change en un amas de pierres, cimentées avec de la boue, et à peine élevées à un mètre de haut.

On franchit la grande muraille au nord de *Kalgan* par une porte fortifiée, située au fond du défilé et reliée à la muraille par un rempart de six mètres d'épaisseur, avec demi-lune tournée vers la Mongolie.

Rien de plus impraticable que les gorges de montagnes, où les voyageurs durent s'engager après avoir franchi la grande muraille. Ce sont les torrents seuls qui ont frayé la route, encombrée de rochers et de cavités escarpées; aussi les voitures n'y passèrent qu'avec une difficulté extrême. Certains sites en sont très-pittoresques; le chemin sinueux est surplombé par des roches affectant les formes les plus bizarres, au milieu desquelles s'ouvrent de profondes grottes; des forêts sombres d'arbres verts en couvrent

1. Le *lis*, mesure de longueur, représente environ la moitié du kilomètre; il change de valeur suivant les provinces de la Chine. Un *li* vaut seize cents *tchi*; le *tchi*, qui équivaut à notre pied, varie entre trente et trent-cinq centimètres. On connaît le *tchi* de charpentier, le *tchi* de tailleur et le *tchi* de *li*.

toutes les pentes, et de temps en temps, des sources d'eau limpide se précipitent dans les anfractuosités.

Des niches naturelles, ornées de grossières idoles, se font remarquer dans les parois de la montagne; les Mongols qui passent ne manquent pas de les entourer d'ex-voto, de chiffons et de fétiches; un vieux lama, ermite de ce désert, y demande une légère contribution aux voyageurs, sous prétexte qu'il entretient la route, ce dont on ne s'aperçoit guère.

Cette chaîne de montagnes, appelée par les Chinois *In-chann* et par les Mongols *Tching-ghan-oula*, est d'une altitude moyenne de six à sept-cents mètres au-dessus de la mer.

Quelques riantes vallées bien boisées et cultivées se font remarquer au centre des monts *In-chann*. Ce fut dans une de ces vallées qu'on s'arrêta pour déjeuner dans un petit village appelé *Ouche-tiao*.

« On nous a servi à l'auberge, où nous sommes arrivés mourants de faim à deux heures de l'après-midi, d'excellentes galettes de farine d'orge en forme de crêpes, qu'on a faites devant Mme de Baluseck et devant moi sur une plaque de tôle chauffée à blanc; il y avait aussi des pâtisseries contenant de petites graines entières qui craquaient sous la dent; cela était moins bon à cause de l'inévitable graisse qui remplace le beurre.

« En descendant des montagnes, on aperçoit une vallée verdoyante parsemée de quelques arbres, et devant soi le plateau de la Mongolie se dessinant en pente douce à l'horizon; au pied du plateau est la station de *Zagan-tolgoï*, composée de quelques misérables masures, où on ne s'arrête que pour changer de chevaux. Les charretiers chinois y ont été remplacés par des postillons mongols, qui conduisirent les voitures à fond de train jusqu'à la montée du plateau que tout le monde dut faire à cheval, à cause de la difficulté de faire mouvoir les roues dans ces pentes sablonneuses.

« A notre arrivée au sommet, nous avons eu le coup d'œil le plus saisissant et le plus admirable : derrière nous les vallées et les montagnes sourcilleuses plongées graduellement dans l'ombre, tandis que le disque du soleil, s'abaissant à l'horizon, rougissait leurs sommets de ses derniers feux ; devant nous des prairies sans fin ! L'immensité couverte d'herbes verdoyantes ! C'était une mer avec des ondulations de graminées semblables à de longues vagues ! C'était la Mongolie enfin, *la terre du gazon* comme l'appellent ses libres habitants, le désert, le désert infini avec toute sa majesté, et qui vous parle d'autant plus de Dieu que rien n'y rappelle les hommes !

« Le ciel au-dessus des prairies était de cette douce couleur de vert d'aigue marine claire et un peu rosé, dont se revête ordinairement le côté de l'horizon opposé au soleil couchant. C'était une transparence et une pureté d'atmosphère que rien ne s'aurait exprimer ; le haut des herbes seulement était doré par le dernier rayon du soleil qui allait se perdre dans cette immensité.

« Mais nous ne pouvions jouir longtemps de ce magique spectacle ; la nuit arrivait rapidement, et nous avions encore deux heures de marche pour arriver à *Bourgaltaï*, la première station de Mongolie.

« Dans ces plaines sans bornes, la nuit est bien plus profonde que dans les pays accidentés ; aucune élévation, aucun arbre ne pouvant former un point de repaire pour le regard, on n'a devant soi que l'uniformité du sombre.

« Aussi dûmes-nous tous mettre nos chevaux à la file, pour suivre pas à pas l'officier mongol chargé de nous accompagner.

« Toutes ces précautions n'ont pas empêché que, quelques instants avant notre arrivée à *Bourgáltaï*, nous nous sommes aperçus de l'absence de M. Bruce. Il a fallu une demi-heure pour le retrouver, à grands renforts de cris poussés par nos Mongols qui galopaient à fond de train dans les steppes. Il s'était écarté de quelques pas

seulement et, quand il avait voulu nous rejoindre, il lui avait été impossible de s'orienter, et il avait pris une direction tout opposée à la nôtre.

« Je n'oublierai pas la station de *Bourgaltaï;* quelle confusion inexprimable ! La caravane, chargée du transport de nos gros bagages, et partie de *Kalgan* quelques heures avant nous, arrivait à la couchée en même temps que nos charrettes et notre cavalcade.

« Dans cette nuit noire, rendue plus noire encore par l'éclat des torches qu'on portait çà et là, les chameaux poussaient des cris et des gémissements lugubres afin que leurs conducteurs les délivrassent de leurs charges, les chevaux effrayés se cabraient et refusaient de se laisser dételer, ni entraver; c'était un concert d'imprécations et de jurements dans toutes les langues !

« Nos gens n'ont pas encore l'habitude des emballages et des déballages ; il a fallu bien longtemps au milieu de cette confusion pour retrouver nos nécessaires de voyage, quelques provisions froides, et nos lits de camp.

« Hier, 24 mai, c'était la fête de la reine Victoria, et, comme le maître d'hôtel a pu mettre la main sur deux bouteilles de vin de Champagne, nous avons bu à la santé de Sa Majesté avec le ministre d'Angleterre et son secrétaire, M. Wade ; ensuite nous avons fait un whist, (car on avait trouvé des cartes) ; c'est sûrement la première fois qu'on y joue dans les déserts de la Mongolie !

« *Bourgaltaï* est un hameau composé de quelques baraques en bois, et d'une petite pagode : ce sont les dernières habitations fixes qu'on trouve à l'entrée du désert, et ce sera la dernière fois que nous coucherons sous un toit ! Nous allons commencer à dater, de ce soir, à camper comme les nomades !

« J'aime mille fois mieux coucher sous la tente, que de passer la nuit sous un abri aussi sale et aussi puant que l'auberge de *Bourgaltaï*, quoiqu'on l'ait fait évacuer à l'avance pour nous recevoir.

« La cour est une enceinte carrée, formée par des barrières de bois et des broussailles ; au milieu est la baraque bâtie en planches et en torchis, haute de trois mètres tout au plus : elle se compose, outre une petite chambre où couche l'aubergiste, d'une seule immense pièce non plafonnée, car aux angles on se heurte la tête contre les solives de la toiture ; cette salle, qui sert à la fois de cuisine, de réfectoire, et de dortoir, ne possède d'autres meubles qu'un *kang* long et large où peuvent coucher à l'aise vingt voyageurs.

« Voilà sous quel abri nous avons dû souper et passer la nuit sur nos lits de camp, tourmentés par tous les insectes de la création !

« 25 *mai, sept heures et demie du matin.* — MM. Bruce et Wade viennent de nous quitter avec tous leurs gens pour retourner à Pékin. Cette séparation nous a attristés : maintenant commence vraiment notre voyage, un des plus grands et des plus longs qu'on puisse accomplir par terre sur notre globe ! De Pékin jusqu'ici, c'est une promenade de plaisir que nous avons faite ! »

Avant de suivre les voyageurs dans les déserts de Mongolie, il est nécessaire d'exposer quelles étaient les personnes de leur suite, et comment était organisé ce long trajet au milieu d'un pays où on ne peut attendre aucune ressource des habitants, et où on ne trouve souvent pas même d'eau potable.

La petite caravane française se composait, outre M. et Mme de Bourboulon, de six personnes : M. le capitaine du génie Bouvier accompagné d'un sergent, d'un soldat de la même arme et d'un artilleur, un intendant, et un jeune Chinois chrétien natif de Pékin, *Lieur*, que M. de Bourboulon ramenait en France.

Mme de Balusek, emmenait avec elle un médecin russe, une femme de chambre française, un interprète lama appelé *Gomboë* attaché au service de la Légation de Russie, enfin un cosaque d'escorte.

Une petite calèche à deux roues et bien suspendue appartenant à Mme de Baluseck servait de moyen de transport à ces deux dames; les autres voyageurs en étaient réduits aux charrettes chinoises, ou sinon à monter à cheval.

Les charrettes, qu'on avait pris soin de faire construire à Pékin, sont fort petites, et ne peuvent contenir qu'une seule personne et quelques bagages : elles sont recouvertes, comme les voitures de roulage allemandes, d'un capuchon en drap bleu dont la partie supérieure est en toile goudronnée; le patient est assis sur un petit banc; par devant, sont des rideaux en cuir pouvant se fermer à volonté, par derrière, on voit le paysage par une petite lucarne garnie d'une lame de corne transparente.

Ces véhicules, qui n'ont aucune espèce de suspensions, ni de ressorts, sont construits fort solidement : les roues d'un poids énorme sont cerclées en fonte avec des jantes et des clous saillants; les essieux en bois, fixés avec des fiches de fer, sont très-longs, ce qui écarte les roues de plus d'un mètre de la caisse des voitures.

Depuis *Kalgan* jusqu'à *Zalgan-Tolgoï*, des charretiers chinois, assis sur un des brancards comme nos voituriers, les avaient conduites avec deux mules attelées l'une devant l'autre; à cette dernière station, ils furent remplacés par des postillons du pays, de même que les mandarins chinois cédèrent à dater de ce moment le soin d'escorter les voyageurs à des officiers mongols.

Rien de plus singulier que ces attelages à la mongole!

Qu'on se figure une longue barre de bois de quatre mètres de long, attachée à l'extrémité des deux brancards par des nœuds de solides courroies. Cette barre est mobile, et peut se lever à quarante centimètres au-dessus des brancards, grâce à une longueur de courroie laissée pour cet usage. Dès que cette opération est faite, la caisse de la voiture portant à terre et le voyageur se tenant solidement à son banc, deux cavaliers mongols arrivent au galop, font

reculer habilement leurs chevaux dans l'angle droit formé par la barre d'attelage, les brancards et la caisse de la voiture, soulèvent cette barre qu'ils placent entre leurs cuisses et l'étrier de leurs selles, et pesant dessus de tout leur corps, partent à fond de train au travers des steppes.

Quelquefois, quand le terrain est difficile, deux autres cavaliers attachent une corde aux deux extrémités de la barre, et la tirent d'une main, tandis que de l'autre ils guident leurs montures.

Quand on veut s'arrêter, les postillons mongols font dérober leurs chevaux sur le côté, les brancards portent brusquement à terre, et le voyageur, s'il n'est pas prévenu ou qu'il dorme, court grand risque d'être jeté à bas la tête la première : autrement il doit se cramponner à la voiture.

Tel est le mode d'attelage qui est d'un usage immémorial chez ces peuples primitifs, et qui est aussi dangereux pour les postillons, en risque d'être éventrés si leurs chevaux faisaient un faux pas, qu'il est pénible pour ceux qu'on fait rouler ainsi.

Les Mongols requis pour le service des voyageurs sont bien montés et excellents cavaliers.

Leurs chevaux petits, à la jambe nerveuse et à tous crins, sont presque tous de couleur isabelle avec des taches fauves et une raie noire sur le dos ; cependant on en trouve quelques-uns qui sont alezans ou bais bruns ; les chevaux blancs sont inconnus. Quelle que soit la couleur de l'animal, il a toujours la raie du dos, la crinière et la queue entièrement noires ; ce qui viendrait à l'appui de l'opinion des naturalistes, qui placent l'origine du cheval sur les hauts plateaux de l'Asie centrale ; cette livrée des chevaux mongols doit être très-voisine de leur couleur primitive, car elle rappelle d'une manière sensible celle des hémiones, des onagres et des zdiggetaïs, espèces sauvages analogues habitant encore aujourd'hui les mêmes régions.

Quant aux cavaliers, ils portent une grande robe bou-

tonnée et descendant jusqu'aux pieds : cette robe fendue sur quatre côtés forme quatre pans, pouvant se retirer au moyen d'agrafes disposées pour cela ; par-dessus est une jaquette courte en étoffe doublée de peaux ; la robe est serrée à la taille par une ceinture de soie, à laquelle sont fixés par des rubans de même étoffe, un briquet, une blague, une pipe placée dans son étui et un éventail.

Les jambes sont nues jusqu'aux genoux ; le haut de la jambe est vêtu d'un caleçon en toile ; les bottes sont très-courtes, à pointes relevées comme des souliers à la poulaine, et très-évasées en haut de la tige : elles servent de magasin au cavalier nomade, qui y serre tous les petits objets nécessaires pour ses longues pérégrinations.

Ils ne portent pas d'éperons ni d'armes apparentes ; leur coiffure est un bonnet en peaux de renards enfoncé jusqu'aux yeux, ou pour les officiers et les élégants une calotte en drap de couleur finissant en pointe, au lieu d'être arrondie comme celles des Chinois, avec des revers en laine fine ou en fourrure.

Ils ont des moustaches et portent tous leurs cheveux, quand ils sont *hommes noirs*, c'est-à-dire séculiers ; les prêtres ou lamas, qui sont requis comme les autres pour le service des postillons, sont complétement rasés ; ce sont des *hommes blancs*, en langage du pays.

La selle des cavaliers mongols est en bois, très-petite, très-étroite et fortement creusée ; elle est tenue par une sangle en cuir ; ils y placent un coussin pour être assis plus haut.

Les chevaux n'ont pas de mors à gourmettes, mais un bridon avec deux anneaux seulement qui correspondent à la lanière servant de bride.

Les étriers sont très-larges et en métal massif.

Le fouet est un court bâton avec une lanière en cuir tressée : ils le portent solidement au poignet droit.

Neuf charrettes ainsi attelées composaient le convoi français ; Mme de Baluseck en avait trois, outre sa calèche.

En comptant les cavaliers de relai pour chaque voiture et les officiers d'escorte, les voyageurs étaient toujours accompagnés par une soixantaine de Mongols.

Tous les matins, deux ou trois heures avant le départ, une véritable caravane de chameaux, portant à dos les gros bagages et les caisses de provisions, se rendait à petites journées à la station où on devait coucher.

Les chameaux des Mongols appartiennent à l'espèce à deux bosses, qu'on rencontre aussi dans la Russie méridionale et en Perse; ils sont de très-grande taille, ont le pelage très-long et très-soyeux, et supportent admirablement la rigueur des hivers dans les steppes, mais au printemps ils perdent complétement leurs poils et restent nus pendant un mois environ : c'est avec ces poils que les indigènes fabriquent d'épaisses étoffes de feutre, qui leur servent à faire des matelas, à couvrir leurs tentes, et à une foule d'autres usages domestiques. Les animaux, qu'on accoutume de bonne heure à porter des fardeaux, se mènent aisément par une cheville de bois qui leur traverse la cloison du nez; dans les caravanes, *ils* sont attachés ordinairement cinq ou six à la file les uns des autres; le dernier est porteur d'une clochette; le chamelier dirige celui de tête par la corde attachée à la cheville du nez, et tous les autres imitent aussitôt les mouvements du chef de file : ainsi, quand il veut les faire arrêter, le conducteur tire fortement la corde et crie : *sok, sok;* les chameaux poussent un grognement et s'agenouillent; quand il veut qu'ils se remettent en route, il touche le chef de file au flanc avec le manche de son fouet, prononce les mots, *toutch, toutch*, et tous se relèvent avec ensemble. Cependant si les chameaux sont très-dociles, ils sont aussi très-ombrageux, et souvent il résulte de graves accidents des circonstances les plus naturelles en apparence, qui ont suffi pour jeter la panique dans la caravane. De quelle immense utilité d'ailleurs est cet animal, grâce à la sobriété et à la force duquel, on peut

traverser sans crainte de la famine les immenses steppes du nord de l'Asie !

Les caisses, que transportaient les chameaux de la caravane qui suivait les voyageurs, avaient été garnies de toutes les provisions qu'on avait pu se procurer : des liqueurs et des vins, du biscuit de mer et du riz, du beurre salé et des conserves alimentaires de viandes et de légumes en boîtes. Quand on rencontrait des nomades avec leurs troupeaux, ce qui n'arrivait pas souvent, ils consentaient facilement à vendre des moutons, du laitage et des fromages de brebis et de chamelle.

L'eau ne manque pas, surtout au printemps, et on trouve des puits à toutes les stations du désert ; en cas de besoin, on s'était muni d'outres mongoles, c'est-à-dire de paniers en feutre goudronné placés dans d'autres paniers en osier : c'est ainsi qu'on transporte dans le pays l'eau et le *sam-chouk*, eau-de-vie de sorgho ou de riz.

Une des plus grandes difficultés de la traversée des steppes, c'est l'absence complète de combustible ; les nomades se chauffent avec les bouses et les déjections de leurs bœufs et de leurs chevaux, qu'ils appellent des *argols* et qu'ils transportent partout avec eux dans de grands sacs, après les avoir fait sécher soigneusement. Au bout de deux ou trois jours de marche, on en fut réduit comme eux à se servir de ce mode de chauffage, qui a bien des inconvénients, surtout pour la cuisine !

Il n'y a pas de maisons bâties dans le désert de Tartarie, et il fallut camper en plein air.

Les officiers d'escorte, auxquels était remise la direction du voyage, faisaient préparer à l'avance des tentes à la station de poste, où ils avaient décidé qu'on passerait la nuit. Ces tentes avaient été construites exprès pour les voyageurs, et sur le modèle le plus somptueux : elles étaient circulaires avec un diamètre de quatre à cinq mètres, et une élévation de trois mètres au centre, ce qui leur donnait la dimension d'une grande chambre à cou-

cher. Le bas en était formé d'un assemblage de claies mobiles pouvant se resserrer ou s'étendre à volonté, sur lesquelles on déployait une tente soutenue par un système de carcasse en bois venant se fixer sur les claies, et imitant à s'y méprendre les baguettes d'un vaste parapluie.

La porte de ces tentes était en bois, à deux battants, mais très-basse, et avec un seuil formé d'une épaisse traverse de bois. Au milieu, et dans le haut, était un trou circulaire pour laisser passer l'air, et au besoin la fumée; le bas, ainsi que le sol, était garni en dehors et en dedans d'épais feutres en poils de chameaux; l'intérieur était orné de riches soieries chinoises; enfin un rideau, en même étoffe que la tente, les tapis, et la garniture des claies, pouvait se tirer horizontalement pour fermer l'ouverture pratiquée dans le haut : ce feutre, impénétrable à l'humidité et à la pluie, a au moins deux centimètres d'épaisseur. Pour maintenir les tentes contre la violence du vent, on plaçait sur les cordes, qui servaient à les déployer, d'énormes blocs de pierre ; car, dans le désert, il n'y a pas un buisson, pas un morceau de bois.

Voilà dans quelles conditions de vie, de nourriture et de logement, et avec quels moyens de transports, devait s'effectuer le voyage à travers les steppes de Mongolie, de *Kalgan* a *Kiâhta* ville frontière de Sibérie, voyage de quinze cents kilomètres au moins, d'après les évaluations des Mongols.

De Pékin à *Kalgan*, on avait franchi à cheval et à petites journées quatre cent douze *lis* chinoises, soit environ deux cent dix kilomètres; à partir de *Kalgan* le voyage devint plus rapide, et tout le monde dut faire usage des charrettes, dont le nombre avait été calculé sur celui des voyageurs.

« *Olo-Houdouk*, 25 mai. — La voiture de Mme de Baluseck est très-commode; presque tout le trajet entre *Bourgaltaï* et *Halataï* nous l'avons fait au galop!

« Nous restons ici cette nuit : Dieu merci les préparatifs de dîner et coucher se sont faits plus facilement !

« *Tchatchourtaï*, 26 mai, 7 heures et demie du soir. — Nous sommes partis de grand matin d'*Oro-Houdouk ;* la mer de gazon continue dans toute sa splendeur ; près de *Kouï-Soutou*, nous avons vu des canards mandarins magnifiques ; évidemment on ne les chasse pas, car nous les avons approchés à quinze pas dans la calèche, avec le bruit de nos douze charrettes se suivant à fond de train, les claquements de fouets, et les cris de nos sauvages postillons. Les mâles, qui ont le plumage du corps doré, les ailes couleur émeraude et blanches, et le ventre bleu d'azur, se promenaient fièrement en maîtres sur les flaques d'eau de ces immenses plaines, accompagnés de la troupe plus humble des femelles et des jeunes : ils n'ont pas même daigné s'envoler !

« Il faut convenir que les Mongols ont un singulier système pour traîner les voitures ! Le cheval d'un de nos conducteurs s'étant abattu ce matin, nous avons fait une chute, mais sans nous faire de mal. Cependant il faut être sur ses gardes ; car, si l'une de nous avait sommeillé au moment de l'accident, elle aurait couru risque d'être jetée à bas. Mon mari appelle cette manière de s'arrêter brusquement, quand les brancards portent à terre : *Mouiller ;* l'expression est juste ; on éprouve la même impression que quand on mouille la maîtresse ancre d'un navire ; seulement la secousse est bien plus violente.

« Il paraît que *Djack-Soutaï*, où nous nous sommes arrêtés trois heures pour déjeuner, est une station fashionable : il y avait réunion de curieux des deux sexes en grande toilette ; les femmes sont laides, sales, hâlées ; elles portent presque le même costume que les hommes ; c'est à leur coiffure qu'on peut les distinguer à première vue : elle se compose d'une foule de petites tresses entremêlées avec des perles et du corail, et est assez pittoresque, quoique très-rarement renouvelée.

« A *Mangaï* je monte à cheval; c'est la seule manière de me reposer de la voiture, et il a fallu suivre le convoi au galop pendant vingt et un verstes[1], accompagnée de M. Bouvier et du mandarin mongol à bouton blanc qui est venu galamment se ranger près de moi.

« Ce soir nous avons bien dîné, mais nos lits de voyage sont complétement démantibulés par les affreux cahots des charrettes, et il va falloir coucher comme les Mongols par terre sur les tapis de feutre, enroulés dans nos couvertures : après tout, il y a bien des gens qui ne dormiront pas si bien que moi cette nuit, car je suis brisée de fatigue!

« *Bombatou*, 27 mai, 8 heures du soir. — Ce matin il faisait un froid excessif, à peine 6 degrés au-dessus de zéro, et un vent à tout enlever! Nos peaux de moutons nous sont bien utiles, et mon manteau de mandarin que j'avais acheté à *Kalgan* m'a paru bon marché à vingt-cinq piastres; ce qui prouve encore une fois que les circonstances changent bien la manière d'envisager les choses!

« Le chemin entre *Tchatchourtaï* et *Tchentaï* *était* très-passable, mais je n'en dirai pas autant du reste; le terrain commence à s'entrecouper de ravins et de mamelons en dos d'âne, l'herbe est moins touffue, les pierres plus nombreuses; tout annonce l'approche du désert de Gobi.

« Nous avons vu près de *Oula-Hada* au moins vingt-cinq *Hoang-yang* (antilopes), dispersées en petites bandes de cinq ou six; elles passaient au petit galop devant nous, et s'arrêtaient sur les escarpements voisins pour nous regarder à loisir. »

1. Le *verste* russe, mesure de longueur, équivaut à peu près à notre kilomètre.

CHAPITRE XIX.

LE GRAND DÉSERT DE GOBI.

Antilopes chassées par des aigles. — Menu d'un déjeuner au désert. — Étangs couverts d'oiseaux aquatiques. — Les végétaux et les animaux du Gobi. — Eaux sulfureuses. — Extrêmes variations de température. — Affreux cahots par suite du mauvais état des chemins. — Accidents arrivés aux voitures. — Visite à la lamaserie d'Homoutch. — Altercation curieuse entre un Mongol et sa femme. — Rencontre d'une caravane dirigée par des marchands sibériens. — Promenade à dos de chameaux. — Danger couru dans des prairies tourbeuses. — Singulier effet de mirage. — Les émigrants mongols. — Mauvais état de santé de Mme de Bourboulon.

Oula-Houdouk, 30 mai au matin. — J'ai été souffrante depuis *Bombatou*, aussi n'ai-je pris aucune note pendant ces deux jours.

« C'est à *Chara-Hada*, la station qui suit celle de *Bombatou*, que les Mongols placent le commencement du désert de Gobi! Nous allons mettre cinq ou six jours à le traverser! Heureusement qu'il est bien moins désolé à cette époque du printemps qu'après les chaleurs de l'été, où on n'y trouve plus ni eau potable, ni un brin d'herbe.

« J'ai remarqué hier un singulier effet de lumière : par un grand vent, de nombreux flocons de nuages sombres passaient sur le disque du soleil qui disparaissait voilé, ou brillait alternativement de tout son éclat; la terre a pris

la couleur du ciel, et le ciel la couleur de la terre ; c'est-à-dire qu'en haut tout est devenu d'une même teinte uniforme, tandis que devant nous des plaques noires comme de l'encre, entremêlées de taches de lumière éclatante, couraient aussi rapides que le vent sur la surface du désert.

« Entre *Bobotou* et *Olo-Houdouk*, où nous avons couché hier, j'ai revu de nombreuses bandes de *Hoang-yang*, mais elles n'avaient pas la sécurité des premières! Elles erraient çà et là dans les steppes, effarées et cherchant en vain un abri : dans les airs au-dessus de leur tête, planaient majestueusement deux aigles, qui, fascinant leurs victimes avec le mouvement de trépidation de leurs ailes immenses, descendaient peu à peu en tournoyant vers la terre. Mais la rapidité de la marche ne m'a pas permis de voir le dénoûment de ce drame de la nature, qui sans doute s'est terminé, comme ceux qui se jouent chez les hommes, par l'absorption du plus faible par le plus fort.

« Nous étions à *Chara-Mouroûn* à onze heures et demie du matin. Il ne faut pas se figurer que nous vivons comme des cénobites, quoique nous soyons au désert. Voici le déjeuner qu'Auguste[1] a trouvé le moyen de nous faire servir en pleine Mongolie : omelette, riz au naturel, jambon demi-sel, pâté de faisans, confitures de framboise, vin de Bordeaux et café ! La seule chose qui manquait au menu pour le vrai bien vivre, c'était le pain frais! On se fatigue bien vite de biscuits, de biscotes, et de toutes ces duretés-là. Le pain de seigle de la provision de Mme de Balusek est bien préférable : détrempé dans l'eau ou dans du lait, quand on peut s'en procurer, il forme une pâte supportable.

« Il y a bien une autre observation à faire : il m'est impossible de manger du mouton frais qu'on nous a fait

1. Intendant de M. de Bourboulon.

griller, ou rôtir sur des *argols*[1]; il en prend un goût insupportable. Passe encore pour les aliments qu'on fait bouillir avec ce genre de combustible, le seul qu'il y ait au désert.

« En arrivant ici à la couchée à quatre heures du soir, j'ai été me promener pour faire boire mes chiens sur le bord d'un étang, où j'ai joui d'un coup d'œil extraordinaire: au milieu et sur les bords de l'eau, dans un encadrement de roseaux et de gazon vert, s'ébattait avec confiance une foule d'oiseaux de toute couleur et de toute grandeur; des sarcelles, des canards de différentes espèces, des cygnes majestueux, des foulques, des poules d'eau, des bandes d'échassiers, bécassines, ibis, hérons; un troupeau d'antilopes s'abreuvait sans se soucier des cris de la gente ailée; une bande d'oies sauvages paissait l'herbe verte; un superbe faisan doré caquetait auprès de ses poules pour les décider à s'approcher de l'aiguade; enfin deux énormes grues de Mandchourie perchées, sur une patte, contemplaient mélancoliquement ce spectacle!

On eût dit la basse-cour du bon Dieu! La confiance de ces animaux prouvait que jamais aucun d'eux n'avait été tourmenté ni chassé par l'homme. »

Boulan, 30 mai au soir. — « C'est un spectacle singulièrement grandiose dans sa monotonie que l'aspect du désert! La steppe sans bornes se déroulant à l'infini va se confondre à l'horizon avec le ciel; nous, notre escorte et nos voitures, nous avons l'air d'un point, d'une tache au milieu de l'immensité!

Avant-hier à *Bombatou*, quand nous sommes entrés dans le *Gobi*, les verdoyants pâturages de la Terre des Herbes ont fait place peu à peu à un sol sablonneux, parsemé de rares touffes de chiendent; la steppe était comme boursoufflée sous une foule de petits tertres coniques, formés par l'agglomération des vieilles racines de saxifrages. Là, habitent de compagnie une sorte de rats à poils gris qui

1. Nom mongol des bouses de vache.

y pratiquent leurs tanières, et de nombreuses tarentules; celles-ci, qui couvrent le sol de leurs toiles, passent pour très-venimeuses : elles sont noires et brunes, d'une taille énorme, et d'un aspect véritablement hideux. Nos voitures nous font éprouver des secousses insupportables en franchissant au galop cette ceinture de taupinières; mais, si nous avons souffert d'abord, que dirons-nous maintenant qu'elles ont fait place à de longs bancs de grès qui se succèdent avec une monotonie désespérante, aussi loin que la vue peut s'étendre; la steppe, rayée alternativement de bandes de tuf jaune et d'assises de grès noir, présente un coup d'œil extraordinaire; on dirait que la terre a été recouverte d'une immense peau de tigre ! Notre course à toute vitesse sur cet escalier naturel nous rappelle bien vite à la réalité : les roues massives sautent de marche en marche, et ébranlent nos pauvres corps qui en subissent chaque contre-coup; c'est là un supplice sans nom que Dante a oublié dans son *Enfer !*

« Ce matin, nous sommes rentrés dans les sables; le grès a disparu, et nous rencontrons de grosses roches de granit sombre, en blocs quelquefois groupés, mais le plus souvent isolés, et ne se rattachant à aucun mouvement de terrain; on dirait des aérolithes tombés du ciel pour varier l'uniformité du désert. Il paraît que la Mongolie tout entière n'est qu'un vaste plateau de granit, ne présentant aucune interruption, aucune fissure même où les végétaux puissent enfoncer leurs racines; quand il y a quelques pouces de terre au-dessus du roc, le sol le couvre de prairies naturelles, comme dans la Terre des Herbes; quand les assises de granit gagnent la surface, il ne peut même plus pousser un brin d'herbe. C'est à cette partie des steppes où nous sommes que les Tartares ont donné le nom de *Gobi*, qui dans leur langue veut dire *désert des pierres*, et certes ils l'ont bien nommé.

« En cette saison, au commencement de l'été, l'eau des pluies de printemps, non absorbée encore par l'évaporation,

forme dans la pierre de vastes et profonds réservoirs déjà fortement saumâtres; après les grandes chaleurs, à l'automne, tous ces étangs sont desséchés, et on n'a d'autre ressource que les puits creusés de distance en distance aux stations. A *Oula-houdouk*, nous avions tous remarqué le goût sulfureux de l'eau qu'on nous donnait à boire, à *Hévé-Mouhor*, ce goût devenu insupportable saisissait la gorge et le nez.

« Je m'habitue au désert; voici quelques jours que je couche sous la tente, et il me semble que j'ai toujours vécu ainsi. Le désert ressemble à l'océan; l'œil de l'homme s'y plonge dans l'infini, et tout lui parle de Dieu. Le nomade mongol aime son cheval, comme le marin aime son bâtiment; ne lui demandez pas de s'astreindre aux habitudes sédentaires des Chinois, de bâtir des demeures fixes et de remuer le sol pour en tirer péniblement sa nourriture; ce libre enfant de la nature se laissera traiter de barbare grossier, rude et ignorant, mais en lui-même il méprise l'homme civilisé, qui rampe comme un ver sur un petit coin du sol qu'il appelle sa propriété. La steppe immense lui appartient, ses troupeaux qui le suivent dans ses courses vagabondes lui fournissent la nourriture et les vêtements : que lui faut-il de plus, tant que la terre ne lui manque pas !

« A chaque relai, cent cavaliers et chevaux de rechange nous attendent : les ordres du gouvernement chinois, donnés pour la rapidité et la sécurité de notre voyage, sont scrupuleusement exécutés. Un grand nombre de nomades parcourent les steppes, et, prévenus à l'avance de notre passage, ils se rendent aux stations qui leur sont désignées pour faire l'office de postillons. La curiosité n'est pas étrangère non plus à cet empressement. Le désert, qui me paraît si aride, nourrit de nombreux pasteurs, ainsi que le prouvent les grands troupeaux de bêtes à cornes et de chevaux qui errent librement dans ces solitudes. L'immensité du parcours supplée à la maigreur des pâturages.

Les petits chevaux mongols sont d'une sobriété extraordinaire; un peu d'herbe et une poignée de millet suffisent à leur nourriture; ils sont excellents coureurs, leur pied est d'une grande sûreté, mais leur allure est fatigante, à cause du trot saccadé qui leur est ordinaire.

« En arrivant à *Djil-Houngol*, il y avait foule pour prendre les relais; en un clin d'œil nous avons changé de chevaux et nous sommes repartis au galop. Chaque voiture avait quatre postillons. Quels admirables cavaliers! Solidement assis dans leur petite selle, les pieds d'aplomb dans leurs larges et massifs étriers, ils semblent ne faire qu'un avec leur fougueuse monture; souvent ils trottent debout, et le corps à demi penché, regardant à l'horizon comme s'ils voulaient percer les brumes mystérieuses de la steppe; d'autres fois, ils se penchent jusqu'à terre, et par un miracle d'équilibre ils rattrapent le licol de leurs chevaux qui, mal attaché, traîne sans cesse dans leurs jambes de devant. C'est à qui luttera de force, d'adresse et d'agilité, et ce tournoi de nos postillons en distrayant nos yeux, nous fait trouver la route moins longue. En revanche, s'ils sont excellents cavaliers, les Mongols sont bien disgracieux quand il leur faut marcher, exercice qu'ils prennent le moins souvent possible; leur démarche est pesante et lourde, leurs jambes sont arquées, leur buste est penché en avant, leur regard ordinairement vif et brillant, devient terne et hébété : ces nouveaux centaures ne peuvent se passer de leurs chevaux.

« Il nous a semblé ce matin reconnaître parmi nos postillons une femme à ses longues tresses brunes, qui se sont déroulées sur ses épaules par suite des ruades multipliées de sa monture. *Gomboé*, l'interprète mongol de Mme de Baluseck, nous a assuré qu'il y en avait souvent qui faisaient ce pénible et périlleux service, pour remplacer leurs pères ou leurs maris absents. Ces malheureuses créatures sont tellement semblables aux hommes par leur

costume, leur démarche et leur voix, que nous ne nous en étions pas encore aperçues.

« Au départ, ce matin, il gelait à pierre fendre; le thermomètre était à zéro! Quatre heures après, à *Hévé-Mouhor*, où nous sommes passés à midi, il y avait trente degrés de chaleur! Ces brusques variations ont lieu chaque jour et mettent nos poitrines à une rude épreuve. Pour la nuit et le matin, il faut avoir des fourrures et des couvertures de laine; à chaque heure, à mesure que le soleil monte à l'horizon, il faut ôter un vêtement; puis quand la nuit revient, il faut les reprendre. Malgré ces précautions, nous sommes tous enrhumés. La température dépend des sautes de vent; au printemps, au mois d'avril et même en mai, les Mongols nous ont assuré qu'il n'est pas rare de rencontrer des voyageurs morts de froid dans le désert, pour n'avoir pas pris des précautions suffisantes contre ces retours instantanés des grandes gelées.

« A *Boulan*, où nous passons la nuit, on a préparé, par l'ordre de notre mandarin mongol, une vaste tente qui pourra nous servir de salon commun, et où nous ferons la veillée. C'est-là que j'écris ces lignes. Jusqu'ici nous avons échappé à un danger qui me fait frémir : nos demeures mobiles n'ont pas encore été visitées par certains insectes qui abondent parmi ces braves gens, peu habituées à se laver, à se peigner, et encore moins à changer leurs peaux de mouton qui en recèlent des milliers. Mme de Baluseck me donne à ce sujet des détails effrayants pour la fin de l'été et l'automne. Heureusement que les chaleurs n'ont pas encore donné naissance à cette hideuse vermine, la lèpre des nomades!

« Je viens de m'assurer que mon petit lit de fer commence à se démantibuler, et sera bientôt hors de service; il y a déjà plusieurs jours que mon mari est réduit à se coucher par terre; je serai bientôt forcée d'en faire autant. Rien ne peut résister aux atroces cahots de cette course désordonnée. Quelque soin qu'on mette aux em-

ballages, tout se brise, tout s'use! Nous semons la route des débris de notre garde-robe et de linges déchirés; enfin Auguste, qui prétendait que la monnaie contenue dans les caisses se broyait par le frottement, vient de nous prouver sa véracité en nous apportant une poignée de limaille d'argent; une pile de piastres que nous avons trouvée dans un coffre, est rognée comme par la lime, et si ce voyage dure encore longtemps, tout arrivera en poussière. Je m'étonne que nos organes puissent y résister, et que la machine humaine soit assez solidement construite, pour ne pas être détraquée par la violence et la continuité de semblables secousses. »

Homoutch, le 1er juin. — « Nous nous sommes levés ce matin à trois heures et demie, le capitaine Bouvier et moi, résolus à parcourir à cheval l'étape entre *Boulan* et *Soudji-Boulack;* l'officier d'escorte nous a donné deux bons petits chevaux, et à cinq heures nous étions en selle. C'est le seul moyen qui me reste pour me délasser des cahots; mais j'ai mal pris mon temps : la route étant assez plane, les voitures sont parties à grande vitesse, et il a fallu, pour les suivre, courir pendant trente-deux verstes au triple galop! J'étais exténuée de fatigue, et j'ai retrouvé la calèche avec plaisir.

« Il y a un arbre un peu avant d'arriver à *Soudji-Boulack*, une sorte d'aulne tortueux et décharné, chétif produit de quelque graine, apportée par le vent ou par les oiseaux, dans une brèche du grand plateau de pierre qui forme le sol. Nous nous sommes arrêtés un moment pour regarder cette merveille de la steppe.

« Le désert se civilise : son aridité devient plus grande, on n'aperçoit plus un brin d'herbe, mais les chemins sont meilleurs; nous avons quitté la région des pierres, et nous roulons sur un gravier fin qui rappelle les allées d'un parc bien entretenu.... Je me suis trop empressée de faire mes compliments au désert : quelques verstes avant *Toli-Boulack*, toutes les voitures se sont arrêtées devant un

fossé à pic de deux mètres de profondeur sur un mètre de large. Cette brèche, qui sert à l'écoulement des eaux pluviales, s'étend à perte de vue et sans interruption au levant comme au couchant. Nous sommes tous descendus et nos Mongols se sont lancés au grand galop pour franchir l'obstacle ; à force d'efforts, ils sont parvenus à faire sauter les voitures et à leur faire remonter le talus à pic et glissant. On en a été quitte pour quelques chevaux boiteux, quelques cavaliers jetés à terre, des brancards et des barres d'attelage brisés ; mais, Dieu merci, aucun accident grave. A peine étions-nous repartis qu'un ressort de la calèche s'est cassé en deux ; il a fallu faire la route au petit pas ; nous étions fort effrayées, Mme de Baluseck et moi de la perspective de continuer le voyage en charrettes chinoises ; c'est un triste mode de transport auquel il faudrait condamner les admirateurs exagérés de la civilisation de l'Empire du Milieu ! Heureusement notre sergent du génie a habilement réparé l'avarie à *Toli-boulak* où nous avons déjeuné, et où les Mongols ont mis nos trois heures de halte à profit, pour remettre en état les autres voitures plus ou moins avariées au passage du fossé. Un de nos malheureux chevaux, qui s'y était cassé la cuisse, a été abattu, dépecé et dévoré en grillades par les gens de notre escorte et d'autres nomades accourus sur notre passage. La chair de cheval est le mets le plus estimé des Mongols ; il n'y a que dans les grandes fêtes qu'on tue un de ces animaux pour les festins d'apparat.

« Il y a à *Toli-Boulak* une petite pagode en briques rouges : c'est la seule construction que nous ayons vue depuis *Kalgan*, c'est-à-dire pendant six cents kilomètres.

« La végétation devient de plus en plus rare : on voit encore par-ci par-là quelques touffes de saxifrages élevant au milieu des pierres leurs bouquets roses, une plante grasse épineuse et rampante[1], quelques maigres

1. Plante de la famille des *Crassula*.

bruyères, et enfin dans les anfractuosités des rochers un peu de chiendent; depuis que nous avons quitté la Terre des Herbes j'ai dit adieu aux iris pourpres, blancs et jaunes, et aux œillets rouges qui bordaient la route, et embaumaient la steppe de leur odeur délicieuse. Cette aridité extrême me fait penser avec regret aux beaux parcs des palais et des temples de Pékin, tapissés de violettes, de roses, de jasmins, de mauves, et de tant d'autres charmantes fleurs inconnues, auxquelles la science n'a pas encore donné un nom.

« C'est la journée aux accidents! Un peu avant la station de *Mouhour-Kachoum*, un de nos postillons a fait une chute, et a été roulé d'une manière effroyable sous les jambes des chevaux de l'attelage. Il a été emporté de suite, et malgré mes questions il m'a été impossible de savoir de ses nouvelles: les chutes sont si fréquentes que personne n'a l'air d'y faire attention.

« Je viens d'assister ici à *Homoutch* à un spectacle aussi imposant que pittoresque : nous arrivions, c'était au coucher du soleil; le désert empourpré par ses derniers rayons s'étend aride, nu, et infini jusqu'aux extrêmes limites où la terre se confond avec le ciel; nos gens avaient dressé notre camp autour de nos tentes préparées à l'avance; nos charrettes placées en longue file avaient l'air avec leurs roues énormes, l'étroitesse et la forme demi circulaire de leurs capotes, de caissons d'artillerie rangés en bataille; quelques chameaux accroupis ruminaient, les jambes repliées et le cou allongé en avant à ras de terre, comme de gigantesques limaçons; nos chevaux entravés erraient çà et là avec un bruit de fers[1] à la recherche de quelques touffes d'herbe; au loin s'étendaient semblables à des champignons une foule de petites tentes pointues, à pans coupés, carrées par le haut, auxquelles semblaient

1. Les entraves dont se servent les Mongols sont des chaînes de fer.

commander les nôtres avec leurs flammes nationales et leurs vastes chapiteaux. C'est qu'*Homoutch* est une des capitales du désert, un lieu d'arrêt pour les caravanes, et que les pasteurs y affluent sans cesse de tous les points du *Gobi* pour y faire des échanges avec les marchands Chinois ou Sibériens. Quoiqu'il n'y ait pas d'autres habitations que des tentes à *Homoutch*, on rencontre sur ce point une lamaserie assez vaste, entourée de pyramides funéraires et défendue par une muraille.

« Une foule considérable nous entoura, dès que nous eûmes mis pied à terre : nous voulions visiter avant la fin du jour la lamaserie, située à quelques centaines de mètres au nord de notre campement. A mesure que nous avançions, la foule se séparait pour nous livrer passage, et chacun croisant respectueusement ses mains sur son front, faisait une génuflexion en nous saluant du mot *mendou*[1]. Ces hommages qui nous étaient rendus avaient quelque chose de plus patriarcal, de plus digne, que le salut chinois[2] accompagné de la kyrielle de compliments obligés et des perpétuels branlements de tête, qui les font ressembler aux magots qu'ils fabriquent pour l'exportation européenne. Un lama en robe et bonnet jaune à pompon rouge, vint nous ouvrir les portes de la lamaserie, et nous servit de guide pour en visiter les bâtiments, qui se composent d'un temple d'architecture mongole, accompagné de plusieurs pagodes chinoises moins ornées et d'une forme plus écrasée. Rien de tout cela n'est bien curieux et n'approche comme grandiose et comme luxe des temples de Pékin. Les pyramides funéraires, qui bordent régulièrement l'enceinte, donnent seules un aspect bizarre à cet ensemble de constructions ; un escalier, pratiqué dans leur intérieur, mène à une chambre souterraine, contenant

1. *Mendou* est un souhait de bienvenue.
2. Les Chinois saluent en portant les deux poings fermés à hauteur du menton.

des ossements humains sur lesquels sont gravées en rouge des sentences mystiques. *Homoutch* est un lieu renommé pour la sanctification des morts, Bouddha passant pour en visiter souvent la lamaserie dans ses pérégrinations mystérieuses; aussi les Tartares riches obtiennent-ils des lamas, moyennant des redevances annuelles considérables, la promesse d'y recevoir la sépulture. La lamaserie d'*Homoutch*, construite tout entière, murailles, pyramides, et pagodes en briques enduites d'un vernis blanc, qui a l'éclat et le poli du marbre, se détache avec vigueur sur l'horizon comme une blanche et fantastique apparition, réjouissant et reposant les yeux du voyageur fatigué des teintes sombres du désert.

« Notre visite faite, et après avoir récompensé notre guide lama, nous nous sommes acheminés vers nos tentes pour goûter un repos que nous avions bien mérité. Le tintement des clochettes annonçait l'approche de notre caravane de bagages qui, marchant plus lentement que nous, nous rejoignait tous les soirs à la couchée. La nuit était venue, on avait allumé des torches pour nous escorter, et des bâtons de résine, jetant des flammes tantôt rouges tantôt bleues, illuminaient la foule devenue plus compacte et plus bruyante encore. »

Boro-Bourak, 4 juin au soir. — « Je suis restée trois jours sans prendre de notes, parce que les variations excessives de température m'ont rendue malade; rien de bien intéressant sinon qu'on nous promet que nous sortirons prochainement de ces steppes affreuses !

« La nuit que j'ai passée à *Homoutch* a été fort troublée: les cris et les jurons des chameliers, les beuglements des grands troupeaux, et surtout les appels répétés de la conque marine, dans laquelle soufflèrent tout le temps deux lamas à cheval, chargés de faire la quête du beurre et du lait parmi les riches pasteurs, m'ont causé une longue insomnie. Quand on a quitté les villes, qu'on a goûté le silence admirable des nuits du désert, l'oreille

qui perçoit les moindres bruits, ne peut s'habituer aux tumultes discordants des foules.

« Il a fallu cependant partir aux premières lueurs du jour !

« La chaleur a été torride pendant toute cette journée, et le soir, en arrivant à *Halibtchi* où nous devions coucher, nos postillons se précipitèrent avec avidité sur les vases pleins d'eau et de lait de chamelle que des femmes et des enfants leur avaient préparés ; une violente altercation s'ensuivit, parce qu'une de ces *Agars* du désert avait donné à boire à un étranger avant son mari. Celui-ci renversa le contenu du vase et jeta du sable à la tête de l'épouse impudique, au milieu des rires et des exclamations des pasteurs. Ces scènes primitives me rappelaient la Bible et le temps des patriarches !

« Mes pauvres chiens [1] paraissent souffrir de la chaleur plus que du froid ; nous n'avons rien pour leur donner à boire, les Mongols ayant le préjugé qu'un ustensile appartenant à un homme devient impur, quand il a servi à un animal ; c'est une contradiction bizarre de la part de ces fervents sectateurs de Bouddha qui croiraient commettre un crime s'ils tuaient une mouche ou une fourmi. Mes chiens se précipitent tous à la fois sur le verre à pied qui leur est destiné, et répandent l'eau sans avoir le temps de boire. Il n'y a pas un morceau de bois pour leur fabriquer une écuelle ; il faudra leur en acheter une à Ourga.

« D'*Halibtchi* à *Boroa* où nous avons couché, après avoir franchi rapidement cent vingt verstes, l'aspect du pays change un peu ; il y a quelques petits coteaux, et notre chemin suit, tantôt le lit d'anciens torrents, tantôt des vallons sablonneux ; quelques arbustes rabougris, genévriers et bruyères, percent leur linceul de pierres, et des

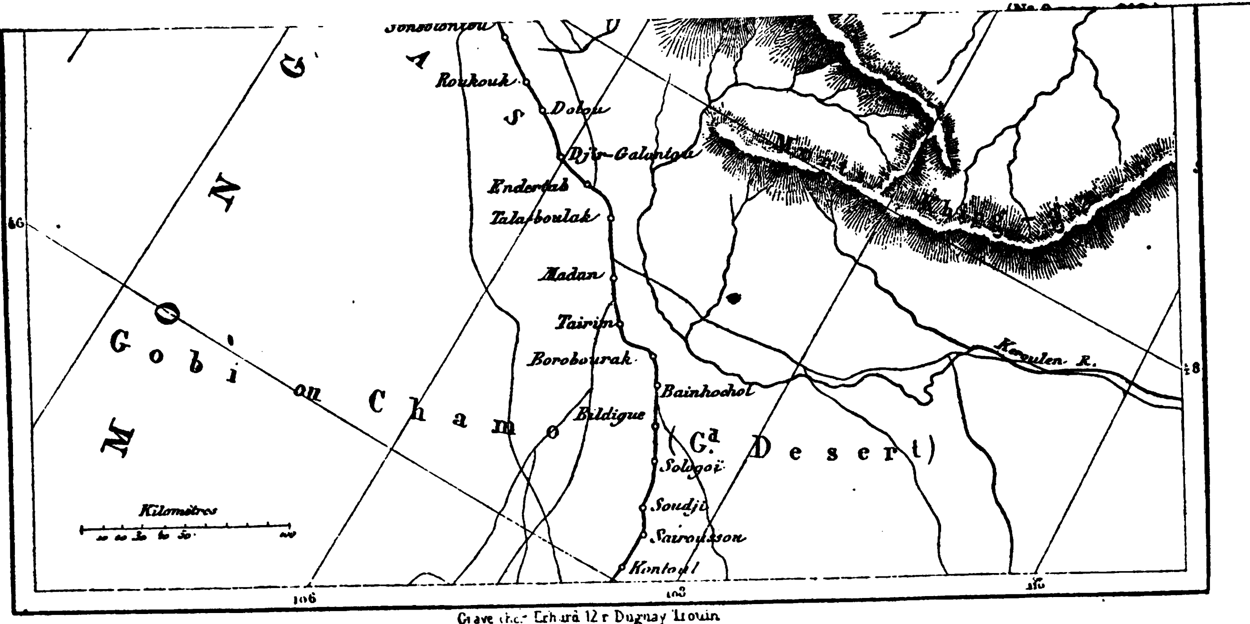
1. Mme de Bourboulon ramenait avec elle deux paires de charmants petits chiens de Pékin.

touffes d'herbe verdoyantes poussent dans les endroits humides.

« Une charrette a été brisée; les Mongols qui ont refusé d'y travailler n'ont même pas voulu fournir ce qu'il fallait pour la réparer; je soupçonne l'interprète Gomboë d'abuser de ce que personne ne comprend la langue du pays, pour mettre les pourboires dans sa poche, et exiger gratuitement les corvées de ces pauvres gens.

« Au sortir de *Boroa*, nous pénétrons dans un vaste désert sablonneux qui s'étend à perte de vue, et nous sommes accueillis à notre entrée dans ce sahara asiatique par une trombe, qui nous force à nous enfermer dans nos voitures; celles-ci même doivent bientôt s'arrêter à l'abri d'une éminence, où en une heure de temps elles sont enterrées dans le sable jusqu'aux essieux. Que nous serait-il arrivé si la trombe avait duré toute la journée!

« Un nouveau nuage de poussière qui vient à nous de la direction du nord nous annonce près de *Coutoul* l'approche d'une caravane. C'est la première que nous ayons rencontrée dans le désert; en tête galopaient quelques cavaliers, parmi lesquels nous avons été fort surpris de reconnaître à leur costume presque européen, à leurs grandes bottes et à leurs chapeaux de feutre, deux marchands sibériens, chefs et propriétaires de la caravane; l'un d'eux s'approche, et, après force civilités, s'informe à quelle distance il est d'*Homoutch*, demandant si l'eau et les pâturages sont encore abondants dans le *Gobi*. Ces Russes étaient accompagnés de nombreux Mongols, loués dans le nord du pays des *Khalkhas*, plus misérables et plus sauvages d'aspect que les nomades qui nous conduisaient; enveloppés des pieds à la tête dans des peaux de boucs, placés entre les bosses de leurs chameaux comme des ballots de marchandises, à peine daignaient-ils tourner la tête. La caravane très-considérable comptait une centaine de chameaux chargés de caisses couvertes de peaux de buffles, à peu près autant de cavaliers, et quel-



Grave chez Erhard 12 r Duguay Trouin

ques yacks ou bœufs à long poil achetés à *Ourga*. Ce qu'il y avait de plus curieux, c'était trois grands bateaux construits dans le genre des maisons de bains qu'on voit sur les fleuves des villes européennes, placés sur des essieux et des roues énormes, et traînés chacun par un attelage de douze chameaux. Ces singuliers véhicules contenaient la famille et toutes les richesses des marchands sibériens. Les cris plaintifs des chameaux, les grognements des yacks, les sifflements aigus que faisaient entendre les conducteurs pour animer les bêtes de somme, et par-dessus tout les nombreuses clochettes, suspendues au cou des animaux, produisaient de loin une harmonie inimitable.

« Après un échange de renseignements mutuels, nous continuons notre route vers le nord, tandis que les Sibériens se dirigent vers la Chine. Nous avons su plus tard qu'ils avaient donné de nos nouvelles à nos amis de Pékin.

« Le 3 juin nous avons couché à *Soudji ;* les chemins sont affreux entre cette station et *Bildigne;* il a fallu six heures pour faire quarante-huit verstes. La surface du sol couverte de tertres et de pierres est boursouflée par l'infiltration des eaux; on dirait l'Océan avec ses longues houles. Ce ne sont plus des secousses brutales que nous éprouvons, mais un roulis régulier, qui a donné un véritable mal de mer à Annette, la femme de chambre de Mme de Baluseck.

« Le soir, en arrivant à *Boro-Bourack*, nous trouvons notre camp placé au versant d'une éminence dans une position pittoresque. De petites hauteurs s'élevant au milieu de la steppe lui donnent l'air d'un archipel composé d'une multitude d'îlots. Le coucher du soleil est admirable : des vapeurs rouges jettent un voile obscur sur la ligne qui sépare la terre du ciel; celui-ci, d'abord d'un bleu foncé, prend des teintes d'un vert tendre, et à mesure qu'il s'éclaircit, la terre se revêt d'une couleur d'un pourpre sombre et impénétrable. De véritables collines, les plus

hautes que nous ayons vues depuis longtemps, bornent l'horizon du côté du nord. Malgré la fatigue, nous ne pouvons résister au désir d'aller leur rendre visite ; il faut avoir éprouvé le sentiment d'uniformité monotone que donne la platitude infinie des steppes, pour expliquer ce que nous ressentons ? C'est à dos de chameaux que nous faisons cette excursion beaucoup plus longue que nous ne croyions. Ces collines, qui semblent très-voisines du camp, en sont à plus de quatre verstes ; nous avons été trompés par un effet de perspective qui ici, comme en pleine mer, rapproche les objets les plus éloignés. Notre curiosité est déçue ; ce ne sont que des dunes de sable blanc, accumulées dans des rochers de granit ; il n'y a ni végétation, ni fleurs, ni sources ; de gros serpents gris tachetés de rouge en sont les seuls habitants, et comme leur aspect n'a rien de rassurant et que Gomboë nous assure qu'ils sont très-venimeux, nous nous empressons de leur céder la place. En revenant, la nuit, une nuit profonde, nous surprend, et, sans les Mongols qui sont venus à notre rencontre avec des torches, nous nous égarions dans cette immensité !

« Je n'irai plus voir les collines dans le désert, et je ne monterai plus sur des chameaux ; rien de plus pénible que le trot saccadé de ces animaux !

« Nous sommes rentrés exténués de fatigue. C'est avec un plaisir extrême que je date ces quelques lignes de *Boro-Bourack*. Ici cesse le véritable désert de *Gobi !* A *Nara* où nous arriverons demain, commence le pays des *Khalkhas*, la région des grands bois, des pâturages et des rivières aux eaux limpides. »

« Nara, 5 juin.

« J'ai voulu monter à cheval ce matin, séduite par l'aspect des belles prairies vertes de *Tairim*. Mon cheval bondissait sur leur surface, et, lui lâchant la bride, je le laissais franchir l'espace dans un galop effréné, bercée par

le bruit sourd de ses sabots qu'amortissait un épais tapis d'herbes, sans m'occuper de rien, et rêvant profondément. Soudain, j'entends derrière-moi des cris inarticulés, et au moment où je me retourne, je me sens tirer par la manche de ma veste; c'est un Mongol de l'escorte qui s'est lancé à ma poursuite. Il abaisse tantôt une main, tantôt l'autre, en imitant avec ses doigts le galop d'un cheval emporté, enfin, voyant que je ne comprends pas, il me montre fixement le sol. La présence d'esprit me revient; j'ai l'intuition d'un danger auquel j'aurais échappé, et je m'aperçois que si nos montures paraissent si animées, ce n'est pas l'aspect des verts pâturages qui les met en joie, mais la peur, la peur d'être englouties vivantes! Le sol se dérobe sous leurs pas, et si elles restaient immobiles, elles enfonceraient dans les tourbières perfides qui ne rendent plus leur proie! Je frissonne encore quand je songe au danger auquel j'ai échappé! Mon cheval mieux servi par son instinct, que moi par mon intelligence, s'emportait, et je ne m'en apercevais pas; quelques pas de plus, et j'étais perdue!

« Les prairies tourbeuses nous barraient la route; le chef Mongol fit faire un grand détour aux voitures afin de les éviter, mais telle était l'élasticité du terrain sur tout notre parcours que la calèche bondissait comme si elle eût roulé sur du caoutchouc, s'enfonçant quelquefois assez pour qu'il fallût les efforts de six cavaliers pour nous tirer du bourbier.

« Des vapeurs blanches sorties du sein de la terre donnaient un aspect fantastique à nos postillons; on eût dit des ombres noires d'une taille gigantesque montés sur des chevaux transparents et microscopiques. Nous nous amusions de ce mirage grotesque, Mme de Baluseck et moi, quand notre attention fut attirée par un phénomène plus bizarre encore; le soleil, en se levant et en chassant devant lui les brouillards vaporeux du matin, nous fit apercevoir le capitaine Bouvier, caché jusque là dans la

brume, et qui galopait à une centaine de pas en avant de la voiture; il était devenu triple, c'est-à-dire que de chaque côté de lui un autre lui-même avait pris place, imitant fidèlement ses mouvements et ses gestes; suivant que notre voiture s'éloignait ou se rapprochait de lui, ces sosies mystérieux et insaisissables, quoique parfaitement distincts, changeaient aussi de place, tantôt précédant ou suivant le cavalier, tantôt reprenant leur première position à droite et à gauche de lui. Je dois dire, pour être vraie, que ce mirage disparaissait aussitôt que nous levions nos voiles, qui cependant n'étaient pas bien épais. Je ne me rappelle pas avoir vu pareil phénomène, et je laisse à plus savant que moi le soin de décider quelle décomposition de la lumière le produisait à nos yeux étonnés.

« Nous venons de rencontrer, en arrivant à *Nara*, une tribu émigrant, et emportant avec elle vers de plus gras pâturages tout ce qu'elle possédait. Les hommes et les femmes à cheval, poussent devant eux leurs troupeaux; les plus petits enfants, suspendus dans des paniers aux flancs des chameaux, sont arrangés symétriquement d'après leur poids et leur âge; au-dessus d'eux sont entassés les tapis et les couvertures en feutre avec les bois formant la carcasse des tentes, des grils en fer, des armes, des marmites de cuivre pour faire bouillir le thé, enfin des sacs de farine d'orge. Je remarque sur un vigoureux chameau qui passe plus près de nous deux gros bébés tout nus au milieu du fouillis pittoresque des ustensiles de ménage; de l'autre côté et comme équivalent se trouvent une fillette de six ans et un pot de fer. Les pauvres petits voyageurs jouent et rient, comme s'ils étaient à leur aise parmi ce cliquetis effroyable de ferrailles qui menacent leurs têtes à chaque cahot. Les Mongols, comme tous les peuples pasteurs, ont plus d'égards et de soucis pour leurs animaux que pour leurs enfants! Ce sont les gens les plus simples, les plus pauvres et les plus sales que j'aie encore

rencontrés : la seule chose qui leur fasse honneur, c'est l'état de prospérité de leurs bœufs, de leurs chevaux, de leurs moutons, de leurs chèvres ; encore faut-il en tenir compte à la nature qui a produit spontanément ces magnifiques pâturages, et j'en conclus que la Mongolie est un pays qui convient à tous les animaux, excepté à l'homme. « Je ne sais vraiment pas comment j'ai le courage de plaisanter! Le climat affreux de cet affreux pays détruit chaque jour ma santé que j'avais retrouvée à Pékin ; il n'y a qu'à force d'énergie que je supporte la fatigue de chaque jour; si je me laisse aller au découragement, comment pourrai-je gagner la frontière de Sibérie, distante encore de deux cents lieues. Ce doit être bien triste d'être gravement malade dans ces déserts, loin de ses habitudes, de son pays, sans savoir ce qui vous attend, et ce que Dieu voudra bien décider de vous. »



CHAPITRE XX.

OURGA.

Dernières stations du désert. — Hémiones et chameaux sauvages. — Les loups. — Escorte de Cosaques envoyée au-devant des voyageurs par le consul de Russie. — Arrivée à Ourga. — Magnifiques prairies autour de la ville. — Fête au consulat russe. — Pêche merveilleuse dans la Toula. — Visite à la montagne sacrée. — Panorama d'Ourga. — Palais d'été et d'hiver du Guison-Tamba. — La ville des tentes. — Colonie chinoise. — Grandes fêtes religieuses. — Affluence des fidèles. — Population d'Ourga. — Son influence politique et commerciale.

Mme de Bourboulon, depuis *Nara* jusqu'à son arrivée en Sibérie, cessa de prendre des notes à cause du mauvais état de sa santé. Nous regrettons de remplacer par un simple récit les épisodes intéressants que nous avons empruntés à son carnet de route, et qui ont fait voyager le lecteur avec elle dans le désert de *Gobi*.

A dater de *Nara*, on peut vraiment placer la limite du grand désert; les prairies redeviennent aussi belles que dans la Terre des Herbes, mais le sol est moins pierreux et plus accidenté; des coteaux plantés de saules rabougris et de genévriers succèdent aux vallons herbeux; de nombreux troupeaux, des hardes de cerfs, d'antilopes, animent ce pays plantureux.

En repartant d'*Endertab*, au moment de la plus grande

chaleur, le passage des voitures effaroucha une bande d'hémiones, qui étaient couchées dans les roseaux d'un étang. Elles partirent au petit galop, non sans retourner la tête et pousser des cris étranges et retentissants, auxquels répondirent à l'unisson les hennissements des chevaux. Ces animaux élégants ne sont pas rares dans ces régions, à ce qu'assura Gomboë : il y en a de deux espèces, l'une fauve avec une raie noire qui est l'hémione des savants, l'autre plus petite, à longs poils, d'une couleur plus brune, qui paraît être voisine du dziggetaï du Turkestan et du Thibet. Gomboë prétendait aussi que ce désert était habité par des chameaux sauvages, et qu'il en avait vu de ses propres yeux! Faudrait-il en conclure que cet animal, dont la domesticité se perd dans la nuit des temps, existe encore à l'état de nature dans les steppes du plateau central de l'Asie, ou plutôt que quelques chameaux domestiques se sont échappés, et y vivent en liberté comme les chevaux sauvages des *pampas* de l'Amérique du Sud.

Cependant, à mesure qu'on avance, les vallons deviennent des vallées, et les coteaux se changent en collines élevées.

Avant de descendre à *Dgirgalantou*, il faut traverser une véritable chaîne de montagnes, ramification des monts Kou-kou-Daba, qui s'étendent de l'est à l'ouest en demicercle à travers le pays des Khalkhas.

Au versant coule dans un profond ravin une rivière torrentielle, large de plus de cent mètres, et grossie par la fonte des neiges. L'eau écume et se précipite en tourbillonnant au milieu des rochers qui encombrent son cours. L'assurance des postillons mongols, qu'un semblable obstacle ne semble occuper que médiocrement, ne rassure qu'à demi les voyageurs. Il faut passer quand même! Il n'y a pas de chance que l'eau baisse à cette époque, bien plus elle croît de minute en minute. On choisit un gué, et chaque voiture, conduite par quatre hommes et escortée de deux cavaliers, le franchit tour à tour et sans accident.

« J'ai eu une effroyable peur, me disait plus tard Mme de Bourboulon! Par instant les chevaux de notre attelage perdaient pied, et soufflant avec fureur l'eau qui leur entrait dans les naseaux, s'agitaient dans les brancards, cherchant à se dérober. Que fussions-nous devenues, si leurs cavaliers n'avaient pu les maintenir! La voiture eût été emportée comme une plume par le courant, et brisée sur les rochers qu'on voyait dresser leurs pointes aiguës et luisantes au-dessous du gué! »

Ces dames furent totalement mouillées, et on dut s'arrêter après le passage de ce torrent pour leur donner le temps de changer de vêtements.

Ce cours d'eau assez considérable est un affluent de la grande rivière *Kéroulen*, qui va se jeter à l'est dans le fleuve *Amour*.

La station de *Djirgalantou*, où l'on changea de chevaux, est située dans une magnifique prairie encadrée de montagnes. Des Khalkhas avaient établi leur campement en cet endroit : çà et là s'élevaient de misérables tentes, près desquelles les femmes et les enfants trayaient les vaches, les brebis et les chèvres, dans des seaux de cuir, que des jeunes gens transportaient au bout de longues perches appuyées sur leurs épaules; des cavaliers, drapés dans leurs manteaux en peaux de mouton, projetaient leur silhouette immobile au milieu des immenses troupeaux de bœufs, de moutons et de chevaux; il y avait surtout une quantité incroyable de poulains, attachés sur deux lignes à des pieux enfoncés en terre; de temps en temps les juments, cessant de brouter l'herbe du pâturage, apportaient leurs pis gonflés de lait à leur progéniture affamée; quelques chameaux effeuillaient les branches des saules et des trembles nains, humbles messagers de la fertilité renaissante, qui s'élevaient seuls au milieu de la prairie; de grands chiens, au museau pointu, aux oreilles droites, les pattes longues et nerveuses, semblables à des lévriers, mais portant une crinière noire, et des manchettes de

longs poils aux articulations, poursuivaient de leurs aboiements les animaux récalcitrants; leur pelage fauve et leur apparence de férocité les faisaient ressembler à des loups.

L'*aoul*[1], auquel appartenait ces grands troupeaux évalués par Gomboë à dix mille têtes de bétail, comptait environ cent cinquante personnes de tout âge et de tout sexe. Ceux-ci étaient les vrais descendants de Gengis-Khan, qui au douzième siècle entraîna ces hordes barbares à la conquête du monde, où elles se répandirent comme un torrent dévastateur, depuis les mers qui baignent les côtes de la Chine et des Indes, jusqu'au Danube et au centre même de l'Allemagne. C'est à *Djirgalantou* que commence le pays des Khalkhas, la plus nombreuse et la plus puissante des nations mongoles qui, devenue plus pacifique, semble avoir oublié ses idées de conquête, et subit l'influence morale des Chinois et des Russes ses voisins, sans s'apercevoir qu'elle est devenue presque tributaire des premiers, et qu'elle ne tardera pas à être dominée par les seconds. Les Khalkhas vivent en nomades, plaçant leurs tentes près des sources d'eau, émigrant quand le soleil a desséché les herbes qu'ils ont soin de brûler à l'automne, et changeant de place suivant les saisons, afin de pourvoir à la nourriture de leurs troupeaux. Telle est maintenant la seule occupation des descendants abâtardis de ces fameux conquérants !

Le 6 juin à cinq heures du soir, les voyageurs s'arrêtèrent à *Dolon*, où ils devaient passer la nuit. On n'était plus qu'à soixante-dix verstes d'Ourga, la capitale des Khalkhas, la grande ville des steppes, ce dont il était facile de s'apercevoir par l'augmentation de la population.

La station de *Dolon* est située à mi-côte d'un profond ravin, dans un pays fort sauvage, au milieu d'un taillis de pins rabougris. Toute la nuit fut troublée par les hurlements des loups, fort nombreux dans cette contrée où

1. On appelle *aoul* un village de tentes.

les attirent les moutons des pasteurs. Les loups sont les véritables ennemis des Khalkhas qui leur font une guerre acharnée. Peu communs dans le désert de Gobi, où la proie leur manquerait, et où d'ailleurs ils ne peuvent échapper aux hardis cavaliers qui les poursuivent sans relâche dans la steppe aride jusqu'à ce qu'ils les aient forcés, ils se sont réfugiés dans ces gorges montagneuses et boisées, d'où ils sortent chaque nuit de leurs repaires pour accomplir leurs dévastations nocturnes. Les Khalkhas en tuent quelques-uns à l'affût, et en prennent surtout un grand nombre au piége : malheur alors à celui qui s'est laissé prendre ! Il est écorché tout vif et abandonné aux chiens, qui achèvent en le déchirant sa misérable existence. Ces bandes de loups ne laissent pas que d'être dangereuses pour les voyageurs isolés, et il est prudent d'allumer la nuit de grands feux pour les écarter.

Tout le monde fut sur pied de bonne heure ; on quitta *Dolon* vers six heures du matin ; à onze heures on arrivait à la station de *Sousouloutou* la dernière avant Ourga. Le vice-consul de Russie dans cette ville, M. Schechmaroff, accompagné d'un officier et de vingt Cosaques rangés en ordre de bataille, y attendait les voyageurs avec des voitures attelées à la russe, troïkas et tarentas ; sous une tente ornée de fleurs et de draperies de soie de toutes couleurs, était servi un déjeuner splendide, car il y avait une nappe (luxe inouï en Sibérie!), du beurre, du pain frais, une oie sauvage, et un rôti de mouton, cuit avec du vrai bois, et non avec du crottin comme au désert.

« Toute malade que j'étais[1], ce fut avec une grande joie que j'aperçus à *Sousouloutou* les bonnets à poil et les lances des Cosaques ! Les chevaux vigoureux des troïkas, attelés en éventail avec leur harnachement couvert de sonnettes, qu'ils agitaient en frappant du pied et en mâchant leur mors, avait un air européen à côté de nos

1. Note extraite d'une lettre de Mme de Bourboulon.

petits coursiers à longs poils montés par de sauvages cavaliers. Décidément j'en avais assez du désert! La tenue, la régularité, la discipline des Cosaques, les boutons dorés de leur officier, jusqu'à l'habit à queue de morue du vice-consul me représentaient la civilisation, et me faisaient tressaillir le cœur; il me semblait que j'allais guérir de suite, que je rentrais dans ma vie ordinaire après avoir passé par les angoisses d'un cauchemar étrange, et, chose bizarre, cette impression que je reçus spontanément me fit réellement du bien, et ma santé alla en s'améliorant à dater d'Ourga. Qui sait ce qui serait arrivé de moi, si j'étais restée plus longtemps sous le poids de l'abattement moral et physique que me causait le désert. »

La joie fut encore redoublée par l'arrivée d'un courrier mongol, expédié de Pékin avec des lettres et des journaux d'Europe. C'est une sensation presque cruelle à force d'être vive que de recevoir des nouvelles de ceux qu'on aime, de se dire que leur main a scellé le cachet, qui vous arrive inviolé jusqu'au fond des déserts les plus ignorés et les plus impénétrables.

Cette réception solennelle avait été ordonnée par M. Boroïkin, titulaire du consulat d'Ourga, qui avait passé l'hiver à Pékin, d'où il avait expédié ses ordres à M. Schechmaroff. Après le déjeuner qui fut très-cordial, chacun prit place dans les voitures russes qui partirent aussitôt au triple galop : aller plus lentement serait une injure pour la qualité des personnages qui y prennent place, et il faut se résigner à se faire casser la tête afin de tenir son rang.

A partir de *Sousouloutou*, on se dirige vers l'ouest à travers une belle prairie où il n'y a pas de route tracée; à gauche la vue est bornée par des montagnes boisées, couvertes de sapins, à droite de petits cours d'eau, qui vont se jeter dans la rivière *Toula*, courent en zigzag dans la vallée. En approchant d'Ourga, la prairie se resserre,

les montagnes se rapprochent, la vallée diminue, et on se trouve tout à coup près de la rivière qui roule claire et rapide, mais guéable, sur un lit de gravier.

De ce gué, on jouit d'un panorama splendide : la Toula, parsemée de petits îlots plantés d'aulnes, de saules et de peupliers, divise en plusieurs bras ses eaux transparentes, qui murmurent parmi les cailloux et reflètent la silhouette de ses rives pittoresques ; au delà, l'immense prairie, dans laquelle est située Ourga, s'étend comme un tapis de velours vert jusqu'à l'horizon, où elle va se confondre avec l'azur du ciel. Un mouvement, une agitation extrême anime ce magnifique paysage : des troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres, sont disséminés çà et là dans les gras pâturages, gardés par des bergers déguenillés ; des hardes de chevaux à demi sauvages se poursuivent en se jouant ; des bandes d'yacks tout blancs réunis en cercle forment comme des taches sur l'horizon verdoyant ; une foule de femmes et d'enfants allant puiser de l'eau à la rivière, des pêcheurs, des vanniers, des baigneurs errent le long de ses rives ; au loin on aperçoit avec ses rues en palissades et ses maisons qui sont des tentes, la ville d'Ourga, qui ressemble à un vaste campement, dominé sur la gauche par les coupoles, les clochetons, les mille pagodes dorés des deux palais du dieu vivant des lamas, le Guison-Tamba; enfin pour couronner ce magique point de vue, à droite, et jetant ses contre-forts de rochers jusque dans la Toula où ils forment des rapides, s'élève la Montagne Sacrée, le mystérieux asile de toutes les superstitions bouddhiques, couverte d'une forêt impénétrable, dont la verdure sombre est interrompue de place en place par de grandes pierres blanches taillées et consacrées par les caractères de l'écriture symbolique.

En arrivant à Ourga, on se dirigea de suite vers le consulat russe sur lequel était arboré le pavillon français, à côté du pavillon national. L'arrivée des voyageurs fut saluée par des pétards et des fusillades ; une masse in-

nombrable de curieux incommodes, mais pacifiques, en encombrait les abords; les Cosaques d'escorte traitaient les Mongols plus que cavalièrement, et écartaient les plus récalcitrants à coup de fouet. Tout le personnel du consulat était en uniforme, interprètes, officiers de Cosaques galonnés jusque sur les coutures.... il faut cela dans ces pays sauvages, où la richesse des vêtements est un insigne de la majesté personnelle!

Le consulat russe est l'ancien palais du mandarin chinois, chargé par le souverain du Céleste-Empire d'entretenir des rapports politiques avec le Guison-Tamba, chef spirituel et temporel des Khalkas. Il se compose de trois vastes cours, plantées d'arbres, entourées de bâtiments à toits chinois, peu élevés et d'une architecture mesquine; l'ensemble forme un carré long en profondeur, environné d'une forte palissade de pieux; on pourrait y soutenir un siége. Le pavillon qu'on avait réservé au ministre de France, au fond de la troisième cour, était meublé à la russe assez confortablement avec des fauteuils en maroquin vert, des tapis anglais, des tables et des bureaux en bois peint, mais il n'y avait pas de lits! (Il n'y en a nulle part en Sibérie où ce meuble le plus indispensable de tous est regardé comme superflu.)

Mme de Bourboulon était si souffrante qu'elle ne put même visiter le consulat. On s'occupa de suite de lui organiser un appartement où elle pût se reposer des fatigues passées, et reprendre assez de force, pour affronter les nouvelles épreuves qui l'attendaient dans les forêts et les montagnes du pays des Khalkhas. Quant à la suite du ministre, faute de logements suffisants pour la recevoir, on la logea sous une vaste tente dans la première cour.

On ne se trouve pas dans une des villes les plus mystérieuses de l'extrême Orient, connue à peine depuis quelques années par les Européens, sans éprouver une grande curiosité. Dès le lendemain de son arrivée, M. de Bourboulon, voulant se promener sans escorte au

milieu de la capitale mongole (on lui avait garanti la mansuétude des habitants), s'achemina de bonne heure à travers le quartier russe vers les bords de la Toula. La grande prairie, où pâture le bétail des habitants d'Ourga, a dans cet endroit plus de deux kilomètres de large. A sa vue, à son costume insolite, les grands bœufs mugissaient, les yacks menaçaient de leurs cornes recourbées, les chevaux galopaient en détachant des ruades, les chiens fauves montraient leurs crocs aigus et grondaient sourdement, tandis que les bergers immobiles regardaient avec de grands yeux étonnés.

Après avoir bravé toutes ces menaces tacites, M. de Bourboulon arriva sur les bords de la Toula, et s'assit sur un tertre au pied d'un bouleau : en extase devant ce magnifique paysage, un des plus beaux qu'il soit donné à l'homme de contempler, heureux de voir murmurer à ses pieds les eaux pures de cette belle rivière, et jouissant avidement, après les déserts arides et uniformes qu'il venait de traverser, de la fertilité de cette riche et pittoresque nature, il était là plongé dans une rêverie délicieuse, quand il entendit un bruit confus de paroles derrière lui : c'était des Mongols de la haute classe, des *Taïtsi* ou gentilshommes, qui s'efforçaient de lui faire comprendre par leurs signes multipliés, que s'il désirait traverser la rivière, ils le passeraient volontiers en croupe sur leurs chevaux. Pendant qu'il les remerciait de son mieux de leur offre obligeante, leurs serviteurs poussaient vers la rivière une nombreuse troupe de poulains qu'ils venaient d'acheter à Ourga. L'attitude de ces Mongols était pleine de dignité, et tempérée en même temps par une expression de douceur et une extrême politesse. Un bonnet en soie cramoisie doublé de peaux de martre, et orné d'une plume de faucon, un manteau en soie jaune et en fourrure, une pelisse également cramoisie et de longues guêtres de velours noir composaient leur costume vraiment fort élégant ; ils ne portaient d'autres

armes qu'un léger sabre chinois. Quel qu'en fût son désir, M. de Bourboulon ne pouvait, faute d'interprète, entrer en conversation avec ses interlocuteurs, et ceux-ci le quittèrent bientôt, non sans l'avoir profondément salué. Lui-même rentra quelques instants après au consulat sans nouvelle aventure.

Le capitaine Bouvier fut moins heureux dans la promenade qu'il entreprit le même jour : après avoir traversé la Toula, il avait voulu pénétrer dans la Montagne Sacrée ; mais au bas de l'enceinte, des lamas campés sous des tentes se portèrent en foule au-devant de lui, et lui firent comprendre par des signes menaçants qu'il ne devait pas s'avancer dans cet asile du divin Bouddha ; plusieurs tentatives qu'il renouvela sur d'autres points échouèrent de même ; la montagne était gardée partout, et la consigne la plus sévère s'opposait à l'introduction de tout profane dans ces lieux consacrés à la divinité.

Le deuxième jour, le 9 juin (26 mai du calendrier russe), une fête splendide fut célébrée au consulat, en l'honneur d'un saint quelconque du nombreux martyrologe de l'Église grecque. Dès le matin la musique des Cosaques se fit entendre ; des jeux de gymnastique, des trapèzes, des luttes d'équitation, des tours de force remplissaient le programme : une estrade avait été élevée, et les vainqueurs venaient recevoir successivement du vice-consul le prix mérité par leur force et leur adresse. On assista ensuite à des danses très-originales ressemblant aux pyrrhiques anciennes, mais dont les femmes étaient entièrement exclues ; enfin vers le soir les trois cours du consulat, décorées pour la circonstance de bouleaux auxquels étaient attachés des godets de fer-blanc, contenant une mèche nageant dans la graisse fondue, s'illuminèrent à *giorno* dans toute leur étendue, tandis que quelques pétards et des soleils achetés dans la ville chinoise simulaient l'inévitable feu d'artifice. Toutes ces réjouissances se terminèrent fort avant dans la nuit par un repas homérique

demi-civilisé, demi-barbare, car, à côté du fromage mongol rond et dur comme de la pierre, des seaux de lait caillé, des moutons cuits tout entiers, se voyaient des poissons au bleu, des ragoûts à la française, fricandeau piqué et pieds de veau. Il est vrai que toutes ces viandes étaient fort mal arrangées, la susceptibilité russe s'étant opposée à ce que Auguste fisse la cuisine. Il n'y avait pas un seul légume, mais du pain blanc assez bon, réservé aux hôtes distingués, ainsi que des vins de France et d'Espagne. Dès que ceux-ci se furent retirés, nos soldats français, les Cosaques et les invités plus vulgaires les remplacèrent à table, où il se fit pendant toute la nuit des libations incroyables de *kwass*, bière nationale des Sibériens composée d'orge fermentée et de miel.

M. de Bourboulon avait un désir extrême de visiter la Montagne Sacrée, qui avait pour lui l'attrait de la chose défendue : M. Schechmaroff, en ayant obtenu non sans peine l'autorisation d'un des grands conseillers du Guison-Tamba, Mme de Baluseck, Mme de Bourboulon qui avait voulu prendre un peu l'air, le ministre de France et le vice-consul s'y rendirent dans une tarenta, escortée par un peloton de Cosaques.

Dès qu'on fut arrivé à la Toula, les Cosaques se préparèrent à donner la représentation d'une grande pêche à la mode de leur pays; on fit asseoir les spectateurs, qui avaient passé la rivière à cheval, dans une île entourée de deux petits bras sur un tapis de verdure magnifique, à l'ombre de bouleaux et de saules pleureurs centenaires, tandis que les pêcheurs, frappant de leurs pieds l'eau où ils étaient plongés jusqu'au menton, barraient la rivière avec un tramail, sur lequel ils rabattaient en un large demi-cercle un filet analogue à une seine. Ce qu'il y avait de plus curieux, c'était l'adresse merveilleuse avec laquelle les Cosaques, armés de longs couteaux barbelés, transperçaient au passage les saumons et les truites, qui cherchaient par des bonds prodigieux à

franchir le barrage. Trois coups de filet furent successivement donnés, et chacun sous l'invocation d'une des dames présentes, remplaçant ainsi le saint, sans l'intercession duquel un Sibérien n'oserait accomplir aucun des actes de sa vie. C'est un honneur du pays, et les Cosaques paraissaient attacher beaucoup de prix au plus ou moins d'importance de la pêche, suivant les personnes auxquelles le coup de filet avait été dédié. Les résultats merveilleux en furent étalés aux pieds des spectateurs : c'étaient des perches, des brochets, des anguilles, des truites, des saumons, plusieurs sortes de poissons blancs d'espèces nouvelles, et un silure très-curieux, muni de barbillons formidables. Les plus belles pièces furent emportées dans des paniers, tandis que le fretin était abandonné aux pasteurs et aux femmes qui, sous prétexte de venir puiser de l'eau, avaient assisté avec envie aux exploits des Cosaques.

Le thé fut servi sous les beaux ombrages de l'île, puis Mme de Bourboulon, encore trop faible pour gravir la montagne, reprit dans la tarenta le chemin du consulat.

Après son départ, tout le monde dut franchir à cheval le bras le plus large et le plus profond de la Toula ; on contourna ensuite la montagne en suivant une prairie, où de nombreux troupeaux d'yacks, appartenant au Guison-Tamba, paissaient sous la garde de lamas bergers à la tête rasée et aux guenilles rouges, accompagnés de chiens féroces que les Cosaques eurent toutes les peines du monde à empêcher de se jeter sur les visiteurs.

Enfin on arriva aux pentes accessibles de cette montagne vierge que ne foule les pieds d'aucun profane, et où aucun sentier n'est tracé. L'ascension était fort pénible : il fallait par endroits s'aider des pointes de rochers, et se soulever à force de bras pour gagner les tertres étroits, qui formaient les échelons de cet escalier gigantesque. Le site était excessivement sauvage et désolé, la montagne

tout entière étant assise sur un piédestal de granit. Des blaireaux au poil roux rayé de noir, d'une race particulière, fuyaient au petit trop, allant regagner leurs tanières; d'autres moins timides, assis ou couchés dans les rochers, considéraient tranquillement les visiteurs. Ces animaux semblent ne pas craindre le grand jour comme l'espèce d'Europe, et, comme ils ne sont ni chassés, ni même dérangés, et qu'on leur porte la même vénération qu'à tous les êtres vivants qui habitent ces lieux sacrés, ils sont devenus d'une familiarité extrême.

En montant davantage, le terrain devient moins rocailleux, et on entre sous une forêt de pins à cimes droites comme des peupliers, et d'un port superbe; dans les clairières et au milieu d'un gazon vert éblouissant, s'élèvent les grands rochers blancs et taillés qu'on aperçoit du bas de la vallée; des versets sacrés y sont tracés en caractères gigantesques : ce sont d'autres tables de la loi!

Voici le sens d'un de ces versets traduits par Gomboë : *L'homme qui veut triompher de ses vices doit imiter celui qui déroule les perles d'un chapelet; s'il extirpe un à un ses mauvais penchants, il obtient la perfection; s'il veut lutter corps à corps, il s'expose à être vaincu.* Toutes ces inscriptions sont tirées des livres sacrés de Bouddha, rédigés par Chakya-Mouni; les unes contiennent les principes de la morale la plus pure, les autres relatent les événements principaux de la vie du dieu.

Aucun lama ne pénètre dans cette partie de la montagne, où les grands dignitaires religieux ont seuls droit d'aller se recueillir avec Bouddha, qui passe dans toute la Mongolie pour y faire des apparitions. Quelques yacks ou bœufs à demi sauvages échappés de la vallée en sont, avec les blaireaux, les renards et les oiseaux de proie, les seuls habitants. Le respect qu'on porte à ces lieux sacrés est si grand, qu'aucun berger ne se hasarderait à aller y reprendre les animaux de son troupeau qui s'y sont ré-

fugiés, et encore moins à y ramasser du bois, quelque recherché qu'il soit dans le pays : s'il échappait aux sabres des gardiens, il craindrait d'être frappé de mort par la majesté de Bouddha.

De ce point culminant, on jouit du coup d'œil le plus féerique sur la ville d'Ourga et la rivière, dont tout le panorama se déroule à vos pieds; à cette heure de la journée, par un beau soleil de printemps, les toits, les coupoles, les kiosques dorés du palais d'été du Guison-Tamba, majestueusement assis aux bords de la Toula, étincellent parmi les massifs de saules, de peupliers et d'aunes dont il est entouré, tandis que son enceinte, en albâtre crénelée et sculptée, se déroule comme une ceinture de brocart d'argent sur le velours vert de la grande prairie!

La descente de la Montagne Sacrée fut encore plus longue et plus difficile que l'ascension; on se glissa par des sinuosités de l'escarpement, où il eût été impossible de soupçonner qu'il y eût un passage praticable; enfin, plus bas, on retrouva les chevaux qu'on dut amener à la main jusqu'aux rives de la Toula.

La Montagne Sacrée n'est pas la seule qui ait le droit de porter ce nom : la chaîne tout entière, couronnée de sapins et entourée de rochers, est consacrée à Bouddha et gardée avec la même sévérité, mais celle-ci est en même temps la plus haute, la plus célèbre et la plus vénérée. Maintenant, à quelle cause doit être attribué le respect qu'ont ces nomades pour les lieux élevés? Ne serait-ce pas qu'habitués à vivre dans la platitude infinie des steppes, ils ont dû adorer comme un miracle de Dieu ces monts qui rapprochent l'homme du ciel? Ne serait-ce pas aussi que les admirables forêts qui les couronnent, en regard de l'aridité du désert, leur ont inspiré cette sainte horreur des bois dont parlent les poëtes anciens, et qui fut une des croyances les plus vives du paganisme, créateur des divinités sylvaines?

La ville d'Ourga ou du *Grand Kouren*[1] est bâtie sur une suite de collines, situées à deux kilomètres de la rivière Toula, dont elles sont séparées par la grande prairie que nous avons déjà décrite.

Au sommet de la plus haute s'élève l'ancien palais du Guison-Tamba, actuellement abandonné ; les tentes des riches Khalkhas et des lamas sont plantées tout autour dans des enceintes palissadées, distribuées assez régulièrement, de manière à former de grandes places et des rues tournantes ; au versant de cette colline est un quartier habité par des marchands russes et chinois où s'élèvent quelques baraques ; c'est le centre du commerce ; au versant opposé et plus loin de la rivière, dans un escarpement profond où coule un ruisseau, est le nouveau palais du Guison-Tamba, construit seulement il y a quelques années ; il est entouré d'une foule de tentes de pasteurs, attirés dans la ville sainte par la dévotion ; ce quartier est le plus sale et le plus populeux de la ville.

Au nord-est et séparée par une plaine d'un kilomètre, se trouve la ville chinoise, entièrement habitée par des négociants et des colons du Céleste-Empire ; enfin, la seconde colline à droite, en revenant vers la Toula, est occupée par le quartier russe, bâti en baraques de bois, contenant de vastes hangars pour le dépôt des marchandises, et dominé par les bâtiments du consulat et les kiosquès de l'habitation d'un prince khalkha. Sauf les coupoles des trois palais du Guison-Tamba, Ourga ne présente aucun monument : c'est l'aspect d'un immense campement de nomades ! Cette ville, qui renferme un grand nombre de lamaseries, serait habitée par trente mille lamas ou prêtres bouddhistes ; d'après l'évaluation des Russes, elle contiendrait en outre quarante mille habitants séculiers. Cette réunion de tentes et de baraques forme donc la

1. *Kouren* veut dire enceinte ; cette appellation désigne les palissades de pieux qui entourent chaque habitation.

cité la plus importante et la plus singulière du nord-est de l'Asie !

Quatre jours de repos ayant rendu quelque force à Mme de Bourboulon, elle put monter à cheval pour parcourir cette célèbre capitale de la Mongolie, l'étroitesse et le mauvais état des rues rendant impossible un autre moyen de locomotion. On commença par visiter les nouvelles fondations du consulat russe qui sera bâti à la sibérienne, c'est-à-dire avec des bases en pierre de taille, et des murs en planches de sapin équarries en traverses horizontales, et adroitement enchevêtrées avec des angles arrondis.

De là, on gagna la ville chinoise par la plaine qui la sépare d'Ourga, plaine qui présente, en regard de l'incurie et de la paresse des Khalkhas, le spectacle de la plus grande activité. Une foule de maraîchers s'y sont établis, utilisant, pour fertiliser les terres, les eaux du petit ruisseau qui traverse plus bas le ravin de la ville sacrée ; on voit dans leurs jardins des asperges, des choux, des carottes, des navets, des concombres, des pastèques, des salades de toute sorte, et surtout de l'oignon et de l'ail ; des pommes de terre jaunes et rondes, de l'espèce qu'on fit venir en Chine pour nos troupes, y sont cultivées sur une grande échelle ; des poiriers, des pêchers, des pommiers, des vignes y étalent leurs fruits, déjà formés malgré la rigueur du premier printemps.

Ce spectacle d'abondance prouve tout ce que l'industrie humaine pourrait tirer de la culture de ce magnifique pays situé à la latitude de Paris, et que les habitudes nomades des indigènes ont réduit à ne produire que des bestiaux et des chevaux. Malgré le grand froid des hivers, la chaleur des étés, rafraîchis par de fréquents orages, fait de la Mongolie septentrionale un des pays les plus fertiles de la zone tempérée.

La ville chinoise est une miniature des grandes villes de l'empire ; les rues percées au cordeau y sont bordées de

constructions en bois peint et verni; on y compte une foule de maisons de thé, de pavillons de plaisir, de boutiques de toute sorte pleines d'objets manufacturés que les Chinois échangent à grand bénéfice contre les matières premières du pays, telles que feutres, peaux, cuirs, fourrures, suifs, pierres précieuses brutes, etc, etc. Mme de Bourboulon étant entrée dans une boutique pour y faire quelques emplettes, prétendit que c'était un bonheur pour elle de rencontrer, après un mois de désert forcé, la civilisation relative d'une ville chinoise, que les odeurs fades du bois de sandal qu'on y brûle, du musc dont sont imprégnés les vêtements, de l'ail enfin que mangent les habitants, lui montaient à la tête, et lui produisaient une sensation agréable[1] ! Après tout, c'était se retrouver en pays de connaissance !

Quoi qu'il en soit, la ville chinoise d'Ourga est loin de sentir bon ; habitée par une foule de pêcheurs qui exploitent les lacs et les rivières des environs, ceux-ci y font sécher et fumer en plein air sur des claies en bois les poissons qui sont le produit de leurs pêches; de là ils les expédient jusqu'en Chine, ou bien les vendent à grand prix aux Khalkhas trop paresseux pour se livrer à cet exercice pénible. Quant aux poissons communs, ceux qui ne servent pas à l'alimentation et à la salaison sont employés à fumer la terre. Il y a aussi dans cette ville beaucoup de trappeurs qui prennent au piége les loutres, renards bleus, hermines, martres et zibelines, et qui font un grand commerce de pelleteries.

1. Tout étranger qui pénètre dans une ville chinoise pour la première fois est frappé de l'odeur forte qui y règne : c'est un mélange indéfinissable des parfums les plus violents et d'odeurs fétides, telles que celle de l'ail. Les Chinois aiment passionnément ce légume, qu'ils mangent cru et cuit à toute sauce; ils en ont toujours une gousse dans la bouche. Pour éviter d'être empestée dans le palais de la légation à Pékin, Mme de Bourboulon avait dû interdire à tous ses serviteurs chinois l'usage de cet aliment, mais ils n'acceptèrent cette privation qu'en stipulant une augmentation de gages.

Entrés par la porte haute de la ville chinoise, les voyageurs en sortirent par le bas de la plaine, et pénétrèrent dans la ville mongole par le ravin qui sépare les deux collines sur lesquelles elle est bâtie.

On fit le tour du palais habité actuellement par le Guison-Tamba; cet édifice est tellement vénéré des Mongols que, dès qu'ils en approchent, ils se prosternent devant ses remparts, la tête dans la poussière ou dans la boue. Le palais est entouré d'une vaste enceinte de murs en albâtre, couronnés de festons de la forme la plus élégante, c'est-à-dire qu'ils se composent de colonnes surmontées d'animaux sculptés, et reliées ensemble par des murailles, dont le chaperon couvert de tuiles dorées forme un demi-cercle irrégulier.

Par ces brèches artificielles, on aperçoit le vaste parc qui entoure le palais avec ses arbres centenaires, ses eaux aménagées dans des bassins en rocaille, ses statues, ses escaliers de marbre, et les milliers de cellules des lamas qui sont venus adorer le Dieu vivant, et qui ont la permission de demeurer dans l'enceinte sacrée. Le palais lui-même, d'une architecture grandiose, est en pierre d'albâtre, et les toitures chinoises de ses coupoles, de ses kiosques, de ses clochetons sont également couvertes en tuiles dorées.

Autour s'étend un dédale de petites rues, formées par les palissades en sapin qui entourent les tentes de chaque famille; quelques Khalkhas ont cependant imité les Russes, et commencent à se bâtir des baraques fixes. Des bouleaux, des peupliers, des saules pleureurs ombragent toutes les habitations, et donnent à ce quartier un aspect pittoresque et agréable; en revanche, qui pourrait peindre la saleté de ces ruelles encombrées d'immondices et d'ordures sans nom, dont les tas montent jusqu'au haut des palissades, et servent de garde-manger aux porcs et aux chiens errants!

On gagna ensuite la ville haute par une rue plus large

et mieux entretenue, coupée de distance en distance par de vastes places plantées. Une nombreuse population s'y pressait; des milliers de lamas jaunes et rouges suivaient à cheval, attirés par la curiosité, tandis qu'une escorte de Cosaques précédait les voyageurs; les femmes au costume bariolé, aux longues tresses pendant sur les épaules, les petits enfants tout nus, des vieux lamas à la tête rasée et aux vêtements sordides, des pâtres habillés de manteaux en jonc, sortaient de leur tente pour voir passer ce brillant cortége.

Le boulevard d'Ourga, qui monte la colline en tournant en pente douce, est couronné par l'ancien palais placé exactement à son point culminant; il paraît encore plus vaste que le précédent, mais l'architecture et la distribution en sont semblables, l'usage étant si puissant dans ces pays de l'extrême Orient, qu'on bâtit pendant des siècles sur le même modèle les édifices consacrés au même usage. Vu d'en bas, il ressemble à un tabernacle immense, dont les tentes, placées en lignes horizontales sur le penchant de la colline, formeraient les degrés. La cause qui a fait abandonner récemment ce palais, situé dans une position plus dominante et en même temps plus pittoresque, ne laisse pas que d'être bizarre : son assiette élevée au milieu d'une large vallée l'exposait à être frappé souvent de la foudre, les orages qui suivent le cours de la Toula venant s'arrêter aux aiguilles et aux clochetons de ses dômes. Un événement de ce genre ayant eu lieu en 1844, et le tonnerre, sans respect pour ces lieux saints, ayant bouleversé les appartements de Guison-Tamba qui eut une peur effroyable, malgré sa qualité de Dieu vivant, et qui ne se crut pas suffisamment protégé par sa confraternité avec le Dieu du ciel, on choisit une nouvelle enceinte entre les deux collines dans un endroit abrité, et, grâce à l'affluence des fidèles qui vinrent apporter à l'envi leurs dons et leurs bras, le nouveau palais fut élevé en dix ans.

Dix mille curieux au moins suivirent les voyageurs

pendant cette promenade dans la ville, mais à distance, sans bruit, et avec une attitude respectueuse : qu'aurait-ce donc été si une grande partie de la population n'eût été absente, attirée dans les prairies des steppes par les gras pâturages, où chacun mène ses troupeaux pendant les trois mois d'été ! A l'automne un grand nombre d'habitants reviennent dans la ville. Au reste, dans cette capitale des peuples pasteurs, la population varie à l'infini, suivant le caprice des Khalkhas, qui vont et viennent, poussant leurs excursions jusqu'à deux et trois cents lieues, quand les fêtes de la ville les fatiguent, et que les appelle la grande voix du désert, si puissante sur l'imagination de ces enfants de la nature.

Au mois de septembre suivant, trois mois après le passage du ministre de France, devait se célébrer une grande fête trisannuelle, à laquelle sont tenus de se rendre non-seulement tous les lamas, mais encore des députations de toutes les tribus de la Mongolie : c'est une sorte de carnaval religieux, où chacun revêt ses plus beaux habits, où on voit apparaître dans des carrousels dix mille chevaux caparaçonnés d'or et d'argent, où les tournois, dans lesquels luttent à armes courtoises avec la lance et le sabre les princes et les nobles, succèdent aux pompes religieuses et aux représentations théâtrales.

Pendant ce temps tous les grands tiennent table ouverte, faisant tuer chaque jour les bœufs et les chevaux dont ils ont amené des troupeaux pour leur consommation ; ce sont des festins continuels, des libations interminables de thé et de vin de riz ! Les pauvres pèlerins, les voyageurs chinois qui regagnent leur patrie, les Upitadze ou Tartares aux peaux de poissons venus des rives de l'Amour, les Torgats descendus des montagnes saintes de Bokte-oula, les Mandchous du Songari, les Thibétains, les Péboums de l'Himalaya montés sur leurs bœufs à longs poils, tous dévots bouddhistes, attirés par le désir de faire leur salut, s'y coudoient avec les mahométans Kirghis, ou Turcomans,

et les chrétiens de Sibérie. C'est alors un mouvement continuel de pavillons, de tentes qui se déploient, de chameaux, de yacks, de mulets, de traîneaux, de voitures, de voyageurs à pied et à cheval qui partent ou arrivent en mille bizarres équipages. D'après l'évaluation du vice-consul, Ourga contient alors une population de deux cent mille âmes, et il s'y fait en un mois un trafic de plus de cent millions, dont la totalité est absorbée par les négociants russes et chinois.

Telle est l'importance commerciale de cette ville située au milieu d'immenses déserts, grande étape qui relie la Sibérie à la Chine et aux pays musulmans du centre de l'Asie.



CHAPITRE XXI.

LE PAYS DES KHALKHAS.

Topographie de la Mongolie. — Suzeraineté de la cour de Pékin. — Indépendance des Mongols septentrionaux. — Lutte de l'influence russe et de l'influence chinoise. — Les lamas et les hommes noirs. — Gentilshommes ou taïtsi. — Puissance dù Guison-Tamba ou Lama roi. — Force militaire des Khalkhas. — Mœurs, industrie et commerce. — Le thé en briques. — Départ d'Ourga. — Brutalité des Cosaques. — Dame russe abandonnée dans le désert. — Dévotions des Mongols.— Gorges et forêts peuplées de bêtes féroces et d'oiseaux de proie. — Entrevue avec un riche Khalkha. —Visite à sa tente. — Grande forêt de pins. — Arrivée à Guilanor, dernière station de Mongolie.

La Mongolie s'étend du quarantième au cinquantième degré de latitude, et du quatre-vingt-cinquième au cent vingtième degré de longitude. Bornée par la Mandchourie à l'est, par la Chine au sud et au sud-ouest, par la Sibérie au nord, elle est séparée à l'ouest de la Dzoungarie et du pays de Thian-chan-pelou par les monts Altaï.

Cette immense contrée, qui occupe une partie du plateau central de l'Asie, peut se diviser en deux zones séparées par les destinées politiques, comme par le sol et les productions : celle du sud, la Mongolie méridionale, entièrement aride ou du moins dénuée d'eau et de végétation, est habitée sur la frontière de Chine, où s'étendent

les gras pâturages de la Terre des Herbes, par de nombreuses peuplades d'origine mongole, telles que les Ortous, les Barraïn, les Mao-ming, directement tributaires de l'empire chinois, auquel elles doivent le service militaire, des chevaux et des bêtes à corne ; leurs rois et leurs princes, héréditaires, mais soumis à la bonne volonté de la cour de Pékin qui peut les détrôner par décret, sont tenus d'aller faire tous les ans un voyage dans cette capitale, pour y présenter leurs tributs et leurs hommages au Fils du Ciel. Séparés du pays des Khalkhas par le grand désert de Gobi, qu'il faut dix jours de marche pour traverser dans ses parties les plus étroites, les Mongols méridionaux sont rattachés à ceux-ci plutôt par les liens religieux que par des rapports politiques.

La zone du nord, entièrement occupée par les tribus khalkas, jouit d'une abondance et d'une fertilité extraordinaires : hautes montagnes, grands lacs, fleuves puissants, forêts et pâturages admirables, mines de houille, d'argent et de cuivre, toutes les richesses naturelles sont accumulées dans ce beau pays, qui a l'avantage en même temps d'être situé en plein climat tempéré, sous un ciel plus clément que celui de la Sibérie, sur laquelle il l'emporte sous tous les rapports. Les Khalkhas reconnaissent la suzeraineté morale de l'empereur de la Chine, le Khan de tous les Tartares, l'héritier du pouvoir des fils de Gengis-Khan, le grand Mandchou qui règne sur la contrée du milieu, mais là s'arrête leur soumission; ils ne payent point de tributs, ne subissent aucune corvée et sont par le fait indépendants.

Les Russes, qui sont leurs plus proches voisins, jettent depuis longtemps un regard de convoitise sur cette proie magnifique, et leur influence militaire y gagne de plus en plus ce qu'y perdent la ruse et l'astuce des diplomates et des négociants chinois; il est croyable qu'un jour ce pays, dont le gouvernement est un mélange inouï de féodalité et de théocratie, où cent petits princes se partagent

le pouvoir, tombera presque sans résistance dans les mains de la Russie, et que le grand désert de Gobi, qui forme une limite géographique naturelle, deviendra la frontière des deux empires russes et chinois.

Les Khalkhas sont divisés en deux castes, les lamas ou prêtres bouddhistes, et les hommes noirs, *Chara-houmoun* ou séculiers, ainsi nommés parce qu'ils laissent croître leurs cheveux : à condition de passer une année dans un couvent, d'apprendre par cœur quelques versets sacrés, de se raser la tête et de porter un bonnet jaune, est lama qui veut; aussi la moitié de la nation appartient elle à cette caste, et trouve-t-on des lamas défroqués qui font tous les métiers, bergers, courriers, chasseurs, etc. Parmi les hommes noirs il existe une véritable aristocratie, celle des *taïtsi* ou gentilshommes, appartenant à des familles alliées aux princes, ou descendant de Gengis-Khan; ces *taïtsi* vivent en pasteurs comme les autres Khalkhas, et sont souvent très-pauvres, mais c'est seulement parmi eux que peuvent être choisis les chefs des tribus nommés à l'élection. Tous ces roitelets doivent hommage et sont vassaux du lama roi, du Guison-Tamba d'Ourga.

Le Guison-Tamba est une des incarnations divines admises par les bouddhistes, c'est-à-dire que Bouddha naît dans le corps d'un enfant, et vient habiter parmi les hommes pour leur apporter le salut et la perfection. Le grand lama, le Talé lama de *L'hassâ*, au Thibet, est le prince de cette hiérarchie de dieux vivants, dont le Guison-Tamba est un des grands dignitaires. Celui-ci, véritable souverain de la Mongolie, entouré de l'inviolabilité mystérieuse qui le protége, rend par l'entremise de ses conseillers des lois et des décrets qui sont exécutés aussitôt par les princes séculiers. Rien ne saurait peindre le respect, l'adoration qu'ont les Mongols pour leur dieu vivant et *éternel*, car, lorsqu'il est mort, on va le chercher dans la terre sainte au Thibet, où il a bien soin de se

métempsycoser dans le corps d'un jeune enfant, qui annonce sa mission divine par les miracles qu'il accomplit dès sa naissance.

Ce fanatisme religieux pourrait rendre les Mongols fort redoutables, si la place de Guison-Tamba était exercée par un esprit ambitieux : en 1839, celui qui régnait à Ourga voulut rendre visite à l'empereur de la Chine Kao-Kouang; aussitôt qu'il se fut mis en marche, toutes les tribus de la Tartarie s'ébranlèrent, une foule innombrable portant des offrandes accourut sur son passage, et si le Guison-Tamba l'eût voulu, il eût pu entrer à Pékin avec un cortége de cent mille hommes prêts à obéir aveuglément à ses volontés. La cour impériale effrayée lui envoya ses plus habiles diplomates, et obtint qu'il se fît accompagner seulement d'une garde de trois mille lamas.

Les Khalkhas pourraient armer au moins cinquante mille cavaliers, ce qui ferait une force redoutable, si leur organisation militaire était en rapport avec leur bravoure; leurs armes sont exécrables : ce sont de mauvais sabres chinois à deux tranchants, en scie ou en spirale, des piques courtes, des flèches, et enfin des fusils à mèche munis de culasses affectant les formes les plus bizarres; pour armes défensives, ils ont des boucliers garnis de lames de cuivre, et des cottes de mail en fil de fer. Depuis un temps immémorial chaque famille fait de la poudre pour son usage, et on rencontre souvent dans les tentes des femmes et des enfants occupés à broyer le charbon et le salpêtre; cette poudre a si peu de force qu'une balle lancée par le fusil d'un chasseur khalkha ne saurait tuer un cerf à vingt pas[1]. Leur organisation militaire est nulle : la longue paix dont ils ont joui, l'influence du gouvernement sacerdotal qui les gouverne leur ont fait

1. Il en fut de même à la bataille de Pali-kia-o, où des soldats de l'armée alliée reçurent à courte portée des balles lancées par les fusils des Tartares de la garde, sans que le drap de leurs uniformes en fût même traversé.

perdre les habitudes guerrières, et telle est la sécurité dont on jouit en Mongolie, que personne n'y porte d'armes en voyage, car il est sans exémple qu'on soit attaqué, sauf aux frontières occidentales habitées par les pillards khirgis et turcomans.

Rien n'égale la parfaite quiétude dans laquelle s'écoule la vie d'un nomade khalkha! Le matin il décroche le fouet suspendu au-dessus de sa porte, monte sur un cheval toujours sellé qui passe la nuit attaché à un poteau à l'entrée de sa tente, fait la revue de ses troupeaux, s'élance sur la piste de l'animal qui s'est trop éloigné pendant la nuit, et, quand il l'a repris, interroge l'horizon pour découvrir la fumée de quelque campement, où la silhouette d'un voyageur avec qui il ira causer et s'entretenir de ce qu'il a vu et de ceux qu'il a rencontrés. Au retour il s'accroupit pour le reste de la journée dans sa tente, dormant, buvant du thé au lait, et fumant sa pipe, tandis que ses femmes puisent de l'eau, traient les vaches, vont ramasser des argols pour le chauffage, préparent le fromage pour la nourriture, la laine et les peaux d'animaux pour les vêtements et les chaussures de la famille.

Les Khalkhas, hospitaliers et sobres, ont toutes les qualités de la race jaune, dont ils ont gardé les vertus primitives sans prendre les vices de la civilisation, mais en revanche ils n'ont ni industrie, ni commerce : des étoffes de feutre, des peaux et des cuirs mal tannés, quelques ouvrages de broderie sont tout ce qu'ils produisent.

Le commerce se borne à un échange de matières premières, où le Mongol peu défiant et timide est complétement volé par les marchands russes et chinois.

Leur monnaie est fort singulière : tous les payements s'effectuent au moyen de thés en briques, dont cinq briques équivalent environ à une once d'argent de Chine. Après le laitage, le thé joue le rôle le plus important dans l'alimentation de ces peuples qui ne sauraient s'en passer.

Les Chinois qui fabriquent le thé vert exprès pour les Européens, quoiqu'ils ne veuillent à aucun prix l'employer pour eux-mêmes, font du thé en briques pour les Mongols avec les feuilles les plus grossières et les branches mêmes de ce précieux arbuste, qui, pressées et coagulées dans un moule, prennent la forme et l'épaisseur des briques de terre cuite destinées à leurs constructions. Les Sibériens pauvres consomment aussi ce thé à bon marché, qui est beaucoup moins agréable que l'autre, mais qui, mêlé avec du lait et de la farine d'orge, forme une bouillie épaisse et nourrissante appelée *Pan-tan*, dont le goût est supportable et l'usage général dans tout le pays.

En résumé, on peut dire de ces peuples primitifs que leurs troupeaux suffisent entièrement à leurs besoins qui sont fort bornés, et que leur vie est la plus libre et la moins agitée qui soit au monde : un pèlerinage à une sainte lamaserie, hantée par Bouddha dans ses pérégrinations mystérieuses, la visite de quelques lamas voyageurs, appartenant à la classe des *tolholos* ou *trouvères*, qui payent l'hospitalité généreuse qu'ils reçoivent sous la tente par des chants où ils célèbrent les hauts faits des héros, ancêtres de leur race, une excursion à Ourga ou aux frontières de Chine pour acheter des objets manufacturés, un mariage qui n'est, comme chez les patriarches bibliques, qu'un marché où la fille est vendue par son père au plus offrant, mais qui donne lieu à des réjouissances de huit jours, accompagnées de débauches de viande grasse, de tabac et d'eau-de-vie de riz, un enterrement enfin dont les cérémonies funèbres, analogues à celles des Chinois, amènent de longs festins et le massacre de nombreuses vaches, chèvres et moutons pour la nourriture des invités ; tels sont les seuls événements qui interrompent cette existence calme et contemplative du pasteur khalkha, qui a devant lui cent mille lieues carrées, dont il est le roi, et où il peut aller camper çà et là, suivant les

caprices de sa fantaisie, avec sa famille et ses troupeaux.

Un homme de génie, Fourier, a soutenu que la vie des peuples pasteurs était plus près de l'état de perfection auquel il prétendait, que l'homme devait atteindre un jour, que celle des peuples civilisés avec tous les besoins et toutes les passions factices qu'ils se sont créés. Qui sait si Fourier n'a pas eu raison?

[1] « Ma santé s'étant suffisamment améliorée pendant les cinq ou six jours de repos que j'avais goûtés à Ourga, je fixai le départ au 12 juin à midi : ce fut avec un vif déplaisir que nous nous vîmes réduits à reprendre les charrettes chinoises et l'attelage à la mongole, mais il fallait faire contre fortune bon cœur, et se résigner au seul moyen de transport qui fût à notre disposition. Le vice-consul, M. Schechmaroff, nous accompagna cette première journée avec une escorte de Cosaques, chargée de nous faire honneur à la sortie de la ville. J'ai eu le plaisir cette fois d'apercevoir le Guison-Tamba en passant sous les murs de son palais; il n'avait pu résister à la curiosité de voir les étrangers qui visitaient la ville, et s'était transporté sur une terrasse de son parc d'où, entouré de tous les grands prêtres, il daigna jeter un coup d'œil sur nous autres pauvres humains : ce Dieu vivant en personne était un enfant de treize à quatorze ans, au corps débile, aux traits amaigris, dont la figure rappelait plutôt le type régulier des Indous que le masque cahoté des Mongols. Son costume ressemblait d'une manière frappante à celui de nos évêques catholiques : il avait sur la tête une mitre jaune, ses épaules étaient recouvertes d'une chappe en soie violette, chamarrée d'or et retenue sur la poitrine par une agrafe de turquoise, enfin il portait dans la main droite un long bâton en forme de crosse; son entourage était également vêtu d'étoffes de brocart de soie, lamées

1. Extrait d'une lettre de Mme de Bourboulon.

d'or et d'argent, et des serviteurs lamas entouraient ce groupe sacré, tenant d'une main des cravaches en cuir noir pour écarter les profanes, agitant de l'autre des sonnettes pour appeler la foule au recueillement.

« En effet, les milliers de curieux qui nous avaient suivis, se précipitèrent le front dans la poussière, tandis que nos voitures défilaient au grand galop, et que nos Cosaques, sans respect pour la majesté divine et royale, ne daignaient même pas faire le salut militaire.

« Une violente altercation, qui eut lieu quelques heures plus tard, me donna idée du sans gêne avec lequel les Russes traitent les pacifiques Mongols : l'interprète de Mme de Baluseck, Gomboë, qui parlant bien le Russe et, ayant adopté le costume et les habitudes de ses maîtres, avait toute l'insolence d'un parvenu, se mit à rouer de coups un des postillons khalkhas de l'attelage de mon mari; ce malheureux n'avait pu contenir son cheval, et avait failli accrocher la calèche où j'étais avec Mme de Baluseck. M. de Bourboulon qui ne pouvait assister de sang-froid à de pareilles violences, s'emporta contre Gomboë et lui ordonna de cesser ses brutalités, mais celui-ci ne pouvant comprendre ce qu'on lui disait, et n'étant pas bien sûr qu'on ne lui ordonnât pas de frapper plus fort, resta la main levée, jusqu'à ce que le médecin russe s'entremit et lui fit comprendre que ses brutalités déplaisaient.

« Ces malheureux Mongols se laissent battre avec une placidité sans égale; on dirait qu'ils sont faits pour cela! Cependant, une autre fois, un Cosaque ayant frappé un des cavaliers de notre attelage, celui-ci, officier à globule bleu qui s'était offert volontairement pour faire le service de postillon, se retourna avec indignation, jeta un regard de menace au Cosaque, et lâchant la barre d'attelage, ce qui fit *mouiller* subitement la calèche, piqua des deux à travers la steppe où il disparut.

« Le chemin que nous suivons est accidenté, monta-

gneux, et semé çà et là de rochers qui rendent le passage difficile. A *Kouï*, où nous déjeunâmes, l'officier de Cosaques nous quitta avec ses hommes pour retourner à Ourga; M. Schechmaroff voulut absolument nous conduire à la station de *Bourgaltaï*, où nous devions passer la nuit. Nos tentes y étaient préparées d'avance, et nous n'eûmes plus qu'à nous coucher, lorsque nous y arrivâmes à la nuit tombante.

« J'assistai, le lendemain matin, à une scène émouvante qui me fit faire de tristes retours sur ma propre position : la femme d'un pharmacien russe de *Kiâhta*, atteinte à Ourga d'une grave maladie nerveuse, avait voulu profiter de notre passage pour retourner en Sibérie sous notre protection. Au moment de partir de *Bourgaltaï*, son état devint si inquiétant qu'il fallut la laisser dans une tente à la discrétion des Mongols, avec un Cosaque pour garde-malade; je lui ai porté quelques provisions, des briques de thé et du sucre, et n'ai voulu partir qu'après m'être assurée qu'il n'y avait pas de péril imminent, et qu'elle ne courait aucun danger d'être attaquée et dévalisée dans ces solitudes. Quelle affreuse position pour une Européenne, que d'être abandonnée dans ce désert aux mains de gens grossiers avec des crises nerveuses épouvantables! Il est vrai que ces femmes sibériennes, habituées à voyager avec leurs maris, sont endurcies à toutes les épreuves de la vie aventureuse, qu'elles n'ont peur de rien, et savent se faire obéir des Mongols, en leur en imposant par leur caractère viril. Cette triste aventure ne m'en a pas moins serré le cœur pendant quelques jours! »

Le 13 juin, on quitta *Bourgaltai* à huit heures du matin, et on redescendit dans la vallée de la Toula, devenue large et majestueuse par sa réunion avec les rivières *Karouka* et *Orkan*, qui prennent toutes deux leur source dans les monts Kou-kou-Daba.

Le chemin suivit pendant une partie de la journée les bords du fleuve, mais peu avant *Haragol*, qui était la sta-

tion indiquée pour coucher, on rentra dans les montagnes qu'on ne devait plus quitter jusqu'a *Kiâhta*.

Dans un passage difficile barré par une ceinture de rochers, où tout le monde dut mettre pied à terre, les Mongols s'empressèrent de faire leur dévotion devant un *Obo*, célèbre dans tout le pays par sa sainteté. Celui-ci se composait de deux énormes blocs de pierres levées, grossièrement sculptées, afin de représenter l'image de Bouddha. On arrivait par des degrés taillés en plein rochers jusqu'au pied de l'*Obo*, où se trouvait scellée une vaste urne de granit pour brûler de l'encens ; un grand nombre de perches, couvertes de chiffons, de papiers, de banderoles avec des prières imprimées, avaient été disposées autour, de façon à recevoir les offrandes des dévots, qui y attachent quelquefois des bourses avec de l'argent, et même des objets en métaux précieux. Les gens de l'escorte se contentèrent de s'y prosterner humblement, et de couper chacun un petit morceau de leurs pelisses qu'ils nouèrent aux perches en guise d'ex-voto. Les Mongols sont dévots, superstitieux et aussi attachés aux pratiques extérieures que les Chinois le sont peu : à Pékin, les lamaseries regorgent de richesses, tandis que les bonzes sont réduits à mendier. Les *Obos* ne sont autre chose que des autels en plein air, consacrés par des lamas célèbres ; il ne se passait guère de journée dans la Terre des Herbes et le désert de Gobi, que les voyageurs ne rencontrassent de ces buttes de terre sainte, décorées de branches de bois mort et de loques ; tout fidèle boudhiste est tenu d'y faire en passant sa prière : aussi, chaque soir à la couchée, les Mongols d'escorte se réunissaient-ils devant un *obo* provisoire, pour psalmodier les louanges de la Triade Divine en cantiques, dont le rhythme lent et grandiose ne laissait pas que de produire un effet imposant au milieu du silence du désert.

A mesure qu'on approche des monts Bakka-Oula, le chemin devient plus impraticable : entre *Baingol* et *Our-*

moukté, les voyageurs s'enfoncèrent dans des gorges pittoresques et profondes, couronnées de forêts de bouleaux, et arrosées par une foule de torrents qui forment des cascades de la plus grande beauté. Des blocs de rochers noirs et pourpres, tachetés d'un rouge extrêmement vif provenant des infiltrations ferrugineuses, barraient le passage ; il fallut en plusieurs circonstances soulever les charrettes à force de bras, ce qui fit perdre un temps considérable. Le pays est magnifique : d'immenses forêts vierges couvrent toutes les pentes des montagnes ; les arbres séculaires, déracinés par les orages ou brisés par la foudre, jonchent le sol qu'ils couvrent de leurs débris ; une mousse aussi blanche que de l'argent s'enracine aux branches des vieux sapins, d'où elle pend jusqu'à terre en longs festons. Cette plante parasite, qui atteint les proportions des plus grandes lianes, fait un effet merveilleux parmi le feuillage sombre des forêts d'arbres verts ; on dirait que ces arbres géants se sont tous couverts de longues barbes blanches ! Le marbre noir veiné de vert et de rose, le porphyre, les pierres d'agate, le granit incrusté de mica étincelant comme des diamants, forment la parure des montagnes bigarrées de mille couleurs : on y trouva aussi une grande variété de pierres précieuses, des sardoines, des onyx, des lapis, des topazes, des chalcédoines et des améthystes, qui, mal taillées il est vrai, se vendent à un prix très-modique chez les brocanteurs chinois d'Ourga.

La station de *Kouïtoun*, à laquelle on arriva vers quatre heures du soir, est située au centre des monts Bakka-Oula par huit cents mètres d'altitude environ. Ces hautes montagnes subissent là une forte dépression, et le passage qu'elles y laissent est analogue aux cols qu'on rencontre au milieu des Alpes.

A la lisière des forêts, on voit une ceinture de pâturages, où paissent des troupeaux de vaches appartenant à un *aoul* khalkha établi dans le voisinage. Ces pauvres gens perdaient journellement des animaux dévorés par les

loups, les ours, et, prétendaient-ils, par un tigre établi dans une gorge impénétrable, dont il sortait chaque nuit pour emporter un bœuf ou un cheval; effrayés des ravages exercés par ce terrible voisin qu'ils n'osaient pas attaquer, les Khalkhas se préparaient à émigrer vers des régions plus tranquilles. Ces forêts servent en effet de repaire aux bêtes fauves de la contrée : les ours y sont très-multipliés, les loups y errent par bandes nombreuses, ainsi que les sangliers dont on voit partout les traces sur la terre fouillée; des moufflons, des bouquetins, une grande espèce de cerf appelée *mara*, des chevreuils, des antilopes, et enfin le chevrotin porte-musc, si recherché pour sa bourse à parfums, y vivent avec les bêtes féroces qui leur font une guerre acharnée.

Entre *Kouïtoun* et *Iro*, dans un profond ravin, où coule un torrent que l'on côtoya, une nuée de vautours griffons et barbus, perchés sur les carcasses de chevaux abandonnés, se disputaient avidement les lambeaux de chair qu'ils arrachaient en fouillant leur proie : un grand aigle harpie planait au-dessus de ces oiseaux gloutons, emplissant de son immense envergure toute la largeur du ravin, au fond duquel ses ailes dessinaient une silhouette gigantesque ; il s'abaissait peu à peu en tournoyant, et les vautours inquiets dressaient leurs cous pelés en voyant s'approcher le roi des airs : soudain il fondit sur eux comme une flèche, il y eut un cliquetis d'ailes et de becs entre-choqués, puis les pillards, malgré leur nombre, malgré leur force, s'enfuirent honteusement, sans avoir essayé de lutter, laissant la harpie maîtresse de la proie convoitée ; celle-ci, perchée sur les cadavres, regarda fièrement passer les voitures de l'escorte qui roulaient sur les rochers au-dessus de sa tête !

Il fallut descendre par des côtes abruptes pour arriver à la station d'*Iro*, qu'on atteignit seulement à la nuit, non sans éprouver quelque appréhension des bêtes féroces, dont on avait entendu parler toute la journée.

« *Iro* [1], où j'ai pu recommencer à prendre des notes, est situé dans une magnifique vallée plus large et plus riche encore que celle d'Ourga : la rivière Toula y forme mille méandres au milieu des verts pâturages ; un grand nombre de *yourtes* disséminées dans la prairie, composent l'*aoul* [2], ou le campement d'une tribu khalkha d'une certaine importance, commandée par un *taïtsi* qui se fait gloire de descendre de Gengis-Khan. Il était alors absent avec une partie de ses sujets, ce qui nous dispensa de la visite et de l'hospitalité qu'il nous aurait certainement offerte. Cependant, comme nous ne devions partir qu'assez tard, à cause de réparations à faire aux voitures et de nouveaux arrangements pour les relais, je suis allée me promener à pied jusqu'aux *yourtes* [2] des Mongols, trop bien gardées au goût des visiteurs, car d'énormes chiens s'élancèrent de toute part à mes trousses, et je suis heureuse de n'avoir pas cédé à l'envie de sortir seule, ne sachant pas comment je me serais tirée d'affaire. Leurs aboiements furieux firent accourir le maître de céans, grand vieillard de soixante-dix ans environ, et, tandis qu'il imposait silence à ses chiens avec des éclats de voix renforcés de coups de fouet, de toutes les tentes je vis sortir des têtes curieuses, appartenant à des femmes ou à des enfants qui me regardaient avec de grands yeux ébahis. Voulant exprimer ma gratitude à mon libérateur autrement que par signes, et personne de nous ne sachant le mongol, j'eus l'idée de le saluer en inclinant la tête du mot *mendou* que j'entendais prononcer sans cesse par mes postillons ; l'effet en fut immédiat et merveilleux : le vieillard, me rendant une profonde inclination, m'invita

1. Nous reprenons ici le carnet de Mme de Bourboulon, qui va nous guider jusqu'à la fin du voyage.

2. On appelle *yourte* la réunion de tentes formant l'habitation d'une famille ; un certain nombre de yourtes compose un *aoul*, ou pour mieux dire une ville de tentes.

par une pantomime animée à venir me reposer dans sa tente, et à accepter le thé hospitalier.

« J'avais le désir depuis longtemps de visiter un intérieur mongol et je suivis avec plaisir mon interlocuteur.

« L'hospitalité est la vertu des pasteurs : elle est sans limite chez les Khalkhas, où l'étranger peut et doit aller s'asseoir dans la tente à la droite du chef de famille, non-seulement sans y être prié, mais encore sans prononcer une parole, tandis que les femmes, attentives à ses moindres gestes, s'empressent de lui offrir tout ce qu'il désire et tout ce qu'on possède.

« Je n'étais pas sans quelque appréhension en pénétrant dans cette demeure, car on m'avait donné des détails à faire frémir sur la malpropreté et sur la vermine qui y pullulait ; d'un autre côté, l'appareil imposant de la *yourte*, dont les dômes en feutre gris presque neufs étaient surmontés d'une grande flamme en soie écarlate, et l'élégance relative de mon hôte me rassuraient un peu. J'ai déjà dit qu'il paraissait avoir soixante-dix ans : il était très-brun de peau, avait les yeux fort vifs, mais *bridés*, les cheveux gris, le nez camus ; un long kalat de soie bleue foncée boutonné sur la poitrine, une ceinture rouge à boucle d'argent, des bottes écarlates à hauts talons et un bonnet en peaux de martres composaient son costume, assez somptueux pour que je fusse en droit de croire qu'il avait fait toilette pour me recevoir, ou du moins que c'était un personnage important.

« Il me précédait pour me montrer la route, et, en passant la porte, je dus imiter son mouvement, c'est-à-dire lever le pied et baisser la tête, ce qui est fort incommode quand on n'en a pas l'habitude, et ce qui résulte du peu de hauteur des portes accru encore par le seuil élevé qui les garantit des eaux pluviales.

« Me voilà donc chez mon vieux Khalkha, et je ne sais qui était le plus étonné de moi qui m'y trouvais ou de lui qui m'y recevait ? La première sensation que je reçus en

entrant fut celle d'une odeur pénétrante de victuailles, lait aigri et gras de mouton, qui me monta à la gorge et me fit tousser : ces braves gens méritent bien le nom de Tartares puants que leur donnent les Chinois !

« L'intérieur de la tente était élégant, quoique sale : un épais tapis de feutre couvrait le sol ; au milieu sur le foyer était un trépied en bronze, supportant un chaudron de cuivre en forme de cloche où bouillait la soupe au thé ; plusieurs urnes en terre cuite, rangées dans un coin, contenaient du lait, du beurre et de l'eau ; des vases en cuivre pleins de farine, de briques de thé et de millet, décoraient l'autre côté ; enfin à la charpente de la tente étaient clouées des cornes de bouc, de cerf, d'antilope, auxquelles était suspendue une foule de menus objets, des boîtes contenant des bijoux, des tapis de feutre, des pièces d'étoffes de soie, des blagues et des bourses brodées, à côté de quartiers de viande saignante de bœuf et de mouton, de vessies pleines de beurre et de fromages de brebis, et de vieilles armes rouillées, arcs, flèches, lances, fusils à mèche. L'ameublement était plus complet que celui des Mongols vulgaires ; on y sentait la recherche du confortable et le goût de la superfluité : il y avait un canapé garni aux deux bouts d'oreillers en crin, et recouvert d'un drap rouge brodé en soie ; des incrustations de nacre, des plaques de cuivre ciselé, et surtout la forme de cet étrange meuble qui avait l'air d'un bateau, en auraient fait un objet du plus haut prix pour un amateur de bric à brac. On ne voit pas de ces meubles en Chine ; les Mongols sont actuellement trop peu industrieux pour en fabriquer de semblables : qui peut deviner l'origine de celui-ci qui paraissait fort antique ? Il y avait aussi une armoire avec des pieds sculptés, soigneusement fermée, mais formant étagère, sur laquelle étaient exposées les mille bagatelles de la toilette féminine, et deux petites tables carrées servant d'autel pour les dieux domestiques, c'est-à-dire supportant une statuette de Bouddha en bois doré,

entourée des livres sacrés reliés en soie jaune, et de neuf calices en cuivre pour faire les offrandes; les lits manquaient : on se contente de coucher sur le feutre épais de la tente, avec un oreiller en paille sous la tête.

« Mon attention, absorbée par la contemplation de cet ameublement bizarre, fut détournée alors par l'entrée de deux jeunes femmes en grande toilette, qui étaient sans doute les filles de mon hôte. Elles portaient des gilets en velours vert et rouge par-dessus une longue robe de soie violette tombant jusqu'aux pieds, qui étaient chaussés de bottines en cuir pourpre, ornées de verroteries : leur costume était du reste analogue à celui de leur père, sinon que leurs longs et beaux cheveux noirs étaient divisés en une multitude de petites tresses, entremêlées de rubans et de grains de corail.

« Cependant je commençais à être embarrassée de l'attitude qu'il me fallait garder, la tente se remplissait de monde, l'air raréfié devenait suffoquant, et après avoir fait le geste de tremper mes lèvres dans la tasse de thé épais et gras qu'on me présenta, je prononçai de nouveau avec solennité le mot *mendou*, et je sortis accompagnée des salutations de tous ces braves gens.

« La nouvelle de ma visite s'étant répandue, la porte de la tente était encombrée de curieux, entre autres d'enfants des deux sexes fort peu vêtus, car ils n'avaient d'autres vêtements que la boue rougeâtre où ils s'étaient roulés dans la mare voisine.

« Je regagnai rapidement notre campement : j'y voyais les voitures déjà attelées, et je craignais qu'on ne fût inquiet de moi, n'ayant pas prévenu de ma promenade matinale.

« En quittant *Iro*, on monte par des pentes douces sur un plateau élevé, qui sépare le bassin de la Toula de celui de la Sèlenga. Une vaste forêt de pins séculaires aussi droits et aussi hauts que les colonnes d'un temple, y forme un ombrage impénétrable. L'aspect en est lugubre ! Au

milieu d'une demi-obscurité on entend le sifflement du vent qui, arrêté par le feuillage épais, pousse des gémissements plaintifs; partout on voit la trace du feu qui a servi à abattre ces géants du règne végétal; d'immenses souches, brûlées et noircies par la fumée, apparaissent çà et là dans les clairières, semblables à des cadavres décomposés; les arbres abattus tournent vers le ciel leurs racines, qu'on prendrait pour de grands bras décharnés qui supplient. Nos voitures, forcées de faire des détours perpétuels, éprouvent à chaque instant des secousses affreuses, enfin l'air lourd et surchargé de vapeurs y dégage une odeur balsamique telle, que nous avons tous mal à la tête.

« Il nous faut deux heures pour franchir cette forêt qui a vingt-sept verstes de large, mais en la quittant nous sommes récompensés par le magnifique panorama qui vient frapper nos yeux : c'est la grande rivière Selenga qui roule ses flots verts parmi des paillettes de mica et de marbre blanc ! Une multitude d'îles plantées de bouleaux, de chênes et de saules, des ruisseaux torrentueux descendant en cascades parmi les rochers de la forêt où nous sommes, une autre rivière enfin qui vient mêler son cours à celui de la Selenga au milieu des monticules de sables amoncelés à leur confluent, décorent le premier plan de ce grand paysage noyé dans une brume vaporeuse, tandis qu'à l'horizon les hautes montagnes de la Sibérie se détachent en dentelures profondes d'un bleu sombre sur le bleu azuré du ciel. Au pied de ces montagnes, on distingue des aiguilles d'or qui reflètent les rayons du soleil : ce sont les clochetons, les flèches, les dômes dorés de la cathédrale de Kiâhta !

« Je ne saurais dépeindre la joie que j'ai éprouvée, en apercevant au sortir de ces sauvages forêts, le clocher d'une ville de Sibérie ; quoique nous en fussions encore à trois mille lieues, c'était la première étape de l'Europe !

« La vallée de la Selenga forme une plaine immense dans laquelle nous descendîmes, et où, après avoir passé

à gué deux ou trois petits cours d'eau, nous arrivâmes enfin à *Guilanor*, dernière station du pays des Khalkhas, et village bâti par quelques Russes, qui s'y sont établis pour faire le commerce. Là, nous attendaient des officiers venus de Kiâhta au-devant de nous avec des voitures et une escorte militaire.

« Désormais nous étions rentrés en pleine civilisation et nous avions couché pour la dernière fois sous la tente ! »



CHAPITRE XXII.

LA SIBÉRIE ORIENTALE, KIAHTA ET IRKOUTSK.

Arrivée à Kiâhta. — Aspect de la ville russe. — Service solennel dans la cathédrale grecque. — Compliment adressé par l'archimandrite. — Absence de lits dans les maisons sibériennes. — Hospitalité forcée. — Avaries survenues aux bateaux à vapeur du lac Baikal. — Embarquement sur des bateaux à voile. — Effroyable tempête pendant la nuit. — Village détruit par un tremblement de terre. — Magnifique panorama sur le lac Baïkal. — Réception officielle à Irkoutsk. — Description de cette ville. — Le chef des marchands. — Grand dîner de cent couverts. — Banquet et bal offerts aux soldats français. — Les exilés polonais et la police. — La ville de Kansk.

« Kiâhta, 18 juin.

« Tant de choses se sont passées pendant ces quatre jours que je n'ai pas eu un moment pour prendre des notes, mais je vais tâcher de réparer le temps perdu.

« Outre un officier d'artillerie, expédié par le gouverneur de *Kiâhta*, nous trouvâmes encore à la station de *Guilanor* l'aide de camp du gouverneur général de la Sibérie orientale, envoyé par lui pour nous complimenter et nous accompagner jusqu'à *Irkoutsk;* M. d'Ozeroff était venu l'année précédente à Pékin, où mon mari l'avait prié, en lui indiquant l'époque probable de notre arrivée, de vouloir bien acheter des voitures à son compte, et il

nous attendait à cette station avec trois tarentas, grandes chaises de poste à cinq et six chevaux, et des télégas, sorte de traîneaux à trois chevaux affectés au service des dépêches, qu'on avait mis généreusement à notre disposition.

« On me fit monter avec Mme de Baluseck dans une des tarentas, puis on partit à bride abattue pour nous faire honneur : la vaste plaine de *Guilanor* fuyait devant nous avec une rapidité vertigineuse; les roues sautaient avec un cliquetis formidable par-dessus les troncs d'arbres abattus et les rochers épars sur notre passage; il n'y avait pas de ressorts ! Nous ne pouvions ni respirer, ni parler, et, pour donner idée de la vitesse, les Cosaques à cheval de notre escorte parvenaient à peine à nous suivre au grand galop ! J'avoue que je voyais arriver avec plaisir les bourbiers où nous enfoncions jusqu'aux moyeux, et les gués de rivière, parce que là je pouvais reprendre haleine; ma compagne, plus habituée que moi aux cahots sibériens, mais plus effrayée de se noyer, se cramponnait alors aux accotoirs de la tarenta; ainsi chacune de nous payait à son tour tribut à la faiblesse féminine.

« Ce fut avec cet appareil imposant d'escorte, de bruits de clochettes, de claquements de fouets, que nous franchîmes en un tourbillon de voitures et de chevaux le pont de bois jeté sur une modeste rivière, qui sépare les deux immenses empires chinois et russe. Je remarquai alors qu'on rendait les honneurs militaires aux femmes des employés supérieurs comme à leurs maris.

« On nous conduisit directement à l'hôtel du gouverneur de *Kiâhta*, M. Despots Ienowich, qui a bien voulu nous céder ses appartements particuliers; par une galanterie toute russe, notre hôte, désirant nous laisser toutes nos aises, s'était organisé une chambre dans ses bureaux.

« Ce qui me frappe le plus ici, c'est la profusion des fleurs : dans les appartements, les escaliers, les boudoirs, de grandes caisses rangées symétriquement sont pleines de géraniums, de roses, de camélias; d'élégants pots en

porcelaine de Chine pendus aux plafonds laissent retomber au-dessus de nos têtes des gerbes, des festons de fleurs de cactus, de mamillaires aux corolles éclatantes; les maisons sont à vraiment parler des serres chaudes, où on est exposé à subir des migraines acharnées, quand on n'est pas habitué à ces parfums violents[1].

« *Kiâhta* se compose de trois villes, la ville chinoise ou *Mai-mai-tchen*, la ville russe et la ville officielle : *Mai-mai-tchen* (six mille habitants) est un entrepôt d'échange pour les draps, les fourrures, les soieries et le thé; nous n'avons pas envie, on le comprendra facilement, d'aller visiter cette ville qui excite chez les Européens venant de la Sibérie une curiosité excessive. On rencontre un grand nombre de négociants chinois dans la ville marchande russe (environ cinq cents âmes), qui est séparée de *Mai-mai-tchen* seulement par des palissades en bois gardées par des factionnaires; fatigués de la Chine, nous réservons tout notre empressement pour *Troïts-kosawsk*, la ville officielle qui contient dix mille habitants. *Troïts-kosawsk*, située dans une vallée qui suit la direction du nord au sud, et arrosée par un petit ruisseau, est régulièrement bâtie et présente l'aspect d'une ville européenne; les maisons construites en bois de sapin avec des fenêtres régulièrement percées, les monuments publics, le palais du gouverneur en style gréco-gothique avec architraves et colonnades, situé sur une grande place carrée, la maison de police placée en face, grand édifice qui en Sibérie est toujours surmonté d'une tour ronde formant observatoire, des églises nombreuses eu égard à la population, parmi lesquelles on remarque la cathédrale, décorée d'un dôme principal et de quatre clochetons avec croix et boules dorées, toutes les constructions enfin petites ou gran-

1. La passion des serres est générale en Russie, où les fleurs ne jouissent pas d'un été assez long pour s'épanouir en plein air. *Kiâhta*, quoique au sud de la Sibérie, est située par 50° 12′ de latitude, et 104° 10′ de longitude.

dioses, riches ou pauvres, sont invariablement blanchies à la chaux et badigeonnées de couleurs tendres, telles que le rose, le jaune serin et le bleu du ciel ; la cathédrale blanche et lilas a ses clochetons revêtus d'un splendide vert pomme, relevé par des arabesques plus foncées. Cet étalage de couleurs, qui rappelle un peu le goût chinois, donne un aspect de propreté et de fraîcheur à cette petite ville, qui a l'air d'être sortie tout d'une pièce du cerveau d'un architecte amoureux de l'idylle pastorale; en revanche, le paysage des alentours est triste, morose, sans verdure ; de hautes collines arides et nues, forment tout autour l'horizon de la ville, placée au fond d'une vallée en entonnoir.

« Nous sommes arrivés ici à cinq heures du soir; à peine avons-nous eu le temps de nous reconnaître qu'il a fallu accepter un grand dîner, donné en notre honneur par le gouverneur de la ville.

« Notre convoi de bagages étant en retard, j'y ai assisté en costume d'homme, jaquette, grand feutre gris, pantalon bouffant et bottes à l'écuyère ; je devais faire un singulier effet au milieu de toutes les dames Russes, habillées aux dernières modes de Paris avec des crinolines qui n'en finissaient plus ! Ce dîner fort bien servi et très-élégant s'est terminé par la présentation des personnes distinguées de la ville.

« Avant-hier dans une promenade que nous avons faite avec le gouverneur, ce fut encore la même chose ; poussés à la fois par la curiosité et par un sentiment de cordialité respectueuse, tous les riches marchands de la ville, ainsi que leurs femmes, vinrent nous présenter successivement leurs hommages. Ici l'argent ne joue qu'un rôle secondaire dans la considération publique, et le plus mince fonctionnaire se voit saluer humblement par des négociants ou des industriels dix fois millionnaires.

« Cette promenade a été charmante : j'admirais la popularité et la bonhomie du gouverneur qui allait partout,

parlant à tout le monde, s'inquiétant des affaires et de la santé de chacun de ses administrés. Ce chef suprême, ce représentant de l'empereur dans la province, où il n'a au-dessus de lui que le gouverneur général de la Sibérie orientale qui réside à Irkoutsk, paraissait faire le plus noble usage de son pouvoir absolu. Sous ses ordres directs se trouvent un officier commandant les troupes affectées au service local, un chef de police, en même temps administrateur de la ville ou préfet, et un commissaire des frontières, chargé de la surveillance des rapports internationaux; un chef ou capitaine des marchands, nommé à l'élection, complète l'administration d'une ville sibérienne; ce dernier, qui joue à la fois le rôle d'un maire et d'un juge de commerce, est fort écouté des autorités.

« Ce soir-là, il y eut aubade et concert d'instruments de cuivre donnés par les Cosaques à la Redoute, vaste jardin public, entouré de barrières blanches comme un hippodrome, avec de beaux arbres, une vaste pelouse et des ruisseaux d'eau vive sortant d'une fontaine en rocailles. Le concert se transforma bientôt en bal; le kiosque de la Redoute, qui est le rendez-vous général de la ville pendant les longues soirées d'été, s'ébranla sous les pieds de nombreux danseurs, et disparut dans un tourbillon de robes blanches, de colbachs, d'uniformes et d'habits noirs; rien n'y manquait, pas même la polka et le grave quadrille officiel; ce n'était pas la peine d'être à *Kiâhta* à quatre mille lieues de Paris!

« Presque toutes les dames parlent français; elles ont beaucoup d'aménité et d'instruction, ce qu'il faut attribuer au recrutement de la population par des familles d'exilés politiques, qui ont amené de prime abord l'urbanité et la politesse de la haute société russe au milieu de ces déserts. La Sibérie est plus policée que la vieille Russie: tant il est vrai qu'il est plus facile de plaquer la civilisation sur un pays neuf, que de rajeunir un vieux pays!

« Hier matin nous avons assisté à un service solennel dans la cathédrale grecque : l'intérieur en est d'une grande richesse ; le chœur est séparé de l'église par une grille à barreaux sculptés en losange avec des moulures en or et en argent ; l'autel lui-même est en argent massif, ainsi que plusieurs châsses qui contiennent des reliques ; le livre des Évangiles, relié en or et couvert de pierres précieuses, a coûté, dit-on, cent mille roubles. Cette profusion de métaux précieux s'explique par la richesse des mines sibériennes, et la ferveur religieuse des classes marchandes. Deux chœurs d'hommes et d'enfants placés des deux côtés de la nef se renvoyaient alternativement des hymnes en plein chant d'un effet admirable. Après la messe, l'archimandrite, en se retirant, adressa un compliment très-bien tourné au ministre de France, en lui disant que son passage par leur ville resterait dans le souvenir des habitants comme un événement historique ; le compliment était très-gracieux pour nous, mais le français de l'archimandrite laissait beaucoup à désirer.... Le pauvre prêtre avait fait de son mieux !

« Nous avons retrouvé ici la caravane de dix chameaux, expédiée de Pékin avec des vivres, du vin et les gros bagages ; tout cela nous sera inutile, les provisions de bouche étant abondantes et assez bon marché en Sibérie ; d'un autre côté, comme nous ne voulons pas traîner à notre suite une foule de ballots qui retarderaient sans nécessité la vitesse de notre voyage, nous avons fait vendre à vil prix le thé, le riz et les farines ; quant aux liqueurs et aux vins, fort chers ici comme toutes les denrées européennes, leur vente a un peu compensé la perte. Ce remaniement et cette simplification de nos bagages ont exigé beaucoup de temps ; enfin nous les avons fait partir sous la surveillance du sergent et des deux soldats, et sous la conduite d'un agent de la poste russe qui s'est chargé de les amener à *Irkoutsk* où ils attendront notre arrivée.... Nous-mêmes nous partons ce soir.

« En ce moment, faisant un retour sur ce voyage tranquillement accompli au milieu de populations à moitié sauvages et presque inconnues de l'Europe, sans aucune apparence de danger et avec la sécurité du touriste qui accomplit une promenade sur les bords du Rhin, mon âme tout entière remercie la Providence qui nous a guidés au milieu du désert, et, pleine de confiance, considère comme peu de chose les dix mille kilomètres qu'il nous reste à parcourir par terre d'une extrémité à l'autre de l'ancien continent ! »

« 25 juin, lac Baïkal, à bord d'une galiote.

« Je m'éveille, le jour naît à peine ; de légers flocons de vapeur blanche montent à la surface du lac, dont les eaux tranquilles sont ridées par la brise, et dont les contours disparaissent au loin dans la brume du matin. A travers les vitres de la tarenta où j'ai passé la nuit, logée à huit pieds au-dessus du pont, on ne voit rien du bâtiment, et on se croirait transporté par une puissance mystérieuse entre le ciel et l'eau ! L'absence de toute distraction est favorable, dit-on, aux élucubrations de l'esprit : il est bien temps, je crois, de mettre au courant mon carnet de route que j'ai négligé depuis une semaine.

« Je suis partie de *Kiâhta* le 18 au soir dans ma tarenta, accompagnée du gouverneur et de plusieurs habitants jusqu'à *Ost-Kiâhta*, où se trouve une belle maison de campagne appartenant à M. Despots Ienowich, qui voulut bien nous y offrir une collation d'adieu. Ce faubourg de la ville est peuplé de jolies villas où les riches marchands passent la saison d'été.

« Nous franchissons rapidement emportés par cinq vigoureux chevaux les stations de *Kalimichnaïa* et de *Pavarotnaïa*, et nous arrivons au point du jour en face de la petite ville de *Selenguinsk*, située de l'autre côté de la rivière *Selenga*. La rivière est fort large en cet endroit, et

comme il n'y a pas de ponts en Sibérie, on en est réduit à la traverser sur un bac à rames, qui sert à tous les voyageurs parcourant la grande route de *Kiâhia* à *Irkoutsk*. Le passage est dangereux; il faut faire descendre aux voitures des berges à pic pour prendre place sur le bac, et M. d'Ozeroff qui dirige notre route fait requérir une foule de paysans pour retenir avec des cordages les roues de nos lourdes tarentas.

« Dès que nous sommes installés à bord, nos bateliers remontent le courant à force de rames, gagnent le milien des eaux, puis se laissent redescendre à la dérive sur l'autre bord, en se dirigeant seulement avec le gouvernail.

« *Selenguinsk*, qui compte environ trois mille habitants, est un bourg insignifiant : nous nous y reposons jusqu'à midi.

« A dater d'aujourd'hui nous voyagerons à la russe, ne nous arrêtant plus chaque nuit pour camper, prenant seulement le temps nécessaire pour changer de chevaux, déjeuner et dîner, et couchant dans nos voitures qui sont installées pour cela. Ce mode de transport, favorisé par la manière admirable dont le service des postes est organisé dans tout l'empire russe, permet de franchir rapidement des distances considérables, mais il est bien fatigant. Les stations de postes, distantes de vingt à trente verstes, sont déterminées par l'officier qui nous accompagne, et choisies par l'inspecteur de police en raison des ressources qu'elles présentent.

« Toute cette vallée de la *Selenga* est peuplée et passablement cultivée : sur les coteaux, des champs de seigle, dans les vallées, de belles prairies, où paissent de nombreux troupeaux et où serpentent de petites rivières, forment le fond du paysage avec les landes couvertes de genêts et d'ajoncs épineux; mais les antiques forêts qui couvraient ce sol vierge ont presque entièrement disparu.

« Le 20, nous nous détournons de la grande route

pour aller nous reposer à *Verjnéoudinsk*, ville de huit mille habitants, bâtie aussi sur les bords de la *Selenga*. Nous y sommes logés dans une des plus belles maisons de la ville, dont on a renvoyé les propriétaires pour nous livrer leurs appartements ; cela se fait sans façon ici par corvée ou par réquisition ! Il est vrai que les indigènes regardent comme un grand honneur de loger chez eux des personnages influents, et qu'on ne peut faire un plus grand plaisir à un Russe que de l'envoyer coucher avec sa famille dans les communs. La maison de *Verjnéoudinsk* appartient à un tout jeune homme instruit et bien élevé, pauvre colon polonais, exilé pour avoir trop aimé sa patrie dans ces climats lointains, où il a été épousé par amour par la veuve d'un des plus riches marchands de la ville ; je dois dire, pour compensation, qu'elle a au moins dix ans de plus que lui.. Sa maison est fort bien meublée : armoires à glace, toilettes, commodes, on y trouve tous les objets nécessaires au confortable de la vie, sauf des lits ! Le lit est un meuble intime qui ne se prête pas ! Les Sibériens, qui sont sans cesse en voyage dans des voitures sans ressorts, emportent avec eux une profusion de coussins qui servent de matelas, et ont l'habitude de coucher tout habillés, habitude qu'ils gardent même quand ils sont rentrés chez eux. Pour être fidèle à la vérité, je dois dire pourtant qu'il y avait un lit, et fort étroit encore, dans la maison de notre hôte : probablement la famille y couchait par quart, car elle se composait de quatre personnes !

« *Verjnéoudinsk*, régulièrement bâtie, est le centre de vastes marchés agricoles, où on amène des bestiaux de toute la contrée ; nous nous y reposerons jusqu'au soir.

« Le bourg d'*Ilinsk*, où nous sommes arrivés le lendemain, portait encore les traces d'un tremblement de terre qui avait bouleversé la contrée quelque temps auparavant. Un village, situé non loin de là près de la côte orientale du lac Baïkal, avait été complétement détruit. Mme de Baluseck, accompagnée par M. d'Ozeroff, nous quitta alors

pour aller visiter le lieu du sinistre. Nous devions la retrouver à *Passolsk*, port d'embarquement situé à cent dix verstes d'*Ilinsk*.

« Nous apprîmes une fâcheuse nouvelle, en entrant dans la petite ville de *Kabansk*, située à moitié chemin : les deux bateaux à vapeur qui font la traversée du lac ayant éprouvé de graves avaries, on ne pouvait fixer l'époque à laquelle ils pourraient reprendre leur service; nous nous décidâmes aussitôt à coucher dans la ville, mais le lendemain matin, plusieurs personnes nous ayant conseillé de nous rendre immédiatement à *Passolsk*, pour y attendre un vent favorable qui nous permettrait de faire la traversée sur un bateau à voiles, nous préférâmes camper dans nos voitures sur les bords du lac que de risquer de perdre une bonne occasion.

« Si nous avions su ce qui nous attendait à *Passolsk*, nous aurions mieux aimé rester tranquillement à *Kabansk*, et y sacrifier quelques jours à notre repos; mais notre voyage s'était accompli trop heureusement jusque-là, pour que le destin jaloux ne nous ménageât pas quelque désagréable surprise!

« A peine sommes-nous arrivés à *Passolsk* dans l'après-midi, que nous recevons la visite d'un agent de la compagnie des bateaux à voiles qui nous offre de nous faire traverser de suite, le vent étant devenu favorable depuis quelques heures; il nous apprend aussi que nos gens s'étaient embarqués sans encombre l'avant-veille, et qu'ils devaient être arrivés à *Irkoutsk*.

« Il n'y avait pas de temps à perdre, et on procède immédiatement à l'installation à bord de nos voitures et de nos fourgons de route.

« Rien de plus sale et de plus mal disposé au point de vue de la navigation et de la commodité des voyageurs, que ces lourdes barques, qui servent ordinairement au transport des cargaisons de thé! En style de marin, ce sont de vrais sabots, larges des deux bouts, ventrus, avec

un seul mât, munis d'une voile carrée et d'un petit foc; pour en rendre la construction plus massive encore, ces galiotes ont deux ponts comme un vaisseau de ligne, l'inférieur au-dessus de la cale avec un trou béant pour les marchandises, le supérieur avec une échelle de communication qui ressemble à un perchoir à poulets : c'est sur ces ponts qui s'élèvent au moins de trois mètres au-dessus de l'eau, qu'il nous faut faire hisser nos voitures, en mettant en œuvre les cabestans et les bras de tous les habitants de *Passolsk*. On conçoit sans peine combien ces épaisses galiotes sont difficiles à mouvoir; on ne peut leur faire serrer le vent à cause de leur voilure et de leur forme; il faut attendre vent-arrière pour opérer la traversée qui n'est que de soixante verstes, et si le vent tombe ou change pendant qu'on est au milieu du lac, comme on ne peut jeter l'ancre dans ses eaux d'une profondeur inouïe, on retourne au rivage. Tel est l'état primitif de la navigation sur cette magnifique mer d'eau douce qu'on appelle le lac Baïkal!

« Enfin vers le soir, après des efforts inouïs, nos voitures, nos bagages et nos gens se trouvent solidement installés à bord! Il ne nous reste plus qu'à partir, mais la fraîche brise de la journée a cessé avec la nuit; il n'y a plus un souffle d'air, et nous nous couchons dans nos tarentas, espérant qu'au matin les vents voudront bien se réveiller avec nous.

« Hélas! Ils se sont réveillés, mais avec une violence sans bornes : un terrible ouragan du nord-est s'est déchaîné sur le lac durant la journée, et redoublant encore de violence pendant la nuit suivante, nous a fait courir des dangers réels. Des vagues courtes, mais énormes, couvrent le bateau et l'ébranlent jusque sur ses ancres; toutes ses vieilles membrures craquent, et le patron, impuissant à conjurer la tempête avec ses cinq ou six matelots glacés d'effroi, redoute à chaque instant d'être arraché de son mouillage, et jeté à la côte, où les habitants ont allumé

de grands feux pour prévenir les accidents. Nos voitures offrent une telle prise au vent et sont tellement secouées par ses rafales furieuses, que nous sommes forcés de les abandonner pour nous réfugier dans l'entre-pont, vaste carré, séparé par quelques planches de l'avant où couchent les matelots, et consacré à l'amarinage des ballots de thé.

« Je me souviendrai toujours de la nuit que nous y avons passée avant hier! Assis sur des bancs de bois qui roulaient à chaque coup de tangage, inondés par les vagues qui tombaient en cascades du pont, glacés par l'eau froide, suffoqués par les odeurs méphitiques qui s'échappaient de cette cale malpropre, nous nous attendions d'un moment à l'autre à éprouver un sinistre qui pouvait avoir les conséquences les plus graves. Les vagues agitaient si fort la vieille carcasse de la galiote que les hauteurs de la côte, dont nous étions éloignés à peine de deux cents mètres, dansaient devant nous avec leur couronne de torches enflammées qui illuminaient les vieux arbres et les rochers noirs. C'était un spectacle fantastique, et n'étaient la réalité du danger et le piteux état de notre jeune Chinois Lieur qui, n'ayant jamais navigué, ne s'était jamais trouvé à pareille fête, et prenait le mal de mer pour les approches de la mort, nous aurions admiré cet étrange bouleversement de la nature.

« Le vent s'étant un peu calmé sur le matin, nous en avons profité pour retourner à terre : personne de nous n'était tenté de rester à bord de ce bateau inhospitalier!

« *Passolsk* est un hameau qui ne présenterait aucune ressource, s'il n'y avait dans les environs un monastère considérable anciennement fondé (il a près de cent ans de date, ce qui est vénérable pour la Sibérie), et qui est un lieu de pèlerinage célèbre dans toute la contrée : les bons pères voulurent bien nous céder quelques provisions fraîches dont nous avions grand besoin.

« Dans la journée, Mme de Baluseck et M. d'Ozeroff

nous rejoignirent, fortement impressionnés de ce qu'ils étaient allés voir : le village de *Stepna*, détruit par le récent tremblement de terre et situé sur les bords du lac à vingt verstes au nord de *Passolsk*, avait été englouti tout entier; un abîme béant s'étant entr'ouvert, les toits des maisons dépassaient seuls les eaux qui y avaient fait irruption, et pendant que cette partie du village s'enfonçait sous terre, quelques maisons et l'église, dont le clocher s'était écroulé, avaient été exhaussées de vingt mètres par les feux souterrains. Cette plaine fertile ne présentait plus qu'un chaos affreux fidèlement représenté dans un croquis fait par M. d'Ozeroff; nous regrettâmes, mon mari et moi, de n'avoir pas été visiter les ruines de *Stepna* (cela eût mieux valu que la nuit et la journée que nous avions passées à bord), mais il était trop tard.

« Après dîner, le temps redevint superbe, le vent favorable, et nous nous sommes tous embarqués par un beau clair de lune.

« Le panorama, qui s'étale en ce moment sous mes yeux, est sans pareil au monde! Nous sommes à cinq cents mètres à peine de la côte de *Livenitchnaia* où nous devons débarquer; la brise tombée n'enfle plus nos voiles, et le bateau, doucement porté par le courant, dérive peu à peu vers le nord-est. A ma gauche, les hauts pics des montagnes de *Chamardaban* toujours couverts de neige paraissent du plus beau rose aux premiers rayons du soleil levant, tandis que leurs pieds sont encore plongés dans l'ombre de la nuit; puis la côte orientale avec toutes ses dentelures, ses rochers noirs, ses plages de sable fin et sa ceinture de collines, couvertes de forêts de sapins séculaires; devant moi le petit port de *Livenitchnaia* avec ses maisons en bois peintes en lilas et en bleu, à toits carrés, à pignons en briques rouges, avec son débarcadère sur pilotis, ses chantiers de construction, un bateau à vapeur désemparé devant ses quais, et près du port une foule de petites embarcations de pêche, et des

baleinières plates, pointues aux deux bouts, qui joutent de vitesse ; enfin à ma droite, le lac tout entier, qui semble se perdre dans la vaste baie du fleuve *Angara* qu'il alimente de ses eaux !

« O Baïkal, tes tempêtes sont affreuses, tes mariniers prétendent que tu veux être appelé *Madame la mer*, mais que si on t'appelle *Monsieur le lac*, tu soulèves aussitôt tes vagues en fureur ! Sois-moi propice ! Je ne t'offenserai plus par un nom indigne de toi ; je confesse ici que j'ai eu plus peur de ta colère que de celle de tous les vieux océans que j'ai parcourus. Oui, tu es une mer ; car, pur comme elle, tu rejettes à la côte les cadavres qui souilleraient ton sein vierge ; car tes abîmes sont sans fond comme les hautes montagnes qui t'entourent, et les glaciers immenses qui abreuvent tes eaux ! Mais pourquoi es-tu si perfide ? Pourquoi souris-tu après l'orage, nous berçant sur tes flots émeraude à quelques pas du rivage, où tu ne veux pas nous laisser aborder ! »

« Irkoutsk, 30 juin.

« La poétique invocation que j'adressais au lac Baïkal le décida sans doute à se montrer plus clément ; car enfin, vers la tombée de la nuit, au moment, où après avoir dérivé de trois lieues vers le nord-est, impuissants à jeter l'ancre qui ne peut mordre sur les roches de granit de cette côte, nous craignions d'être rejetés bien loin par un caprice des vents, une brise favorable vint enfler nos voiles, et nous fit entrer heureusement dans le port de *Livenitchnaia*.

« D'après les renseignements qu'on vient de me donner, le lac Baïkal, qui est le plus grand réservoir d'eau douce de la haute Asie (il a 220 lieues de long sur 15 à 20 de large), donne naissance à plusieurs fleuves et rivières, dont l'*Angara* est un des plus considérables. Entouré partout de hautes montagnes, produit par quelque grande révo-

lution volcanique, il contient des sources d'eau bouillante qui jaillissent à la surface de profondeurs incommensurables; malgré cela il gèle tous les hivers, et on le passe alors en traîneau sur la neige et sur la glace. Le moment de la débâcle est dangereux; les communications sont interrompues et les courriers de la poste doivent le contourner au sud par d'affreuses montagnes impraticables, où cependant le gouvernement russe a fait commencer une route carrossable, qui ne sera finie que dans plusieurs années, et qui reliera *Irkoutsk* à *Selenguinsk*. Le Baïkal est moins poissonneux que les fleuves qu'il alimente : on y trouve des saumons, des lamantins, des petits souffleurs d'eau douce, ainsi qu'un grand nombre de mouettes et d'autres oiseaux aquatiques, dont de véritables essaims nous accompagnèrent avec des cris perçants pendant toute notre navigation.

« En descendant à *Livenitchnaia*, un repas somptueux nous attendait dans la plus belle maison de la ville chez l'agent de la compagnie des bateaux à vapeur, repas auquel le maître et la maîtresse de la maison ne prirent pas part, suivant les usages de la politesse sibérienne, sinon qu'ils vinrent au dessert boire à notre santé un verre de vin de Champagne. Nous avions déjeuné à bord et nous n'avions ni faim ni soif, mais nous les aurions mortellement offensés en refusant.

« Dès que cet intempestif festin fut terminé, nous remontâmes avec plaisir dans nos tarentas qu'on avait débarquées et attelées pendant ce temps-là, et nous partîmes au grand galop pour *Irkoutsk* par une route magnifique.

« Le niveau du lac fortement encaissé, étant plus élevé que celui de la ville située à cinquante verstes environ, on descend tout le temps en contournant la riche vallée du fleuve *Angara*, un des principaux déversoirs du Baïkal.

« Le pays est très-cultivé sur la rive droite surtout à dater de *Taltsinsk;* la rive gauche présente des gorges

profondes où croissent d'interminables forêts de sapins, formant un rideau noir le long des eaux transparentes du fleuve, qui coule à pleins bords, et est au moins aussi large que le Rhin.

« On nous a conduits à notre arrivée à Irkoutsk, dans la maison du préfet, alors absent, maison qu'on avait somptueusement disposée pour nous. A notre descente de voiture se sont présentés un lieutenant-colonel, maître de police, M. Vokoulski, et un officier du gouverneur, chargés de nous dire que nous pouvions nous considérer comme étant chez nous, que le chef des marchands au nom de la ville se faisait honneur de nous offrir une complète hospitalité, et de nous défrayer de tout, ainsi que notre suite, mais que ne parlant pas français, il avait délégué à sa place le maître de police, qui effectivement ne nous quitta pas pendant notre séjour, poussant l'obligeance jusqu'à vouloir dîner et déjeuner avec nous pour surveiller tous les détails de notre installation. Une heure après, arrivait l'aide de camp du gouverneur général par intérim Joukowski, chargé par le général de demander au ministre de France s'il lui convenait de recevoir sa visite le soir même ou le lendemain matin, ce à quoi M. de Bourboulon répondit qu'il se présenterait lui-même le lendemain chez le gouverneur.

« Après cette honorable réception faite au représentant de l'empereur en Chine, et que je ne pouvais me dispenser de mentionner, on nous laissa enfin à nous-mêmes, ce qui nous fit un grand plaisir, car nous tombions de fatigue.

« Nous avions retrouvé dans l'hôtel le sergent et nos soldats heureusement arrivés avec nos bagages.

« Ce fut en ce moment aussi que nous nous séparâmes de notre compagne de voyage, Mme de Baluseck, qui alla résider en ville avec sa suite chez un des amis de sa famille.

« *Irkoutsk*, capitale du gouvernement de la Sibérie

orientale, contient 23 000 habitants. Cette ville est assise sur un des versants élevés de l'*Angara*, dans un coude que forme le fleuve. Reliée à ses faubourgs, situés de l'autre côté de l'eau par deux ponts en bois, bâtis sur pilotis jusqu'au chenal où ils se convertissent en ponts de bateaux mobiles pour ne pas entraver la navigation, *Irkoutsk*, comme toutes les villes sibériennes, est remarquable par le nombre considérable de ses églises, dont les clochers dépassent de tous côtés les maisons en briques des riches marchands et les cahuttes en bois qu'habitent les gens du peuple. Outre les vingt églises qu'on y compte actuellement, on est en train de bâtir une nouvelle cathédrale sur des proportions gigantesques, au moyen de souscriptions faites par la communauté marchande.

« Nous avons été saisis, en entrant ici à la suite de quarante jours passés au désert, de l'animation et du mouvement qui annoncent une grande ville : il y a une grande circulation de voitures, tarentas, telegas, drosckis de place à un cheval, sorte de cabriolets découverts où peuvent tenir deux personnes, et même petits coupés de maître à la mode ; les rues en terre battue (la pierre est très-rare dans le pays), sont bordées de trottoirs en bois ; les portes des maisons communiquent avec la rue par de vrais ponts, jetés sur les grands fossés pleins d'eau, qui occupent les côtés des principales rues, et qui sont plantés de bouleaux centenaires ; beaucoup de maisons ont deux et trois étages ; la grande rue contient nombre de belles boutiques, dont quelques-unes à devanture en glaces avec des enseignes en russe et même en français ; j'y ai trouvé une modiste parisienne, Mme Meyer, qui m'a vendu de jolis rubans, pour arranger une robe que je devais porter au grand dîner, qui nous était offert au nom de la ville d'*Irkoutsk* par le chef des marchands ; enfin, dernière preuve de civilisation, les rues sont éclairées, insuffisamment il est vrai, par des lampions à l'huile, mais on ne connaît pas encore en Sibérie les lampes mécaniques, et

on ne se sert chez les particuliers riches que de bougies, chez les pauvres que de mèches en résine.

« Je passerai sur les incidents d'un dîner qui nous fut donné le lendemain de notre arrivée, par le général Joukowski, notant seulement que j'eus encore à supporter l'ennui d'une foule de présentations.

« Le grand repas de cent couverts, offert par la ville dans le cercle des marchands, fut bien plus intéressant, parce qu'il nous donna une idée exacte des mœurs de la classe bourgeoise. Outre une vingtaine de dames, les autorités et les notabilités d'*Irkoutsk* étaient conviées à ce dîner homérique, qui commença à quatre heures dans les grands jours du mois de juin, et qui se prolongea jusqu'à la nuit.

« Nous avions déjà eu des relations journalières avec le chef des marchands qui nous en faisait les honneurs. Ce brave homme, enrichi par le commerce des thés et du transit avec l'empire chinois dont *Irkoutsk* est le centre, venait chaque matin pour remplir scrupuleusement ses devoirs d'hôte, s'informer de notre santé et nous présenter ses hommages : habit noir, gants jaunes, chapeau de soie, il était habillé à la dernière mode, et nous servait en russe, parce qu'il ne savait pas un mot de français, un long compliment fidèlement traduit par le chef de police, M. Vokoulski. Malgré ses salamalecs, et son étrangeté rehaussée de quelques ridicules, malgré son refus obstiné de s'asseoir en notre présence, ce qui était agaçant à cause de la longueur de ses visites, ce chef des marchands n'en est pas moins un citoyen fort utile, un homme distingué, faisant fonctions de maire de la ville, dont il défend les intérêts avec beaucoup d'habileté, considéré des autorités, et adoré de la population qu'il comble de ses bienfaits : c'est ainsi que dans une visite que j'ai faite hier à l'institut des jeunes filles, magnifique établissement consacré à l'éducation et placé sous le patronage de l'impératrice et la surveillance des femmes des gouverneurs

généraux, j'ai appris qu'il dotait vingt orphelines nobles, ce qui annonçait une immense fortune et un grand sens politique chez le marchand parvenu, qui aidait de ses roubles l'initiative impériale.

« Revenons-en au grand dîner de cent couverts : le chef des marchands n'étant pas marié, ce fut une dame de la ville qui en fit les honneurs ; nous prîmes place avec les autorités d'*Irkoutsk* au haut bout de la table, immense fer à cheval dont le chef des marchands occupait une face avec les notables, tandis que les dames étaient reléguées de l'autre côté : il y eut échange de discours, réponse de M. de Bourboulon, nombreux toasts officiels portés et reportés à qui de droit. Le service était fait à l'européenne : des domestiques en gants blancs et habits noirs se pressaient autour de nous ; on se serait cru au Grand Hôtel de Paris ; mais ce qu'il y avait de plus singulier, c'est que notre hôte, le chef des marchands, se levait de temps en temps, pour obéir aux vieilles règles du cérémonial russe qui consistent à servir de ses propres mains ses convives, offrant aux plus illustres, tantôt un entremets sucré, tantôt un fruit, ou un verre de vin. Les mets et les vins étaient excellents au reste, et le repas parfaitement servi, sinon qu'il fut interminable. On peut dire d'*Irkoutsk* que la civilisation française y a pénétré sous la forme des cuisiniers, des marchandes de modes et des maîtres de danse.

« Pendant que nous dînions en grand apparat, un banquet fraternel fut offert à nos soldats par le corps de gendarmerie et les élèves de l'école du génie militaire. On ne se comprenait pas toujours, mais on s'entendit très-bien, et le général Joukowski et le capitaine Bouvier, qui allèrent leur rendre visite, furent reçus avec des acclamations. Au banquet succéda un bal populaire, où vint en foule le beau sexe de la ville, représenté par quantité de jeunes filles aux longues tresses blondes, aux grands yeux bleus, aux traits réguliers, revêtues de l'élégant costume national. Ce

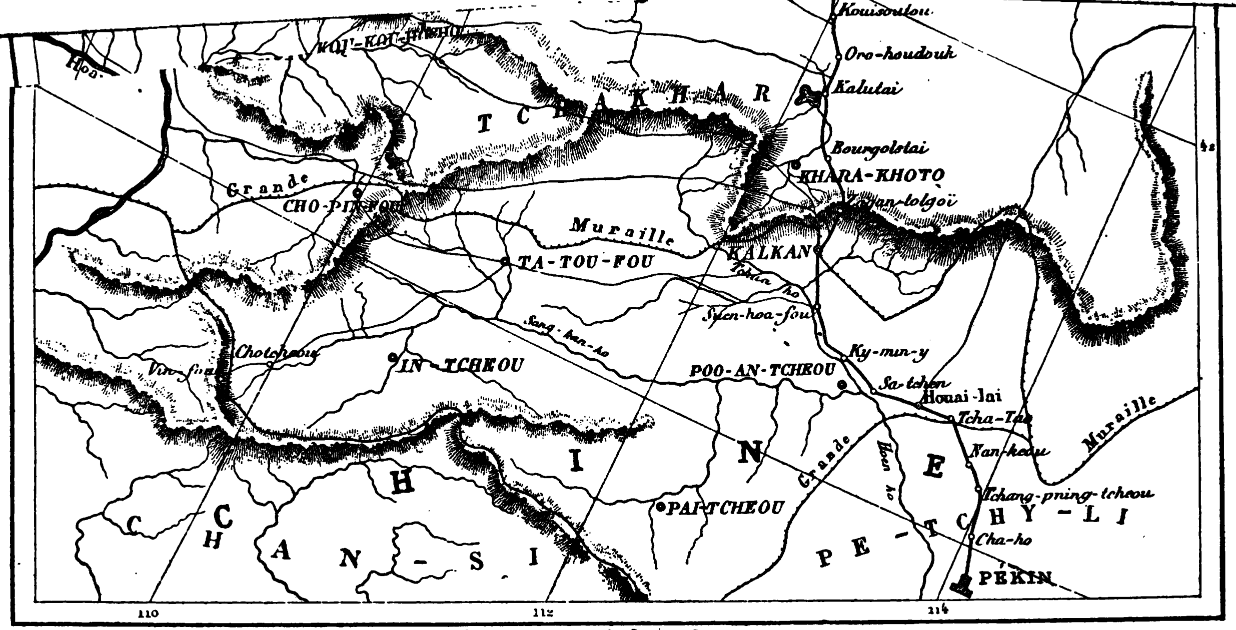
bal, copieusement arrosé de *kwass*[1] et de liqueurs, aux sons d'une bonne musique militaire, se prolongea jusqu'au matin à la grande satisfaction de nos soldats, qui ne s'étaient peut-être jamais trouvés à pareille fête.

« Cette cordiale réception nous prouve que la population sibérienne est déjà bien revenue des proportions légendaires que nous avait données l'imagination populaire à notre arrivée en Sibérie, où nous allions entrer, disait-on, venant de Chine avec une division française (elle était représentée, comme on le sait, par un sergent et trois soldats), et une armée chinoise, dont notre petit domestique Lieur faisait tous les frais. Ces fables absurdes, alimentées par l'ignorance de ces braves gens, s'expliquent, quand on songe au prisme merveilleux qu'ont conservé dans ces pays lointains les noms de Napoléon et de l'armée française, par suite de la destruction et de l'incendie de Moscou, la ville sainte, récits dramatisés, qui se transmettent de génération en génération.

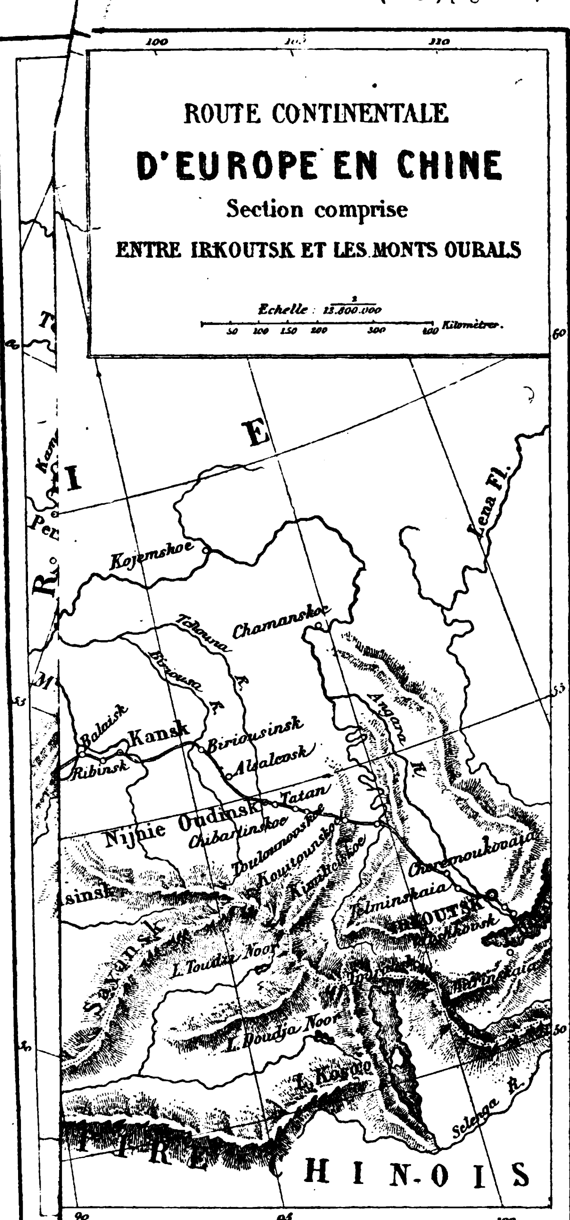
« Dans la journée d'aujourd'hui, nous avons visité avec le général Joukowski la maison de campagne du gouverneur général, située à pic sur les hauteurs boisées qui dominent l'*Angara*. On y jouit d'un magnifique panorama qui embrasse la ville, baignée des deux côtés par cette belle rivière, et entourée de vastes prairies, de cultures et de forêts, tandis que l'œil perçoit au loin dans le sud les cimes neigeuses des hautes montagnes de la Mongolie.

« Je ne puis quitter *Irkoustk* sans dire quelques mots des exilés politiques qu'on y envoie chaque année. Séparés, à leur arrivée, des malfaiteurs condamnés au bagne dans les mines, ils sont répartis dans les localités qui leur sont assignées pour résidences : ils y sont bien vus ; les autorités ne s'en plaignent pas, au contraire, et, comme le but du gouvernement russe est de les éloigner de leur pays et de peupler les déserts sibériens, on cherche à les

1. Bière russe.



Grav. chez Erhard. 12 • Duguay Trouin


ROUTE CONTINENTALE
D'EUROPE EN CHINE
Section comprise
ENTRE IRKOUTSK ET LES MONTS OURALS
Echelle : 1/13.800.000
50 100 150 200 300 400 Kilomètres.
100
110
60
55
50
90
95
100
E
I
R
Lena Fl.
Kojemskoe
Chamanskoe
Tchouna R.
Birioussa R.
Angara R.
Balaisk
Kansk
Biriousinsk
Alsalcosk
Ribinsk
Tatan
Nijhie Oudinsk
Chibarlinskoe
Toulounovskoe
Kouitounskoe
Kimiltcikoe
Cheremoukovaia
Tolminskaia
IRKOUTSK
Sayansk
L. Toudia Noor
L. Doudja Noor
L. Kosogo
Selenga R.
CHINOIS

y fixer, à leur donner des occupations lucratives, à les marier dans le pays, mais on est impitoyable quand ils cherchent à s'échapper. En définitive, ils sont mieux traités qu'on ne le croit en Europe, et ils seraient relativement heureux, si rien pouvait remplacer la patrie, cette mère que n'oublient jamais les cœurs généreux !

« La police est fortement organisée à *Irkoutsk*. Le maître de police qui a la charge des prisons, des hospices, des revenus des octrois et d'autres droits prélevés dans la ville, en est, à vraiment parler, le maire et l'administrateur en chef, sous la direction d'un gouverneur civil, qui centralise l'administration de toute la province. Un corps de gendarmerie sédentaire y réside pour veiller à l'ordre public ; l'uniforme est bleu clair à galon d'argent ; les gendarmes portent un casque, qui rompt un peu dans les fêtes et les revues l'éternelle monotonie du bonnet à poil des Cosaques.

« Disons enfin que ce qui manque le plus dans la Sibérie orientale, si riche par ses mines et son commerce, ce sont les bras, et que le gouvernement cherche par tous les moyens à y attirer des ouvriers, surtout des mécaniciens et des mineurs.

« Kansk, 6 juillet.

« Au sortir d'*Irkoutsk*, près de *Zouevsk*, on trouve un monastère et une église, placés dans un site très-pittoresque, et qui sont en très-grande vénération dans toute la Sibérie.

« A *Biliktouisk*, on quitte les rives de l'*Angara* qui s'enfonce dans les déserts du nord, puis on passe deux de ses affluents dont l'un arrose la station de *Maltuisk*, célèbre par les verreries et les fabriques d'étoffes de *Jabricus*.

« Les rivières succèdent aux rivières : il nous faut franchir à *Toulounovsk* dans un mauvais bac le fleuve *Oka*, grossi par les orages de l'été et la fonte des neiges.

« Tout ce pays est accidenté et boisé en pins et en bouleaux; les vallées sont couvertes d'herbages; quelques-unes sont cultivées; la route est passable et dans quelques endroits recouverte de sable.

« A *Ninéoudinsk*, petite ville de 3000 âmes, nous recevons la visite d'un jeune médecin polonais, exilé avec sa femme : l'infortuné sait qu'au fond de tout cœur français il y a une véritable sympathie pour cette malheureuse nation; beaucoup de villages des environs portent les noms de *Polovinsk*, *Polotsk*, donnés par les exilés qui ont voulu perpétuer dans ces nouveaux pays le souvenir de la patrie absente.

« *Kansk*, où nous avons quelques heures pour nous reposer, est aussi une petite ville assise sur la rivière *Kansk*, un des principaux affluents du fleuve *Iénisseï;* elle se compose d'une place carrée, entourée de maisons construites en grossiers madriers de sapin, et ornée d'une cathédrale remarquable par son haut clocher, et sa coupole ronde décorée de quatre clochetons et surmontée de l'inévitable croix dorée.

« Voilà sept jours que nous passons dans nos tarentas, sans nous être arrêtés une seule journée!

« Je suis exténuée de fatigue!

« Je n'ai pas fait grande attention aux incidents de la route, et n'ai ni le temps, ni l'envie de visiter, ni de décrire la ville de *Kansk!* »

CHAPITRE XXIII.

LA SIBÉRIE OCCIDENTALE ET LA RUSSIE D'EUROPE. KRASNOIARSK. — TOMSK. — PERM. — NOVGOROD.

Traversée de l'Iénisseï. — Témérité incroyable d'un attelage de chevaux sibériens. — Krasnoiarsk. — Monuments et habitants de Tomsk. — Danses et jeux militaires. — Petite guerre aux flambeaux. — Manière de conduire des postillons. — Le fleuve Obi. — Les Bourattes, descendants des Tartares. — Les marais de la Baraba. — Les voyageurs assaillis par les mouches et les cousins. — Magnifique végétation. — Cheval tué par les taons. — Omsk. — Menu d'un dîner bourgeois à Tioumen. — Scène touchante avec la femme d'un capitaine de village. — Les monts Ourals. — Perm et Kasan. — Souvenirs de la grande Catherine. — Le champ de foire à Nijnei-Novgorod. — Arrivée à Moscou et retour en France.

« Krasnoiarsk, 8 juillet au soir.

« Il faut convenir que j'ai le sommeil dur, et qu'il est heureux pour moi qu'on veille à ma sécurité le long de cette interminable route !

« A partir de la station d'*Ourarsk*, où nous changeâmes de chevaux à dix heures du soir avant-hier, je ne me souviens de rien ! La route entre *Kansk* et *Krasnoiarsk* est la meilleure de toute la Sibérie : emportés avec une vitesse inouïe par de vigoureux attelages qu'animaient nos postillons, tenant à honneur de nous faire franchir en dix heures les cent sept verstes qui nous séparaient encore

de *Krasnoiarsk*, bercés au lieu d'être affreusement cahotés comme à l'ordinaire, nous avons tous profondément dormi. J'étais moi-même dans une telle torpeur, qu'il a fallu les fraîches brises du grand fleuve *Iénisseï* et ses magnifiques points de vue, pour me décider à ouvrir mes paupières alourdies.

« Quand on est fatigué comme je le suis, ce n'est plus du sommeil qu'on éprouve, c'est de la catalepsie !

« Nous étions arrivés à huit heures du matin dans nos tarentas au bac du fleuve, en face de *Krasnoiarsk* : aussitôt on a dételé, on a forcé les chevaux à passer à gué, en leur faisant enjamber le bac à grands coups de fouet, malgré leur résistance désespérée, leurs ruades et leurs coups de pied : je n'ai pas bougé ; on a soulevé ma voiture, et on l'a hissée à bord à bras d'hommes, les cinquante paysans requis pour cette corvée, chantant à tue-tête pour aider à leurs efforts : je n'ai rien entendu ; sur le bateau on a fait grincer les poulies des cordages et les chaînes de fer des cabestans, tandis que le patron commandait la manœuvre à coups de sifflets aigus : j'ai continué à dormir ; enfin heureusement, par un effet ordinaire du sommeil le plus profond, je me suis éveillée quand le silence a remplacé tout ce tapage : nous étions alors au milieu du fleuve ; quel magnifique coup d'œil, et combien j'eusse regretté de ne pas en avoir joui !

« Nos grands bateaux carrés luttant de vitesse sur les eaux profondes ; nos bateliers en costumes de fête, longues barbes et cheveux tombant sur les épaules, des blouses noires plissées à col rabattu, des ceintures de laine rouge et de grandes bottes de fourrure montant jusqu'au-dessus du genou, les uns ramant en cadence à l'avant, tandis qu'à l'arrière le patron dirigeait attentivement le gouvernail, aidé par deux mariniers qui sondaient de temps en temps avec de longues perches, et poussaient à l'épaule quand ils trouvaient le fond ; au milieu, sur une sorte de pont plus élevé que la poupe et la proue, nos calèches avec leur large

capote, nos chevaux piaffant avec impatience et contenus à peine par la troupe des postillons, nos soldats enveloppés dans leur manteau et fumant leur pipe pour chasser la froidure, un officier russe et des Cosaques, envoyés à notre rencontre de *Krasnoiarsk*; enfin, pour cadre à tout cela l'immense fleuve, sans rivages comme une mer, parsemé de vastes îles couvertes d'une magnifique végétation, de peupliers, de saules et d'aunes, dont le soleil, étincelant au sortir des brumes du matin, faisait scintiller les flots écumeux des mille prismes d'une lumière chatoyante.

« La traversée du fleuve *Ienissei* nous prit plus de trois heures : il fallut remonter très-haut dans le grand bras, passer en pointe d'une île plus rapprochée du bord oriental, puis, après avoir traversé les eaux tranquilles qui l'entourent, faire force de rames dans l'autre bras du fleuve pour éviter d'être rejeté au milieu par les rapides, et serrer la rive, où se trouve le petit village qui sert de port à la ville de *Krasnoiarsk*, bâtie sur les hauteurs.

« Là, l'escarpement du rivage était tel qu'il fallut un grand renfort de bras pour débarquer nos voitures sur le quai : l'empressement des ouvriers et des paysans est grand pour toutes ces fatigantes corvéès qui sont gratuites, et qui se répètent souvent sur cette route si fréquentée, et traversée par tant de cours d'eau manquant de ponts.

« A quelque heure et par quelque temps que cela se fasse, on n'entend jamais une plainte, pas même une expression de mauvaise humeur; il est vrai que ces corvées sont exigées par les autorités, et que les Russes ont un respect absolu, incroyable pour tout ce qui leur est ordonné au nom de l'Empereur.

« Nous n'entrâmes dans *Krasnoiarsk*, qu'à onze heures du matin.

« A propos de notre passage sur le *Ienissei*, il faut que je parle d'une histoire qui vient de m'être racontée, et qui, en même temps qu'elle prouve qu'on peut dormir

aussi profondément que moi en traversant ce fleuve, atteste la vigueur et l'énergie de ces chevaux sibériens à demi sauvages, élevés dans les steppes du pays, qui viennent de nous faire parcourir quatre cents lieues en quelques jours avec une vitesse de quatre lieues à l'heure.

« Un cultivateur des faubourgs de *Krasnoiarsk*, qui était allé assister à une noce dans un village à cinquante verstes au delà du *Ienissei*, ayant fêté outre mesure le *kwass* et l'eau-de-vie d'orge, s'était au retour endormi profondément du lourd sommeil de l'ivrogne dans son *kibitka*[1], attelé de deux vigoureux chevaux; ces intelligents animaux, abandonnés à eux-mêmes et connaissant bien la route qu'ils avaient parcourue plusieurs fois, l'amenèrent rapidement jusqu'aux bords du fleuve, mais là sans doute, impatientés de ce que leur maître ne se réveillait pas, fatigués de hennir en vain pour appeler les passeurs du bac qui dormaient aussi, encouragés enfin par la pensée de la litière et de l'excellente avoine qui les attendaient à l'écurie, ils entrèrent tout simplement dans l'eau pour passer le fleuve à la nage, traînant à leur suite le *kibitka* auquel ils étaient attelés : l'ivrogne s'éveilla soudain plongé jusqu'au ventre dans les eaux froides du *Ienissei!* Ce bain inattendu ayant rafraîchi ses idées, et le danger lui ayant rendu sa présence d'esprit, il jugea préférable de s'en rapporter à l'intelligence de ses chevaux qui avaient déjà gagné le milieu du fleuve, et se tint coi sur son banc, plus mort que vif, sans faire un mouvement et sans leur adresser une parole. On juge quelle dut être la stupéfaction des riverains de *Krasnoiarsk*, en voyant apparaître au petit jour ce nouveau Neptune, piteusement accroupi, le buste au-dessus de l'eau, flottant avec son char à ridelles dont les deux roues faisaient office de gouvernail et dont les coursiers fendaient bravement les flots, rejetant comme des monstres marins l'onde

1. Sorte de charrette.

par leurs naseaux fumants. Enfin ce brave homme aborda au rivage avec son attelage, ayant échappé à un terrible danger; car le *Ienissei* a dans cet endroit plus de deux mille mètres de large, et ses courants et ses tourbillons y sont d'une violence effroyable.

« Les chevaux sibériens, infatigables et nerveux, sont aussi braves qu'intelligents.

« Un des officiers russes, qui nous accompagnaient, me raconta que, faisant avec un de ses amis une course en traîneau pendant l'hiver précédent, et n'ayant pas emporté d'armes, ils eurent à subir une poursuite tellement acharnée d'une troupe de loups, qu'un de leurs chevaux épuisés finit par s'abattre, et qu'ils eurent à peine le temps de couper les traits de celui qui était resté debout, pendant que les loups se jetaient sur l'autre, et de se glisser, enroulés dans leurs manteaux, sous la cage formée par les brancards du traîneau renversé, qui formaient une sorte de fortification ; mais quel fut leur étonnement quand ils virent la jument, devenue libre, au lieu d'en profiter pour s'enfuir, charger les loups avec tant de furie et de bonheur, que les carnassiers disparurent bientôt, en poussant des hurlements de rage et de douleur, et qu'ils purent ratteler tant bien que mal leur traîneau, et rentrer en ville sains et saufs.

« Ce soir-là beaucoup d'histoires du même genre furent racontées, dont plusieurs me parurent vraiment incroyables, entre autres, l'assertion d'un de ces messieurs qui soutint avoir sauté à cheval et d'un seul bond un ravin de vingt mètres de large ; il y aurait là de quoi donner le frisson à nos plus intrépides amateurs de *steeple-chase !*

« Les Russes sont les Gascons du nord, et tandis que l'un narrait une aventure merveilleuse, son voisin avait soin de me dire : *ne le croyez pas, c'est un fanfaron !*

« Je ne garantis donc la véracité que de l'histoire du paysan, dont toute la ville avait été témoin.

« *Krasnoiarsk*, bâtie sur un plateau, possède un fort

beau jardin public, taillé et tracé dans un antique bois de bouleaux, dont les derniers arbres poussent leurs racines sur les falaises du fleuve, élevées de quatre-vingts pieds à pic. Une large avenue parfaitement plane, et où plusieurs voitures peuvent passer de front, traverse ce jardin et donne en enfilade sur tout le cours de l'*Ienissei* dont le panorama est splendide. C'est ce que la ville présente de plus remarquable !

« Nous avons été admirablement reçus ici, comme à *Irkoutsk*; les autorités se sont également empressées de nous être agréables.

« Nous sommes logés au club de la noblesse, défrayés de tout et traités avec la plus large hospitalité.

« La journée d'aujourd'hui s'est passée en visites, en réceptions, et en promenades au beau jardin dont j'ai parlé, et où la musique militaire nous a donné une aubade. Les femmes sont très-élégantes et habillées à la dernière mode ; j'en dirai autant des voitures, des livrées et de l'aspect de la population.

« *Krasnoiarsk* me fait l'effet d'être l'Athènes de la Sibérie !

« Le gouverneur civil, qui nous a servi de mentor, a une femme excellente qui m'a donné les meilleurs avis d'hygiène, et des recettes contre la fatigue pendant la suite de notre voyage ; elle m'a prévenue que nous serions dévorés par les cousins, en traversant les marais de la Baraba, et a voulu à toute force me faire cadeau de deux filets en gaze pour me protéger la figure, m'assurant qu'elle s'était bien trouvée de cette précaution dans ses nombreux voyages.

« Le gouverneur a aussi une fille de seize ans, pleine d'esprit, qui parle de tout avec un aplomb surprenant : à son âge, elle a des opinions politiques, est fort libérale, et nous a soutenu que la liberté et l'égalité deviendraient un jour la loi universelle, et que tous les peuples y seraient irrésistiblement entraînés. Qui sait où cette toute jeune fille a pu puiser ces idées que les femmes se forgent rare-

ment à elles toutes seules, et qui ont ordinairement pour bases une passion, où même un simple caprice? En tout cas elle est charmante, sinon que ses toilettes sont exagérées et qu'elle porte un chapeau à plumes et à aigrette blanche, si empanaché qu'il fait le plus singulier effet sur cette jeune tête blonde et espiègle.

« Partout où j'ai voyagé, j'ai remarqué que les prétendues modes parisiennes, les choses les plus excentriques et du plus mauvais goût étaient portées d'abord par les dames des contrées les plus éloignées, les plus inconnues, où elles arrivent toutes faites, et sans qu'il leur soit possible de contrôler, si elles seront acceptées par le public. De là les toilettes hétéroclites qu'on remarque chez les étrangères qui arrivent à Paris, persuadées qu'elles sont mises à la dernière mode. »

Atchinsk, 10 juillet, après déjeuner.

« Nous ne nous arrêtons que quelques heures à *Atchinsk*, petite ville qui n'a d'autre importance que d'être le point de séparation des deux grands gouvernements de la Sibérie orientale et de la Sibérie occidentale. C'est la rivière *Tchula* que je vois d'ici, et que nous allons traverser tout à l'heure, qui forme la frontière.

« M. d'Ozeroff, qui nous avait accompagnés fidèlement depuis *Kiahta*, vient de nous faire ses adieux. C'est le lieutenant-colonel Lerche, aide de camp du général Duhamel, gouverneur de la Sibérie occidentale qui le remplace auprès de nous. Il est impossible d'être reçus avec plus d'honneurs et d'égards ! Nous sommes réellement comblés par le gouvernement russe !

« Nous partons à l'instant : dans deux jours nous serons à *Tomsk*.

Tomsk, 13 juillet au soir.

« Notre entrée dans la Sibérie occidentale a été signalée par le mauvais état des routes, qui m'ont paru détestables

entre *Atchinsk* et ici. Le paysage monotone ne présente que des landes perpétuelles, entrecoupées de quelques forêts de sapins et de quelques belles vallées situées le long des cours d'eau qui sont nombreux, car il nous a encore fallu passer en bac les rivières de *Mariinsk* et d'*Ichimsk*.

« La civilisation à déjà pris racine ici : *Tomsk*, la ville la plus peuplée de la Sibérie avec *Irkoutsk* (vingt-deux mille habitants), est le centre d'un grand commerce, alimenté par les riches mines d'or, de platine et de cuivre, dont les gisements sont nombreux dans les contre-forts des monts Altaï. Quoique n'étant pas la capitale officielle de la Sibérie occidentale (c'est *Omsk* qui a cet honneur), *Tomsk* a complétement détrôné *Tobolsk*, située dans un pays plus froid, moins cultivé, et où l'industrie n'a pas plus d'avenir que l'agriculture. Cette ville est peu pittoresque : cependant on y voit sur les bords d'un bras canalisé du *Tom*, qui la traverse d'une extrémité à l'autre, nombre d'anciennes maisons en briques et en pierres, d'une architecture qui remonte aux premiers temps de l'occupation de la Sibérie. Quelques rues étroites, de vieux quartiers habités par les Tartares, étonnent l'œil quand on arrive d'*Irkoutsk* et de *Krasnoiarsk*, dont les rues sont si larges et si droites, les maisons si bien peintes et si bien alignées. On y trouve aussi un vaste jardin public, analogue à ceux que j'ai déjà décrits, avec des cafés, des salles de bal et des marchands ambulants de toute sorte; là on rencontre les types si divers de la population sibérienne, Bourriates, Kalmouks, Khirgis, achetant, vendant, et surtout buvant des boissons fortes. Une grande partie de ce qu'ils gagnent est employée à satisfaire cette déplorable passion.... pourtant, malgré la quantité d'ivrognes, on n'entend point de cris, de querelles; tout se passe paisiblement et avec ordre : l'ivresse même est apathique chez les gens du nord !

« Nous avions été attendus à *Tomsk* par le général Du-

hamel, gouverneur de la Sibérie occidentale, mais, comme nous étions en retard, il avait dû partir en tournée pour affaires de service.

« Ce fut Mme Duhamel qui nous accueillit avec la grâce la plus charmante à notre arrivée.

« La gouvernante générale étant logé elle-même chez M. Astatcheff, chef des marchands de la ville, plusieurs riches bourgeois se sont disputé l'honneur de nous héberger; le colonel Lerche choisit pour nous recevoir la maison d'une vieille dame veuve qui a été enchantée de la préférence, et qui ne sait qu'inventer pour nous être agréable.

« Le service de table est d'un luxe fou; il y a une profusion inouïe de fleurs rares, de bougies, de vaisselles d'or et d'argent massifs, et on pourrait nourrir un régiment avec la desserte de notre table, ce qui prouve la générosité de notre hôtesse, car par respect, elle ne s'y assoit jamais avec nous. Au milieu de cette humilité bourgeoise, un grain d'orgueil perce cependant chez elle, orgueil légitime de la richesse acquise par le travail et l'intelligence; comme nous lui reprochions ces prodigalités inutiles, elle nous répondit qu'elle était assez riche pour ne rien se refuser, et qu'elle n'avait pas changé son train de maison pour nous. C'était un sujet d'étonnement pour moi que la position de la classe moyenne; qui sait ce que l'avenir réserve comme destinée politique à ces mineurs intrépides, à ces marchands habiles, qui ont centuplé par leur travail les richesses de ces immenses régions incultes, et sur qui reposent peut-être la force réelle, et les destinées futures de l'empire russe?

« Avant-hier, nous avons dîné chez le général d'Ozerski, gouverneur de la province de *Tomsk;* une promenade charmante nous attendait après le repas; nous avons été visiter le campement permanent d'un bataillon de Cosaques à pied, qui tient garnison à *Tomsk*. De grands bois entourent le vaste plateau où il est situé, et d'où on domine le

cours du fleuve *Tom*, qui serpente au milieu des marais à cent pieds au-dessous de nous. Un grand bâtiment en bois, décoré de galeries extérieures où nous prenons place, sert de logement à l'état-major; les soldats occupent de petites baraques, distribuées régulièrement sur les côtés du champ de manœuvre.

« Aussitôt après notre arrivée, les jeux militaires commencent; M. d'Ozerski fait distribuer des prix aux vainqueurs du trapèze, du tremplin et du saut périlleux. A la gymnastique succèdent la musique et la danse; les Cosaques se forment en différents chœurs, qui entonnent des chants mélancoliques, où je remarque la prédominance des tons en mineur; l'effet en est charmant: la partie de soprano est tenue avec un ensemble et une pureté de timbre qui feraient envie à une chanteuse d'opéra.... en voyant toutes ces larges figures camardes et barbues, je me demande dans quel coin de leur gosier les Cosaques vont chercher ces notes mélodieuses! Outre qu'ils sont nés musiciens, il paraît que les hommes ont l'habitude de chanter dès l'enfance avec une voix de fausset qu'ils développent si complétement, qu'elle remplace leur basse naturelle, et produit l'illusion la plus complète.

« Dès que les chœurs ont cessé de se faire entendre, quelques hommes du bataillon commencent une chanson comique, accompagnée d'une mimique effrénée, c'est-à-dire que la danse et la musique faisant alliance, les danseurs se posent deux à deux en vis-à-vis, et exécutent les poses les plus aventurées, la tête en bas, les jambes en l'air, le grand écart, et autres merveilles d'agilité, tandis qu'ils s'accompagnent de claquements de langue, de sifflets et de grands coups de poing sur les joues, qui font office de piston; un tambour-major, chef d'orchestre improvisé, dirige avec les évolutions de sa canne tout ce charivari.

« Soudain à la nuit tombante, la retraite sonne mettant fin à ce divertissement un peu sauvage; en un clin d'œil

les forcenés danseurs se changent en soldats disciplinés, et immobiles sous les armes.

« Une surprise nous attendait : au moment où nous nous levions pour partir, croyant qu'une revue terminerait la fête, les clairons font retentir le plateau de l'appel aux armes, deux corps se forment, se mettent en ligne, pivotent sur eux-mêmes, se chargent en tirailleurs, puis à la baïonnette ; les feux de pelotons se succèdent régulièrement, et des centaines de torches de résine éclairent d'une lueur bleuâtre, de chaque côté du champ de manœuvre, cette petite guerre pittoresque et imprévue. Ces lumières, semblables à des feux de Bengale, faisant scintiller les baïonnettes, les buffleteries et les plaques des colbacks au milieu de la nuit profonde, l'agitation de la mêlée, le bruit des coups de feu et l'odeur de la poudre nous ont tous enthousiasmés, et c'est avec beaucoup de sincérité que nous avons offert nos compliments au général d'Ozerski sur la rapidité, l'entrain et la précision avec lesquels les troupes venaient d'exécuter les manœuvres militaires.

« On devient soldat sans le vouloir dans ce pays-ci ! Les rangs civils sont tellement assimilés aux rangs militaires qu'on appelle perpétuellement M. de Bourboulon *le général* et moi *la générale Catherine Alexandrowna ;* voilà qui légitimerait suffisamment mon enthousiasme pour la petite guerre !

« C'est chez M. Astatcheff que nous avons dîné hier ; ce grand industriel, concessionnaire des mines du gouvernement, les fait valoir avec grand profit pour lui-même et pour l'État ; il passe pour l'homme le plus riche de la Sibérie.

« Nous nous y sommes retrouvés avec Mme Duhamel, logée dans sa maison. Il est impossible d'être plus spirituelle, plus charmante, plus grande dame dans toute l'acception du mot que la gouvernante générale ; Polonaise de naissance, elle a donné un grand développement aux in-

stitutions de charité et aux maisons d'éducation, dont sa position l'a fait surintendante de droit, et elle correspond directement avec l'impératrice, qui en est la grande maîtresse. Le général Duhamel, avec qui nous n'avons pas le plaisir de nous rencontrer, est d'origine française comme l'indique son nom ; il a été ministre en Perse, et est entouré dans son gouvernement du respect et de l'affection de ses administrés.

« Les gouverneurs généraux sont aussi autocrates que peut l'être le Czar, et à son exemple ils affectent une extrême affabilité dans leurs rapports avec le peuple ; ainsi ce pouvoir absolu, délégué par l'empereur à ses représentants, tourne au profit des populations, quand il tombe dans les mains d'un homme énergique et voulant le bien à tout prix ; c'est ce que nous avons pu constater dans ce long voyage ; mais l'empereur est-il toujours aussi heureux dans ses choix, et n'est-ce pas un mauvais système administratif que celui qui concentre tout dans la main d'un seul ?

« M. Astatcheff ne sachant pas un mot de français, ce fut Mme Duhamel qui porta à ce dîner un toast à l'Empereur et à l'Impératrice des Français, auquel il fut répondu par un toast à la famille impériale de Russie, et des remercîments pour l'hospitalité généreuse qu'on nous avait donnée partout.

« Aussitôt après, Mme Duhamel se revêtit de son costume de voyage, et monta dans sa voiture avec sa jeune nièce pour aller rejoindre son mari. Tous les invités allèrent la reconduire juqu'au *Tom*, où des bateaux étaient préparés pour son usage. Toute la ville s'était portée à sa rencontre : les berges du fleuve, fort élevées en cet endroit, étaient couvertes de spectateurs de toutes les classes, qui accompagnèrent de leurs *hourrah* la gouvernante générale, et étouffèrent sous leurs acclamations la musique militaire retentissant sur le *Tom*, tandis que Mme Duhamel s'installait avec sa suite sur les bateaux, décorés d'une

garniture en drap rouge et pavoisés des couleurs nationales. »

« Omsk, 19 juillet.

« Nous sommes partis de *Tomsk* le 14 à midi, accompagnés du général et de Mme d'Ozerski, qui ont voulu nous reconduire jusqu'à *Kaltaïsk*.

« Les deux jours suivants nous cheminons au milieu d'un pays stérile, couvert de buissons, sans culture et sans eau, où aucun accident de terrain ne varie la monotonie du paysage.

« Je tombe alors dans une profonde rêverie, où me berce le son argentin des clochettes de mon attelage, mais qu'interrompent souvent les exclamations et les jurons des postillons : *Skareié*, *Tishe*, *Zàpriagati*, *Napravo*, plus vite, doucement, à droite, à gauche; un cocher russe parle sans cesse à ses chevaux qu'il entretient comme des camarades, et qu'il invective quelquefois de toute la kyrielle des noms de saints du calendrier grec. Des cinq chevaux de mon attelage, un seul, le plus vigoureux, est placé entre les brancards; c'est lui qui donne l'allure aux autres par un trot régulier. Les quatre autres, attelés deux à deux de chaque côté aux marchepieds de la lourde tarenta, galopent, piaffent, bondissent; celui de l'extrême gauche surtout, qu'on appelle ici le *furieux*, se démène comme un possédé, grâce aux claquements de fouet qui menacent sans cesse ses oreilles. Voilà le suprême bon ton dans l'art de conduire! Le grand cerceau chargé de sonnettes retentissantes, et formant un arc de triomphe au-dessus des deux brancards, complète cette fantasia qui fait la gloire des postillons. Ceux-ci changent à chaque station; quoiqu'il m'en passe sept ou huit chaque jour sous les yeux, je serais bien embarrassée de les reconnaître; ils ont tous le même type, les mêmes cheveux longs tombant sur les épaules et coupés carrément au front, le même petit chapeau rond à bords relevés et à galons d'argent, la même

ceinture rouge, et la même capote à parements croisés avec boutons écussonnés de l'aigle impérial.

« Quelque bizarre que soit cette façon d'atteler et de conduire, nous faisons régulièrement quinze verstes à l'heure, grâce à l'inspecteur de police qui nous précède d'une demi journée, et qui nous fait préparer les relais d'avance. Si les routes étaient moins mauvaises, et les caisses des tarentas suspendues sur des ressorts en fer au lieu de reposer sur de longues traverses de bois, cette façon de voyager serait comparable au meilleur service de malle-poste qui existe, ou plutôt qui ait existé en Europe.

« Nous traversons le fleuve *Obi*, près de *Dombrovino* : c'est le plus grand cours d'eau que nous ayions vu après l'*Ienisseï*. La route qui suit son cours jusqu'à *Orskoïbor* cotoie des marais; l'*Obi* lui-même coule doucement au milieu des tourbières et de gigantesques roseaux. Lorsqu'il déborde au printemps, il inonde les landes environnantes, où ses eaux, croupies par les rayons brûlants du soleil, font naître les fièvres intermittentes qui désolent le pays.

« Des hameaux peuplés par les Tartares s'élèvent çà et là dans la steppe, et j'aperçois de temps en temps des femmes et des enfants couverts de peaux de bêtes, qui poussent devant eux des troupeaux de chétifs moutons, d'un aspect aussi misérable que leurs maîtres. Les bonnes terres, les gras pâturages sont exploités par la race russe conquérante[1], et les pauvres *Bourates*, descendants des Tartares jadis maîtres de la contrée, en sont réduits à travailler aux mines, tandis que leurs familles cherchent leur vie dans les steppes. Quoiqu'ils aient accepté la religion et le costume russes, ces Bourates ont conservé le type fortement accentué de la race jaune. On

1. La Sibérie est en réalité une conquête des Cosaques; plus tard, les exilés et les déportés l'ont peuplée.

les reconnaît invariablement à leur bonnet pointu en laine de mouton, semblable à celui des Khirghis; ils sont fort sales et d'une pauvreté extrême, causée par leur horreur pour tout travail régulier, et leur goût pour la vie nomade qu'ils doivent au penchant naturel à leur race.

« La Sibérie occidentale est généralement mal cultivée, ce qui s'explique par l'importance de ses mines qui enrichissent le gouvernement et les spéculateurs, en absorbant tous les bras. Il est vrai que le sol, tantôt désolé par la sécheresse, tantôt tourbeux et marécageux, se prêterait difficilement à la culture, et qu'il faudrait d'immenses travaux de canalisation et de drainage pour le fertiliser. Lorsqu'on revient de Chine, où chaque goutte d'eau est utilisée par l'agriculture, où le travail de l'homme a rendu fécondes les terres les plus stériles, on se demande si le gouvernement russe, au lieu d'employer tous les bras à chercher les métaux précieux dans les entrailles de la terre, ne ferait pas mieux, dans son intérêt et dans celui de ses sujets, de les exciter à féconder son sein précieux qui est la vraie source de toutes les richesses.

« Quel est le pays que n'a pas ruiné avec le temps cet infécond travail des mines! Quel est celui que n'a pas enrichi l'agriculture!

« Après avoir dépassé la petite ville de *Kolyvan*, le paysage devient de plus en plus désolé; nous parcourons une steppe immense, parsemée de buissons nains, de bruyères et d'ajoncs d'une verdure grisâtre, parmi laquelle font tache de gros cailloux en silex blanc; puis, à minuit, à la station de *Sektinskaïa*, on nous prévient que nous allons entrer dans les fameux marais de la Baraba que nous mettrons deux jours à traverser. D'après les indications qu'on nous avait données, nous nous empressons de mettre nos masques achetés à Tomsk : qu'on se figure des ovales en crins, adaptés à la forme de la figure, et

déployés sur une petite crinoline en fil de fer doublée de calicot, qui nous tombe jusqu'aux épaules, comme un camail; on a l'air ainsi d'avoir mis en cage la partie supérieure de son individu!

« Cette mascarade ne laisse pas que de nous amuser beaucoup et, après avoir muni nos mains d'épais gants de feutre, nous montons chacun dans notre voiture, en nous souhaitant bon courage.

« Je m'assois dans un coin, enroulée dans mes couvertures, et j'ouvre le châssis vitré d'une des portières, toute prête à le refermer, si l'ennemi dont on m'avait tant fait peur, c'est-à-dire les cousins et les moustiques, tentait une invasion sur ma personne : l'air est lourd et chaud, la nuit profonde; des nuages noirs chargés d'électricité roulent au-dessus de moi, dessinant çà et là à la lueur des éclairs de grandes ombres fantastiques; au loin j'entends les sourds grondements de l'orage, et le vent m'apporte ces senteurs à la fois âcres et fades qui annoncent le voisinage des marais.... peu à peu je m'endormis : j'avais gardé mon masque à camail, mais le carreau était resté ouvert.... une vive sensation de froid, et des démangeaisons intolérables aux mains et à la figure me réveillèrent : le jour naissait; les marais m'apparurent dans leur splendide horreur, mais j'avais payé cher mon imprudence : toutes les parties de ma figure, que touchait mon masque dans la position où je m'étais endormie, avaient été percées des milliers de fois à travers le treillage de crin par des milliers de trompes et de suçoirs affamés de mon sang; les parties saillantes, le front, les joues, le menton étaient ridiculement enflées; je ne me reconnaissais plus! Mon poignet, laissé à découvert entre le gant et le commencement de la manche, était orné d'une boursouflure régulière qui me formait un véritable bracelet autour du bras; enfin partout où l'ennemi avait pu pénétrer, il avait causé des ravages incalculables! La voiture était inondée de maringouins et de cousins bour-

donnant à mes oreilles; à mesure que le jour se faisait, d'autres essaims affamés montaient à l'assaut; l'air en était noir.... en un clin d'œil, j'eus repoussé l'invasion à grands coups de mouchoir; les plus gros maringouins, alourdis par le sang qu'ils avaient bu, tombèrent morts, ou s'enfuirent, mais rien ne put me débarrasser des milliers de petits cousins presque imperceptibles, bourdonnant leurs cris de vengeance et de mort dans une sarabande perpétuelle, dansée à la hauteur de ma figure.

« Enfin le soleil se leva, et la chaleur de ses rayons fit disparaître peu à peu ces ennemis invisibles.

« J'ai eu à *Kargatsk-Kiforpost*, première station de la Baraba où nous nous arrêtons deux heures, la satisfaction de voir que mes compagnons de route n'ont pas été épargnés plus que moi par les cousins; aussi les compresses d'eau imbibée de vinaigre, que nous sommes forcés de nous appliquer, nous font-elles ressembler pendant le déjeuner à un hopital ambulant. Pour en finir avec ces vilains insectes, je dirai qu'il n'y a pas ici de moustiques comme dans les pays chauds, mais qu'il y a la plus riche collection de diptères suceurs, depuis la tipule grosse comme une tête d'épingle, jusqu'au maringouin à ailes noires et au taon doré, qui ont plusieurs pouces de long, et sont armés de trompes, de suçoirs et de lancettes formidables. Ces animaux sont avec les fièvres intermittentes la véritable plaie des marais de la Baraba, et les rendent inhabitables pendant les trois mois d'été.

« A partir de *Karguinsk*, nous voyageons tout à fait dans l'eau; on a rendu la route praticable, en y plaçant en travers des rondins de sapin jointifs et recouverts d'argile, ballastage d'un nouveau genre qui n'est guère solide : les roues des voitures, en roulant sur ce sol artificiel, font résonner le creux; tout tremble sur le passage de nos lourdes tarentas; l'eau des marais s'agite et fume, les grandes herbes trépident comme si quelque reptile

hideux cherchait à escalader leurs tiges, la route ondule et gémit, et, en regardant en arrière, je la vois dérouler au milieu des marais verdoyants ses longs anneaux jaunes ; là, où l'argile est tombée par le frottement des roues, les branches des bouleaux, couvertes encore de leur écorce blanche, ont l'air d'un charnier de grands ossements antédiluviens.

« Tout ce paysage, noyé dans la brume vaporeuse, est empreint d'une tristesse solennelle qui aurait son charme pour moi, si, entraînée sur ce terrain mouvant et perfide, balancée dans ma voiture comme sur une escarpolette, je n'éprouvais à tout instant la sensation du vide, qui m'est particulièrement pénible.

« La Baraba, même après la Terre des Herbes, est un sujet d'étonnement pour nous.

Des lacs immenses comme l'*Ubinskoj* et le *Tchang*, dont nous avons côtoyé le premier pendant vingt verstes entre *Oubinsk* et *Kamacova*, des étangs se succédant sans interuption et se reliant les uns aux autres, mais formant, à mesure que les eaux croupissent et s'abaissent, des marais sans fin, des prairies tourbeuses couvertes d'une végétation extraordinaire et monstrueuse, des graminées de six pieds, des joncs, des butômes, des plantes de marécage aussi hautes que les bambous de la Chine, et une profusion inouïe de fleurs sauvages plus belles les unes que les autres, les lis, les iris, les achillées, les dracocéphales, et mille autres espèces qui auraient jeté un botaniste dans l'extase.

« Quelles magnifiques prairies on pourrait faire dans ces marais abandonnés!

« Nous en eûmes la preuve en arrivant à *Kamsk*, petite ville fondée par le Gouvernement au centre de la Baraba: le fleuve *Tom*, qui prend sa source à cent verstes au nord de la ville, y a été curé et canalisé de manière à assainir les terrains avoisinants ; aussi les marais et les tourbières ont fait place à des pâturages luxuriants, où les

chevaux de la poste étaient plongés jusqu'aux épaules. *Kamsk* est tellement ravagée par les fièvres à l'automne, que les employés, qui en forment presque la seule population, émigrent à *Kolyvan*, et même jusqu'à *Omsk*. Il ne reste alors dans la Baraba que quelques Bourattes ou des Tartares à demi sauvages, qui la parcourent avec leurs troupeaux; encore sont-ils pâles, décharnés, et toujours tremblants de la fièvre; on m'a assuré qu'il était rare qu'un de ces *Barabintses*[1] atteignît jusqu'à cinquante ans.

« Nous sommes restés à *Kamsk* le 17 depuis le matin jusqu'à midi. En entrant dans cette ville j'avais remarqué que nos chevaux étant couverts de sang, les palefreniers de la poste s'étaient empressés de les frotter de graisse chaude pour cicatriser leurs plaies. Les piqûres incessantes des mouches rendent les attelages furieux; ils s'emportent, et entraînent les voitures dans les tourbières: ce n'est pas là un des moindres dangers de la traversée de la Baraba, et nous en fîmes bientôt l'expérience.

« Quelque temps avant d'arriver à *Boulatova*, un des chevaux de ma tarenta s'abattit tout à coup, rendant le sang à flots par ses naseaux où avaient pénétré des taons affamés: ce pauvre animal s'agita avec tant de violence qu'il rompit ses harnais, renversa les postillons qui voulaient le retenir, et, sautant d'un bond au milieu des hautes herbes des marécages, il y disparut dans un sillon mouvant qui se referma bientôt sur lui, comme les flots d'un océan végétal! On ne pouvait suivre de l'œil la direction qu'il avait prise dans sa course effrénée, qu'aux essaims innombrables de mouches qui poursuivaient avec acharnement cette proie assurée: en effet, à ce que nous disent les gens du pays, un cheval abandonné dans ces conditions devait infailliblement périr, dévoré tout vivant par ces sanguinaires insectes. Les pasteurs qui y campent toute l'année ne peuvent conserver leurs troupeaux qu'en

1. Nom donné en Sibérie aux habitants du marais.

les parquant sous le vent de véritables incendies qu'ils allument avec des branches de bois vert, mouillées sans cesse pour entretenir la fumée; eux-mêmes ont toujours la figure couverte de masques faits avec des vessies enduites de poix, qui leur donnent l'air de véritables brigands.

« La Baraba, qui a 320 verstes dans sa partie la moins large, et qui s'étend en hauteur du 52° au 60° degré de latitude, est peut-être le plus vaste marais du monde : occupant le fond d'un immense plateau situé entre les fleuves *Obi* et *Irtisch*, elle sert de réservoir aux eaux pluviales, ainsi qu'à celles qui proviennent de la fonte des neiges, et comme le sol argileux en est imperméable, ces eaux n'y trouvent pas d'écoulement, et y forment des lacs, des étangs, et des marais fétides et croupissants. Des milliers d'oiseaux aquatiques s'y donnent rendez-vous de la haute Asie et de l'Europe occidentale pour y nicher, sachant bien que c'est là leur empire, où l'homme ne viendra pas les déranger. L'hiver, la neige et la glace recouvrent toute la surface de la Baraba, qui présente alors le même aspect que les autres contrées de la Sibérie, et qui est sillonnée en tous sens par les traîneaux des chasseurs de zibelines, de martres et de renards.

« Le 17 au soir nous sortons de la Baraba, après avoir dépassé la station de *Touroumoff*, mais le pays moins inondé conserve un aspect aussi sauvage et aussi monotone.

« Enfin nous voilà arrivés à *Omsk*, après un parcours de mille verstes et six jours de voiture forcée, sans avoir pu nous arrêter une demi-journée au même endroit; nous avons la figure et les mains enflées, et le corps rompu par les cahots : cette traversée des marais de la Baraba est ce qui m'a paru le plus dur dans tout notre grand voyage.

Il est vrai que plus on approche du but, moins on est armé de patience, et plus les obstacles sont irritants !

« Tioumen, 24 juillet.

« Je n'ai rien à dire d'*Omsk :* c'est une grande et ancienne ville peu peuplée (on y compte 8000 habitants), composée de la ville officielle où résident le gouverneur général de la Sibérie occidentale et toutes les autorités, et d'une ville marchande où il n'y a ni commerce, ni industrie. Les deux sont fortifiées et entourées d'une enceinte bastionnée en terre avec chemins couverts.

« Sur trente-six heures, nous en avons passé vingt-quatre à dormir dans le palais du général qui commande la province d'*Omsk*, fort belle résidence meublée avec le plus grand luxe, mais où il n'y a qu'une seule petite chambre à alcôve, dans laquelle la femme du gouverneur et sa fille couchent sur deux misérables lits en fer. Il ne faut pas s'attendre à mieux dans toute la Sibérie.

« *Omsk*, à l'instar de Paris, transforme un joli bois, situé près de la ville et arrosé par l'*Om*, en bois de Boulogne avec lacs, cascades et rocailles : c'est tout ce que j'y ai vu qui soit digne d'être cité.

« En quittant *Omsk*, nous traversons en bac l'*Irtisch*, un des trois grands fleuves de la Sibérie : il m'a paru moins large que le *Ienissei*.

« Dans la nuit du 22, il nous faut franchir près d'*Abatskaïa* la rivière *Ichim*, un de ses principaux affluents ; là, se termine *la chaîne d'Ichim*, qui s'étend pendant près de quatre cents verstes depuis les frontière du midi. On appelle ainsi des tours ou fortins en bois espacés régulièrement, qui jadis protégeaient le pays contre les incursions des Kirghis et des Kalmouks. Depuis que les Russes n'ont plus rien à craindre des nomades qu'ils ont soumis, ces fortifications primitives sont délaissées et tombent en ruine.

« A dater de *Novozaïmsk*, nous commençons à sortir de ces steppes infinies où nous sommes entrés depuis

Krasnoiarsk; le pays devient un peu accidenté, et les coteaux sont couvert de forêts.

« Hier et aujourd'hui, nous avons eu des chaleurs excessives; le thermomètre est monté dans la journée jusqu'à trente-deux degrés centigrades. Ce n'est pas la peine de voyager dans un pays, dont le nom est synonyme de froid.

« *Tioumen*, où j'écris ces mots, est une ville assez importante[1], où on trouve des usines métallurgiques et une fonderie de cloches. C'est le premier centre de population fondé par les Russes en Sibérie.

« Comme nous ne devons nous y arrêter que pendant la journée, nous sommes descendus dans la maison d'un marchand qui a bien voulu nous donner l'hospitalité : notre hôte est un Russe du vieux temps, dont la civilisation n'a pas encore altéré la vieille politesse. En entrant, il me baise la main, et me conduit avec force salutations à la salle, où est servi le repas qui nous a été préparé. En pareil cas et entre égaux, la femme répond à cette politesse en se penchant pour effleurer de ses lèvres le front eson cavalier. On conçoit facilement que je m'affranchisse de cette formalité.

« Voici le menu du dîner que j'inscris pour en donner une idée :

« *Hors-d'œuvres*, servis à part sur une petite table : saumon cru et fumé, caviar, harengs salés, coupés en petits morceaux dans du vinaigre, pain, beurre, du *schnaps* ou eau-de-vie de seigle anisée, blanche comme du cristal et très-bonne. On prend de tous ces hors-d'œuvre pour se mettre en appétit, et on arrose le tout de fortes libations.

Potage : bouillon aromatisé au serpolet, dans lequel on rompt soi-même de petites pâtisseries farcies qui remplacent le pain.

« Poissons au court bouillon avec une sauce vinaigrée froide, contenant une foule d'ingrédients.

1. On compte à Tioumen 10000 kabitants.

« Ragoûts de mouton et de poulets au riz.

« Un *koulbac* ou pâté, contenant des jaunes d'œufs, du riz, des viandes et du gibier pilés;

« Une oie et un coq de bruyère rôtis, avec une sauce enragée au safran, au kari, et à la muscade.

Entremets : des choux rouges farcis au caviar, des betteraves et des concombres à la glace et à la crème, ou marinés dans l'eau salée, des gâteaux de gingembre, des tartes au lait caillé, des crèmes et des bavaroises glacées.

« A la fin du dîner, après le thé, du vin de Champagne et des liqueurs.

« Voilà le fond de la cuisine russe, qui, toute barbare qu'elle est, est peut-être mieux entendue et plus savamment combinée que les cuisines allemande et anglaise. Il va sans dire que dans toutes les grandes maisons, la cuisine française est la seule admise.

« Lorsque les marchands sibériens se traitent entre eux, le maître de la maison, au lieu de servir à table comme il le faisait pour nous, préside au repas assis d'un côté avec tous ses convives masculins, tandis que les dames sont reléguées ensemble à l'autre extrémité. Vers la fin du dîner, celles-ci quittent la table qui devient alors le théâtre d'une orgie complète, causée par des libations trop fréquentes. L'ivrognerie est avec la superstition le vice dominant des Russes. Il règne exclusivement dans la classe du peuple et des marchands, et quoique mieux dissimulé, il n'est que trop fréquent dans la noblesse ....

Tout à l'heure je me suis aperçue que toute la famille de mon hôte, que nous n'avions pas vue au dîner, me guettait avidement à travers les serrures des portes pendant que j'étais à ma toilette.... Décidément, ces gens-là sont de vrais sauvages avec ameublements en bois de Boule ! »

« Tougoulimsk, 25 juillet.

« Je reprends la plume que je venais de quitter, pour noter une touchante histoire : dans la maison du maire ou

capitaine de *Tougoulimsk*, où nous nous sommes arrêtés quelques heures, une jeune femme, la sienne sans doute, s'est mise à fondre en larmes en m'apercevant, et s'est jetée à mes pieds en me priant d'excuser sa douleur, et en m'assurant que je ressemblais tellement à sa sœur, morte peu de jours avant, qu'elle n'avait pu contenir son émotion. Je l'ai consolée de mon mieux, et je lui ai promis sur sa prière de lui envoyer mon portrait de Moscou, ce que je ferai certainement. Il ne faudrait pas en conclure que les paysans sibériens soient très-démonstratifs ; loin de là, ils sont calmes, dignes, galants même, mais très-contenus : à la fierté près, ils me rappellent les Castillans. Leur figure est régulière, mais extrêmement pâle et décolorée, ce qu'il faut attribuer à leur reclusion forcée pendant huit mois d'hiver, sans air, dans des pièces excessivement chauffées. En revanche, ils souffrent beaucoup de la chaleur pendant l'été, parce que, comme tous les gens des climats froids, ils ne prennent aucune précaution pour s'en défendre. On ne connaît ici ni les persiennes, ni les contrevents, ni les stores, ni les rideaux, et le soleil brûlant entre librement dans les maisons qu'il change en quelques heures en étuves. »

« Atchitsk, 27 juillet.

« Nous voici donc en Europe! Mon cœur bat en écrivant ces lignes, et j'oublie bien des noirs pressentiments, qui sont venus me tourmenter depuis notre départ de Pékin, et que j'ai dû refouler en moi-même pour ne pas affliger ceux qui m'aiment!

« Derrière nous s'élèvent les cimes neigeuses des monts Ourals, que nous venons de traverser, avec leur couronne de forêts séculaires et leurs rochers dénudés par les avalanches ; devant nous s'étendent les immenses plaines des vallées de la *Kama* et du *Volga*.

« Nous avons passé hier à *Ékaterimbourg*, ville située

sur la pente orientale des Ourals, qui est géographiquement en Asie, quoiqu'elle dépende administrativement du gouvernement européen de *Perm* : c'est une place forte avec chancellerie, douane, arsenal, hôtel des monnaies, fonderie de canon, fabriques d'armes, de coutelleries, etc., etc., qui est le centre d'un commerce considérable de peaux, de suifs, de cuirs, de pierres précieuses (j'y ai acheté de superbes améthystes venant de l'Oural.) La contrée environnante est très-industrielle; on y trouve beaucoup de forges, et des lavages d'or et de platine.

« La traversée des montagnes s'est faite sans encombre. En cette saison les neiges sont fondues et aucun accident n'est à craindre. »

« Perm, 30 juillet.

« Enfin nous cessons de voyager en voitures : le bateau à vapeur nous attend !

« Quelque rapide qu'ait été notre voyage en Sibérie, les accidents de voitures, et les réparations perpétuelles qu'il fallait leur faire subir, nous ont fait perdre quelques jours; d'ailleurs, c'est avec joie que nous nous sentons débarassés de cette trépidation et de ces cahots incessants, auxquels il est inouï que nous ayons pu résister sans être malades depuis deux mois et demi.

« *Perm* est une affreuse ville, sale, boueuse et mal entretenue, assez commerçante, mais dont les hôtels sont détestables, et où nous sommes forcés de coucher sur des matelas par terre. Nous y avons passé deux jours à faire vendre nos voitures, tarentas et télégas, et tous les autres objets embarrassants qui nous ont servi pendant notre traversée de la Sibérie. Pour nous transformer en voyageurs européens, nous ne gardons que des caisses et des malles. »

« Kasan, 2 août.

« Nous ne restons ici que jusqu'au soir, quoique nous soyons magnifiquement reçus par le gouverneur.

« Nous nous sommes embarqués à *Perm* sur les bateaux à vapeur *Caucase* et *Mercure*, appartenant à une compagnie qui fait le service entre *Perm* et *Nijnei-Novgorod* par la *Kama* et le *Volga*. Ils sont fort bien emménagés, mais on ne vous y souffre que vingt livres de bagages par tête, ce qui n'est guère commode. Les voyageurs sont divisés en trois classes strictement séparées. Il y a un très-bon restaurant à bord, où les repas et les vins sont d'un prix fou : une bouteille de vin rouge ordinaire vaut quatre roubles[1], le champagne six roubles; malgré cela il s'en boit considérablement sur notre bateau. Je ne crois pas qu'il y ait de pays au monde, où on consomme autant de ce vin qu'en Russie; tous les vignobles de la Champagne n'y suffiraient pas ! Heureusement qu'il y a ici des fabriques, où on en fait de passable avec la séve fraîche des bouleaux; cela mousse, petille et fait sauter le bouchon, c'est tout ce qu'il faut !

« Si je n'étais pas blasée par les grands fleuves et les grands lacs de Chine et de Sibérie, je serais émerveillée du spectacle que présentait le confluent de la *Kama* et du *Volga* au coucher du soleil; mais, qu'est-ce que c'est que le *Volga* quand on vient de quitter le fleuve *Bleu*, le fleuve *Jaune*, le lac *Baïkal*, l'*Ienissei*, l'*Obi* et l'*Irtisch !* D'ailleurs nous sommes tous en proie à la plus vive impatience ! Plus nous approchons, plus nous avons envie d'arriver, et nous ne daignons plus accorder un coup d'œil aux beautés pittoresques de la nature.

« Le débarcadère de *Kasan* est à sept verstes de la ville ; le gouverneur est venu nous y chercher en voitures de gala, pour nous mener au Kremlin qui lui sert de palais, et qui est situé sur une hauteur d'où on domine toute la cité. Nos vêtements modestes, tout couverts de poussière, faisaient à déjeuner un singulier contraste avec la splendeur du service et les habits brodés, constellés de décora-

1. Le rouble vaut environ cinq francs.

tions, dont nous étions entourés. Le dessert surtout était magnifique : il y avait tous les fruits du midi, venus à grands frais de Crimée et de l'Asie Mineure.

« *Kasan* est une très-ancienne et très-pittoresque ville, fondée en 1257 par *Batou*, grand khan des Tartares, descendants des anciens indigènes; c'est l'entrepôt du commerce entre la Sibérie, la Boukharie et la Russie d'Europe, le centre d'une assez grande industrie, et le siége d'un archevêché grec et d'une université.

« Nous ne pouvions quitter *Kasan*, sans aller faire un pèlerinage au musée, où est conservée comme une relique la galère impériale, qui servit jadis à la grande Catherine pour accomplir ses pérégrinations dans ses États. Rien de plus magnifique et de plus riche que les ornements dont elle est couverte, et surtout ceux de l'appartement particulier de l'impératrice situé à l'arrière !

« Nijnei-Novgorod, 6 août.

« Ma visite à la galère impériale m'a donné envie de relire le récit de M. de Ségur, ambassadeur de France, qui accompagna la grande Catherine durant son voyage.

« En naviguant sur le *Volga* avant-hier, je revoyais en imagination, quatre-vingts ans avant, cette fastueuse embarcation descendant le fleuve aux accords des orchestres, et au milieu des applaudissements des populations, enrôlées dans tout le pays pour saluer la Czarine à son passage, puis les ambassadeurs de trois grandes puissances, et le favori fameux qui gouvernait alors l'empire se pressant auprès de l'illustre souveraine . . . . quand je revenais à la réalité, je n'avais plus sous les yeux que nos bateaux à vapeur, chargés de ballots de marchandises qu'ils portaient à la foire de *Nijnei-Novgorod*, des trains de bois, des barques de pêche toutes pleines de poix et de goudron, et des bandes de canards sauvages qui s'envolaient, effrayés par le hoquet continuel de la machine. . . .

« Être ou ne pas être, voilà la question, comme a dit Shakespeare, et le temps emporte tout avec lui !

« C'est une chance pour nôtre curiosité, que d'être arrivés à *Nijnei-Novgorod* juste au moment de la foire, qui est la plus célèbre d'Europe avec celle de *Leipsick* ; elle jette une animation extraordinaire dans cette ville déjà fort peuplée, car on assure qu'il y vient plus de cent mille marchands de toutes les parties du monde.

« *Nijnei-Novgorod* est situé sur des escarpements très-élevés au-dessus du fleuve ; les différents quartiers de la ville sont séparés par des ravins tellement à pic, qu'il a fallu les relier par des ponts.

« La foire se tient dans une grande plaine de l'autre côté du *Volga*, où le gouverneur habite dans un palais spécial pendant tout le temps de sa durée.

« Au moment de notre arrivée, les eaux débordées ne faisaient que rentrer dans leur lit, et des milliers d'ouvriers s'empressaient d'y élever les constructions provisoires, qui allaient servir au commerce. La foire n'était pas ouverte : des masses de ballots de marchandises de toute forme et de toute couleur gisaient çà et là pêle-mêle sur le bord du fleuve, sous la garde d'agents spéciaux de police. La foule des marchands et des acheteurs était déjà immense : on y voyait tous les peuples de l'Orient, Persans, Géorgiens, Turcs, Arméniens, Kalmouks, Khirghis, Indous, Turcomans, se coudoyant avec des Russes, des Juifs, des Cosaques, des Tartares et des négociants de tous les pays de l'Europe. Une foule de spectacles, de charlatans, de jeux, emplissaient de vastes baraques, et formaient déjà un quartier destiné aux plaisirs.

« Ce que j'y ai vu de plus curieux sur un théâtre ambulant, c'était un acteur, nègre des Antilles, qui jouait *Othello* en anglais, tandis que les autres personnages disaient leur rôle en russe. Cela faisait une cacophonie assez étrange ! J'ai trouvé cet acteur noir très-bon (en revenant de Chine, on n'est pas difficile). Il y avait aussi des danseuses bohé-

miennes, de vraies zingaris, au teint cuivré, qui exécutaient voluptueusement les danses du shall et de l'abeille; puis une troupe de jeunes musiciennes viennoises, en costume national, vestes blanches et toques noires à plumes blanches, dont les plus âgées, qui avaient douze ans, jouaient des instruments à cordes et à vent, tandis que la plus jeune, enfant de six ans à peine, tapait de toute sa force sur la grosse caisse ; il y avait enfin des ménageries, des hercules, des sorciers, etc., etc.

« Parmi ces divertissements, une chose attira particulièrement mon attention, tant par son originalité et sa couleur locale, que par la bizarrerie et l'incontestable antiquité du chant : c'était un chœur de mariniers du *Volga*, assis par terre et faisant le simulacre de ramer, sous les ordres d'un chef qui commandait la manœuvre ; celui-ci déclamait une sorte de récitatif, auquel le chœur répondait par des strophes chantées en parties. Il s'agissait des exploits de Rurik et de ses pirates normands, envahissant la Moscovie au neuvième siècle ; le chant était sauvage, mais bien rhythmé et saisissant. Ce devait être ainsi qu'Homère et les rhapsodes allaient chanter jadis dans les villes de la Grèce les exploits des vainqueurs de la malheureuse Ilion.... J'aurais voulu pouvoir noter le chant de victoire des compagnons de Rurik, mais j'en ai été empêché par le bruit assourdissant, qui se faisait dans toutes les langues et dans tous les cris du monde[1]. »

Il fallut remonter en voiture pour gagner *Vladimir*, situé à mi-chemin entre *Nijnei-Novgorod* et Moscou. Les routes sont exécrables : le chemin de fer étant en construction depuis quelques années, on a négligé de les entretenir. L'absence de rivières navigables a empêché le développement de cette ville, qui, quoique située dans un pays riche et industriel, compte à peine 4000 habitants.

A *Vladimir*, les voyageurs prirent le chemin de fer de

1. Les notes de Mme de Bourboulon s'arrêtent à Nijnei-Novgorod.

Moscou qui les mena rapidement dans cette antique capitale de la Russie. Après y être restés six jours pour s'y reposer, ils gagnèrent Saint-Pétersbourg, et revinrent enfin à Paris, par le chemin de fer du nord de la Prusse et la Belgique.

Ils avaient accompli en quatre mois un des plus grands voyages qu'il soit donné à l'homme de faire par terre sur la surface de notre globe (de *Shang-Haï* à Paris, il faut compter au moins 10 000 kilomètres), sans éprouver aucun accident fâcheux, et sans qu'aucune menace des hommes ou des éléments vînt troubler leur sécurité !

FIN.

TABLE.

SECONDE PARTIE.

DE PÉKIN A SAINT-PÉTERSBOURG.

FIN DE LA TABLE.

8577. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

Boulevard Saint-Germain, 77, à Paris.

NOUVELLE PUBLICATION

BIBLIOTHÈQUE
DES MERVEILLES

DIRIGÉE

PAR M. ÉDOUARD CHARTON

ENVIRON 100 VOLUMES

illustrés de nombreuses gravures.

Prix de chaque volume broché : 2 francs.

La reliure en percaline se paye en sus, avec tranches jaspées, 75 cent.; avec tranches dorées, 1 fr.

Nous appelons « merveilles » ce qu'il y a de plus admirable dans la nature, dans les sciences, dans l'industrie, dans les arts, dans l'histoire, dans l'homme, dans tout ce qui est digne de notre intérêt en dehors de nous et en nous-même.

Depuis les métamorphoses de la petite graine en fleur ou de la chenille en papillon jusqu'aux évolutions sublimes des astres, combien de beautés

à contempler, à admirer, à essayer de comprendre dans l'immense panorama de la nature!

Depuis les premières observations de quelques hommes de génie dans l'antiquité, les Aristote et les Archimède, jusqu'aux prodigieuses découvertes, nées hier sous nos yeux et l'honneur de notre siècle, applications de la vapeur, de l'électricité, ou de la chimie, que d'admirables éclairs de l'intelligence humaine, que de conquêtes glorieuses sur l'ignorance primitive de notre espèce! Qui pourrait, sans être ému, sans être pénétré de respect et saisi d'admiration, entrer dans ce cercle des sciences qui va s'élargissant sans cesse, et, de siècle en siècle, tend de tous les points de sa circonférence vers l'infini!

Dans l'industrie, comment ne pas admirer tant de nombreux témoignages de la puissance humaine en lutte avec la nature, soit qu'on la suive cherchant l'or, le fer, la houille dans les entrailles de la terre, soit qu'on la contemple à l'œuvre dans ces fournaises éblouissantes, dans ces ruches laborieuses, usines et fabriques, où, nuit et jour, des essaims d'hommes font subir à la matière les transformations nécessaires à l'accroissement de notre bien-être, de nos forces, et au perfectionnement de nos moyens d'action.

Et quelles merveilles que ces chefs-d'œuvre des arts, peinture, sculpture, architecture, musique, ou poésie, dont les inspirations variées sont pour nous

l'intarissable source de surprises si charmantes et de si doux ravissements !

D'autre part, les grands enseignements de la vie humaine ne sont pas moins dignes de captiver notre attention. L'histoire surprend notre âme par ses vicissitudes, l'élève et l'enthousiasme par l'exemple de ses héroïsmes, en même temps que cette âme elle-même nous attire et nous étonne par ses instincts étranges, par ses facultés parfois si extraordinaires, par ses passions si généreuses ou si terribles.

Qu'il serait à plaindre celui qui, au milieu de tant de merveilles, se sentirait froid et impuissant à admirer !

L'admiration pour tout ce qui a une véritable grandeur est la plus noble de nos facultés et aussi la plus heureuse, car c'est celle qui a le plus de sujets de se satisfaire, sans mélange d'amertume, d'envie, ou d'aucun des sentiments qui abaissent ou altèrent la dignité de notre nature.

Il n'y a que deux sortes d'états de l'âme où l'on puisse concevoir qu'il ne se trouve point de place pour l'admiration : une ignorance extrême comparable à celle des êtres inférieurs à l'homme, qui, quelle que soit l'intelligence qu'on veuille leur donner, très-probablement n'admirent guère ; ou l'orgueil d'un esprit aride, qui se condamne volontairement à l'indifférence, à l'impassibilité, imaginant

sans doute que ne paraître surpris de rien est une marque de supériorité, et que ne point résister à l'enthousiasme est une faiblesse.

Laissons-nous aller, simplement, naturellement, aux délicieux enchantements qui rayonnent de toutes ces magnificences de l'univers, de toutes ces beautés et de tous ces progrès de la civilisation, qui nous font aimer le don de la vie, nous aident à supporter nos épreuves, nous consolent de nos misères, et nous inspirent la confiance qu'un jour l'étincelle sacrée qui est en nous deviendra flamme et notre petitesse grandeur.

Et ainsi entraînés, élevés par notre admiration, cédons à l'attrait et au charme qui ne sauraient manquer de faire naître en nous le goût et la volonté de nous instruire. Quoi de plus simple que d'aspirer à étudier et à connaître ce que nous admirons ! Et ne craignons pas que l'étude et la connaissance affaiblissent en nous le don et le bonheur d'admirer. Il y a aussi une admiration, dit Joubert, qui est « fille du savoir [1]. »

Loin de nous assurément la pensée de critiquer l'emploi de méthodes plus sévères pour répandre et populariser les connaissances utiles à tous les hommes. Mais n'est-ce pas au moment où, grâce à l'accroissement rapide des écoles et des cours publics,

1. Pensées, essais et maximes.

un grand nombre de nouvelles intelligences s'entr'ouvrent à la curiosité d'apprendre, qu'il est opportun et utile de montrer les pentes agréables et faciles qui conduisent aux premières études des sciences et des arts. La raison suffira bien pour enseigner ensuite que des efforts plus sérieux deviendront nécessaires lorsque le goût, une fois né, aura communiqué aux esprits la persévérance et l'énergie d'application sans lesquelles, en effet, on ne saurait s'approprier une instruction solide et suffisamment complète.

Voilà le but que nous nous proposons d'atteindre par cette série d'ouvrages dont nous avons commencé la publication ; voilà ce que veut exprimer, annoncer et conseiller notre titre ; voilà la conviction et l'espérance que partagent les professeurs, les savants, les littérateurs qui se sont groupés autour de nous, animés qu'ils sont, ainsi que nous, du désir de seconder l'heureux mouvement qui porte aujourd'hui toutes les classes de la société vers l'instruction.

A peine est-il utile d'ajouter que celui qui écrit ces lignes et qu'on a bien voulu charger de la direction de cette encyclopédie nouvelle, ne négligera rien de ce que lui a enseigné l'expérience et de ce que lui commande son dévouement à la grande cause de l'instruction, pour rendre la *Bibliothèque des merveilles* aussi digne qu'il lui sera possible de

l'estime publique. Chacun de ces petits volumes, d'un prix peu élevé, étant imprimé à quelques milliers d'exemplaires seulement pour chaque édition, il sera facile de les tenir incessamment au courant de tous les progrès des sciences et des arts. C'est ce qu'on ne peut pas faire aisément dans les volumineuses encyclopédies, stéréotypées ou non, dont les articles, enchaînés en quelque sorte les uns aux autres, ne sauraient être modifiés ou renouvelés qu'à de très-longs intervalles. Les lacunes, presque inévitables, seront de même comblées sans aucune difficulté dès qu'on le jugera utile. De nos jours l'esprit humain va vite : il faut le suivre d'un pas agile : le service que doivent rendre ces recueils encyclopédiques est de résumer, pour le plus grand nombre des lecteurs, la science du passé, ce qu'y ajoute le présent, et d'ouvrir aussi quelque perspective de ce qu'il est permis d'entrevoir dans l'avenir.

Edouard CHARTON.

1er janvier 1866.

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

OUVRAGES DÉJA PUBLIÉS:

Les Merveilles célestes, par M. Camille FLAMMARION, auteur de la *Pluralité des mondes ;*

Les Métamorphoses des insectes, par M. GIRARD, vice-président de la Société d'entomologie;

Les Merveilles du monde invisible, par M. W. DE FONVIELLE.

Les Merveilles de l'atmosphère (*les météores*), par MM. ZURCHER et MARGOLLÉ ;

Les Merveilles de l'architecture, par M. André LEFEBVRE ;

Les Merveilles de l'art naval, par M. RENARD, bibliothécaire du Dépôt des cartes et plans du ministère de la marine.

OUVRAGES QUI PARAÎTRONT PROCHAINEMENT :

Les Éruptions volcaniques et les tremblements de terre, par MM. ZURCHER et MARGOLLÉ ;

Ascensions célèbres aux plus hautes montagnes du globe, par les mêmes;

Les Merveilles de la chaleur, par M. le professeur CAZIN;

Les Merveilles des plages de la France, par M. A. LANDRIN ;

Les Merveilles de l'aérostation, par M. Camille FLAMMARION ;

Les Éclairs et le tonnerre, par M. W. de Fonvielle;

Les Merveilles de la verrerie, par M. Sauzay, conservateur du musée Sauvageot, au Louvre;

Les Merveilles souterraines, par M. A. Badin;

Les Merveilles de la végétation, par M. F. Marion;

Les Merveilles de l'optique, par le même;

Les Merveilles de la céramique (première partie : *Orient*), par M. A. Jacquemart, auteur de l'histoire de la *Porcelaine ;*

Les Merveilles des ruines et des tombeaux, par M. Michel Masson ;

Les Merveilles du corps humain, par M. le docteur Le Pileur.

Les Merveilles de la vie des plantes, par M. Bocquillon, professeur de botanique au lycée Napoléon ;

Les Merveilles de l'instinct des animaux, par M. Ernest Menault ;

Les Merveilles de l'hydraulique, par M. de Bize ;

Les Merveilles de l'électricité, par M. Baille;

Les Merveilles des fleuves et des ruisseaux, par M. Millet.

11553 — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


CoLibrì
COVER SYSTEM ®
Made in Italy

